
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



SUPPLEMENT
A LA
BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE.
TOME PREMIER.

SUPPLEMENT
A LA
BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.

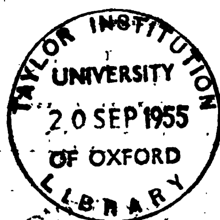
Utile dulci....

TOME PREMIER.



A GENEVE.

MDCCLXI.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
20 SEP 1955
OF OXFORD
LIBRARY



HISTOIRE DES AMOURS DE VALERIE, Et du Noble Venitien BARBARIGO.

LIVRE PREMIER.



E faisois à vingt ans les délices de ma Famille. Né avec tous les avantages qui peuvent faire remarquer un jeune homme de condition, j'étois l'objet de l'admiration & de l'amour du Peuple ; & les Nobles fondoient sur moi de grandes espérances.

Ce début paroîtra bien étrange & bien orgueilleux. Helas! il n'y en a point qui soit plus humiliant pour moi. Quoique la pente naturelle au vice ne sauve point du crime un homme, qui porte en naissant un esprit pervers & un cœur corrompu, il est cependant plus digne de compassion que de mépris. Le dirai-je? Si nous ne devions plûtôt adorer, que chercher à pénétrer les secrets de la Providence, ce malheureux ne seroit-il pas presque en droit d'en murmurer? Mais, si celui que le Ciel a enrichi de ses dons les plus plus précieux, tel que je l'étois au Printems de mon âge, se laisse entraîner par une passion qui le fait manquer aux devoirs du sang & de la Patrie, il ne mérite que trop le courroux du Ciel, l'aversion des hommes, & la honte dont il est couvert.

Ce n'est point que l'objet qui a été la cause de mes égaremens, ne fût digne de mes vœux. Il auroit mérité ceux du plus grand Monarque. Mais il y a des préjugés qu'il faut respecter; tel est celui de la naissance. Un Gentilhomme se doit à ses Ancêtres, se doit

à ſes Neveux, & il eſt obligé de ſatisfaire à l'orgueil du ſang. Un Souverain peut faire, ſans ſe deshonorer, ce qui devient un crime pour un ſimple Gentilhomme. Comblé de tous les Préſens du Ciel, j'ai pû m'égarer; quel exemple pour la Jeuneſſe!

Veniſe, comme tout le monde ſait, eſt une Ville de liberté. L'Impudence y eſt portée juſques au point, qu'on ſe fait un mérite de la débauche. On n'y connoit pas l'Amour délicat, ni les tendres unions qui ſe forment entre des Cœurs vertueux, que l'eſtime a commencées, que le mérite entretient & que la Vertu dirige.

Mon Pére lui-même penſoit cavaliérement ſur l'Amour. Il le traitoit comme une paſſion, qu'on doit fuïr, à la vérité, autant que l'on peut, mais qu'on ne doit jamais regarder que comme un ſimple amuſement, lors qu'on y eſt entrainé par la violence du temperamment. Il étoit réſté veuf dans un âge encore fait pour les plaiſirs; mais, comme il m'aimoit beaucoup, il n'avoit jamais voulu former d'autres engagemens. Il avoit apparemment un de ces


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



SUPPLEMENT
A LA
BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE.
TOME PREMIER.

le de l'Amour. On differta fur cette Paffion fuivant le goût du Païs. Les railleries ni les bons mots ne furent point épargnés contre ceux qui la regardent quelquefois comme un Arrêt du Ciel, qu'on ne fauroit éviter ; & les coups de fimpathie furent entiérement détruits.

Un jeune Noble nommé *Migniati*, le plus audacieux petit Maître qu'il y eût à Venife, étourdi, vain, & préfomptueux, foutint avec beaucoup d'effronterie, qu'une liaifon de tendreffe ne pouvoit guères longtems fe maintenir pure entre deux Perfonnes de différent Sexe. Toutes fes raifons étoient fondées fur ce que nos fens font trop attachés à l'ame, pour que celle-ci puiffe être enflammée, fans que les autres ne fe reffentent du même feu, & que les Cœurs une fois d'intelligence, le moment fatal à la Vertu ne fauroit tarder d'arriver. Ce jeune Homme parloit avec des termes fi peu ménagés, que fouvent les Dames qui l'écoutoient, rougiffoient, & fe couvroient de leurs éventails. J'aurois cependant voulu qu'elles lui euffent impofé filence. Tout eft permis au Sexe, & un feul mot auroit fuffi. Que juger de la rougeur

qui

qui couvroit leur visage ? Elle ne paroissoit jamais, sans qu'un souris ne l'accompagnât, sans que l'œil n'éclatât d'une vivacité plus séduisante. Quelle étrange Pudeur ? Ce nouveau coloris les rendoit plus belles ; mais je ne m'apperçus point qu'elles en parussent plus modestes.

Aussi *Migniati* ne fut-il point effrayé de cette Pudeur. Il sembla même qu'elle l'autorisât à débiter de nouvelles impertinences. Et comme il vit que je ne riois point lors que tout le monde éclatoit, il me dit avec un souris moqueur, qu'à l'air sévère dont j'écoutois sa Morale, il me jugeoit un zélé sectateur de *Platon*. J'avoue, continua-t-il, que les Idées creuses de ce Philosophe romanesque sont trop sublimes pour un esprit aussi borné que le mien. Mais vous, Monsieur, poursuivit-il en m'adressant toujours la parole, qui par votre génie & votre contenance vous êtes acquis l'opinion d'un esprit pénétrant, vous devriez nous dévoiler les mistères d'une Métaphysique aussi abstraite, & nous faire voir comme deux Personnes de différent Sexe peuvent s'aimer aussi purement que deux Amis. Je crois même avoir lû dans un

Auteur, auſſi radoteur que *Platon*, que cette eſpéce de liaiſon vive & pure fait une claſſe à part, qu'elle n'eſt préciſément ni amour ni amitié, mais quelque choſe de moins emporté que l'un & de plus piquant que l'autre. Vous nous rendriez, Monſieur, un grand ſervice de nous expliquer ce nouveau Phénoméne en Morale.

Monſieur, lui répondis-je, ſurpris de l'air & du ton dont il m'avoit parlé, je ne ſerois pas étonné qu'une liaiſon ſage & uniquement fondée ſur l'eſtime, fût quelque choſe d'incompréhenſible pour un homme groſſier & ſans mœurs. Il faut dans un tel commerce des ſentimens trop délicats, des maniéres trop polies, un eſprit trop ſolide, un caractére trop franc; & tant de belles qualités font un compoſé incroyable pour un homme ſtupide & ſans éducation. Mais vous, Monſieur, qui brillez par votre eſprit, & qui avez eu une éducation digne de votre naiſſance, ſeroit-il poſſible que vous cruſſiez qu'une pareille liaiſon ne pût exiſter, & que ce ne fût qu'une chimére? Il y a des ames vertueuſes dans l'un & l'autre ſexe. Lors

que

que la ſimpathie les unit, comme leur tendreſſe eſt pure, elles goûtent une volupté bien plus douce & plus ſenſible, que celle que la débauche des ſens inſpire aux cœurs corrompus.

N'êtes-vous pas, me repartit-il, quelqu'heureux nourriſſon de *Stratonice*, de *Praximéne*, ou de la belle *Aſtrée* traduite du François? Je n'ai rien à répondre, lui dis-je, à une auſſi mauvaiſe plaiſanterie. Ah! ah! s'écria-t-il, votre colére eſt tout-à-fait divertiſſante. Voilà, Meſdames, ajouta-t-il, un parfait *Dom Quichotte*, & le vrai défenſeur des belles paſſions.

Une pareille impertinence ne méritoit aucune réponſe de bouche. Je le regardai fiérement, & il comprit ce que je voulus lui dire. Mais l'aſſemblée qui s'apperçut de notre deſſein, ne voulut point nous laiſſer ſortir. Deux amis de *Migniati* le menérent avec eux. Pour moi, bien réſolu de me venger de cet étourdi, lorſqu'on me donna la liberté de me retirer au logis, je lui écrivis ce billet.

Je vous prie, Monſieur, de vous trouver demain au matin à l'embouchure du

Canal de Padoue, ſuivi d'un ſeul Domeſtique. Nous trouverons par-là quelqu'endroit écarté. Je vous laiſſe le choix des armes.

J'ordonnai à un domeſtique d'attendre *Migniati* à la porte de ſon hôtel, & de lui donner ce billet. Ce détail de billets eſt dans le fond quelque choſe de puéril. Cependant on ne ſera pas fâché de voir à quel excès de fierté ſe laiſſa emporter ce jeune étourdi. Il avoit eu pluſieurs affaires; il en étoit ſorti victorieux, & il ſe croyoit invincible. Voici ſa réponſe.

Je me trouverai demain, Monſieur, à l'embouchure du Tartare, ſi vous voulez. Comme vous êtes encore bien jeune, & en état d'apprendre, muniſſez vous d'arme à feu & d'arme blanche, au défaut de l'une vous vous exercerez à l'autre. Je vous plains & vous admire. Ce n'eſt pas peu à votre âge d'avoir le courage de m'attaquer. Je ſuis fâché dans le fond d'envoyer à l'autre monde une ame auſſi Platonicienne que la vôtre. Elles deviennent tous les jours plus rares. Vous devriez avoir ouï dire, que j'ai le coup ſûr au piſtolet, & que mon épée

eſt mortelle. Au reſte, ſi demain à la pointe du jour je n'ai chez moi de vos nouvelles, j'irai à l'endroit marqué.

A peine le lendemain au matin me trouvai-je à l'embouchure du Canal, que *Migniati* arriva ſuivi d'un domeſtique. Vous voulez donc, me dit-il, que je vous apprenne à vous battre. La premiére leçon vous coûtera cher. Trêve, lui dis-je, de redomontades. Deſcendons dans cette ruë écartée. Il y a au bout une prairie, où nous trouverons mon domeſtique, & deux chevaux.

Lors que nous y fûmes arrivés, je dis à *Migniati* de choiſir des deux chevaux celui qu'il ſouhaiteroit. Il viſita les piſtolets; il monta un cheval, & je montai l'autre. Vous n'avez qu'à tirer le premier, me dit-il. Non, Monſieur, lui répondis-je, c'eſt à vous. Vous agiſſez déja comme un écolier, me repartit-il; en pareille occaſion la généroſité eſt une folie; & vous allez l'apprendre. Je voulus commencer à caracoller. Non, non, me dit-il. Cela eſt bon pour ceux qui ne cherchent qu'à s'épargner. Eloignons nous ſeulement à la

portée

portée d'un coup de piſtolet. J'y conſens, lui repartis-je ; & nous nous éloignames, comme il le ſouhaita.

Migniati tira le premier coup. La balle me friſa le bras droit. N'avez-vous pas aſſez de cette leçon ? me cria-t-il. Non, lui répondis-je. Quoi ! petit mutin, repartit-il, ce n'eſt donc qu'en vous tuant qu'on peut vous apprendre à vivre ; hé bien, ſoit. Il tira le ſecond coup, qui porta encore plus à faux.

Je ne ſouhaitois que d'abaiſſer l'orgueil de *Migniati*, & je n'en voulois point à ſa vie. Je tirai mon premier coup de piſtolet en l'air. Vous ètes encore bien plaiſant, s'écria-t-il ; tirez comme il faut. Vous voudriez que je duſſe à vôtre généroſité, ce que je ne veux devoir qu'à vôtre peu d'adreſſe. *Migniati*, lui dis-je, regardez ce coup. Je jettai mon chapeau en l'air de ſon côté, & je tirai au chapeau le coup de piſtolet. Il tomba aux pieds de *Migniati*, & il s'apperçut que la balle l'avoit percé en outre.

Ce trait qui auroit dû piquer ſa généroſité, excita ſa colére. Furieux, déſeſpéré, il deſcendit de cheval, mit l'épée

pée à la main, & me cria de mettre pied à terre. Je descendis précipitamment; & sur le point de me mettre en garde, *Migniati* me porta un coup d'épée, dont je fus blessé. Jeune orgueilleux, s'écria-t-il, tu ne te vanteras point d'avoir bravé *Migniati.* Je frémis lors que je vis couler mon sang: Ah! malheureux, dis-je, à *Migniati*, ta lâcheté va te coûter la vie. Au même instant je fonds si impétueusement sur lui, qu'il en est déconcerté. Je m'en apperçois, je le presse avec plus de vigueur, il pâlit, sa main chancéle, il tremble. Le voyant découragé, j'avance si heureusement sur lui, que je me saisis de son bras, je lui arrache l'épée, je la brise contre terre; & maître de sa vie, je sens ma colére qui s'éteint. *Migniati*, lui dis-je, vous m'avez lâchement blessé; je pourrois avec justice vous plonger mon épée dans le cœur; vous avez voulu être mon assassin, & moi je vous donne la vie.

Je regagnai aussi-tôt la gondole qui m'attendoit à l'embouchure du Canal, & je retournai au logis, Ma blessure étoit légére. Je n'eus pas besoin de garder le lit, & je fus guéri en peu de jours.

Les domeſtiques qui nous avoient accompagnés, ne manquérent point de publier tout ce qui étoit arrivé, quoique je leur euſſe recommandé le ſecret. Toute la Ville en fut bientôt informée. Mon pére me combla de louanges; je reçus des complimens de toute part: & *Migniati* lui-même voulut être de mes amis. Mais comme nos humeurs ne s'accordoient guére, nous nous perdimes bientôt de vûe. Toujours rempli d'orgueil & plongé dans la débauche, *Migniati* trouva quelques années après un Officier Allemand, qui ne l'épargna point, & qui à un rendez-vous d'honneur, lui brula la cervelle du premier coup de piſtolet.

Il y avoit deux années que la Flotte Ottomane étoit tombée ſur Candie, qu'elle s'étoit emparée d'abord du Fort St. Théodore, & enſuite de la Canée après un ſiége de deux mois. L'année ſuivante les Turcs avoient pris Retimo, & le Sénat pour faire quelque diverſion, avoit ordonné que notre Armée ſe jettât ſur la Dalmatie. On donna cet ordre peu de jours après que j'avois eu l'affaire dont j'ai parlé avec *Migniati*. Je

priai

priai mon pére de m'accorder la liberté d'aller à l'Armée comme Volontaire. J'ai déja dit qu'il n'avoit que moi d'enfant. Il eut de la peine à me laisser partir ; & ce ne fut qu'à condition que je ne ferois qu'une seule campagne.

Lors que j'arrivai à l'Armée, on faisoit le siége du Fort de Clissa. Les Turcs se défendirent courageusement ; mais après une vigoureuse résistance, on les chassa du Fort.

Dans le tems du siége je fis connoissance avec le Comte *Salviati*, Capitaine dans un Régiment de Dragons. Ce jeune Gentilhomme étoit aussi aimable par son esprit que par sa figure. Il avoit le corps robuste & bien proportionné dans ses parties, le visage agréable & majestueux, la démarche aisée, mais trop fiére. Son esprit étoit vif, son cœur tendre & généreux, son ame grande & élévée ; fidéle ami, intrépide dans les dangers, trop sensible à l'offense, & trop promt à s'en venger ; mais un moment après ce premier feu de vivacité, incapable de conserver le moindre levain de rancune ; ce qui fait parmi nous un mérite extrémement rare.

La

La ſimpathie étoit ſi parfaite entre ce jeune Gentilhomme & moi, nous nous reſſemblions ſi fort par l'eſprit, le goût, l'humeur & les maniéres, qu'il auroit étoit extraordinaire que nous n'euſſions pas été Amis. Auſſi le fûmes-nous en peu de tems, & un événement ſingulier, qui arriva quatre mois après la priſe du Fort de Cliſſa, nous unit d'une amitié ſi intime, que rien au monde n'auroit jamais dû l'ébranler.

Quelques Déſerteurs de l'Armée des Turcs & de la nôtre s'étoient réfugiés dans un Bois éloigné de quatre lieuës du Fort, du côté de terre ferme. Ils avoient pratiqué dans ce Bois des Logemens ſouterrains avec tant d'art, que pluſieurs Compagnies de Soldats, qu'on avoit envoyées pour prendre ces Miſérables, n'avoient jamais pu les trouver. Ils ſortoient de tems en tems de leurs Tanniéres pour voler & maſſacrer les Paſſans ; mais ils ne laiſſoient aucune trace. Le nombre de ces Bandits devint ſi conſidérable, qu'il formoit un Corps de Troupes réglées. Ils avoient choiſi entr'eux des Chefs, qui les gouvernoient ; la diſcipline Militaire y étoit exactement obſervée.

Les

Les Païſans n'avoient d'autre reſſource que de ſe venir refugier dans le Fort. Lors qu'on l'avoit pris, on y avoit trouvé une groſſe quantité de Munition de bouche ; & pour la conſommer on y avoit mis une Garniſon nombreuſe. Cependant l'arrivée de tant de Païſans, à qui la charité obligeoit de donner un azyle, ne laiſſoit point que de nous incommoder ; & les vivres diminuoient à vuë d'œil.

Enfin le Gouverneur réſolut d'exterminer ces Bandits, qui, ſuivant le rapport des Païſans, montoient à près de mille hommes. Ils compoſoient, pour ainſi dire, une petite Armée de Voleurs. Ils campoient alors hardiment dans le Bois, quelquefois même aux environs, & il n'y avoit que le mauvais tems qui les chaſsât dans leur demeure ſous terre. La meilleure partie de leur troupe avoit des Chevaux. Le Gouverneur commanda pluſieurs Compagnies de Dragons, qui formoient un Eſcadron de ſept cens Chevaux & cinq cens Hommes d'Infanterie, pour aller tailler en piéces cette troupe d'Aſſaſſins, & en prendre le plus qu'on pourroit.

Le

Le Gouverneur honora le Comte *Salviati* du Commandement de ce petit Corps d'Armée. On peut aiſément penſer que je ne quittai point mon Ami dans cette occaſion, charmé d'ailleurs de voir peut-être une action ; car les Païſans nous dirent qu'il faloit nous attendre à beaucoup de courage & de fermeté. On partit le ſoir du même jour que le Gouverneur avoit donné l'ordre. Nous étions ſuivis d'un bon nombre de Païſans, & de Manœuvres, qui étoient deſtinés à mettre le feu au bois, & à en abbatre les arbres pour faire ſortir les Voleurs. Nous marchâmes la nuit fort lentement & ſans bruit. Nous fîmes halte deux heures avant le jour au bas d'une Colline.

Nous montâmes la Colline à la pointe du jour. Mais quelle ſurpriſe, lors que nous vîmes la troupe de ces bandits, qui étoient rangés en bataille dans une Prairie au devant de leur bois ! Ils faiſoient retentir leurs inſtrumens de Guerre, & par des cris épouvantables ils ſembloient nous défier au combat. Ils étoient bien montés, & munis d'Armes autant que nous le pouvions être. On voyoit un mélange de Chapeaux & de Turbans, qui faiſoit un effet ſingulier.

La Colline étoit pratiquable du côté où nous étions montés; mais du côté de la Prairie il n'y avoit qu'un chemin étroit pour defcendre. Le refte n'étoit que des Roches efcarpées; & de la façon dont nous étions attendus par ces bandits, ce défilé devenoit dangereux.

Salviati envoya faire favoir au Gouverneur l'embarras où nous nous trouvions, & lui demander s'il faloit hazarder un paffage fi périlleux.

L'ordre du Gouverneur fut qu'on campât tout le jour fur la Colline à la vuë de l'ennemi [fi j'ofe me fervir de ce terme] & que la nuit on allât par un chemin détourné mettre le feu au bois. Il envoya un Habitant de la Campagne pour nous montrer le chemin qu'il faloit prendre, & un renfort de cent Hommes d'Infanterie & de cent cinquante Dragons.

On campa tout le jour à la vue de l'ennemi. La nuit *Salviati* laiffa au camp cent cinquante Hommes d'Infanterie, cinquante Chevaux, & plufieurs Païfans, avec ordre de faire grand bruit & beaucoup de feu pour tromper les Voleurs.

Il ordonna à l'Officier Commandant des deux cens Hommes qu'il laissoit, de descendre avec son Détachement, lors qu'il nous verroit aux prises avec ces brigands, & par conséquent de les prendre en queuë. De la façon dont ils étoient campés dans la Prairie, ils avoient le bois derriére eux, en face la Colline où étoit nôtre Camp, à droite un Marais profond & impratiquable, & à gauche des Rochers d'une hauteur prodigieuse.

Nous partimes à minuit. Le guide, que le Gouverneur nous avoit envoyé, nous mena par ce même Marais, qui étoit à la gauche de la troupe des Voleurs; mais une lieuë éloignée d'eux, où le Marais étoit un peu pratiquable, lors qu'on savoit plusieurs détours, que le guide nous fit faire.

Nous arrivâmes au bois à deux heures après minuit. On y mit aussi-tôt le feu en tant d'endroits, que les flammes dans une heure gagnérent bien avant. Les manœuvres, à mesure que le feu avançoit, abbatoient entiérement les Arbres, & nous faisoient un chemin large & commode. Un furieux torrent qui prenoit sa source d'une Roche extrême-

ment

ment haute ſe précipitoit dans le bois. Le feu étoit ſi ardent & montoit ſi haut, que la Roche en étoit enflammée ; & les eaux de ce torrent bouillonnoient avec un bruit épouvantable. Les Campagnes retentiſſoient d'un mugiſſement qui faiſoit horreur.

Lors que nous fûmes bien avant dans le bois, nous entendîmes des cris & des hurlemens effroyables, qui venoient de deſſous terre. Nous nous arrêtâmes. Les manœuvres creuſérent la terre. On trouva des Habitations conſtruites avec une induſtrie admirable. Les hurlemens que nous entendions, venoient de pluſieurs Vaches & d'autres Animaux qui étoient tourmentés dans leurs écuries par la chaleur qui les pénétroit. A plus forte raiſon nous n'aurions pû avancer ni dans le Bois ni dans les Souterrains, ſi on n'avoit jetté de l'eau de tout côté.

Les flammes avoient gagné plus de la moitié du bois. On jettoit à chaque inſtant des matiéres combuſtibles, qui animoient le feu. Une fumée noire & épaiſſe nous couvroit entiérement. Nous apperçûmes à peine le jour, qui commença à paroitre.

Nous

Nous n'avions plus qu'un tiers du bois à bruler pour entrer dans la Prairie, lors que nous entendimes plusieurs décharges, qu'on faisoit dans la Prairie même. Nous nous doutâmes, comme il étoit naturel à penser, que les Voleurs vouloient monter la Colline, & que nôtre Détachement leur en défendoit l'entrée. On fit donc tous les efforts possibles, pour hâter l'incendie total du bois.

Salviati rangea sa petite Armée dans l'ordre de bataille, dont il vouloit attaquer l'ennemi. Il se mit au centre avec deux cens Dragons à cheval, qui étoient soutenus des deux côtés par les quatre cens Hommes d'Infanterie, qui nous étoient restés. Il plaça aux deux aîles les six cens autres Dragons à cheval, quatre cens du côté du marais, & deux cens du côté des roches. Il me donna le Commandement de l'aîle droite, c'est-à-dire, de quatre cens Dragons du côté du marais.

Nous attendions avec impatience de pouvoir passer dans la prairie, lors que les quatre cens Dragons à cheval que je commandois, furent attaqués en queuë si subitement par un Détachement de

Cava-

Cavalerie des Voleurs, qu'il y eut plusieurs Dragons tués avant qu'on pût faire volte-face. Ces malheureux avoiént trouvé au bord du bois un sentier qui étoit entre le bois & le marais, à la faveur duquel ils avoient sourdement défilé. Le feu ne gagnoit que difficilement de ce côté-là, à cause de l'humidité de la terre ; ce qui causoit une fumée épaisse, qui avoit encore favorisé la manœuvre de ces Brigands.

Je partageai aussi-tôt ma troupe en deux Escadrons, l'un pour boucher le passage aux Voleurs, l'autre pour tenir tête à ceux qui nous avoient déja surpris. On ne fit que deux décharges, & on en vint à l'arme blanche. Le premier choc fut si rude de la part de ces Bandits, que j'eus le chagrin de voir que ma troupe commençoit à plier. Elle auroit même reculé entiérement, sans la crainte de s'aller jetter dans l'embrasement du bois, qui étoit pour lors derriére nous.

Je n'étois plus soutenu que par la Compagnie de Dragons, devant laquelle je m'étois placé, qui donnoit des preuves d'une valeur surprenante. Mais nous

étions accablés par le nombre.

Salviati, qui fut informé du danger où j'étois, ſe détacha du centre avec un Eſcadron de Dragons pour venir à mon ſecours. Les Voleurs combattoient en déſeſpérés; mais ils ſe tenoient toujours en bon ordre. La confuſion s'étoit miſe de notre côté, & nous ne pouvions *Salviati* & moi contenir le ſoldat.

Fatigué de voir tant d'indolence & de lâcheté de la part des Soldats que je commandois, ſecondé par *Salviati*, par ſa Compagnie de Dragons, & par le reſte de la mienne, je fondis ſi impétueuſement ſur l'ennemi, qu'il en fut ébranlé. Encouragé par ce ſuccès, & ſuivi de quelques Dragons, je perçai au milieu de l'Eſcadron ennemi; mais je me vis auſſi-tôt envelopé. *Salviati* ſe jetta au plus fort de la mêlée. Nous combattions en furieux. La Compagnie de *Salviati* ſe fit jour avec une bravoure incroyable pour nous délivrer du danger où nous étions. Les forces commençoient à me manquer.

Deux Turcs, qui ſembloient n'en vouloir qu'à ma vie, pouſſérent leurs chevaux

vaux contre le mien, & déchargérent ſur moi deux coups de ſabre, dont l'un ne bleſſa que mon cheval, & je parai l'autre de mon épée qui en fut briſée. Ils relevérent leurs bras avec plus de fureur pour redoubler leurs coups. Ma mort dans ce moment étoit inévitable, ſans le prompt ſecours du Comte *Salviati*, qui pouſſa à toute force ſon cheval au milieu des deux Turcs & de moi; tua d'un coup de piſtolet un de ces malheureux; & comme il vit que le coup de ſabre de l'autre alloit tomber ſur ma tête, n'ayant pas le ſien à la main, ni le tems de le tirer, cet incomparable ami, ſans que je puſſe l'en empêcher, ſe releva ſur ſon cheval, me couvrit de ſon corps, & reçut lui-même le coup de ſabre, qui lui fit une profonde bleſſure. Le ſang de ſa bleſſure rejaillit ſur moi, & le mien de frayeur & de compaſſion ſe glaça dans mes veines. *Salviati* fut vengé à l'inſtant par un Dragon de ſa Compagnie, qui coupa la tête au malheureux qui avoit bleſſé mon ami.

Je ne ſongeois plus à rien qu'à tenir *Salviati* dans mes bras. Cependant il

vint encore de l'aile gauche un Escadron de Dragons, qui à son tour prit en queuë le Détachement des Voleurs. Lors qu'ils furent envelopés, ils se défendirent encore avec courage; mais enfin ils furent taillés en piéces.

Je tenois toujours *Salviati*, & je poussois des soupirs, qui en partant du plus profond de mon cœur, sembloient me l'arracher. Cher ami, me dit-il, on a besoin ici de votre valeur, & non d'un désespoir indigne d'un homme de courage. Je suis trop heureux de vous avoir sauvé la vie. Mettez vous à la tête de cette troupe pour la commander à ma place; mais modérez un-peu votre ardeur. C'est en habile Officier, & non en Soldat furieux, qu'il faut que vous combattiez.

Il se fit porter dans les souterrains, que nous avions découverts. Il me défendit de le suivre, & m'ordonna d'aller à l'ennemi, aussi-tôt qu'on auroit ouvert un chemin parmi les flammes. Je ne parlerai point de la consternation où j'étois. Il ne faudroit pas être homme pour en douter.

Le Chirurgien me vint dire, que je n'avois

n'avois rien à craindre pour la vie de *Salviati*. Le vrai moyen, Monſieur, me dit-il, de lui donner des preuves de votre amitié, c'eſt de paſſer promptement dans la prairie & de forcer ces Brigands. On le tranſportera d'abord au Fort pour lui donner tous les ſecours néceſſaires ; car de prendre l'autre chemin long & incommode, ce ſeroit trop l'expoſer.

On entendoit de tous les côtés un tumulte affreux. Les décharges avoient recommencé dans la prairie ; & les échos en répétoient le bruit parmi les rochers d'une façon horrible. Le feu murmuroit d'une force épouvantable. Des gémiſſemens que pouſſoient pluſieurs bleſſés, qui étoient ſur le carreau, faiſoient frémir l'ame la plus courageuſe. Le Soldat irrité, & au déſeſpoir d'avoir vû *Salviati* dangereuſement bleſſé, jettoit dans les flammes tous les corps des Voleurs qui reſpiroient encore ; & je ne fus point le maître d'empêcher une cruauté ſi horrible. L'air étoit enflammé, & on ſe ſentoit étouffer par une chaleur inſupportable. Mais enfin nous nous vîmes tout à coup un chemin ouvert pour entrer

dans la prairie. Les Voleurs étoient du côté de la Colline, qui agiſſoient avec chaleur pour forcer nôtre Détachement, qui ſe défendoit avec courage.

Lors qu'ils virent que nous avancions, ils ſe tournérent de notre côté, & ne laiſſérent qu'un petit Détachement pour défendre au nôtre l'entrée dans la prairie. J'avois rangé en bataille notre troupe dans le même ordre que *Salviati.*

Les Voleurs marchérent a nous comme des Soldats braves & expérimentés, ſans aucune marque de frayeur. A peine eut-on fait une ſeule décharge qu'on en vint à l'arme blanche. On ſe battit de part & d'autre avec une rage des plus furieuſes. Notre Détachement força celui des Bandits, le tailla en piéces, & vint à notre ſecours. Cet heureux ſuccès ranima notre courage. Celui des ennemis paroiſſoit augmenter à meſure qu'ils ſe voyoient plus près de ſuccomber. Ce ne fut plus un combat, mais un carnage affreux. Ces Brigands ſe défendirent juſques à la derniére extrémité, & aimérent mieux ſe laiſſer maſſacrer, que d'être pris. Il n'en reſta pas un ſeul. Le rapport de leur nombre que les Payſans

nous

nous avoient fait, n'étoit pas juste. On trouva douze cens corps morts des Voleurs sur le Champ de Bataille, & six cens à l'endroit où ils nous avoient surpris; sans compter ceux à demi morts, que le Soldat avoit jettés au feu. Nous eumes trois cens cinquante-six Dragons, & cent quarante hommes d'Infanterie de tués; & de blessés, six cens trente-deux. On peut juger de-là, si on s'étoit battu avec fureur.

Après tout ce massacre, je courus aussi-tôt voir *Salviati*, que je trouvai dans un abbatement, qui me fit craindre pour sa vie. Ce que le Chirurgien m'avoit dit, n'avoit été que par ordre de *Salviati*; & cet ami tendre & généreux auroit voulu m'épargner une douleur si juste. On trouva moyen de le porter commodément au Fort. En le transportant on passa au milieu des Soldats. Il n'y en eut pas un seul, qui n'eût les yeux mouillés de larmes. Ses maniéres obligeantes le faisoient aimer de tout le monde. De quelle douleur devois-je être saisi, moi qui l'aimois si tendrement, moi qui étois la cause de l'état où il se trouvoit, moi qui le serois peut-être de sa mort!

On mena au Fort tout le butin qu'on avoit trouvé dans les souterrains, & celui qu'on avoit fait à la dépouille des corps morts. Lors que nous fûmes arrivés, je rendis compte au Gouverneur de tout ce qui s'étoit passé dans les deux actions. Nous allames trouver *Salviati* dans la chambre où on l'avoit porté. Le Gouverneur qui l'aimoit, fut affligé de le voir blessé si dangéreusement.

Je ne quittai plus mon ami. Je voulus être sa garde continuelle, malgré tout ce qu'il pût me dire de tendre & d'obligeant, pour m'engager à prendre au moins quelque repos. Je veillois les nuits entiéres à côté de son lit; & lorsqu'il dormoit, je panchois ma tête à côté de la sienne, que j'arrosois souvent de mes larmes : quoiqu'on eût déja levé plusieurs appareils, les Chirurgiens n'espéroient point favorablement de sa blessure. J'étois devenu maigre, pâle, & mes forces s'affoiblissoient. Si dans un pareil cas l'on peut éprouver quelque consolation, je dirai que j'en avois une d'être sûr que je ne survivrois point à la mort de mon ami.

Dans cette situation, je reçus une

lettre

lettre de mon pére. Il m'ordonnoit de retourner promptement à Venise, ne me donnant d'autre raison que son amour pour moi, qui lui faisoit supporter impatiemment mon absence. On ne pouvoit m'y engager plus obligeamment; mais cette raison n'étoit pas assez forte pour que je dusse quitter *Salviati* dans l'état où il étoit. J'écrivis à mon pére ce qui m'obligeoit à ne point me rendre si tôt à ses ordres. Le désordre qui étoit dans ma lettre, lui fit comprendre sans doute, que j'étois plongé dans la tristesse la plus profonde.

Enfin, après quinze jours de l'incertitude la plus cruelle, les Chirurgiens m'assurérent qu'il n'y avoit plus de danger pour la vie de mon ami. Je commençai à respirer. Cette nouvelle ranima mes forces, que je repris entiérement, lorsque *Salviati* au bout de cinq semaines fut absolument hors de danger. Il quitta le lit, mais il lui restoit beaucoup de foiblesse. Les Médecins me dirent qu'il reprendroit en peu de tems sa vigueur naturelle, & que je ne devois avoir aucune inquiétude.

Je me déterminai alors à obéir aux

ordres de mon Pére: *Salviati* m'y sollicitoit tous les jours, d'autant plus que mon Pére me recommandoit par de nouvelles lettres de partir le plutôt qu'il seroit possible.

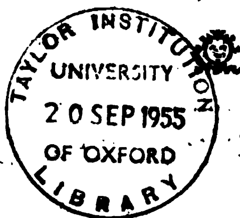
Le jour de mon départ fut résolu; & ce jour arrivé, nous ne pouvions cesser *Salviati* & moi de nous tenir serrés dans nos bras. Ce moment ne pouvoit être que bien douloureux pour des Amis tels que nous. La simpathie nous avoit unis. Deux motifs encore bien puissans avoient resserré les nœuds de notre amitié; la reconnoissance qui devoit être de mon côté, & qui étoit réellement sans bornes; & ce sentiment d'un attament plus fort pour ce qui nous coûte cher, que *Salviati* devoit ressentir à mon égard. Le regret avec lequel nous nous quittions, étoit peint si naïvement sur nos visages, que le Gouverneur, homme naturellement dur, en fut attendri. Enfin nous nous séparâmes. Je partis la vûë fixée sur le Fort de Cliffa, jusques à ce qu'il disparut à mes yeux, ou que je fus persuadé qu'il l'étoit. Peut-être l'étoit-il avant que je pusse m'en convaincre. De pareilles illusions sont naturel-

les à l'Amour & à l'Amitié.

On peut croire que je donnai ſouvent de mes nouvelles à *Salviati.* Privé du plaiſir de nous voir, nous jouiſſions au moins de celui de nous écrire.

Mon retour à Veniſe cauſa une joie inexprimable à mon Pére, & je fus accablé, ſuivant l'uſage, d'un grand nombre de viſites.

On croira peut-être que je me ſuis écarté du titre que j'ai donné à ce Manuſcrit, & de ce que j'ai annoncé en commençant. L'affaire que j'eus avec *Migniati*, & l'action généreuſe du Comte *Salviati*, ſont des Faits qui ſemblent n'avoir aucune liaiſon avec l'Hiſtoire de mes Amours, ni avec le récit des fautes que j'ai faites au printems de mon âge. Hélas! ils n'y en ont que trop. La ſuite le fera aſſez connoître. Cependant, c'eſt ici où je vais entrer préciſément dans le détail des égaremens de ma jeuneſſe.



LIVRE DEUXIEME.

TRois mois s'écoulérent ; que je passai dans mon Cabinet. Je cherchois à m'étourdir sur ce panchant à l'amour dont j'ai parlé, qui étoit né avec moi, & que toute la force de la raison ne pouvoit étouffer. Le bruit des Armes avoit suspendu quelque peu cette importune inclination. Mais à mon retour à Venise, je l'avois sentie renaître avec plus de violence. Quoique, par l'expérience que j'en avois faite avant mon départ, j'eusse reconnu que la lecture ne pouvoit détruire ce que la nature gravoit dans le cœur ; je crus qu'une application sérieuse aux Sciences abstraites, donneroit, pour ainsi dire, une nouvelle trempe à ce cœur tendre. Mais trois mois d'un attachement continuel à l'étude, ne servirent qu'à me jetter dans une douce mélancolie, qui en flattant mon esprit par des idées séduisantes, remplissoient mon cœur d'un trouble toujours dangereux, quoiqu'innocent. Enfin, pour tout vire en peu de mots, j'étois plus ten-

dre

dre que jamais ; je penſois toujours à me faire une paſſion qui fût de mon goût, & à m'attacher à un objet tel que je l'aurois ſouhaité.

L'arrivée du Printems inſpira à mon pére le goût de la Campagne. Il me propoſa d'y aller paſſer quelques mois. J'y conſentis, dans l'eſpérance que les agrémens de cette belle Saiſon diſſiperoient peut-être les inquiétudes de mon cœur. *Clarice* vint avec nous. A meſure que l'amour de mon pére augmentoit pour cette fille, elle devenoit plus impérieuſe. Mon pére l'aimoit ſi éperduément, qu'il prenoit pour un attâchement aux intérêts de là maiſon; l'arrogance dont elle parloit aux domeſtiques. Mais à mon égard elle avoit beaucoup diminué de ſon air pétulant. Je ne m'étois apperçu de ce changement que depuis mon retour du Fort de Cliſſa. J'étois charmé de voir qu'elle me traitoit avec ménagement ; & pour l'entretenir dans une ſi bonne diſpoſition, je lui faiſois beaucoup de politeſſes. Je m'attirois par-là de plus en plus l'amitié de mon pére ; & plus je témoignois de conſidération pour *Clarice*, plus je voyois augmenter les revenus de mes menus plaiſirs. Nous

Nous allâmes à notre maiſon de Plaiſance, qui eſt près du Canal de Padouë. * Cette maiſon étoit la favorite de mon pére ; il l'avoit embellie, & l'ouvrage qu'on a fait eſt toujours préféré à celui des autres. Nous arrivâmes de nuit.

Le lendemain au matin en regardant par la fenêtre, je me mis à contempler les agréables ſcènes de la Nature. Je me ſentis ſaiſi d'un ſecret plaiſir qui s'éleva d'une maniére ſenſible dans mon cœur, & qui parut diſſiper le trouble intérieur dont j'étois agité. L'émail des Prairies, les Jardins parſemés de fleurs, les Campagnes couvertes de verdure, les arbres couronnés de bouquets; tout ce charmant ſpectacle excitoit dans mon ame des épanchemens d'une joie raviſſante. En promenant mes regards dans l'étenduë

* La promenade de ce Canal eſt charmante. Il eſt bordé des deux côtés de Maiſons de Plaiſance qui appartiennent aux Nobles. Il y en a pluſieurs qui ſont du deſſein de *Palladio*, de *Scamozzi*, & d'autres habiles Architectes. On y voit des Jardins délicieux; & les Nobles, à l'envi les uns des autres, étalent dans ces Palais une Magnificence Royale.

duë de ce beau Payſage, je vis un bois planté par les mains de la Nature ſur le panchant d'une Colline, & arroſé au bas d'une petite Riviére. J'y fixai longtems mes yeux; & pouſſant un de ces ſoupirs qui échapent naturellement ſans en pouvoir démêler la cauſe, je quittai le logis en prenant le chemin du bois.

Lorſque j'y fus arrivé, je m'aſſis au pied d'un arbre ſur les bords de cette petite Riviére. L'eau en étoit ſi claire, que ma vue pénétroit au fond. Le bruit de ces eaux criſtallines, le chant des Oiſeaux, & un vent léger qui bourdonnoit parmi les feuilles & les fleurs, formoient un murmure ſi doux, ſi agréable, que je m'en ſentis ému. Cette émotion pénétra bientôt dans mon cœur. Elle y réveilla ce qu'une joie trompeuſe avoit aſſoupi, ce mouvement de tendreſſe qui ne m'étoit que trop naturel.

Oui, dis-je en moi-même, c'eſt un plaiſir bien doux de reſpirer un air ſerein, d'entendre la mélodie des Oiſeaux, & de voir une infinité de fleurs de mille couleurs différentes, briller parmi l'éclat de cette riante verdure. Mais quel charme n'éprouverois-je point, ſi une jeune

beauté

beauté ſimple dans ſes maniéres, non par un excès de naïveté, mais par juſteſſe d'eſprit; dont les graces feroient auſſi naturelles, que l'innocence de ſon cœur feroit véritable; vertueuſe par le ſeul plaiſir qu'on a de l'être; modeſte avec nobleſſe; tendre par ſentiment; gaïe ſans étourderie; & polie ſans grimaces: quel charme, ſi une jeune beauté, telle que je me la repréſente, étoit aſſiſe à mon côté ſur ce gazon, qu'elle partageât avec moi les doux tranſports qu'inſpire ce beau ſpectacle de la Nature; qu'ignorant l'art d'irriter une paſſion par des rigueurs feintes, & des caprices étudiés, elle me dit, Je vous aime, ſans aucun artifice, & par un ſimple effet du ſentiment! C'eſt pour lors que je jouïrois du doux ſaiſiſſement d'une volupté parfaite. Je goûte à préſent un plaiſir agréable, à la vérité; cependant au milieu de tous les agrémens qui m'environnent, je m'apperçois qu'il me manque celui qui eſt le plus eſſentiel pour ma félicité. Mais Veniſe où le plaiſir des ſens fait le ſeul attrait de l'Amour, Veniſe le ſéjour d'une molleſſe effrénée, pourra-t-elle m'offrir une beauté telle que je la déſire? Non, je ne l'y trouverai jamais. Voilà

Voilà comme les délices de la Campagne ; que j'avois crû favorables pour ma tranquillité, m'étoient encore plus dangereux que les agaceries des Femmes que je trouvois dans les assemblées où j'allois. Ami du vrai & des sentimens, je méprisois les faux airs & les minauderies de ces habiles Coquettes. Mais comment écarter des pensées, qui naissoient naturellement de ce qui s'offroit à mes yeux dans la solitude où je me trouvois ?

Je passai ainsi plusieurs jours en renouvellant mes visites au bois, qui étoit le seul Confident du trouble qui m'agitoit.

Quelques affaires appellérent mon Pére à la Ville. Tous les Domestiques le suivirent, & *Clarice* partit aussi avec lui. Je restai au logis avec deux Domestiques, qui ne dépendoient que de moi. Nous avions eu compagnie pendant plusieurs jours de suite ; ce qui m'avoit empêché d'entrer un seul moment dans mon cabinet d'Etude.

Le jour du départ de mon Pére, la premiére pensée qui me vint, fut de m'y retirer. En y entrant, je fus surpris de voir sur ma table d'Etude un Bouquet

quet de fleurs ; & de trouver au dessous du Bouquet un paquet de lettres, qui étoit cacheté, & à mon adresse. Tout cela m'étonna beaucoup ; car j'étois bien sûr de n'avoir donné la clef de mon Cabinet à personne depuis que je n'y étois entré. J'ouvris ce paquet, qui ne renfermoit qu'une seule lettre, qui n'étoit point signée. Je l'ai conservée jusqu'à aujourd'hui ; ainsi je ne fais que la transcrire.

„ Il y a deux ans que je vous aime, „ Monsieur. Ce terme est assez long. Il „ doit donc me servir d'excuse auprès „ de vous, si je romps les bornes de „ cette bienséance, que l'usage & nullement la raison a attachée à mon sexe. „ Je n'ai pas honte même de vous dire, „ que je sens un plaisir extrême, en „ vous faisant cet aveu. Il m'étoit aussi „ nécessaire que l'air que je respire ; trop „ heureuse si ma lettre vous donne la „ curiosité de savoir qui je suis ! Attachée depuis longtems aux mouvemens „ de vos yeux, je devinerai aisément „ ceux de votre cœur. Si je les trouve „ conformes à mes désirs, je ne me „ tiendrai plus cachée. Lorsque vous

verrez

„ verrez une personne parée d'un Bou-
„ quet pareil à celui que vous avez
„ trouvé au dessous de ma lettre, ce
„ sera moi-même. L'amour m'a suggéré
„ cet innocent stratagême. Ah ! quel
„ bonheur pour moi, si dans les en-
„ droits, où vous me verrez sans que
„ vous me connoissiez, je vous vois ému
„ à la vûë du premier Bouquet qui é-
„ clatera à vos yeux ! Mais prenez garde
„ au moins ; souvenez-vous qu'il faut
„ que le Bouquet que vous verrez, soit
„ noué de même que celui que vous
„ avez, d'un ruban couleur de feu, &
„ qu'il y ait un Oeillet, trois Jasmins
„ & deux Roses. Voici une circonstance
„ remarquable, à ce que je crois. Ce
„ Bouquet sera placé au milieu de mon
„ sein.

„ Vous croirez peut-être, que je me
„ sers du langage ordinaire aux person-
„ nes qui cherchent à excuser leurs foi-
„ blesses, en vous disant que j'ai fait
„ tous les efforts possibles pour combat-
„ tre mon amour. Non, Monsieur, je
„ hais trop le fard, & encore plus dans
„ le cœur que sur le visage. Il est réel-
„ lement vrai, que j'ai appellé mille fois

„ la

„ la raiſon à mon ſecours, & que mille
„ fois elle ne m'a ſervi de rien. J'ai fait
„ plus. J'ai crû qu'en vous trouvant
„ quelques défauts, je ceſſerois peut-être
„ de vous aimer: Et ſur cette eſpéran-
„ ce, je vous examinois avec toute l'hu-
„ meur critique & chagrine, dont nous
„ nous examinons nous autres Femmes
„ par intérêt de beauté ou de parure.
„ Lorſque je faiſois la moindre décou-
„ verte, j'étois d'une joie inexprimable.
„ Mais bientôt cette joie ceſſoit. Je m'ap-
„ percevois, ou que je m'étois trompée,
„ ou qu'il n'étoit queſtion que d'une
„ petite bagatelle, qui ne méritoit au-
„ cune attention. Pour concluſion de
„ ma mauvaiſe humeur, je ne ſentois
„ que trop que toute découverte auroit
„ été inutile; & que même avec des dé-
„ fauts, je n'aurois point ceſſé de vous
„ aimer. C'eſt ainſi, Monſieur, que j'ai
„ paſſé une année entiére.

„ Vous partîtes pour l'Armée. Le croi-
„ rez-vous? votre départ me fit plaiſir. Je
„ ſuis vive. Je crus de bonne foi que
„ ma paſſion ſuivroit mon caractère,
„ & que l'objet éloigné, je n'y penſe-
„ rois plus. Mais j'eus tout lieu de m'ap-
per-

„ percevoir que tout plie ſous le joug
„ d'une paſſion, & qu'on devient de
„ l'humeur & du caractère qu'elle juge
„ à propos de nous donner. C'eſt par
„ cette raiſon que ne vous voyant point,
„ je devîns triſte & rêveuſe; que je m'en-
„ nuyois, mais d'un ennui mortel, au
„ milieu de tous les plaiſirs de nôtre
„ bonne Ville. Vous aviez même la mal-
„ honnêteté de me ſuivre en tout lieu.
„ C'étoit vôtre image, comme vous ſen-
„ tez bien, qui étoit ſi impolie; ce qui
„ me chagrinoit furieuſement: car
„ je ſuis d'une humeur à abandonner
„ cent images pour un ſeul Original.
„ Cependant la vôtre, quoiqu'elle ne
„ fît que troubler mon repos, m'étoit
„ plus chére que tout ce qui ſe préſen-
„ toit de réel à mes yeux. Je lui te-
„ nois les propos les plus tendres, que
„ j'accompagnois toûjours de ſoupirs &
„ de larmes. Indignée ſouvent de la voir
„ ſi peu ſenſible, je m'efforçois de l'é-
„ carter bien loin de mon eſprit. Elle
„ diſparoiſſoit. Mais n'avoit-elle pas
„ la malice de me venir trouver la nuit
„ dans mon lit & de ſe jetter dans mes
„ bras! C'étoit fort bien pendant que
je

„ je dormois ; je la prenois pour vous
„ même. Mais éveillée, j'étois furieuse
„ contr'elle. Je voulois absolument la chasser.
„ ser. Efforts inutiles ! elle s'obstinoit
„ à ne point me quitter, & je vivois
„ dans une langueur continuelle.

„ Vous êtes enfin revenu de l'Armée.
„ Quelle joye n'ai-je point éprouvée
„ en vous revoyant ! Que l'Amour vous
„ l'exprime ; pour moi je m'y perds.

„ Je pense sur vôtre compte d'une
„ maniére différente, en partie, de ce que
„ les autres en jugent. On sait que vous
„ n'êtes encore que dans vôtre premiére
„ jeunesse. Cependant pour la solidité
„ de l'esprit & pour l'insensibilité du cœur,
„ on vous croit un *Caton* déja formé.
„ A l'égard de l'esprit, je suis du senti-
„ ment de tout le monde ; mais pour
„ le cœur, je vous crois hypocrite. Vous
„ avez un aîr grave dans vôtre maintien,
„ dans vos gestes, dans vos discours ;
„ j'en conviens. Vôtre politesse est séri-
„ euse. Ce n'est que respectueusement,
„ & jamais galamment, que vous parlez
„ aux Dames. Cela est encore vrai. Si
„ la conversation devient un peu libre,
„ vous froncez le sourcil, vous rougis-
sez ;

„ ſez ; j'en conviens encore : & tout ce-
„ la eſt merveilleux pour ceux qui ne
„ s'attachent qu'à l'écorce. Mais moi,
„ qui par l'intérêt de ma paſſion, ai pé-
„ nétré plus loin, je vous ai ſurpris dans
„ des momens où vous ne ſongiez point
„ à vous obſerver ; & j'ai vû briller
„ dans vos yeux la tendreſſe, quelque-
„ fois même l'enjouement. Vôtre phy-
„ ſionomie n'eſt auſtère que par con-
„ trainte. Elle eſt naturellement douce.
„ Vous aſpirez à une haute gloire. Pour
„ y parvenir, vous cherchez à vous
„ donner de bonne heure la réputa-
„ tion d'un homme ſans foibleſſe ; con-
„ vaincu que vous êtes, & peut-être
„ trop légérement, que l'amour en eſt
„ une. J'applaudis à ce deſſein. Il eſt
„ beau, il eſt grand, il eſt digne de
„ vous. Mais lutter toûjours contre ſon
„ cœur, c'eſt une terrible affaire. Vou-
„ loir paroître inſenſible, lors qu'on eſt
„ né tendre, c'eſt un perſonnage qu'on
„ ne ſauroit ſoutenir. Il ne faut qu'un
„ moment pour démaſquer le Philoſophe.

„ Mais on peut fort bien avoir un
„ cœur tendre, le ſatisfaire, & paroitre
„ à vingt ans un barbon de ſoixante. Voi-
là

„ là le rafinement de l'art. Voilà, je crois,
„ la vraie Philofophie. Faites vous
„ un amufement caché & tranquille.
„ Croyez moi, en fortant d'entre les
„ bras d'une Maîtreffe tendre & difcret-
„ te, vous pourrez vous montrer avec
„ affurance dans les Affemblées les plus
„ galantes. Vôtre intrépidité aux dan-
„ gers de l'amour ne fera plus guindée.
„ Il n'y aura plus de momens, où l'on
„ puiffe vous furprendre. Vous paffe-
„ rez ceux que vous favez qui font cri-
„ tiques pour vous, dans le fein de la
„ volupté, & d'uue volupté myftérieu-
„ fe. Qu'il eft doux d'être ainfi Phi-
„ lofophe!

„ Je vous offre ce plaifir fecret &
„ commode, qui vous eft néceffaire
„ pour accorder le repos de vôtre cœur
„ avec tout le brillant de la gloire que
„ vous cherchez. Je ne fuis pas vaine.
„ Je n'ignore cependant pas, qu'il fe-
„ roit glorieux pour moi dans le mon-
„ de, qu'on sût que j'aurois captivé un
„ Amant de vôtre mérite. Mais cette
„ vanité me coûteroit trop cher. Lors
„ qu'on vous fauroit un cœur fenfible,
„ trop de femmes fe difputeroient vôtre
con-

„ conquête. Elles étaleroient à vos „ yeux ce que la coquetterie a de plus „ séduisant, & je vivrois dans de cruel„ les allarmes. Au lieu qu'en tenant „ caché l'éclat du triomphe, j'en goû„ terai plus tranquillement la solidité. „ Vôtre cœur sera à moi toute seule, „ & voilà mon ambition. Le mistère as„ saisonnera nos plaisirs. Vous devez être „ sans doute surpris d'avoir trouvé cette „ lettre avec un Bouquet sur vôtre table. „ Vous pouvez juger par cet échantillon, „ que je ne m'entendrai pas mal à enve„ loper nos plaisirs d'un nuage impé„ nétrable.

„ Le caprice des Hommes est infini. „ Cependant, ce qui peut & qui doit „ faire plaisir dans une Maîtresse, c'est, „ à ce que je crois, la jeunesse, c'est „ la beauté, c'est l'esprit. Pour l'âge, „ ôtez une année, & je suis du vôtre. Cela „ fera, ce que cela a fait en tout tems, „ un fort bon effet. Pour l'esprit, voici „ une affaire délicate. On ne sauroit, „ dit-on, en parler avec trop de mo„ destie. Refléchissez cependant, que j'ai „ combatu une passion pendant deux „ années, que je suis d'un sexe & d'un

„ âge, où les préjugés dominent, & „ que je n'en ai point. Ce sera assez, „ si je ne me trompe, pour flatter le „ cœur d'un homme raisonnable. Pour „ la beauté, je ne sai si mon Miroir, „ ou le desir de vous plaire me trompe. „ Mais je ne ferai point de façons de „ dire, que je m'en crois assez pourvue, „ pour contenter les desirs d'un honnête „ homme. Il y a des Beautés, qui é„ blouissent par la régularité des traits: „ mais lors qu'elles sont au pouvoir „ d'un Epoux ou d'un Amant, on leur „ souhaite bien souvent moins d'éclat „ extérieur & plus de secrets appas. Je „ ne sai si je me fais entendre.

„ Voici une lettre bien longue; car „ je m'apperçois que j'ai rempli plu„ sieurs feuilles. Mais elle est bien courte, „ puisqu'elle est l'essor d'un amour tenu „ caché pendant deux ans. Ce seroit „ plûtôt un volume que vous auriez „ trouvé sur vôtre table, si je vous a„ vois écrit en détail ce que mon amour „ m'a fait souffrir de peines, & ce que „ j'en souffre dans l'incertitude où je „ suis de vos sentimens. Ah! si vous „ saviez quel plaisir je vous prépare,

„ si

„ si vous saviez combien l'Amour me
„ donnera de graces & d'esprit, vous
„ me chercheriez avec bien de l'empres-
„ sement, pour peu d'inclination que
„ vous ayez à vous rendre heureux.

De l'humeur & du goût dont j'étois, on peut juger quelle impression cette longue & impudente lettre fit sur mon esprit. J'étois d'un étonnement dont je ne pouvois revenir, & de l'avoir trouvée sur ma table, & de ce qu'il pouvoit y avoir dans le monde une personne du Sexe capable d'écrire avec si peu de retenue. J'aurois été charmé de la connoître, pour savoir de quels moyens elle s'étoit servie pour faire trouver sa lettre sur ma table, & pour lui marquer ensuite tout le mépris qu'elle méritoit.

J'appellai mes Domestiques. Je ne pus rien tirer d'eux par mes questions. Je m'apperçus même par l'ingénuité de leurs réponses, qu'ils n'avoient point trempé dans cette affaire. Je me fis enfin une raison, & je me déterminai à attendre du tems l'occasion de contenter ma curiosité.

Mon Pére revint peu de jours après

à la Campagne. Je ne voulus faire aucune question à *Clarice* sur cette lettre. Il n'étoit pas naturel qu'elle sût le dénouement de cette affaire, car elle n'entroit jamais dans mon Cabinet d'étude. D'ailleurs je n'ignorois pas comment elle étoit dans les bonnes graces de mon Pére ; & qu'en lui parlant de cette avanture, il en seroit lui-même aussi-tôt informé ; qu'il me demanderoit cette lettre à lire, & qu'il en feroit un badinage ; ce qui n'étoit point de mon goût.

Mon Pére en arrivant me dit que le Duc de Mantoue étoit à Venise ; qu'il avoit eu l'honneur de lui faire la révérance ; que ce Prince s'étoit proposé de donner en Campagne une Fête à toute la Nobléſſe ; & qu'il avoit loué à cet effet une maison de plaisance éloignée d'un mille de la notre. Il m'invita à gouter des plaisirs qu'on préparoit, & à me défaire de l'air sérieux, qui, suivant lui, ne convenoit point à mon âge.

Le Duc de Mantoue † vint à la Maison de plaisance qu'il avoit louée, quelques jours après le retour de mon Pére, qui me présenta à ce Prince. J'en fus reçu avec cette aimable politesse qui lui

† Charles III.

étoit

étoit si naturelle ; & il m'invita avec beaucoup d'empressement à la Fête qu'il vouloit donner. Il me témoigna du regret de ne m'avoir pas vû plutôt, pour m'inviter à être d'une mascarade, qui devoit se changer à plusieurs reprises, & dont le nombre étoit complet.

Le jour que le Duc avoit choisi pour donner sa Fête, & faire éclater toute sa magnificence, arriva. L'aurore la plus brillante seconda les desirs de ce Prince, & annonça une de ces belles journées du mois de Mai, où la Campagne est dans tout son éclat. Les plaisirs de ce jour devoient commencer par une Chasse de Renards d'une invention extraordinaire. Comme les Dames y avoient été invitées, on avoit fixé le rendez-vous à deux heures après le Soleil levé.

Je prévins l'Aurore. J'étois levé lors qu'elle parut. Ce n'est point que l'impatience de me trouver au milieu des plaisirs m'inquiétat si fort. Mais je m'étois fait une règle, depuis que j'étois à la Campagne, de quitter le lit à la premiére pointe du jour. Je voulois jouïr de l'agréable coup-d'œil, qui fait couler la joie dans le cœur, lorsqu'on voit

le haut des Coteaux doré des premiers rayons du Soleil, & qu'on entend un nombre infini d'oiseaux, qui par leurs gazouillemens rendent hommage à la nouvelle Aurore.

Le Soleil répandoit à peine toute sa clarté, que j'avois fini ma toilette, qui fut ce jour là un peu plus longue qu'à l'ordinaire. Il est ridicule d'être tous les jours surchargé de broderie, & de ne briller jamais que par un éclat extérieur. Mais il ne le seroit pas moins aux personnes d'un certain rang d'affecter une fausse modestie en habits, dans des jours de pompe & de réjouissance. †

Comme j'étois prévenu sur la Fête que le Duc de Mantoue s'étoit proposé de donner, je m'y étois préparé. Vétu superbement, j'avois assorti le goût à la magni-

† Les Nobles Vénitiens ne portent dans la Ville que leur Robe de Sénateur, & les Dames sont habillées de noir. C'est une Loi qu'ils se sont imposée, & qu'ils n'oseroient violer. Mais lorsqu'ils sont à la Campagne, ils étalent tout leur faste en habits, avec une pompe & une affectation, qui ne convient point au séjour du repos & de la simplicité.

magnificence. Ce qui relevoit encore la bonne mine & l'air diſtingué que j'avois naturellement. En attendant l'heure marquée, j'allai faire un tour de promenade dans mon bois favori.

J'y entrai par un chemin que je n'avois pas encore pris, à deſſein de revenir par celui de la Riviére. En me promenant je penſois au plaiſir que j'aurois bien-tôt à la vuë de tout ce que l'art feroit éclater de beau & de délicieux, & à celui que je goûtois en examinant les ſimples beautés de la nature. Je doutois que l'un me fût auſſi ſenſible que l'autre me l'étoit. Un arbriſſeau, une fleur faiſoit un ſujet de réflexions pour moi. Ces penſées me menérent enſuite à d'autres, qui ſe préſentoient en foule avec plus d'opiniâtreté, lorſque je cherchois le plus à les écarter. On n'ignore point de quelles penſées je veux parler.

J'étois prêt à ſortir du Bois, pour arriver ſur les bords de la Riviére, lorſque j'entendis des voix de Femmes dont le ſon n'étoit point ruſtique; ce qui me fit ſoupçonner que c'étoient peut-être des perſonnes de la Ville. Dans la crainte d'en rencontrer quelqu'une de con-

noiſſance, ce qui m'auroit interrompu dans mes rêvéries, je me gliſſai dans des brouſſailles. J'allai au devant des voix que j'entendois, pour pouvoir, ſuivant la découverte que je ferois, ſuivre mon chemin ou retourner ſur mes pas. Je n'entendis tout-à-coup plus de voix. Cependant je m'avançai encore, & je vis deux femmes aſſiſes ſur les bords du bois, & le viſage tourné du côté de la Riviére. Je me courbai à l'inſtant parmi les brouſſailles pour n'être point vû.

L'une de ces femmes étoit miſe avec magnificence & peu de goût, l'autre avec beaucoup de goût & fort ſimplement. Celle qui étoit richement vétue, étoit négligemment panchée ſur le gazon. Elle avoit beaucoup d'enbonpoint, & par ſon ſeul maintien je jugeai qu'elle devoit être d'un âge avancé. L'autre, qui ſe tenoit avec plus de décence, avoit une taille ſi bien priſe, ſi fine, ſi déliée, que quoique j'euſſe réſolu au premier inſtant de m'en aller, je m'arrêtai pour l'admirer. Je ne pouvois en détourner mes yeux, qui fatigués enfin de fixer trop longtems le même objet, ſe relevérent ſur un cou d'une blancheur éblouïſ-

ſante,

ſante, & d'un enbonpoint raiſonnable, & ſur des cheveux d'un beau noir qui n'avoit rien de rude. Je me ſentis naître la curioſité de ſavoir, ſi le viſage que je ne voyois point, répondoit aux beautés qui m'avoient frappé. Je ne me rappellois point d'avoir vû dans aucune Aſſemblée où j'avois été, un teint ſi blanc avec des cheveux ſi noirs.

Je voulus m'avancer; mais un profond ſoupir, que pouſſa la Dame qui m'avoit moins attaché, m'arrêta dans le deſſein de ſavoir ce qui la faiſoit ſoupirer ſi fort. Elle ſe tut encore pendant quelques inſtants, & du ton de voix d'une perſonne qui vient de réfléchir ſur ce qu'on lui a dit; Ah! ma chére Enfant, dit-elle à ſa Compagne, que je ſerois heureuſe à préſent, ſi à dix-huit ans comme vous j'avois penſé avec autant de ſolidité d'eſprit qu'il en paroit dans vos ſentimens.

Conſervez toûjours cette innocence de mœurs, continua-t-elle. C'eſt elle qui vous rendra plus belle que la régularité de traits qu'on voit ſur vôtre viſage. N'abandonnez jamais les graces naïves, que la nature vous a données,

 pour

pour des graces guindées, que l'art pourroit vous inſpirer. La pudeur & l'innocence ſont le vrai charme de la beauté. Vous voici dans l'âge où vous ſerez bientôt entourée d'une foule d'Adorateurs. Il y en aura que vôtre vertu fera déſerter; mépriſez-les: Voyez-les ſans dépit s'engager ſous d'autres fers. Il y en aura d'autres, qui ne feront pas d'abord effrayés de vôtre Vertu; mais fatigués enfin de ſe contenir toûjours dans les bornes du reſpect, ils déſerteront auſſi-bien que les premiers. Le dépit les animera contre vous. Ils chercheront peut-être à noircir vôtre réputation. Ne faites aucun cas de leurs calomnies. La vraie vertu eſt tranquille. Ce n'eſt que la pruderie qui éclate, & qui s'effarouche. On a beau vouloir obſcurcir la vérité, elle eſt connue tôt ou tard.

Enfin, pourſuivit-elle, parmi ce grand nombre d'Amans, il s'en trouvera un dont les ſentimens ſimpatiſeront avec les vôtres, qui ne vous demandera qu'une union de cœur & d'eſprit. Ma fille, c'eſt ici le pas gliſſant; c'eſt ici l'écueil dangereux. L'Amour trouve ſouvent le ſecret

cret d'immoler la vertu dans le ſein de la vertu même. Cette maxime paroit outrée & fauſſe. Rien n'eſt plus juſte, ni plus vrai. C'eſt dans un épanchement de ſentimens les plus nobles & les plus délicats, que je perdis mon innocence. Nous nous aimions mon perfide Amant & moi d'une tendreſſe auſſi vertueuſe qu'ingénue. Nous ne pouvions trouver d'expreſſions aſſez fortes pour nous témoigner toute la délicateſſe de nos ſentimens: Dans cette émotion, qui nous parut ſi innocente, la nature ſe fit ſentir; & lors qu'elle parle, la raiſon ſe tait. Egarés par des déſirs d'autant plus puiſſants, qu'ils nous étoient inconnus, nous nous trouvâmes tranſportés hors de nous-mêmes. L'Amour dans un inſtant nous charma ſi fort par ſes illuſions, que le crime même nous parut une Vertu. Je trouvai dans ce moment fatal non ſeulement la perte de ma gloire, mais celle encore de mon Amant. Son triomphe le rendit bientôt perfide, & j'eus la juſte punition de mon crime. Ah! ma fille, ſi vous vous ſentez jamais touchée de ſimpathie, frémiſſez; défiez vous de tout engagement. Que les proteſtations de reſ-

pect & de candeur ne vous éblouïssent point ; que la fermeté que vous sentirez en vous-même ne vous rassure jamais. Tremblez ; fuyez. C'est le vrai moyen de conserver toujours son innocence, puis qu'il ne faut qu'un seul moment pour la perdre.

Ce sentiment, Madame, répondit la jeune Personne, est né avec moi. Je frémis au seul abord d'un homme, qui me paroit frappé du peu de charmes que la nature m'a donnés. Mais lors que je rencontre de ces hommes, il semble qu'ils soient toûjours d'accord avec moi, pour se rendre eux-mêmes méprisables à mes yeux. Car enfin que signifient des regards, qu'ils me lancent avec des yeux si ouverts & remplis de tant d'effronterie ? je vous avoue ingénument, que je ne comprens pas ce qu'ils veulent me dire avec leurs yeux enflammés. Je m'en sens même choquée. Le feu me monte au visage de colère, sans savoir pourquoi. J'en rougis, sans doute, & je baisse les yeux sans pouvoir concevoir ce qui me les fait baisser. Dites moi, Madame, je vous en prie, pourquoi les hommes ne me regardent-ils comme je les regarde ? Ah !

Ah! ma Fille, répondit la Dame, ne cherchez jamais à pénétrer ce pernicieux langage. Ignorez-le toute vôtre vie, & vous ſerez toûjours heureuſe. C'eſt par les yeux que le poiſon de l'Amour ſe gliſſe dans nôtre cœur. C'eſt par eux, que la pudeur perd ſa fleur la plus délicate.

Comment, Madame, s'écria la jeune Perſonne; il ne faut qu'un de ces regards pour ternir nôtre innocence? Je comprens à préſent ce qui me donne un ſi grand dépit contr'eux. C'eſt mon cœur qui m'avertit par-là du danger qui le menace. Que je vous ai d'obligation, Madame! Les Hommes ne m'empoiſonneront jamais par leurs yeux; car je tiendrai les miens toûjours ſi baiſſés, ſi baiſſés.... Oui, ma chére Enfant, interrompit la Dame; vous ferez fort bien. Ne regardez jamais ces Hommes. Ce ſont tous, ajoûta-t-elle d'une voix émue, des traitres & des perfides.

Mais qu'avez-vous, Madame? dit la jeune Perſonne, en s'appercevant qu'elle verſoit des larmes; vous pleurez. Craignez-vous que quelque regard ait donné atteinte à ma pudeur? Je ſerois au déſeſpoir, ſi je le croyois; mais cela ne

ſe peut pas. J'en ſentirois quelques reproches en moi-même. Non, ma fille, répondit la Dame en ſanglotant ; vous n'avez rien perdu de vôtre innocence. C'eſt le ſouvenir de la perte de la mienne, qui me fait verſer des larmes. Ne pleurez plus, Madame, repartit la jeune Perſonne, vous m'en donnez auſſi envie.

En prononçant ces mots elle prit une main de cette Dame ; & en la lui baiſant, elle tourna la tête de ſon côté. Je vis alors le viſage de cette jeune Beauté ; & au premier coup d'œil, je m'apperçus qu'elle m'étoit inconnue. J'eus tout le loiſir de la contempler, car elle ne pouvoit me voir, quoiqu'elle eût le viſage tourné de mon côté. Caché de la façon que je l'étois dans les brouſſailles, mes yeux pénétroient aiſément à travers les branches & les feuillages ; mais ceux de la jeune inconnuë, quoique noirs, vifs & bien fendus, n'en pouvoient faire de même. Le Soleil donnoit en plein ſur les bords de la Riviére, & ſur le gazon où elle étoit ; & quelques raions pénétroient à peine de mon côté ; ce qui faiſoit que j'étois, pour ainſi dire, dans l'obſcurité. Ce

Ce que j'avois déja vû des charmes de cette jeune Beauté, avant qu'elle eût tourné la tête du côté de la Dame, m'avoit donné une certaine émotion, qui étoit quelque chose de plus qu'une simple curiosité de savoir qui elle étoit. Lors que je l'avois entendue parler avec une simplicité si remplie d'esprit, je laisse à penser de quel étonnement j'avois été frappé.

Je crois qu'on n'aura pas beaucoup de peine à se persuader que je ne perdis pas un seul mot de cette conversation. Elle a été toûjours si fortement gravée dans mon esprit, que je puis assûrer que je l'ai rapportée mot à mot. Mais comment exprimer le trouble qui s'éleva dans mon Ame, lors que je vis en face cette jeune inconnue? lors que j'eus tout le tems de regarder le plus beau visage, que j'eusse jamais vû, & d'une régularité si noble, que je ne doutai point que ce ne fût une personne d'une haute Naissance?

Tout ce que la jeunesse peut répandre de fraicheur & d'éclat, tout ce qu'on peut admirer dans une simétrie de traits la plus fine & la plus distinguée, brilloit

loit vivement ſur le viſage de cette belle Perſonne. Mais ce qui m'étonna ſi fort, que j'en étois hors de moi-même, ce fut de voir réunis dans ce charmant objet, tous les agrémens qui ſont particuliers aux brunes, & ceux que la nature ne donne qu'aux blondes.

Les grands yeux, qui, comme j'ai dit, étoient noirs & vifs, agrément naturel à une brune, n'avoient pas moins une langueur modeſte; charme ſéduiſant qu'on n'admire que dans une blonde. Un front uni, & élevé à juſte meſure; des ſourcils d'un beau noir, poſés ſur un teint d'albâtre, & bien partagés; un nez taillé à proportion, & fait au pinceau; des joues, où l'on voyoit un vif incarnât briller parmi une blancheur éclatante; une bouche agréablement coupée, & ornée des plus belles dents du monde; un menton ni trop long ni trop large, formé exprès pour donner bien des graces à cette belle bouche, compoſoient une harmonie de traits ſi achevée, ſi délicate, ſi noble, qu'il n'y avoit point de charmes qu'on n'y trouvât, qu'on n'y admirât.

Je ne crains pas d'avoir trop dit. Cet-

Cette jeune Beauté a été ſi connuë dans le monde, qu'il n'eſt pas naturel que d'autres n'enayent tracé le Portrait, ſoit en écrit, ſoit en peinture: Si je la nommois dans cet endroit de mon Hiſtoire, ceux qui jetteront les yeux ſur ce Manuſcrit, conviendroient déja que je n'ai point fait un Portrait romaneſque. Ce n'eſt point qu'en taiſant ici ſon nom, j'aye envie de ménager exprès une ſurpriſe au Lecteur. De pareilles vuës ne peuvent convenir qu'à un Ecrivain de Romans. Mais comme cette jeune Beauté m'étoit réellement inconnuë dans la conjoncture où je me trouvai alors, & que je décris, je ne me crois obligé de la faire connoitre, que lors que je la connus moi-même. Je rapporterai auſſi naïvement ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'Hiſtoire des égaremens de ma Jeuneſſe, que ce qu'il y a de plus ſimple.

Qu'on ſe repréſente donc, de quelle émotion je devois être ſaiſi, en examinant tous les appas de cette belle Perſonne; moi qui avois le cœur ſi tendre, moi qui aſpirois avec tant d'avidité à la conquête d'une Beauté, qui fût comme cette jeune Perſonne, ſimple par innocen-

ce

ce de mœurs & non par petiteſſe d'eſprit, & qui eût cette aimable pudeur qui accompagnoit le moindre de ſes geſtes.

Elle tenoit toûjours une main de la Dame qui pleuroit encore, ſerrée entre les ſiennes. Mais ne pouvant plus ſoutenir que cette Perſonne, qu'elle appelloit ſouvent ſa bonne Maman, s'affligeât ſi fort, elle ſe jetta à ſon cou, & la pria par toute ſa tendreſſe de ceſſer enfin de pleurer. Comme cette Dame étoit panchée ſur le gazon, le mouvement que la Demoiſelle fit pour l'embraſſer, me découvrit de nouveaux appas, qui ne cédoient point en beauté à ceux que j'avois admirés. La forte émotion, dont elle étoit ſaiſie, fit ſauter quelques épingles de ſa Robe, qui s'ouvrit; & je vis en plein une gorge de l'enbonpoint le plus honnête, de la forme la plus admirable, & d'une blancheur la plus éblouïſſante. Je ne jouïs que peu de momens de cette vuë. La pudeur lui fit bientôt reparer le déſordre où elle étoit. Charmante Pudeur, qui lui étoit bien naturelle, puis qu'elle ne croyoit avoir pour témoins que ſa Maman & quelques buiſſons. Enfin,

voy-

voyant que ſes priéres ni ſes careſſes ne pouvoient conſoler cette Dame, elle ſe mit auſſi à pleurer, & on eût dit que ſes beaux yeux s'embelliſſoient dans les larmes. Mon aimable Enfant, lui dit la Dame, ne vous affligez pas, je vais eſſuyer mes pleurs. Levons-nous, lui répondit cette jeune perſonne, & cherchons à nous diſſiper par quelques tours de promenade.

Elle ſe leva la premiére. Cette taille fine & déliée, qui avoit d'abord attiré mes yeux & arrêté mes pas, n'étoit pas moins haute & majeſtueuſe. Elle donna la main à la Dame pour l'aider à ſe relever. Dans le même tems un petit buiſſon s'accrocha au bas de la Robe & des Jupes de la jeune Demoiſelle. Je vis par-là une jolie jambe faite au tour, & un petit pied des mieux tournés.

Comme j'étois gêné par la contenance où j'étois, & que la vuë de tant d'appas, que je découvrois à chaque inſtant, me ſaiſiſſoit de plus en plus; je me tenois appuié à un arbriſſeau, qui au même inſtant que la Dame ſe leva, vint à ſe caſſer. Ce bruit lui fit tourner la tête. Je vis un gros viſage de Femme, qui

qui m'étoit inconnu, qui n'étoit pas absolument laid, & où l'on remarquoit surtout un air de bonté & de noblesse, qui faisoit plaisir.

Elles furent épouvantées toutes deux du bruit qu'elles entendirent; & la jeune Demoiselle en rougissant, songea au plutôt à rabaisser ce que le buisson malin avoit un peu trop relevé. Elle fixa ensuite les yeux du côté où l'on avoit entendu du bruit. Un rayon du Soleil vint donner à plomb, par un mouvement de tête que je fis, sur une agraffe & un bouton de pierreries que j'avois au Chapeau. Cet éclat fit crier cette jeune Personne, qui dit à sa Maman, qu'elle avoit vû quelque chose briller à travers les broussailles. Ah! s'écria la Dame, (& j'ignore ce qui lui fit faire une conjecture si étrange,) ce pourroit bien être quelque bête farouche. Elle recula en même tems quelques pas du côté de la Riviére. Elle appella du monde en criant; & suivant les noms que j'entendis, je jugeai que c'étoient de ses Domestiques. Je ne voulus point me laisser surprendre dans la posture où j'étois, & je m'avançai aussi-tôt.

Je

Je laiſſe à penſer de quel étonnement elles furent frappées, en voyant ſortir de ces brouſſailles un jeune homme d'une mine avantageuſe, & paré auſſi magnifiquement que je l'étois. La Dame étoit immobile à me regarder. La Demoiſelle n'oſoit lever les yeux, & paroiſſoit une ſtatue : & j'étois le plus embarraſſé de tous les hommes pour trouver un ſeul mot, par où entamer la converſation. Les Domeſtiques qui s'étoient avancés, ſe retirérent par reſpect.

Je pris enfin courage, & abordant la Dame de l'air le plus aſſuré que je pus prendre ; Madame, lui dis-je, me pardonnerez-vous ma hardieſſe ? que dois-je juger de votre ſurpriſe ? je ne ſuis cependant pas ſi à craindre qu'une bête farouche. Monſieur, me répondit-elle, paroiſſant moins déconcertée, un Cavalier fait comme vous, ne peut que ſurprendre ; & ſur-tout en le voyant ſortir d'un endroit, où les égards qu'on doit au Sexe, n'auroient jamais dû lui permettre de ſe tenir caché.

Ce n'etoit pas là des paroles pour me remettre de mon embarras. Je fus encore plus troublé. Je ne pus m'empêcher

de

de rougir; & tournant la tête du côté de la Demoiselle, j'eus encore un nouveau sujet de confusion. Une rougeur modeste peignit si vivement son visage, que je m'apperçus bien que le souvenir des épingles qui avoient sauté, & de la malice du buisson, l'inquiétoit furieusement.

Je ne sçavois plus quelle contenance je tiendrois, & encore moins ce que je dirois, lorsqu'on entendit des Cors de Chasse qui appelloient le monde au rendez-vous. Je n'eus garde de laisser échaper une occasion, qui me fournissoit un si beau prétexte pour parler. Je demandai à la Dame si elle seroit de la Fête qui alloit commencer? Elle me répondit qu'elle n'avoit encore pris aucune résolution là-dessus. Je lui repartis que le tems pressoit d'en prendre. Je lui offris ma main aussi-bien qu'à la Demoiselle, pour les conduire hors du bois, & un équipage pour les mener au Palais du Duc. La Dame me remercia fort poliment, & me dit, que si elle se déterminoit d'aller à la Fête, ce ne seroit point pour y être vûe. Je compris qu'elle vouloit se servir de la permission que le

Duc avoit donnée à ceux qui feroient masqués même de jour, de voir la Chasse & les autres plaisirs, qui étoient préparés pour le matin & l'après-midi ; car pour le Bal, il étoit naturel qu'on y entrât masqué. Il avoit accordé cette liberté pour faciliter tous les plaisirs aux Nobles qui sont pauvres, & qui n'auroient pû paroître avec décence à cette Fête. Je dis à la Dame, que je n'avois pas l'honneur de les connoître ni l'une ni l'autre; que, quand même j'aurois cet honneur, je sçavois trop ce que l'on doit à la bienséance, pour les décéler ni elle ni sa Compagne, si elles avoient envie d'aller masquées à la Fête; que je la priois d'ordonner à un de ses Domestiques d'aller à mon logis, qui n'étoit guéres éloigné du bois ; que je ferois venir un Carosse & des habits de masque en assez bon nombre pour contenter différents goûts.

Elle me remercia une seconde fois de mes offres; Et pour ce qui est de votre discrétion, me dit-elle en souriant, je pourrois, Monsieur, sans vous choquer, en douter un peu; je vous avoue cependant que je m'y fierois; votre air &

votre maintien m'engagent à vous faire cet aveu. On peut être curieux ſans être indiſcret. Mais nous ne ſommes preſſées ni l'une ni l'autre de nous trouver dans cette Fête. Nous voulons jouïr encore un peu des agrémens de cette ſolitude. Il n'eſt pas bien sûr, que nous en ſoyons dédommagées par des plaiſirs préparés par l'art. J'ai même quelque choſe à dire à Mademoiſelle. Permettez, Monſieur, que nous allions chercher quelque buiſſon d'un autre côté du bois. Ils ne ſeront pas ſi dangereux que ceux de ce côté-ci. En tout cas nous les examinerons bien, avant que de nous y fier. Elle appella ſes Domeſtiques, & ſe mît en devoir d'aller d'un autre côté.

Eh! quoi? Madame, lui dis-je d'un air triſte & empreſſé, voulez-vous que je ſois puni juſques au point d'ignorer votre nom, & celui de votre aimable Compagne? Cette punition ſera bien légére, me répondit-elle. Il eſt cependant juſte que vous en receviez une. Peut-être vous fera-t-on grace plutôt que vous ne croyez. Mais, Monſieur, le ſeul moyen de la mériter, c'eſt de ne point nous ſuivre, d'eſpérer tout de notre bonté, & rien de vos démarches. Il

Il auroit fallu avoir une autre hardieſſe que je n'avois, pour oſer repliquer à ces mots. Je regardai la Demoiſelle. Comme ce que j'avois oüi m'avoit donné une trop bonne leçon, & que j'étois d'ailleurs reſpectueux & timide, je la regardai avec des yeux remplis d'une langueur craintive & reſpectueuſe. Elle baiſſa un peu les ſiens. Mais dans leurs mouvemens je crus m'appercevoir, qu'elle n'auroit pas été bien fâchée, qu'on eût accepté mes offres. Elles s'enfoncérent auſſi-tôt dans le bois, & ce fut la jeune inconnuë que je perdis de vûë la derniére.

Je fixai mes yeux ſur le gazon, où j'avois vû tant d'appas, & je ne vis plus qu'un peu d'herbe & quelques fleurs flétries. Je fus quelque tems ſans ſçavoir où j'étois, & entiérement plongé dans la rêverie. Revenu un peu à moi-même, mes yeux errérent triſtement de côté & d'autre ; & cette ſolitude que j'avois trouvée ſi agréable, me parut un déſert affreux.

Je pris languiſſamment le chemin du logis. Lorſque j'y fus arrivé, je trouvai deux Valets de pied du Duc, qui m'attendoient avec trois chevaux, dont

il y en avoit un deſtiné pour moi.

Toute la Campagne retentiſſoit du ſon des Cors de Chaſſe. Ce bruit que j'aimois naturellement entendre, m'importunoit alors. J'aurois voulu trouver quelque défaite raiſonnable pour m'exempter d'aller à cette Fête. Mais venant à ſonger que la Dame m'avoit dit qu'on m'accorderoit grace plutôt que je ne croyois, je me figurai que je la trouverois à la Fête avec ſon aimable Compagne, ou fille : car je ne ſçavois que décider là-deſſus. Je me propoſai bien pour lors de mettre en œuvre tout ce que je pouvois avoir d'eſprit & de fineſſe pour ſçavoir qui elles étoient. Cette penſée me calma un peu, mais je n'en fus pas moins rêveur. Les Valets du Duc devoient être ſurpris ſans doute, de voir un homme qui alloit à la Fête d'un air ſi ſombre.

Lors que j'arrivai, je vis une quantité de beaux chevaux ſuperbement harnachés. Sans la couleur verte, dont ils étoient preſque tous équipés, on eût dit que c'étoit plutôt une cavalcade deſtinée pour quelque cérémonie pompeuſe, qu'un appareil de Chaſſe.

Je montai dans une Salle, où je vis le

le Duc entouré d'une foule de Dames, de Nobles, & de Gentilshommes de sa Cour. Il fut charmé de me voir; & d'un air le plus gracieux, il me témoigna de la joie de m'avoir à sa Fête.

Les Dames étoient habillées en Amazones, & plusieurs Cavaliers avoient des habits uniformes, Je compris par les habillemens & par tout l'appareil, que c'étoit *Apollon*, qui donnoit le plaisir de la Chasse à *Diane*. Personne n'ignore que la Fable nous fait *Diane* Sœur Jumelle d'*Apollon*. Je trouvai cette imagination du Duc singuliére, de vouloir qu'un Frére fût si galant pour sa Sœur.

Un Gentilhomme du Duc me dit qu'il y avoit quelques jours qu'on avoit tiré au sort la Dame qui représenteroit *Diane*, & que le sort avoit été si judicieux, qu'il étoit justement tombé sur la *Marenigo*. Cette Dame, qui étoit pour lors une beauté brillante, avoit allumé une grande passion dans le cœur du Duc, qui, sous les apparences de vouloir faire une politesse à la Noblesse de Venise, en lui donnant une Fête pompeuse, servoit réellement ses amours, en faisant une galanterie à sa Maîtresse. Aussi lui tint-

elle bon compte d'avoir ſçu ſi bien imaginer.

On deſcendit de la Salle dans une grande cour, où les chevaux étoient rangés. Tout le monde monta à cheval. On ſortit du Palais, & on marcha juſques à un mille dans cet ordre.

Un concert de Cors de Chaſſe, de Flûtes, de Haubois, de Clairons & d'inſtrumens champêtres, précédoit la marche. Les Muſiciens repréſentoient une troupe de Dieux Silvains: Leurs habillemens étoient d'une étoffe verte & argent. Ils étoient montés ſur des Chevaux gris pommelés, qui étoient harnachés de la même couleur & du même métal. Les Palefreniers qui étoient à la tête des Chevaux repréſentoient des Satires. Ils étoient habillés de vert, mais ſans aucun agrément.

Neuf Dames, qui repréſentoient les neuf Muſes, ſuivoient le Concert. Elles étoient vétues en Amazones d'une étoffe bleue & argent. Des guirlandes de Palmiers & de Roſes leur ceignoient la taille & les bras. Elles avoient des Chapeaux bleus à plumets blancs, avec des agraffes & des boutons de Perles. Elles étoient mon-

montées ſur des Chevaux blancs qui avoient des harnois bleus & embellis de pareils agrémens. Des Satires menoient auſſi leurs Chevaux, & ils étoient habillés de bleu.

Cinq Dames venoient après, qui repréſentoient les Heures. Leurs habillemens, leurs Chapeaux, leurs Plumets, leurs Rubans, leurs Equipages de Chevaux, tout étoit de ſoïe blanche & argent; ce qui faiſoit un effet d'autant plus ſingulier, que les Chevaux étoient entiérement noirs. Ils avoient à leur tête des Satires vétus de blanc.

Le Duc & la *Marenigo*, ou, ſi l'on veut, *Apollon* & *Diane*, marchoient après les Heures. Une Guirlande de lauriers entrelaſſés de fleurs & de perles, paſſée en baudrier d'où pendoit une lire d'or, & ſoutenue en haut par un nœud de Pierreries, relevoit beaucoup la bonne mine d'*Apollon*, qui jettoit ſouvent des yeux remplis de langueur ſur ſa Sœur *Diane*.

Ils étoient tous les deux habillés d'une étoffe vert & or, attachée par des agraffes de Diamans, ſurchargée encore d'une Broderie, qui étoit ſemée de Pierreries

 reries

reries & de Perles. Leurs Chapeaux verts, couverts de Plumets blancs, & chargés de Bijoux, jettoient un éclat éblouïſſant. Des Cheveux d'un blond cendré pendoient ſur les épaules de *Diane*. Sa taille, ſes bras, & le contour de ſa gorge, étoient entourés de guirlandes de lauriers, entrelaſſées, comme le baudrier d'*Apollon*, de fleurs & de perles. Leurs Chevaux qui ſembloient tout fiers de porter les Maîtres de la Fète, avoient des houſſes vert & or, chargées, comme le vétement des deux Divinités, de broderies, de Perles, & de Pierreries. Tout ce qui ſert pour aſſembler le harnois étoit de vermeil; & j'avoüerai que je n'ai jamais rien vû de ſi ſuperbe ni travaillé de meilleur goût. Deux Silvains couronnés de lauriers & vétus de vert & or, menoient les Chevaux.

On voyoit après, trente Dames & trente Cavaliers, qui repréſentoient des Nimphes de la ſuite de *Diane*; & des demi-Dieux de celle d'*Apollon*. Ils étoient montés ſur des Chevaux bais mirouetés. Leurs habits & l'équipage des Chevaux étoient vert & argent. Des Satires habillés de vert leur ſervoient de Palefreniers.

Il

Il venoit enfin une grande quantité de Dames & de Cavaliers à cheval, que le Duc avoit invités à la Fête, & qui n'avoient pû entrer dans le nombre fixé de la ſuite de *Diane* & d'*Apollon*. J'étois du nombre de ces Cavaliers. Il ſembloit que le Duc eût voulu me diſtinguer; car on m'avoit donné un Cheval harnaché avec plus de goût & de magnificence que ceux des autres.

Le chemin par où nous paſſames étoit bordé des deux côtés de toute ſorte de gens en voiture, à cheval, & à pied, qui n'avoient pas aſſez d'yeux pour regarder & admirer la pompe, le goût & l'éclat de cette belle Cavalcade. †

D 4 Je

† Cette Cavalcade devoit être un Spectacle agréable pour des Vénitiens, qui ne voyent jamais de Chevaux dans leur Ville. Je me ſouviendrai toûjours, à ce propos, d'un trait de ſimplicité de la part d'une Chanteuſe de Bologne. C'eſt l'uſage en Italie que les Directeurs d'Opera donnent des Caroſſes aux Actrices. Le lendemain que cette Chanteuſe fut arrivée à Veniſe, elle demandoit à chaque inſtant ſi ſon Caroſſe étoit arrivé, & s'écrioit contre la négligence des Directeurs. On eut toutes les peines du monde pour lui faire comprendre que les Caroſſes ne marchent point

Je me ſentois ému à chaque maſque que je voyois. Je m'arrêtois ſouvent pour examiner ceux à qui je croyois trouver des airs de mon inconnuë. J'étois bientôt détrompé de mon eſpérance; & ce manège dura pour moi tout le tems de la marche.

Lors que nous eûmes marché, comme j'ai dit, un mille dans cet ordre, nous arrivâmes dans une grande Prairie, entourée d'une haïe de lauriers, mêlés de pluſieurs Plantes de Jaſmins & de Roſes. On deſcendit de cheval. La Prairie étoit émaillée de fleurs les plus rares, ſi bien ajuſtées parmi l'herbe, qu'on eût dit qu'elles y étoient nées naturellement. L'air répandoit une odeur délicieuſe. J'aime beaucoup les Fleurs; j'étois fâché d'en voir de la plus belle eſpèce, foulées aux pieds des Chevaux. Dans

point ſur l'eau, & qu'il falloit qu'elle ſe contentât d'une Gondole. Voilà ſûrement un grand trait de ſimplicité. Il n'aproche cependant pas de ce que j'ai entendu moi-même de la part d'un Gentilhomme Bolonois, qui voulant nommer les quatre Saiſons de l'Année, les appella l'Europe, l'Aſie, l'Afrique; & s'arrêta tout court, ne pouvant jamais trouver la quatriéme.

Dans le même ordre qu'on étoit venu à cheval dans la Prairie, on passa à pied dans un bois d'Orangers & de Citronniers. Lors qu'*Apollon* & *Diane* entrérent dans le bois, des Voix délicates, mêlées d'instrumens doux & attendrissans, chantérent, sous le nom de *Diane*, le pouvoir des beaux yeux de la *Marenigo*, son teint, ses graces, & tous ses appas enchanteurs.

Après qu'on eut traversé lentement le bois, l'endroit destiné à la Chasse des Renards parut enfin.

Qu'on se figure une grande étendue de terrain d'une forme quarrée, entourée d'une haute Palissade, faite avec un art admirable, de Palmiers, d'Orangers, & de Citronniers; & le tout arrangé si finement, qu'on eût dit que c'étoit l'ouvrage de la Nature. Qu'on se représente ensuite au milieu de cette vaste enceinte, un grand nombre de petites grottes, placées à une certaine distance vis-à-vis l'une de l'autre, & qui faisoient une allée spacieuse à perte de vue. Ces grottes étoient formées de coquillages les plus rares entrelassés de feuilles & de fleurs. Chaque grotte avoit sur le haut une in-

ſcription galante, & au dedans un ſiége de gazon commode pour deux perſonnes. Il y avoit aux deux extrémités de cette allée, deux grandes grottes ; l'une, où étoit renfermée une quantité prodigieuſe de Renards, l'autre où la ſimphonie & le Concert de Voix, qui repréſentoient une troupe de Driades & de Silvains, étoient placés. Chaque rang des petites grottes en avoit une au milieu un peu plus élevée, & ornée plus ſuperbement que les autres. *Apollon* avec une Muſe entra dans une de ces grottes ; & *Diane* avec le Dieu *Pan* ſe mit dans l'autre. *Apollon* étoit vis-à-vis de *Diane*, & *Pan* vis-à-vis de la Muſe. Pluſieurs grottes furent remplies d'une Nimphe & d'un demi-Dieu, & les autres d'une Dame & d'un Cavalier, qui étoient tous placés vis-à-vis les uns des autres.

Le vuide qui ſe trouvoit au bout des deux allées entre les deux grandes grottes & les petites, fut rempli de Maſques & de gens qui étoient venus voir la Chaſſe. Au devant de cette troupe il y avoit des Satires qui tenoient de longues fléches. Il y en avoit deux auſſi à chaque côté de toutes les grottes.

Une

Une troupe de Satires qui ſortirent de la grotte des Renards, qui tenoient à leur main des cordons vert & argent, & précédés de deux Silvains qui portoient des cordons vert & or, vint au milieu de l'allée. Les Silvains préſentérent à *Diane* & à *Apollon* les cordons vert & or. Des Satires en donnérent à *Pan* & à la Muſe, de ceux qui étoient vert & argent; & d'autres Satires en diſtribuérent de même à tout le monde qui étoit dans les grottes. Ces cordons avoient au milieu un grand nœud, ou ſi l'on veut, un laqs ouvert, qui ſe ſerroit, lors que la Dame & le Cavalier, qui étoient vis-à-vis l'un de l'autre, tiroient les bouts du cordon, & qui ſe rélargiſſoit, lors qu'on lâchoit les mêmes bouts.

Enfin au bruit de tous les inſtrumens on lâcha les Renards, qui, épouvantés par le fracas de cette Muſique bruyante, effrayés par la vuë de tant de monde, & des Satires ſurtout qui les chaſſoient de tout côté, ſe mirent à courir précipitamment d'un bout à l'autre de l'allée. En ſe rencontrant, ils ſe heurtoient, ils ſe battoient, ils ſe mordoient, & s'acharnoient les uns contre les autres. Ils

avoient tous des petits coliers dorés & gravés de devifes galantes. Lors que ces Renards paffoient au milieu des cordons qui étoient tendus à terre, ou qu'ils étoient pris dans les nœuds, ou qu'ils étoient forcés de s'élancer bien haut pour les éviter, fouvent en fe débarraffant d'un laqs, ils fe jettoient dans un autre. Lors qu'une Dame & un Cavalier tenoient dans leurs cordons un de ces Renards, un Satire alloit auffi-tôt lui détacher le collier, le portoit à la Dame, qui l'attachoit à un de fes bras en figne de triomphe, & fe divertiffoit de la devife que le hazard lui avoit fait tomber; & le Renard étoit lâché à l'inftant.

J'étois dans une grotte à un des bouts de l'allée. J'étois charmé d'avoir rencontré cette place, pour examiner au moins de ce côté-là les Mafques qui regardoient la Chaffe. Si je n'avois été connu de la Dame avec qui j'étois dans la grotte, fans doute qu'elle m'auroit pris pour un vrai ftupide. Quoiqu'elle eût le foin d'étaler à mes yeux tout ce que l'envie de plaire a fait imaginer aux Femmes en mines & en façons, à peine lui dis-je quatre mots dans tout le tems

de

de la Chasse. J'étois naturellement, comme on sait, ennemi des grimaces. Quel charme aurois-je pû trouver dans les agaceries d'une Coquette, moi qui avois été frappé ce jour-là de tous les attraits les plus séduisans de la simple nature; moi, qui avois enfin trouvé une jeune Beauté, qui ne tenoit rien de l'art, après qui je soupirois depuis si longtems; moi qui vivois dans la cruelle incertitude de savoir si je verrois encore ma belle inconnuë, ou si je n'en aurois pour toute ma vie que le seul souvenir dans mon cœur?

Heureusement pour moi que la Dame, avec qui je tenois les cordons, étoit une de ces précieuses nonchalantes, qui croyent soutenir la dignité du rang & du Sexe, en affectant une froideur méprisante sur tout ce qui les environne. Ces cordons qu'un enfant le plus foible auroit soutenus en badinant, étoient un fardeau si rude pour les mains trop délicates de cette Beauté langoureuse, qu'elle souffroit beaucoup à les tenir. De la façon dont nous y allions, elle par sa nonchalance, & moi par mon air distrait, il seroit passé un furieux nombre

de

de Renards, avant que nous en euſſions attrapé un ſeul par une patte. Toute mon attention n'étoit que pour les Maſques. Si je voyois parmi eux une groſſe taille, j'ouvrois bientôt de grands yeux, pour voir s'il n'y en avoit pas une fine & déliée qui fût auprès.

J'ai oublié de dire, qu'une toile ornée de feſtons & de fleurs, qui prenoit depuis la grotte des Renards juſques à celle des Muſiciens, couvroit entiérement l'allée, & paroit tout le monde des ardeurs du Soleil.

Lorſqu'on eut pris le plaiſir de cette Chaſſe; les mêmes Satires qui avoient donné les cordons, vinrent les reprendre: & d'autres firent entrer les Renards dans leur grotte. Il parut enſuite une troupe de Silvains & de Faunes, qui ſortirent de la grotte des Muſiciens, & couvrirent toute l'allée de tables, qu'ils entourérent de ſiéges de gazon.

La table au milieu de l'allée, où *Apollon* & *Diane* ſe placérent, étoit de ſoixante & ſeize couverts. Ils furent remplis par les Muſes, par les Heures, & par les Divinités de la ſuite de *Diane* & d'*Apollon*. Cette table fut ſervie en vermeil bordé d'agrémens verts. Les

Les autres tables, qui étoient au moins au nombre de cent, furent servies en argent enjolivé aussi d'agrémens verts. Je ne parlerai point de la délicatesse ni de la profusion des mets. L'amoureux Duc avoit ouvert ses trésors pour que rien ne manquât à la somptuosité de ce Festin. Il prodigua plusieurs millions dans un seul jour, que l'injustice & la tyrannie avoient peut-être arrachés pendant plusieurs années d'un grand nombre de malheureux.

Plusieurs heures coulent aisément dans la bonne chére & les plaisirs. Le Soleil commençoit à tomber, & on ne voyoit plus qu'une clarté sombre dans l'allée. Cependant on n'avoit pas encore porté le dessert. On étoit surpris de voir qu'il n'y eût point de lustres attachés aux solives dorées, qui soutenoient la toile, ni de suspendus ailleurs ; lors qu'on vit tout à coup un nombre prodigieux de lustres, qui soutenus par des festons de lauriers, se glissérent tout seuls sur ces mêmes solives. Ce qui étonna tout le monde, & fit admirer le génie du Machiniste, qui avoit trouvé une invention si surprenante. Plusieurs girandoles paru-

rurent auſſi ſur toutes les grottes ; & l'éclat de plus de ſix mille bougies rendoit une lumiére ſi vive dans toute l'allée, que le Soleil ne l'auroit pas éclairée davantage. Ces luſtres & ces girandoles étoient de criſtal vert & blanc ; ce qui étant mêlé à tout l'éclat des coquillages & des fleurs, faiſoit un effet ſi ſingulier, ſi charmant, qu'on eût dit que cet endroit étoit un de ces lieux préparés par quelque Puiſſance ſurnaturelle, & qu'on trouve décrits dans des Contes de Fées.

La Muſique recommença au deſſert, mais une Muſique tendre, & qui pénétroit au cœur. Des voix douces, mêlées d'inſtrumens délicats, célébroient l'Amour & l'Amour heureux. On ſçait que les Belles gagnent à être vûës à la clarté des bougies. Qu'on juge du nouvel éclat, qui embellit celles qui étoient à cette Fête : on les eût priſes réellement pour des Divinités.

Je ne pus réſiſter à la vûë de tant d'Objets charmans, à la variété de vins exquis & fumeux, en un mot aux délices de ces lieux, où tout ſembloit ne reſpirer que l'amour. Malgré la ſévérité de mes ſentimens, je me ſentis ce mouvement

vement de tendreſſe, qui trouble les ſens & les prépare à un plus grand déſordre. Je ſuis trompé, ſi une émotion encore plus forte, que celle que j'éprouvois, ne troubloit point le cœur des autres. Le feu de la volupté brilloit trop vivement dans les yeux de tout le monde.

On ſe leva enfin de table. Il ne ſera pas hors de propos de remarquer, que par un nouvel art de l'habile Machiniſte, toutes les embouchures des grottes s'étoient étrécies. Les girandoles ne les éclairoient plus qu'en dehors ; & par cette raiſon, le dedans étoit ſi obſcur, que les yeux ne ſervoient de rien. Se retira donc dans ces grottes qui voulut, & cela fort naturellement ; car il falloit bien donner place aux Silvains pour ôter les tables. *Apollon* & *Diane* ne manquérent point d'autoriſer cette petite retraite par leur exemple. Ce ne fut plus vis-à-vis, mais dans une même grotte qu'ils entrérent.

La critique qui veut toujours gloſer ſur les actions de tout le monde, ſe mêla encore de celle-ci. Elle trouva que *Diane* auroit pû ſe diſpenſer d'entrer dans cette grotte ; qu'il y faiſoit trop ſombre pour une Déeſſe ſi reſervée ; que les Silvains,

vains, qui avoient dans un clin d'œil mis les tables, étoient d'une furieuſe négligence à les ôter ; que cette grotte étoit encore plus dangereuſe que celle où entra l'infortunée *Didon* ; & d'autres pareilles impertinences, qui ſont bien voir que la critique n'eſt jamais qu'une viſionnaire.

Je rencontrai des yeux, & cela pluſieurs fois, qui m'invitérent à entrer dans quelque grotte... Je feignis de ne point les comprendre ; mais dans ce moment le ſouvenir de ma belle inconnuë vint m'occuper plus que jamais. Ah, que j'aurois bien entendu le langage de ſes yeux, s'ils m'avoient parlé de cette façon ! Le croiroit-on ? J'avois le cœur ſi égaré, que ſi cette jeune Beauté ſe fût préſentée à moi dans cet inſtant, je lui aurois ſouhaité un peu moins d'innocence. Je revins un moment après de mon égarement : Je fus irrité contre moi-même d'avoir formé un déſir, qui auroit enlevé le plus beau trait des charmes de mon innocence, & celui qui me la rendoit ſi chére.

Lorſque les Silvains eurent dégarni, & emporté les tables bien à leur aiſe,

les Cors de chaſſe, les Flutes, les Haut-bois, & tous les inſtrumens qui avoient accompagné la marche, ſe firent entendre de nouveau.

Apollon & *Diane* ſortirent de leurs grottes. Des yeux méchans, qui étoient à cette Fête, trouvérent bien du dérangement dans les ajuſtemens de *Diane*. Les guirlandes qui lui ceignoient les bras, & celles ſurtout qui entouroient ſa gorge, étoient au vrai un peu abbatuës. Mais il n'y avoit rien là que de fort naturel. On heurte aiſément de tout côté, lorſqu'on entre dans un endroit obſcur & qu'on en ſort.

Dans le même ordre qu'on étoit venu du Palais, on en prit le chemin pour y retourner. Le bois d'Orangers & de Citronniers étoit auſſi illuminé; mais les feuilles des Arbres empêchoient l'éclat des bougies de s'échaper; ce qui faiſoit le plus joli effet du monde. On entra dans la Prairie, qui étoit entourée de luſtres ſuſpendus à des bois dorés & ornés de feſtons, qu'on avoit plantés dans le tems de la Chaſſe, & du repas.

Tout le chemin étoit bordé des deux côtés d'une pareille illumination. Les

Satires de la Cavalcade, tous ceux de la Chaſſe, & tous les Faunes & les Silvains, qui avoient ſervi au repas, portoient des torches; ce qui donnoit une lumiére auſſi ébloüiſſante que celle du jour. Le coup d'œil de cette pompeuſe Cavalcade, conduite par une illumination ſi brillante, faiſoit un effet ſi ſurprenant, que je le crois au deſſus de toute expreſſion; au moins je ne ſaurois le décrire. Il ſembloit que les Chevaux eux-mêmes marquaſſent par leurs henniſſemens la ſurpriſe où ils étoient, de voir tant de faſte, de pompe & d'éclat.

On arriva au Palais, qui étoit auſſi illuminé en dehors & en dedans par tant de luſtres, de girandoles, de flambeaux, que je ne ſçaurois encore m'empêcher de dire, qu'on eût pris tout cela pour un enchantement, ſi on n'étoit pas bien perſuadé qu'il n'y a jamais eu d'enchantement dans le monde.

Lorſqu'on fut deſcendu de cheval, la Muſique bruyante ceſſa, & une douce & délicate ſimphonie recommença à attendrir les cœurs. On traverſa pluſieurs appartemens auſſi ornés par le goût que par la magnificence. Il y avoit partout un

un grand nombre de tables préparées pour le jeu.

On entra enfin dans un vaſte ſallon, que le Duc avoit fait bâtir exprès, & qui pouvoit contenir quatre mille Perſonnes. Ce Sallon qui étoit orné en maniére de décoration de Théatre, repréſentoit le Palais du Soleil. C'étoit des perſpectives de colonnades qu'on eût crues de porphire & de marbre les plus précieux, qui formoient des points de vûë d'une étenduë immenſe.

Le Bal commença. *Apollon*, *Diane* & toutes les Divinités de leur ſuite formérent un ballet fort bien imaginé, & tout le monde eut enſuite la liberté de danſer. Le Duc & *la Marenigo* diſparurent tout-à-coup. Ils entrérent de là à quelques inſtants, l'un habillé en *Mars*, & l'autre en *Venus*. Dans un clin d'œil le Sallon, qui, comme j'ai dit, repréſentoit le Palais du Soleil, ſe changea à leur arrivée en une place d'Armes, ornée d'Arcs de triomphe, dreſſés en l'honneur des deux Divinités. On y voyoit des Trophées d'Armes, mêlés des flambeaux de *Venus*, & entrelaſſés de Lauriers & de Mirthes. Ce changement

ſe fit ſans le moindre dérangement, ni pour ceux qui danſoient, ni pour les Spectateurs. Tout le monde en fut ſi étonné, qu'on ſe regardoit de ſurpriſe les uns les autres. Des Dames qui repréſentoient les Graces, & pluſieurs Nymphes, & des Cavaliers qui figuroient les Héros les plus galants de l'Antiquité, formoient la ſuite de *Venus* & de *Mars*. Cette Maſcarade étoit ſuperbe, & je ſçus bon gré au Duc de l'avoir imaginée; car je ſouffrois de voir un Frére & une Sœur qui ſe regardoient ſi tendrement. Mais que *Mars* jettât des regards paſſionnés ſur *Venus*, & que *Venus* lorgnât *Mars* à la dérobée, cela étoit dans l'ordre.

A ce propos, le Comte *Barzellini* de Bologne, qui ſe trouva à cette Fête, dit quelque choſe de plaiſant à ce bon homme de *Marenigo*. Au même inſtant que *Mars* & *Venus* parurent avec leur ſuite pompeuſe, le Comte apperçut *Marenigo* dans le Sallon. Comment, Monſieur, lui dit-il, vous n'êtes point maſqué? Non, Monſieur, lui répondit *Marenigo*, avec cet air niais, qui marquoit ſi bien toute ſon innocence. C'eſt grand

dom-

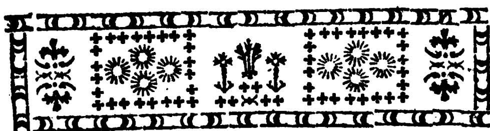
dommage, lui repartit le Comte; car vous auriez figuré *Vulcain*, on ne peut pas mieux. Tous ceux qui entendirent le Comte, éclatérent de rire; & *Marenigo* rit aussi sans sçavoir pourquoi. Il est à présumer que s'il l'avoit sçu, il n'auroit pas ri de si bon cœur.

Le Duc & la *Marenigo* disparurent une seconde fois : & après quelques momens, on vit arriver douze Pélerins, & douze Pélerines, qui alloient apparemment faire un voyage à Cythére. La Place d'Armes, & tous les Arcs de Triomphe se changérent au même instant en des chemins, les uns rians & fleuris, les autres noirs & escarpés, qui aboutissoient tous à l'Ile de Cithére, où l'on voyoit le fameux Temple de *Venus* & de *Cupidon*.

Le Duc & la *Marenigo* voulurent goûter du vrai plaisir de la Mascarade, qui est celui de n'être point connu. Tous les Pélerins & les Pélerines avoient le masque sur le visage, & il ne paroissoit aucune distinction sur leurs habits.

Fin de la Premiere Partie.

HIS-



HISTOIRE DES AMOURS DE VALERIE, Et du Noble Venitien BARBARIGO.

DEUXIEME PARTIE.

LIVRE TROISIEME.

LORSQUE cette maſcarade parut, j'étois aſſis dans un coin du Sallon. J'avois la triſteſſe peinte ſur le viſage. Je venois d'examiner tous les Maſques qui étoient

étoient dans le Sallon du Bal, & tous ceux que j'avois vus dans les Appartemens. Je n'en avois pas rencontré un seul qui eût le moindre air de mon inconnue. Je commençai alors à douter, que ce que la Dame m'avoit dit n'avoit été qu'une défaite gracieuse, ou plûtôt maligne. On ne m'avoit flaté de quelque espérance, que pour me rendre mon chagrin plus sensible, lors que je la verrois évanouïe. Tantôt je me voulois du mal de ma timidité. Car enfin, me disois-je, la vraie politesse est de n'en point avoir en pareille occasion; & quand je me serois obstiné à ne les point quitter, qu'elles ne m'eussent appris leurs noms, je n'aurois fait que le devoir d'un homme galant. Tantôt j'étois convaincu que je n'avois pû mieux faire; & que de resister un seul moment à un ordre si précis, ç'auroit été pousser la hardiesse trop loin. Dans le tems que j'étois occupé à me condamner ou à m'approuver moi-même, une Pélerine vint m'inviter à danser.

Je fus d'abord déconcerté de voir qu'on vint me chercher jusques à un coin du Sallon; moi qui ne m'y étois

 retiré,

retiré, que pour rêver tranquillement. Mais en regardant la perſonne qui m'invitoit à la danſe; quelle ſurpriſe! quelle révolution dans mon cœur, lorſque je vis une taille fine, haute, déliée, & au travers du maſque de beaux yeux noirs, moins retenus, à la vérité, que ceux que j'avois vûs le matin, mais enfin noirs! Le mouvement de la dànſe donne ſouvent de la hardieſſe aux yeux les plus reſervés.

Je donnai la main en tremblant à cette aimable Pélerine. Jamais menuet n'a été danſé plus irréguliérement. Plus je fixois mes yeux ſur elle, plus j'étois convaincu que c'étoit mon inconnue, & plus j'étois ému, troublé, ravi, enchanté. C'eſt elle, me diſois-je; voilà ſa taille, ſes yeux, ſes graces; & voilà mon cœur qui me le dit encore mieux.

Lorſque nous eumes achevé notre menuet, je l'invitai à vouloir être d'une contre-danſe qu'on alloit commencer. Je ſuis fatiguée, me dit-elle d'une voix déguiſée; cherchons quelqu'endroit écarté pour nous repoſer. Elle s'appuya ſur mon bras d'un air ſi familier, il y avoit une expreſſion ſi vive dans ſes regards,

que

que j'en fus étourdi. Cet air de Coquetterie ne s'accordoit guère à ce que j'avois vû & entendu le matin. Mon embarras parut sans doute sur mon visage. Qu'avez-vous? me dit-elle en retirant la main. Je baissai les yeux, & je ne sus que répondre. Je ne veux point, reprit-elle, vous déranger dans vos plaisirs; dansez, Monsieur, il n'est pas nécessaire que vous me suiviez. Ah! beau Masque, lui dis-je, en lui reprenant la main, pourriez-vous attribuer à un sujet si frivole le saisissement où vous me voyez? & la joie que j'ai de vous retrouver ici, ne me sera-t-elle comptée pour rien? Quoi, me dit cette aimable Pélerine, vous me reconnoissez? Le Masque, lui répondis-je, peut bien cacher vos traits, mais il ne sçauroit déguiser vos graces. Je n'aurai toujours, ajoutai-je en soupirant, qu'à consulter mon cœur; il n'y a point de foule où il ne vous démèlat, point de déguisement qui pût vous cacher à lui; vous ne lui échaperez jamais. Elle me jetta le regard le plus tendre pour réponse, & me serra la main à plusieurs reprises.

Cette action qui d'un Sexe à l'autre

entraine avec elle bien des conſéquences, fit une double impreſſion ſur moi. Je ne pus empêcher qu'il ne ſe gliſſât dans mes ſens une certaine émotion, qui s'en empare naturellement, lorſqu'on ſe ſent ſerrer la main par une perſonne qu'on aime. Mais mon eſprit travailla au même inſtant. Je ne comprenois point qu'on pût en ſi peu d'heures acquerir tant de lumiéres, & paſſer d'une innocence ſi ingénue à une coquetterie ſi marquée. Les preuves que j'en avois, me paroiſſoient les moins équivoques. Malgré ces réflexions, je ne connus que trop que ma paſſion, quoiqu'encore naiſſante, vaincroit mes ſcrupules; que le caprice décide de tout en amour; que peut-être ce n'avoit pas été toujours la ſévérité de mes ſentimens qui m'avoit fait mépriſer les agaceries de pluſieues perſonnes qui avoient témoigné du goût pour moi; & que peut-être auſſi, pour contenter la bizarrerie de mon cœur, il m'avoit falu une ſituation auſſi ſinguliére que celle où je m'étois trouvé le matin. Ce n'eſt point que je me ſentiſſe diſpoſé à pardonner à mon inconnue une coquetterie imprudente, cela répugnoit trop à mon

mon caractére, au moins dans cet instant; mais je me sentois tout prèt à ne point cesser de l'aimer, quoique je lui eusse trouvé moins d'innocence, que je lui en avois crû d'abord..

Nous traversâmes plusieurs chambres, où il y avoit une foule de monde, qui occupoit les siéges, & nous trouvâmes enfin le coin d'un Cabinet, qui nous offrit un Sopha, où nous nous plaçâmes. Les réflexions que je venois de faire m'avoient jetté dans une confusion de pensées, qui me rendoient rêveur. J'aurois sans doute gardé le silence longtems, si l'aimable Pélerine ne se fût chargée du soin de le rompre, & toujours d'une voix déguisée. Ah! *Barbarigo*, me dit-elle, vous avez traité de frivole le plaisir de la Danse; mais je ne m'aperçois que trop, qne vous ne la quittez qu'avec peine. Votre contenance marque assez le regret que vous avez de m'avoir fait ce sacrifice.

Il n'y avoit rien de si naturel, que de penser qu'elle avoit pû apprendre mon nom dans la Salle du Bal. Je fus cependant, je ne sai pourquoi, tout étonné de le lui entendre prononcer; cela aug-

menta mon embarras. Vous ne répondez point, reprit-elle. Et vous, beau Masque, lui répondis-je, ne cesserez-vous pas d'être injuste ? Ne m'accablez point de reproches, & cherchez plutôt dans mes yeux la source du trouble où je suis; vous l'y trouverez aisément, pour peu que votre cœur soit de concert avec le mien. A ces mots les beaux yeux de cette personne se baissérent ; & je reconnus dans ce mouvement un trait de cette modestie, que j'avois admirée dans mon inconnue.

Où est donc votre Maman ? lui dis-je. Je ne vous aurois jamais cru occupé de ce soin, me répondit-elle. Ah ! si je le suis, lui repartis-je, ce n'est que de crainte qu'elle vienne nous troubler. Que deviendrois-je, si je vous voyois aussi-tôt éclipsée dans le bois ? Serois-je assez malheureux pour ignorer toujours... Non, *Barbarigo*, m'interrompit-elle, vous n'ignorerez plus rien, & je veux que vous pénétriez dans mon cœur mieux que moi-même. Le déguisement où vous me voyez n'en est point un pour ce cœur. Il a réellement besoin de consulter les Divinités qu'on adore à Cithère :

J'aime

J'aime enfin, mais je crains d'aimer un ingrat ou un infidéle. On doit aiſément, continua-t-elle, en tirant de ſa poche une boëte d'or, avec un eſprit comme le votre, découvrir le caractère des gens par leur phiſionomie. Vous verrez dans cette boëte le portrait de celui que j'aime. Examinez-le avec attention. Vous me direz avec franchiſe, ſi avec des traits encore plus nobles que réguliers, avec des yeux où l'eſprit éclate, où la candeur eſt ſi bien peinte, on peut être un perfide ou un impoſteur. Il faut, pourſuivit-elle, que vous ſoyez ſeul pour examiner ce Portrait. Je ferai un tour dans les Appartemens, & je viendrai enſuite ſavoir votre avis. Qu'il ſoit ſincère; le bonheur de ma vie en dépend. Quand vous me diriez que je n'ai point de retour à eſpérer, que je n'aime qu'un ingrat, le maſque empêchera que vous ne vous aperceviez de ma confuſion. Que rien donc ne vous embarraſſe, ajoûta-t-elle en ſe levant, & voyant en effet l'excès de mon étonnement.

Ah! Maſque, lui dis-je d'une voix preſque étouffée, vous faites trop d'honneur à ma pénétration; elle eſt plus bor-

née que vous ne fauriez vous l'imaginer. Non, Monfieur, me répondit-elle, vos excufes font inutiles. Je me fie entiérement à vos lumiéres. Soyez une fois complaifant avec le Sexe. Elle me gliffa la boëte dans une poche, me quitta au même inftant ; & moi, frappé d'un coup fi imprévû, je demeurai comme anéanti.

Voilà donc, me dis-je, pénétré de rage, cette Beauté innocente, qui ne fauroit fouffrir les regards des hommes. Quelle affreufe hypocrifie! Peut-elle ignorer que je n'aye entendu ce qu'elle a dit à fa Mére ? car je ne faurois plus douter, que la Dame, qui étoit avec elle, ne le foit. Et après une telle affurance, comment peut-elle me choifir pour le confident de fa paffion, moi qu'elle n'a vû qu'un inftant, moi qui dans ce malheureux moment ne lui ai que trop appris, par mes yeux & mon embarras, que j'avois été frappé de fes charmes ; moi qui viens encore de lui en donner des marques trop fenfibles, pour qu'elles puiffent échaper à la fineffe de fon efprit ? Veut-elle fe donner le plaifir de me tourmenter ? Mais croit-elle, que fa feinte

&

& ses fourberies découvertes, je n'étoufferai pas aussi-tôt l'amour que j'avois si facilement pris ? Et puisqu'elle me connoit, je ne sai comment, d'une humeur austére, me croit-elle si peu de sentimens pour ne m'attacher qu'à la seule beauté ? Non, elle ne jouïra point du plaisir barbare qu'elle s'étoit proposé ; & si je me souviens encore d'elle, ce ne sera que pour la détester. Qui croiroit, hélas ! qu'on pût se donner par art ce maintien si modeste, que je lui ai vû ce matin, ces graces si naïves, ces yeux si reservés, cette pudeur si naturelle ? L'innocence elle-même auroit-elle un air plus ingénu ?

Mais voyons, continuai-je en frémissant, voyons l'heureux Rival qui fait toute son inquiétude. Que dis-je Rival ? Voyons l'infortuné qui a eu le malheur de charmer ce cœur corrompu. Je me sens une envie extrême, ajoûtai-je en tirant brusquement la boëte de ma poche, de briser le Portrait. Non, non, repris-je aussi-tôt, elle me croiroit jaloux ; & ce n'est que du mépris & de l'indifférence que je veux lui marquer. Hélas ! qu'est-ce donc que l'agitation où

je ſuis? Le mépris & l'indifférence ſont-ils ſi furieux ?

J'ouvris enfin cette boëte ; & comme ce ne fut qu'en tremblant, il fallut que je m'y priſſe plus d'une fois. Mais que devins-je, lorſque je m'apperçus que ce n'étoit qu'une boëte à miroir, & que je n'y voyois conſéquemment que mon image? Mon étonnement redoubloit à meſure que je fixois mes yeux ſur ces deux petites glaces ; & je n'aurois jamais cru, qu'il pût m'arriver une occaſion dans ma vie, où je regarderois ma figure avec tant de complaiſance & de plaiſir.

J'étois enchanté du tour ingénieux dont mon inconnue s'étoit ſervi, pour me témoigner ce que ſon cœur ſentoit pour moi. Je ne pouvois aſſez admirer ce trait d'eſprit, quoiqu'il fût bien aiſé de voir qu'il s'accordoit fort peu avec toute l'innocence qu'elle avoit fait paroître le matin. Mais ingénieux moi-même à m'éblouir de faux raiſonnemens, j'en trouvois qui me ſembloient ſans replique, & qui ajuſtoient le mieux du monde un manége ſi bien concerté avec l'innocence & la pudeur.

Car

Car enfin, me disois-je, après d'autres raisons de la même force, il ne faut à l'amour qu'un seul moment, pour instruire la personne la plus neuve, lorsqu'il trouve surtout un fonds d'esprit naturel. Que mon inconnue m'ait cherché elle-même, que ses yeux m'ayent d'abord parlé d'amour, qu'elle ait brûlé d'impatience de m'en éclaircir plus ouvertement, & de savoir l'état de mon cœur; ce desir empressé fait voir une jeune personne, qui encore toute ingénue dans ses maniéres, ignore l'art de mener l'amour. Qu'elle se soit servie d'une façon si jolie pour me découvrir son inclination, cela marque qu'on peut avoir un cœur innocent & naïf avec un esprit fin & délicat. Ne suis-je pas, continuai-je, le plus heureux des hommes? Esprit, beauté, jeunesse, simplicité, candeur, tout ce que je désirois trouver, tout est réuni dans mon inconnue. Quel plaisir de se voir aussi tendrement aimé qu'on aime! C'est un bonheur qu'on ne sauroit trouver que dans un cœur aussi neuf, aussi ingénu, que celui de cette Beauté innocente.

J'étois plongé dans ces pensées agréables,

bles, lorſque je m'aperçus que la perſonne qui me les inſpiroit, étoit revenue dans le Cabinet, & qu'elle s'aprochoit du Sopha. Elle s'aſſit ſans oſer lever les yëux ſur moi & ſans rien dire. Le trouble où j'étois, me faiſoit garder le ſilence. Mais un ſoupir à demi étouffé, qui échapa à l'aimable Pélerine, m'avertit qu'il falloit enfin parler.

Beau Maſque, lui dis-je d'une voix tremblante, j'ai examiné le portrait. L'adreſſe du Peintre, continuai-je, en lui préſentant un côté de la boëte & tenant la vuë fixée ſur l'autre, eſt merveilleuſe. Vous l'avouerez vous-même; car ſi vous voyez d'un côté le portrait de celui qui a eu le bonheur de vous plaire, vous verrez aiſément de l'autre les beaux yeux de l'aimable perſonne qui ont ſû le charmer. Jugez, continuai-je d'une voix plus aſſurée, ſi des yeux où le ſentiment & l'eſprit brillent avec tant de grace & de vivacité, peuvent conquérir à demi. Ils triompheroient de l'ame la plus farouche. Que ne feront-ils point ſur un cœur, qui dès le premier moment de leur rencontre a été frappé de leur éclat, qui ne reſpire que pour eux,

qui

qui toujours ſoumis, toujours empreſſé, ne cherchera jamais qu'à leur plaire? Ah! trop aimable Pélerine, pourſuivis-je vivement, ne conſultez que de ſi beaux yeux. Ce ſeront des oracles bien plus sûrs que ceux que vous pourriez trouver à Cithère. Reprenez cette boëte, ajoutai-je en la lui remettant; & ſi quelque doute vous troubloit jamais, ouvrez-la; & tout ſoupçon s'évanouïra au premier coup d'œil que vous jetterez ſur tant de charmes. Non, me dit-elle en me tendant la main, que je pris avec tranſport, je ne m'arrêterai jamais à de ſi foibles aſſurances. Il n'y aura, continua-t-elle en fixant tendrement mes yeux, que les interprètes du cœur qui fait toute mon inquiétude, qui pourront me calmer. En achevant ces mots elle ſoupira, détourna ſes regards, me ſerra la main, ce que je lui rendis auſſitôt; redoubla d'une façon plus expreſſive, ce que je continuai ſur le même ton: & nos yeux dans ce joli manège ſembloient ſe fuïr en ſe recherchant.

Dans ce moment deux Maſques plaiſamment mis, dont on ne pouvoit diſtinguer ni air, ni port, ni taille, vinrent

rent me fraper ſur l'épaule, & me donnérent la main. Occupé de bien d'autres ſoins, je leur marquai par ma froideur, qu'ils m'importunoient; & après un court badinage, ils eurent la complaiſance de me laiſſer.

Ce contre-tems nous avoit dérangés, mais nous reprîmes bientôt le langage de nos yeux, & nous y ajoutâmes même plus d'expreſſion. J'allois rompre le ſilence, pour prier l'aimable Pélerine de me dire ſon nom, lorſqu'un nouveau Maſque qu'on connoiſſoit aiſément pour un homme, vint lui parler à l'oreille d'un air familier. Il ſe leva dans mon cœur je ne ſçai quel mouvement, qui me fit rougir, & j'aurois voulu pour toute choſe au monde ſavoir à l'inſtant qui étoit ce Maſque. Il ne lui parla qu'un moment, & ſe retira d'abord.

Elle s'aperçut ſans doute de mon trouble, & me regardant avec des yeux qui faiſoient comprendre que mon inquiétude la charmoit, mais qu'elle ne pouvoit me la laiſſer long-tems: On vient de m'avertir, me dit-elle, que le Duc & la *Marenigo* ſe ſont démaſqués, & que je puis ôter mon maſque, s'il m'incommode.

commode.

commode. Mais l'oferois-je ? ajouta-t-elle en foupirant ; & après vous avoir marqué ma foibleffe, dois-je encore confentir, que la rougeur qui paroîtra fur mon vifage, vous en donne de nouvelles preuves ? Suis-je bien sûre que vous méritiez tant de bontés de ma part ? Si tout le mérite en amour, lui répondis-je, ne dépend que de l'Amour même, que ne puis-je efpérer ? Souffrez, continuai-je en lui baifant la main, que j'ôte ce mafque importun, qui en me dérobant vos charmes, m'enléve le vrai plaifir de ma vie, le feul qui fera déformais mes foins. Et comme elle ne répondoit point, Le voulez-vous ? ajoûtai-je en jeune homme fans expérience. Le filence, me dit-elle d'une voix douce, n'a jamais été un refus.

Raffuré par cette réponfe, je me mis en devoir de défaire les rubans qui ferroient le mafque. Cependant, accablé de joie d'être parvenu à l'heureux moment où j'allois voir ces traits nobles & réguliers, cette fraicheur & cet éclat de jeuneffe, cette phifionomie douce & modefte, qui m'avoient fi vivement frappé ; trop empreffé d'ailleurs & peu con-

noiffeur des ajuftemens des femmes, je trouvai avec peine le nœud, & je le défis en tremblant. Mais quelle cruelle furprife, lorfqu'en croyant voir mon inconnue, j'apperçus la *Vizani*, qui ne manqua point de rougir, fuivant qu'elle me l'avoit annoncé fort modeftement! Je reftai immobile le mafque à la main.

Cependant, malgré mon étourdiffement & mon embarras, il me vint dans l'efprit ce qui avoit caufé notre erreur, & ce qui l'avoit entretenue fi malheureufement pour moi. Je me fouvins, qu'avant mon départ pour le Fort de Cliffa, j'avois été à la Chaffe aux environs de Padouë dans un bois près du Château du vieux *Vizani*, qui pour lors trop jaloux de fa Femme, comme il devint enfuite trop complaifant, la tenoit à la Campagne. Je me rapellai que j'avois rencontré dans ce même bois cette Dame avec fa Mére, à qui feule le vieux jaloux la confioit; que j'avois eu tout lieu de remarquer dans cette rencontre, par des regards fort expreffifs, que ma figure n'avoit point déplu à la *Vizani*; & que la Mére, qui le remarquoit fans doute encore plus que moi, l'avoit obligée de

fe

ſe retirer plus tôt qu'elle n'auroit voulu. Je n'avois pas revu la *Vizani* depuis lors, & je me ſerois ſurement bien paſſé de la voir jamais, ſurtout dans cette rencontre.

Suivant ce qu'on a pû remarquer, cette Dame n'étoit point une conquête déſagréable pour tout homme, qui ſimplement attaché aux agrémens extérieurs, ne compte pour rien dans une Femme tous les travers de l'eſprit. Il eſt sûr qu'elle reſſembloit parfaitement à mon inconnue par la taille, les graces, les yeux, & le port. Mais elle avoit des traits fort irréguliers, un teint peu uni; & ce qui pour des gens à ſentimens déparoit ſurtout ſa Beauté, c'étoit un petit nez un peu trop mutin, ou pour mieux dire un peu trop renverſé, qui, à ce que les phiſionomiſtes prétendent, n'a jamais été un grand préjugé de vertu. Mais enfin quelle Beauté que ce pût être, ce n'étoit pas mon inconnue. Et je parus confus, interdit, & hors de moi-même, en voyant la *Vizani*, qui ſurpriſe de mon étonnement, ceſſa de rougir de honte, & prit une vraie rougeur de confuſion.

Elle

Elle s'attendoit à des tranſports, & elle ne voyoit qu'un homme, qui les yeux baiſſés, ſans parole, ſans mouvement, ſe tenoit debout comme une ſtatue, ce fatal maſque à la main; car je m'étois levé pour le lui ôter. Mais auſſi vaine qu'étourdie, elle rangea enfin ſes idées ſuivant ſon goût, & donna tout au pouvoir de ſes charmes.

Aſſeyez vous, me dit-elle d'un ton de bonté & de compaſſion, tel qu'une Femme d'expérience le peut prendre avec un jeune homme timide & embarraſſé. Rendez-moi ce maſque, reprit-elle, lors que je fus aſſis. Il ne vous a pas ſi fort incommodé, continua-t-elle d'un air malin qui ſembloit perſuadé du contraire, pour que vous deviez le garder; je m'aprêtois preſque à le lui rendre, ce qui commençoit à l'étonner ſérieuſement. Mais ce même homme maſqué, qui m'avoit ſi fort inquiété, & que je reconnus pour *Vizani*, lors que je ne m'y intéreſſois plus, vint lui parler, & m'ôta d'un cruel embarras. J'entendis qu'il lui dit que le Duc & la *Marenigo* alloient changer d'habillement, & qu'ils la prioient d'être encore de cette derniére maſcarade.

Elle s'en alla, après avoir repris son masque, & m'avoir jetté plusieurs regards, qui cherchoient à démêler ce qui se passoit réellement dans mon esprit. Je crus que son Mari la suivroit. Mais comme il souhaitoit depuis longtems, à ce qu'il me dit, de lier une étroite connoissance avec moi, il m'accabla d'abord de complimens, ensuite de longs & impitoyables discours sur l'Etat & sur la Politique. Et moi, pour me défaire plus tôt de lui, je laissai parler tout seul ce vieux babillard; jusques à ce que, manquant de voix & de paroles, il s'endormit de lassitude. A peine ferma-t-il les veux, que je me dérobai du malheureux Sopha. Désespéré de la méprise que je venois de faire, rempli du souvenir de mon inconnuë, & pénétré de douleur en songeant que je ne la verrois peut-être jamais, j'allai me jetter sur un siége dans une autre chambre.

Je n'y demeurai guères sans qu'on vint m'interrompre. Je dis m'interrompre, car me distraire de ma douleur c'étoit m'importuner; & ce qui me chagrina le plus, c'est que celui qui m'interrompit fut *Velutelli*, qui étoit pour lors

lors le plus étourdi petit maître, le fat le plus dangereux, l'esprit le plus bizarre, qu'il y eût parmi les jeunes Nobles. Oh! *Barbarigo*, s'écria-t-il, d'un bout de la chambre, vous qui êtes un joueur fin & curieux, [ce qu'il prenoit de sa fantaisie, car je n'aimois point du tout à jouer], venez voir un caprice de la fortune le plus étourdissant qui ait jamais paru. Une Femme masquée, continua-t-il en m'approchant, a joué à *Primiera* pendant longtems avec une opiniâtreté de fortune la plus marquée. Elle vient de regagner dans une demi-heure tout ce qu'elle avoit perdu, & au-delà, un monceau d'or de deux mille Sequins au moins. Je lui dis qu'il m'obligeroit fort de me laisser, & qu'à ce jeu un pareil coup n'étoit point surprenant. Oh! parbleu, me répondit-il, en me prenant par la main, venez le voir; je veux que vous en frémissiez de surprise.

Je vis bien qu'il falloit contenter cette espèce incommode, pour m'en délivrer, & je me laissai entrainer dans la Chambre, où je devois voir ce grand sujet d'étonnement. Si je ne fus point surpris

d'une

d'une femme qui jouoit avec bonheur, je le fus beaucoup lors qu'en la considérant de près, je lui vis un bouquet pareil à celui que j'avois trouvé sur ma table d'Etude, avec cette longue lettre, qui m'avoit donné tant de curiosité de savoir qui l'avoit écrite.

Cette personne étoit masquée d'un grand air. Quoique l'habillement qu'elle avoit la pût déguiser à quiconque l'auroit connue particuliérement, & que ce ne fût par conséquent qu'un habillement négligé, il étoit de goût & fort riche. Elle n'avoit pas manqué de placer le bouquet à l'endroit annoncé par la lettre. Il y étoit même arrangé finement. L'habit de masque qui enveloppoit cette personne étoit noué au dessus de la gorge par une agraffe de pierreries. Le bouquet paroissoit, pour ainsi dire, éclorre par une petite ouverture, qui se trouvoit heureusement sur cette même gorge, qu'on ne pouvoit entrevoir qu'à certains mouvemens que le masque se donnoit; & potelée, comme elle étoit, il sembloit naturel qu'on lui eût laissé exprès ce petit jour, pour qu'elle respirât l'air de tems en tems.

On

On ſe perſuadera aiſément que j'eus d'abord une curioſité extrême de connoitre ce Maſque. Je m'en informai, mais perſonne ne ſut m'en rien dire.

J'étois impatient de voir comment une Femme, qui avoit eu l'impudence de me déclarer ſa paſſion par une lettre où la pudeur étoit ſi peu ménagée, ſoutiendroit ma préſence. Je me propoſois de la mener au point de ſe démaſquer; & lors que je la connoitrois, de lui marquer par un air froid & dédaigneux tout le mépris que j'avois pour elle. Mais j'étois embarraſſé de *Velutelli*, qui m'obſédoit toûjours. Je le connoiſſois pour un eſprit mal tourné, pour un railleur mordant, ſpirituel quelquefois, ſot le plus ſouvent, & toûjours inſuportable. Je craignois de m'expoſer à ſes plaiſanteries, s'il venoit à s'apercevoir que ce maſque me regardât avec attention. J'étois irréſolu ſur ce que je ferois; la curioſité enfin l'emporta.

Je m'avançai près du ſiége où le Maſque étoit aſſis, & je me mis à regarder ſon jeu. Le mouvement que je fis en m'approchant, lui fit tourner la tête. Des yeux d'un bleu doux & attendriſ-

ſant,

ſant, de ce bleu qu'on attribuë au Ciel, lors qu'on veut le peindre dans toute ſa gloire, ſe ſaiſirent de ma perſonne, & s'y promenérent languiſſamment. Il me ſembla que ces yeux ne m'étoient point inconnus; mais je ne pus me rappeller à qui je les avois vus; ce qui redoubla ma curioſité. Ils s'exprimoient avec une facilité, & une fineſſe incroyables. Je compris tout ce qu'ils me dirent. On étoit charmé de me voir, & on quitteroit bien-tôt le jeu pour me parler. Lors que je m'y attendois le moins, je fus délivré de *Vélutelli* par la *Nérini*, Demoiſelle d'une coquetterie ſinguliére, & dont j'aurai lieu de parler dans ce Manuſcrit. Elle l'amena pour voir la nouvelle maſcarade qui avoit paru dans le Sallon.

Je ne voyois guères que cette perſonne maſquée pût quitter le jeu ſi tôt. La bienſéance au moins ne le lui permettoit pas; car elle jouoit toûjours d'un grand bonheur. Mais je fus bien étonné, lors qu'attentif comme je l'étois à ſon jeu, je m'apperçus qu'elle commença à ſe laiſſer gagner exprès; & un regard qu'elle me jetta au même inſtant,

m'annonça,

m'annonça, que l'empressement qu'elle avoit de me parler, lui faisoit prendre ce parti.

Il me sembla que ce désintéressement & cette délicatesse à ne point blesser les bienséances, ne pouvoient partir que d'une Femme de qualité. Je fus charmé de cette découverte. J'étois d'un tel rang, que quelque personne que ce fût, ne devoit point rougir de l'amour que je lui aurois inspiré: mais il étoit trop flatteur pour moi d'avoir forcé, & cela sans le vouloir, une Femme telle que je me la figurois, à faire les avances & avec si peu de ménagement. Je n'ignorois point que la corruption ne fût générale à Venise; je l'ai fait assez remarquer. Cependant les personnes d'une condition élevée, quoiqu'elles n'épargnassent point les agaceries des yeux, attendoient au moins qu'on se fût déclaré pour s'expliquer si clairement. Il y en avoit même, qui, déclaration faite, portoient la sévérité jusques au point de faire une belle résistance pendant un mois entier. C'étoit ce qui se pratiquoit alors. Retiré comme je le suis du monde, j'ignore ce qui est à présent à la mode.

Mais

Mais autant que je puis en avoir appris par ce qu'on m'a rapporté, les Femmes du haut rang ſont devenues entiérement Philoſophes. Elles regardent comme un préjugé ridicule cette noble fierté, que la naiſſance inſpiroit autrefois. Elles préviennent les deſirs; & l'on doit ſans doute leur en tenir compte.

Trop flatté de ma conquête, je commençai à mitiger dans mon eſprit la réſolution que j'avois priſe. Je me déterminai, lors que je reconnoitrois cette perſonne maſquée, à ne lui point marquer un mépris, qui l'auroit trop inſultée; mais à la faire revenir de ſon égarement, par des ſoins obligeants & des avis donnés avec reſpect. Je lui trouvois cependant les yeux animés d'une paſſion ſi vive, qu'elle me gênoit. Je me ſentis inquiété d'un certain mouvement, qui approchoit beaucoup du trouble dont j'avois été ſaiſi ſur la fin du repas dans l'allée des grottes.

Cette Femme maſquée perdit enfin, par le ſoin qu'elle prit de déguiſer ſon jeu, [car le bonheur ne ceſſoit point de lui en vouloir,] tout ce qu'elle avoit gagné. Elle ſe leva, me donna la

main ; & s'appuyant nonchalamment ſur mon bras, Dérobons-nous, me dit-elle ſans déguiſer ſa voix, de cette foule importune. Je fus frappé d'un nouveau coup de ſurpriſe. Il me ſembla que le ſon de cette voix ne m'étoit point inconnu ; & piqué contre moi-même de ne pouvoir deviner le reſte, je demeurai comme interdit. Que ſignifie ce viſage étonné ? me dit-elle. Je n'oſai rien dire, & lui marquai ſeulement par ma contenance, que j'étois diſpoſé à la ſuivre où elle ſouhaiteroit.

Elle marcha donc la premiére ; elle me mena dans une chambre la plus reculée des Appartemens, & où il n'y avoit que peu de monde. Nous allâmes nous aſſeoir ſur un Canapé. Nous aurions pû y demeurer fort commodément ſans nous y preſſer ; & ſoit par reſpect, ſoit que je m'apperçuſſe, au trouble qui m'agitoit, que je ſerois plus à mon aiſe éloigné de cette perſonne, je me mis à un bout du canapé. Mais j'aurois mieux fait de me placer au milieu ; au moins aurois-je pu me reculer de tems en tems. Elle ſe rangea, & cela ſans affectation, ſi près de moi, que je ſentois tous les mouvemens

mouvemens de ſa reſpiration, qui tantôt précipitée, tantôt languiſſante, communiquoit à mon ame une agitation auſſi irréguliére.

Un doux frémiſſement s'empara de mes ſens. Je commençai dans cet inſtant à éprouver les vrais ſimptômes de certains déſirs, qui ne m'avoient juſqu'alors inquiété que fort légérement, & que je n'avois condamnés ſi ſévérement dans les autres, que parce que j'ignorois encore toute l'étendue de leur pouvoir. Malgré mon égarement, quelques reproches de vertu ſe faiſoient encore ſentir au fond de mon cœur. Mais ce n'étoit plus qu'un foible murmure, qui fut bientôt diſſipé. En voulant éviter les regards paſſionnés de cette dangereuſe perſonne, je laiſſai tomber mes yeux ſur le malheureux bouquet. Au même inſtant, on s'appuya négligemment ſur moi. Ce petit jour myſtérieux qu'on avoit laiſſé à l'habillement, s'ouvrit plus que jamais, & me découvrit encore mieux des beautés ſéduiſantes, qui auroient étouffé non-ſeulement une vertu qui ſe mourroit, mais une vertu encore dans toute ſa vigueur.

Livré pour lors entiérement à mon yvresse, j'enviai le sort du bouquet ; & si je ne l'arrachai point de l'endroit où il étoit, ce fut plutôt par une timidité de jeune homme, que par un sentiment de pudeur. Que vous a fait ce bouquet ? me dit-elle ; vous le regardez d'un œil de courroux .... Dites plutôt d'envie, interrompis-je. Qu'il est heureux ! m'écriai-je. Ah ! *Barbarigo*, reprit-elle en me pressant avec plus de passion, cette tendre exclamation part-elle de votre cœur ? Et comment peut-elle vous être échapée pour une personne que vous ne connoissez point ? Il ne me paroit pas que vous m'en ayez donné aucune marque. Je reconnois, lui répondis-je, vos yeux & votre voix ; & je vous avoue à ma confusion, que je ne sçaurois vous rappeller entiérement à mon esprit. Mais, beau Masque, continuai-je emporté pour le moment, ce que vous m'offrez de charmes, me saisit & m'enchante. Que deviendrai-je, si je suis assez heureux, pour que vous vous montriez enfin à un homme qui vous adore ?

Ah ! ingrat, me dit-elle d'un ton attendri,

attendri, me ſuis-je cachée depuis deux ans que je vous aime ? & ces yeux, que vous reconnoiſſez, ne vous ont-ils pas toujours parlé auſſi tendrement ? Non, lui répondis-je, ils ne m'ont jamais tenu un langage ſi doux. J'en aurois été auſſi vivement ému que je le ſuis. Que ſi véritablement, continuai-je toujours rempli d'une émotion qui m'empêchoit de réfléchir, j'ai été aveuglé juſques au point, de ne m'être point apperçû du trouble que j'avois eu le bonheur de vous inſpirer; ſi j'ai été aſſez malheureux pour n'avoir point compris ce que vos yeux vouloient me dire, ne vous en prenez, beau Maſque, qu'à cette humeur farouche, que vous avez ſi bien peinte dans votre lettre, & que je déteſte à préſent. Que ne ferai-je point déſormais pour me rendre digne de vos bontés ? il n'y a point d'épreuves auxquelles je ne me ſoumette; tout eſt poſſible à mon amour.

Je crus de la meilleure foi du monde que j'adorois cette femme; & ce qu'il y a de plus ſingulier, ſans ſçavoir ſi elle étoit belle ou laide. Il eſt vrai que je voyois bien des appas, & de ceux qui

font beaucoup de ravage : mais enfin j'ignorois comment étoit fait le visage de cette personne, & par conséquent quelle étoit sa phisionomie; c'est cependant de là que dépendent d'ordinaire les premiéres impressions d'une passion véritable; & c'est ce qui prouve que la confusion n'étoit que dans mes sens, que l'esprit & le cœur n'étoient qu'égarés, mais qu'ils n'étoient point véritablement touchés. Si nous ajoûtons à tout cela les impressions que cette Fête pompeuse & trop galante avoient dû faire sur moi, quand même j'aurois été un Anachoréte, & tout le tracas que la *Vizani* m'avoit causé, on se confirmera encore dans la même opinion; & on avouera que cette femme masquée avoit rencontré un tems favorable à ses désirs.

Vous convenez donc, Monsieur, me dit-elle, que j'ai pénétré juste dans votre cœur; Et très-juste, m'écriai-je. Avouez aussi, reprit-elle, que vous n'auriez jamais pû soutenir le triste personnage que vous vous êtes proposé de jouer dans le monde, sans le secours d'un délassement secret. Hélas! j'avouerai toujours tout ce qu'il vous plaira,

lui

lui repartis-je. Et que dites-vous, repliqua-t-elle en baiſſant la voix, de cette philoſophie douce & commode, dont je vous ai parlé dans ma lettre? Que je ſerois trop heureux, lui répondis-je avec tranſport, que vous vouluſſiez m'en donner des leçons. Sans doute que vous n'êtes point preſſé d'en prendre, me repartit-elle. Ah! que dites-vous? lui répondis-je vivement; je brûle d'impatience d'en recevoir; que ne puis-je endormir tous ceux qui nous environnent, & couvrir cette chambre de ténébres! Voilà un Ecolier, dit-elle en ſouriant, qui eſt bien empreſſé d'apprendre. Mais cruel, ajouta-t-elle en me ſerrant la main de toutes ſes forces, apprenez par l'inquiétude que vous cauſe une paſſion qui n'eſt encore que naiſſante, ce que j'ai éprouvé moi, dans l'ennuyeux cours de deux années. Ah! quel martyre, m'écriai-je, n'avez-vous point ſouffert? Mais que ma tendreſſe & mes ſoins vont bien réparer le mal que je vous ai fait!

Moins tendre & moins ſincére, repliqua-t-elle, je me plairois à préſent à vous tourmenter; & ſi j'en puis croire vos tranſports, que je ſerois bien ven-

gée! Ah! Masque, lui dis-je, voilà une pensée qui me fait frémir. Non, cher *Barbarigo*, me dit-elle tendrement; vous avez un empire trop absolu sur mon cœur; & si j'aspire à une vengeance, ce n'est qu'à celle de l'Amour. Que si vous croyez que la chose le mérite, quittez le Bal, & allez vous renfermer dans votre Cabinet d'Etude. Il est juste que dans ce même Cabinet, où vous aviez appris une Philosophie sauvage & impratiquable, qui vous rendoit si farouche, vous preniez des préceptes d'une Philosophie douce & naturelle, qui vous rendra plus humain. Comme j'ai eu le moyen d'y faire trouver un bouquet & ma lettre, j'aurai encore celui de m'y trouver moi-même.

Qu'entens-je, beau Masque? lui dis-je, (hors de moi-même par l'étonnement où j'étois, que cette personne eût déja si bien arrangé nos petites affaires; & accablé de joye de me voir si près d'un rendez-vous;) Vous pourrez vous trouver...... Mais..... & les Domestiques... Ne craignez rien, interrompit-elle; l'intérêt que j'ai à cacher l'étude que nous allons commencer, est plus

fort

fort que celui que vous pourriez avoir. Lors que vous ſerez au logis, ordonnez ſeulement à vos Domeſtiques de ſe retirer dans leurs chambres. Renfermez-vous bien dans votre Cabinet; & cela n'empêchera point que dans deux heures je n'y entre, ſans vous donner le ſoin d'ouvrir la porte. Quoi! m'écriai-je, pour le coup tout étourdi de ſurpriſe; vous avez donc une clef.... Ne vous inquiétez pas, interrompit-elle; l'Amour fait bien d'autres miracles. Je ſuis d'ailleurs ſi bien informée de ce qui vous regarde, que je n'ignore pas même le meuble que vous avez dans votre Cabinet. Une Bergére ſurtout de velours bleu, ſemée de fleurs d'argent, & garnie de pluſieurs couſſins, ne ſera pas pour nous un meuble incommode. C'eſt là que je veux être vengée des maux que votre humeur diſtraite & nonchalante m'a fait ſouffrir. Je pars, continua-t-elle en ſe levant. Au même inſtant un petit pied bien tourné, autant que je pus en juger, ſe gliſſa ſur un des miens, & le preſſa à pluſieurs repriſes auſſi vigoureuſement qu'il lui fût poſſible. Quoique j'ignoraſſe ce que cela

 ſignifioit,

ſignifioit, je ne m'en ſentis pas moins ſaiſi d'une douce fureur, que je n'avois jamais éprouvée, & qui acheva de me mettre en déſordre. Il eſt deux heures, ajouta-t-elle en regardant une montre d'or garnie de Diamans, qui lui pendoit au côté : Ne me ſuivez pas, je vous l'ordonne; & ne quittez le Bal que dans un quart d'heure. Je la ſuivis au moins des yeux. Elle diſparut enfin, & je commençai d'abord à regarder à ma montre ſi le quart d'heure étoit déja écoulé.

Quel impitoyable quart d'heure! Je crus que je n'en verrois jamais la fin. Il paſſa cependant; & lors que je vis l'aiguille ſur la derniére minute, je me levai promptement. Mais en paſſant dans l'autre chambre, je rencontrai la *Vizani*. A peine m'apperçus-je qu'elle avoit changé d'habillement. Où allez-vous? me dit-elle en m'arrêtant; vous avez le viſage tout en feu.

Les triſtes effets de la corruption ſe font bientôt ſentir. Je n'y étois pas encore entiérement livré, que j'en donnai des marques. Moi qui aurois autrefois frémi à la ſeule idée du menſonge, j'en

j'en trouvai un bientôt & ſans peine. Je dis à la *Vizani*, qu'un furieux mal de tête m'avoit pris, & que je croyois même avoir la fiévre. Elle en fut ſi touchée, que je la vis pâlir. Son émotion ſeroit devenue même plus ſenſible, ſi je n'avois ajouté promptement, que j'étois bien ſûr que ce n'étoit rien, & qu'un jour de repos diſſiperoit mon mal. Elle m'engagea à me faire mener auſſi-tôt au logis, ce qui étoit tout ce que je ſouhaitois. En la quittant, elle me regarda avec des yeux qui ſe rempliſſoient de larmes, ce qui ne me toucha nullement. Je deſcendis précipitamment les eſcaliers. Je montai dans mon équipage, & ordonnai au Cocher de ne point ménager les chevaux.

L'obſcurité où je me trouvai alors, ne fit qu'entretenir le trouble qui m'agitoit : & l'imagination une fois échauffée, on voit les choſes bien différemment de ce qu'elles ſont. Ne connoiſſant point le genre de plaiſirs dont j'allois faire l'eſſai, je m'en formois des idées, qui ſurpaſſoient au moins de moitié la réalité.

Au milieu de ces penſées flatteuſes,

mon inconnue du bois, (je ſuis obligé de la déſigner ainſi, car la perſonne maſquée, qui venoit de me donner ce rendez-vous, m'étoit à quelque choſe près auſſi inconnue); cette Beauté jeune & innocente, qui m'avoit ſi vivement frappé, & que tout ce beau manége m'avoit fait oublier ſi parfaitement, vint m'occuper. Quoique ce Maſque m'eût fait voir des appas ſurement bien ſéduiſans, en les comparant avec ces graces ſi naturelles, cette noble modeſtie, ce teint ſi éclatant, cette taille ſi bien priſe, que j'avois admirés dans ma belle inconnue, je ſentis combien ce rendez-vous m'auroit été plus cher, ſi c'eût été elle qui me l'eût accordé. Mais elle eſt trop ſage, m'écriai-je, pour en donner. Quand même elle en donneroit, les conſéquences lui en ſeroient inconnues: & moi qui ſuis à peine en état d'apprendre, comment ferois-je pour enſeigner?

Mais quoi? continuai-je irrité contre moi-même. Souffrirai-je que l'idée d'une perſonne que je n'ai jamais vuë qu'un inſtant, & que je ne verrai jamais, (c'eſt ſans doute une étrangére; il ne ſeroit pas poſſible qu'elle me fût inconnue, & en-

core moins poſſible qu'une innocence ſi naturelle ſe trouvât à Veniſe ;) ſouffrirai-je qu'un fantôme, qui n'exiſtera jamais que dans mon imagination, vienne troubler un bonheur doux, réel, paiſible, qu'on m'offre avec tant d'ardeur & de complaiſance ? Une penſée ſi bien trouvée, me livra plus que jamais à cette douce fureur, que le petit pied malin m'avoit inſpirée. J'arrivai au logis impatienté de ce que le carroſſe n'avoit pas été aſſez vite, quoiqu'on eût marché à bride abbatue. J'ordonnai à mes Domeſtiques de ſe retirer dans leurs chambres. J'entrai dans mon Cabinet, prenant le ſoin de bien fermer la porte, & curieux de voir comment on feroit pour l'ouvrir.

Je me jettai ſur cette Bergére, qu'on m'avoit ſi bien déſignée. Agité des plus ardens tranſports, tout m'embarraſſoit, tout m'inquiétoit, tout m'importunoit. Chaque moment me ſembloit d'une longueur inſuportable. Je me retraçois les beautés qu'on m'avoit fait admirer à l'occaſion du bouquet. La forme, la blancheur, l'embonpoint, rien n'échapoit à mon imagination. Ce n'étoit pas là le moyen d'appaiſer le feu qui me tourmentoit.

mentoit. Je paſſai une demi-heure en contemplation, qui ne fut interrompue que par un coup qu'on frappa à la porte.

Je ne courus pas moins vîte l'ouvrir, quoiqu'on eût dit qu'on ſe paſſeroit de mon ſecours. Mais quel cruel contre-tems, lors que je vis mon Pére, & un homme vieux & grave qui le ſuivoit. Je demeurai ſans mouvement, & ils entrérent ſans que je puſſe leur dire un ſeul mot. Où eſt-ce que je vous trouve? me dit mon Pére, avec cet air de bonté que ſa tendreſſe pour moi lui faiſoit toujours prendre lorſqu'il me parloit. Je viens d'apprendre de la *Vizani*, que vous avez la fiévre. Pourquoi, continua-t-il, n'êtes-vous point couché? Sçavez-vous bien que vous me chagrinez. Voici, ajouta-t-il en me montrant l'inconnu, Monſieur le Médecin du Duc de Mantouë. C'eſt lui-même, qui prenant part à votre indiſpoſition, vous fait l'honneur de vous l'envoyer.

Il paroit naturel qu'un contre-tems ſi peu attendu, auroit dû faire une révolution dans mon ſang, capable de diſſiper l'agitation maligne qui s'y étoit gliſ-

ſée.

ſée. Cela n'arriva point. Cet obſtacle ne fit qu'irriter mes déſirs ; & j'avouerai à ma honte que la préſence de mon Pére, qui me charmoit toujours, m'importunoit beaucoup dans cette occaſion. Monſieur le Médecin, ſurtout avec ſa gravité, faiſoit un objet pour moi, qui me choquoit au-delà de toute expreſſion. Je n'oſai cependant réſiſter aux ordres de mon Pére ; & il falut bien ſouffrir que ce vieux *Hippocrate* me tâtât le poulx. Il le trouva agité, & je crois qu'il ne devoit pas être bien tranquille.

Cependant revenu un peu à moi, & la réflexion ſuccédant à la ſurpriſe, je trouvai un expédient (nouvel effet de la corruption qui ſe gliſſoit dans mon ame) pour me délivrer de deux perſonnes dont j'étois ſi embarraſſé.

Je dis à mon Pére que j'avois été attaqué autrefois d'un pareil accès de fiévre ; qu'un Elixir, qu'on m'avoit donné, m'avoit guéri parfaitement : qu'il falloit le prendre en s'agitant & ſans parler ; & que c'étoit ce qui m'avoit engagé de m'enfermer dans mon Cabinet. Je courus au même inſtant chercher dans

une

une caſſette une phiole remplie d'une eau, dont j'ignorois même la vertu. Je la montrai au Médecin, en lui gliſſant plusieurs Zéquins à la main, ſans que mon Pére s'en apperçût ; & Médecin de Cour, tel qu'il étoit, il comprit ce que je voulus dire. Il dit auſſi-tôt à mon Pére que cet Elixir étoit excellent ; qu'il falloit en effet me laiſſer ſeul pour le prendre, & que perſonne n'entrât dans mon Cabinet que dans ſept heures ; qu'au reſte, il n'y avoit rien à craindre pour mon mal. Il engagea mon Pére d'aller ſe repoſer, en lui faiſant craindre, que l'agitation que la nouvelle de mon indiſpoſition lui avoit donnée, ne lui causât quelques ſuites fâcheuſes. Mon Pére effrayé de cette menace, ſortit de mon Cabinet, & paſſa dans ſon Appartement. Le vieux Médecin déridant un peu ſon front, lorſqu'il vit mon Pére éloigné, me dit en me quittant, que je me gardaſſe bien de prendre cet Elixir, qu'une ſeule goutte me rendroit extrêmement foible : ce qui auroit été pernicieux pour la guériſon de mon mal, ajouta-t-il en ſouriant.

Je reſpirai, lors que je me vis ſeul. Je fermai la porte une ſeconde fois ; & voyant

voyant à ma Montre, qu'il n'étoit pas encore quatre heures †, je fus charmé que ce contre-tems n'eût pas dérangé le rendez-vous. Je me rejettai ſur la bergére, lieu deſtiné par l'inconnue du bouquet, (que je me repréſentois dans mes tranſports comme la plus charmante de toutes les Femmes,) pour expier les maux que je lui avois fait ſouffrir. Je me promis bien de ne lui rien laiſſer à déſirer ſur ſa vengeance. Réſolution téméraire, & nouvelle preuve d'un jeune homme encore bien neuf : comme ſi une Femme, qui veut ainſi punir l'outrage qu'on a fait à ſes charmes, pourroit jamais être laſſe de ſe venger.

Je formois des projets ſi bien imaginés, lorsque le bruit d'une clef, qu'on gliſſa dans la ſerrure de ma porte, me réveilla, pour ainſi dire. Rempli de ſurpriſe & de joye, je courus pour qu'on prit moins de peine. Mais avant que je fuſſe prêt de donner aucun ſecours, la porte s'ouvrit, & l'inconnue du bouquet entra, qui avoit encore le maſque ſur le

† J'ai mis les heures ſuivant la maniére qu'on les compte en France.

le visage. Quoi! toujours masquée! m'écriai-je en la prenant dans mes bras, & la portant sur la bergére.

L'habit de masque n'envelopoit plus si soigneusement cette personne: il étoit entiérement ouvert au devant: on voyoit une taille assez bien prise, serrée par un corset de velours noir; ce qui relevoit la blancheur de ces appas dangereux, qui avoient été la source de mon yvresse, & qui étoient pour lors négligemment découverts. Le pied du bouquet étoit enseveli parmi tant de charmes. Il me sembloit même [que les passions nous rendent fous!] il me sembloit que les fleurs, qui se levoient au-dessus, jettassent un éclat plus éblouïssant que les fleurs n'en ont naturellement, & qu'elles insultassent par-là au trouble qui m'agitoit. Eh quoi, dis-je à l'inconnue, m'amusant à lui baiser la main, cè bouquet trop heureux offusquera-t-il toûjours ma vûë? C'est un usage établi, me répondit-elle, en me fixant avec des yeux remplis de feu, d'ôter ce qui nous incommode. A cette obligeante réponse, & saisi cependant d'une émotion qui me faisoit trembler, j'osai porter la main sur le bouquet.

quet. Mais cette main s'égara; & la vindicative inconnue, poussant des soupirs doux & fréquens, se panchant nonchalamment sur moi, me serrant dans ses bras, Ah! cruel, me dit-elle, serai-je enfin vengée?

A mesure que ma main s'égaroit, l'inconnue me serroit avec plus de passion; & moi pour répondre à tant de bontés, j'arrachai avec l'autre main le bouquet, en approchant ma bouche à sa place. Enfin me sentant plus que jamais pressé par des desirs qui me rendoient tout en feu, Quoi? dis-je à l'inconnue, en chargeant d'une confusion de baisers l'endroit où avoit été le bouquet, vous obstinerez-vous encore à garder le masque? Et malgré mon peu d'expérience, ne dois-je pas attendre de vôtre bouche le premier coup de ma chére punition? Ah! je me meurs, me dit-elle, en poussant un profond soupir; & se sentant apparemment étouffer par la violence de sa passion, ne pouvant plus soutenir le masque, elle l'arracha avec dépit. Mais, juste Ciel! de quel coup affreux de surprise ne fus-je point frappé, en reconnoissant *Clarice*; cette *Clarice*, dont je

ne

ne pouvois ignorer le commerce avec mon Pére. Je n'eus pas beſoin dans ce moment du ſecours de la raiſon, la nature ſeule me ſuffit. Je reculai en frémiſſant; & accablé par tant de révolutions, dont j'avois été ſaiſi dans cette journée, animé d'indignation contre cette malheureuſe fille, je fus contraint de me jetter ſur une chaiſe.

Clarice me regardant avec étonnement, mais avec un étonnement rempli d'aſſurance; Qu'ai-je de ſi monſtrueux ſur le viſage, me dit-elle, qui ait pu étouffer tout-à-coup des tranſports, que j'ai cru voir augmenter en m'ôtant le maſque. Ah! malheureuſe, m'écriai-je, trop outré de ſon effronterie, vous avez renoncé depuis longtems à toute pudeur; je le ſai. Mais pouvez-vous avoir encore étouffé dans vôtre cœur les loix les plus ſimples de la Nature? Et vous, Monſieur, repliqua-t-elle d'un air railleur, après avoir feuilleté tant de livres, pouvez-vous avoir gardé des préjugés ſi ridicules? Je me ſentis rempli d'horreur par cette réponſe; en me levant précipitamment, je lui dis que j'allois informer mon Pére de tout ce qui s'étoit

s'étoit passé, & l'engager à se défaire d'un monstre d'infamie, qui ne pouvoit qu'attirer sur nous le courroux du Ciel.

Si je ne cherchois, me dit *Clarice* en m'arrêtant, qu'à me venger du peu de cas que vous faites des bontés que j'ai pour vous, je ne vous retiendrois pas. Il y a longtems que j'ai prévenu Monsieur vôtre Pére. Je lui ai dit que ne me fiant pas trop à cette humeur farouche, qui vous faisoit mépriser les plaisirs, je voulois vous éprouver. Il ignore à la vérité, que j'ayè employé la manœuvre dont je me suis servie pour vous surprenpre. Mais vous sentez bien, au moins devriez-vous le sentir, car vous me paroissez encore bien neuf, qu'une jeune personne qui posséde, comme moi, le cœur & la confiance d'un Vieillard voluptueux, le gouverne à son gré: & que vous n'auriez que le désagrément de vous voir accablé de railleries, qui vous rempliroient de confusion. Je dirai encore plus, continua-t-elle; moins passionnée pour vous, au même instant que je me suis apperçue de vôtre surprise & de vôtre frayeur ridicule, j'aurois pu me servir de cette ruse pour vous-même. Mais

il en coûteroit trop à mon cœur de désavouer l'amour que vous lui avez inspiré. Oui, cher *Barbarigo*, poursuivit-elle en se jettant à mes genoux, malgré tous les efforts que je fis pour l'en empêcher, je vous aime, & je sens un plaisir extrême à vous le dire. Ah! ingrat, ne détournez pas vos regards. Fixez-les sur ces yeux, à qui vous avez fait verser tant de larmes dans le triste cours de deux ans; vous y verrez briller le feu qui me dévore. Cruel! laissez au moins tomber un regard sur ces appas, qui vous avoient séduit si agréablement. Ils sont les mêmes. Faut-il qu'un scrupule chimérique vous rende odieux ce que vous aviez trouvé si charmant!

Grand Dieu! qu'entens-je! m'écriai-je. Quoi, dis-je à *Clarice* en l'obligeant de se lever, vous nommez un vain scrupule la juste aversion que j'ai pour le plus affreux de tous les crimes? Ce même sang, avec lequel vous avez formé de certaines liaisons, est le sang qui coule dans mes veines. Cette pensée ne vous fait-elle point frémir? Pour moi je m'en sens si rempli d'horreur.....

Eh! que pouvez-vous sentir, m'inter-

terrompit-elle, vous qui ignorez ce que c'eſt que la force de l'Amour? Ç'eſt moi qui me ſens liée, garottée, entrainée par cette cruelle paſſion, & je ne connois plus d'autres loix que celles qu'elle m'inſpire. Si j'ai quelque ſujet de frémir, ce n'eſt pas de vous aimer, mais d'être obligée de me rendre quelquefois coupable envers l'amour que j'ai pour vous, puiſque le caprice de la fortune, qui n'eſt pas toûjours du parti de ceux qui par leurs ſentimens mériteroient le plus ſes faveurs, m'oblige à flatter la frénéſie d'un Vieillard qui m'aime. Cependant je ne lui ai jamais donné que des plaiſirs froids & émouſſés par la contrainte, & que je lui ôterai, même au riſque de tout perdre, pour appaiſer cette vaine délicateſſe que le préjugé vous inſpire.

Mais vous, cher *Barbarigo*, continua-t-elle, qui êtes le véritable objet de ma tendreſſe, vous que j'adore, vous aurez tous les épanchemens de mon ame. Que l'Amour me donnera de graces! qu'elles ſeront touchantes! Propos charmans, enjouement tendre, ſoupirs enflammés; rien ne manquera à mes tranſ-

ports.

ports. Sentiment, délicateſſe, volupté, tout ce que l'eſprit, le cœur, & les ſens peuvent offrir de plus doux, tout ſe réunira pour rendre nos plaiſirs ſenſibles & délicieux. De quelle trempe êtes-vous donc ? ajouta-t-elle d'une voix preſque éteinte, & en ſe laiſſant tomber ſur moi par accablement, ou par malice.

Je voulus la repouſſer. Mais ayant laiſſé échaper un regard ſur elle, je lui trouvai je ne ſai quoi dans les yeux de ſi touchant & de ſi doux, le déſir de me plaire lui donnoit quelque choſe de ſi gracieux & de ſi vif, que j'en fus ému. Je me trouvai encore bien plus embarraſſé, lorſque je la vis évanouïe dans mes bras. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cet évanouïſſement ne lui ôtoit point l'éclat de ſon teint. Loin que la beauté de cette fille en ſouffrît aucune atteinte, elle en paroiſſoit plus piquante. Je fus obligé de défaire les rubans qui ſerroient le corſet ; & je ſentis bien dans ce dangereux moment, que ſi la raiſon n'étoit venue à mon ſecours, la nature ſeule ne m'auroit point ſuffi. La raiſon me faiſoit encore voir, combien j'allois me rendre coupable, ſi je me laiſſois ſéduite

duire par les charmes de cette fille ; mais je n'étois plus ſaiſi de ce frémiſſement d'horreur, qui n'avoit été que l'ouvrage de la nature, lorſque j'avois reconnu *Clarice*, *Clarice* la Maîtreſſe de mon Pére. Le déſordre recommençoit à ſe gliſſer dans mes ſens ; & à meſure que je la délaçois, mon agitation redoubloit.

Lorſque j'eus défait les rubans, *Clarice* ſoupira ; & par un certain mouvement de langueur, qui ajouta un nouvel agrément à ſes charmes, elle me donna à connoître qu'elle étoit revenue à elle-même. Elle me tendit les bras ; [& il faut remarquer par parenthèſe, que c'étoient de beaux bras, accompagnés d'une main potelée & bien-faite, le tout d'une blancheur à éblouïr] peu s'en falut que je n'oubliaſſe mon Pére, que je ne m'oubliaſſe moi-même. Une lueur de raiſon vint encore à mon ſecours. Ce ne fut, pour ainſi dire, qu'un éclair; mais j'eus le bonheur d'en profiter. Je portai hors du Cabinet *Clarice*, qui ne vouloit point ſe détacher de mon cou, & qui me diſoit d'une voix étouffée, que je la laiſſaſſe au moins mourir dans mes bras. Je la poſai ſur la premiére chaiſe

que je rencontrai. Je rentrai auſſi-tôt dans mon Cabinet, & j'en fermai la porte de façon qu'on ne pût pas même l'ouvrir avec une clef.

Lorſque je fus ſeul, le trouble qui m'agitoit ſe diſſipa bientôt. Je reconnus toute l'énormité du crime, auquel je me ſerois livré. J'en eus toute l'horreur, qu'il étoit naturel que j'en euſſe, & je déplorai l'aveuglement de cette malheureuſe fille. Je friſſonnai, en réfléchiſſant à quel excès d'impieté un enchaînement de crimes peut nous conduire. J'en fus d'autant plus effrayé, que m'étant fié juſqu'alors à la délicateſſe de mes ſentimens, & me croyant éloigné de me laiſſer corrompre par le déréglement des ſens, j'avois cependant été ſur le point de me ſouiller du crime le plus affreux où l'on puiſſe tomber en ce genre de paſſion. Je m'en ſentis ſi rempli de confuſion, qu'il me ſembloit que tout ce qui m'environnoit me reprochât ma foibleſſe, & cet orgueil qui m'avoit fait mépriſer avec tant de hauteur les malheureux qui ſe laiſſent entrainer par la violence d'une paſſion. Je compris pour lors que je leur devois plutôt de la compaſſion

passion que du mépris ; & que les hommes qui se fient avec trop de présomption sur leur vertu, sont les plus prêts à succomber. Qu'est-ce enfin que cette vertu si vantée ? Une Femme jolie & rusée n'a qu'à étaler à propos les appas qu'elle n'ignore point qui sont les plus séduisans ; & voilà la vertu en déroute. Ce qui venoit de m'arriver n'en étoit pour moi qu'une preuve trop convainquante. Ah ! que j'étois humilié en regardant cette fatale bergére, où j'avois manqué de me rendre si coupable, & d'où je n'étois point sorti trop innocent. Cependant j'avois encore de la répugnance à me persuader, que je pusse être naturellement si foible ; & j'aurois pris volontiers pour un enchantement tout ce qui m'étoit arrivé avec *Clarice*.

Ce n'avoit été qu'une simple curiosité, qui m'avoit d'abord engagé à vouloir reconnoître la personne masquée qui avoit le malheureux bouquet ; & je m'étois aussi-tôt proposé de la mortifier par un mépris insultant. Un sentiment plus noble m'avoit ensuite inspiré le désir de la ramener de son égarement par des remontrances faites avec douceur. Com-

ment étoit-il arrivé que j'eusse perdu de vûe une si belle intention, & que je fusse devenu aussi foible que la personne que je voulois faire revenir de ses foiblesses? Cependant je vis bien que les idées chimériques d'enchantement & d'illusion repugnent trop au bon sens. Je fus encore confus d'avoir formé un seul instant des pensées si ridicules, & il fallut enfin convenir de toute ma foiblesse. Je me sentis outré d'indignation contre moi-même. Après avoir bien rêvé, je compris, quoique tard, que ce n'est point en bravant de pareils dangers qu'on peut les surmonter; qu'il est plus sûr d'éviter toutes les occasions qui peuvent y mener; que ce n'est enfin qu'en fuyant qu'on triomphe; je fus convaincu de cette maxime. Si quelque jeune homme lit ce Manuscrit, je voudrois qu'elle lui pénétrât bien le cœur, & qu'elle y demeurât gravée pour jamais.

Ces réflexions me menérent à d'autres qui en étoient une suite naturelle. Je repassai dans mon esprit tout ce qui m'étoit arrivé, & tout ce que j'avois éprouvé pendant le repas de la Chasse & durant le Bal. Il me vint à l'idée l'inclination

tion que j'avois eu le malheur d'inſpirer à la *Vizani*. Quoique je me ſentiſſe un vrai dégoût pour elle, trop épouvanté de ce qui venoit de m'arriver, je me propoſai bien de me tenir encore en garde contre cette Femme. Je ne pouvois m'arrêter ſur ces idées, ſans que mon inconnue ſe préſentât à mon imagination. Auſſi vint-elle l'occuper entiérement. Je me rappellai d'un côté ſa beauté & ſon innocence. Je réfléchis de l'autre à tout ce que la nature la plus perverſe m'avoit offert de bas & de corrompu en *Clarice*; je me ſentis par-là encore plus indigné contre moi-même qu'une véritable image de la ſageſſe eût pu faire place dans mon cœur à un tableau de la corruption.

Je fus pénétré de douleur en ſongeant que je m'étois laiſſé égarer au point de n'avoir pas cherché mon inconnue juſques à la fin du Bal, & de m'être privé de la ſatisfaction que j'aurois eue du moins, de n'avoir manqué à aucune perquiſition. Plus je me livrois à ces penſées, & plus je me retraçois les traits, les yeux, le maintien, la taille, les graces, la naïveté, la pudeur, la modeſtie

de la jeune inconnue. Et me persuadant que je ne la verrois peut-être jamais, cette pensée me mettoit au désespoir. Je passai quelques heures à méditer sur les moyens que j'employerois, pour savoir si cette jeune Beauté étoit à Venise, & qui elle étoit. Le jour me surprit que j'avois formé mille projets sans m'arrêter à aucun. Je sortis du logis, & le cœur plein de tristesse je pris le chemin du bois.

Lorsque j'y fus arrivé, je tournai d'abord mes pas vers le gazon où j'avois vû assise mon inconnue. J'y fixai mes yeux, comme si j'eusse dû encore y trouver tous les charmes que j'y avois apperçus. Trop convaincu enfin qu'ils n'y étoient plus, je me reposai sur ce gazon; & accablé par ma douleur, je m'endormis sans m'en appercevoir. Je crus alors voir mon inconnue, qui me regardant avec un œil sévère, me reprochoit mon infidélité. Je me réveillai dans cette agitation, & je trouvai mes yeux mouillés de larmes.

Je descens dans des détails qu'on traitera peut-être de minuties; mais il me paroît que dans un pareil récit, tout devient intéressant.

Je

Je m'endormis encore, & lorſque je me réveillai, je trouvai le ſoleil dans toute ſa clarté. Je quittai en ſoupirant le gazon, & je retournai au logis. En y arrivant je rencontrai mon Pére, qui deſcendoit avec *Clarice* dans le Jardin. Il fut ſurpris de me voir, & je fus embarraſſé de ſa rencontre. Je ne pus m'empêcher de rougir en voyant *Clarice*. Elle me regarda avec intrépidité, comme s'il n'eût été queſtion de rien entre nous. Mon Pére me demanda, pourquoi je ne me tenois point dans mon Cabinet, comme le Médecin avoit ordonné. Je lui dis que ne m'étant plus ſenti indiſpoſé, je n'avois rien pris. *Clarice* à qui mon Pére avoit déja parlé de mon indiſpoſition, & qui ne ſavoit que trop le mal qui m'avoit tourmenté, me fit un compliment malin ſur ma prompte guériſon, avec un air auſſi dégagé que ſi j'euſſe encore ignoré l'état de ſon cœur. Je montai dans mon Cabinet tout rempli de ſurpriſe, qu'on pût porter l'impudence à un ſi haut point.

LIVRE QUATRIEME.

NOus paſſâmes encore quelques jours à la Campagne, que j'employai tantôt à la lecture, tantôt à la chaſſe, tantôt au ſouvenir de mon inconnuë. Je me plaiſois toûjours à m'en entretenir, ſoit que je me flattaſſe que je la verrois peut-être, ſoit que je me figuraſſe avec douleur qu'elle fût perduë à jamais pour moi.

Lors que nous fûmes retournés à la Ville, je paſſois ſouvent les journées entiéres à chercher mon inconnuë. Egliſes, Places, Hôtels garnis, je viſitois tout. Je m'informois, ſi on ne connoiſſoit point une Dame étrangére, & une Demoiſelle qui étoit avec elle, que je n'oſois nommer ſa fille, car je ne le ſavois pas poſitivement. Mais perſonne ne ſavoit m'en donner aucune nouvelle. Je me répandis dans le monde plus que je n'avois accoutumé, dans l'eſpérance que j'y rencontrerois mon inconnue. Mais voyant que mes recherches étoient inutiles, je me livrois entiérement à ma mélancolie.

Clarice tenoit avec moi une conduite

fort

fort bizarre. Je trouvois tantôt cette fille triſte & abbatuë, & tantôt d'une gayeté outrée & indécente. Elle n'oſoit jamais me parler. Mais de quelque humeur que ſon caprice la rendit, elle ne m'exprimoit pas moins ſon amour par ſes regards. Et moi, je ne lui faiſois pas moins comprendre par mes yeux, que je ne pourrois jamais que la déteſter. La paſſion de cette fille m'inquiétoit. Je n'ignorois point le pouvoir abſolu qu'elle avoit ſur l'eſprit de mon Pére, & je craignois qu'elle ne l'indiſpoſât contre moi. Je commençois même à éprouver quelques effets de la vengeance de cette malheureuſe. Les revenus de mes menus plaiſirs diminuoient tous les jours, ſous des prétextes frivoles.

Cependant mon Pére me trouvant preſque toûjours plongé dans des réveries, me témoignoit ſouvent du chagrin de me voir ſi triſte. Il avoit appris que j'avois parlé longtems à la *Vizani* dans le Bal, & il ſoupçonnoit que j'avois pris de l'amour pour cette Femme. Il me croyoit encore plus timide que je ne l'étois réellement. Il craignoit que je ne fuſſe attriſté par l'embarras d'une dé-

claration ; ou, que l'ayant déja faite, effrayé par les premiéres grimaces d'une Femme, je ne me crusse malheureux pour toûjours. Dans toutes les conversations qu'il avoit avec moi, il faisoit tomber le discours sur la *Vizani*. Il me vantoit son esprit, ses charmes, & l'expérience qu'elle avoit, quoique jeune, dans les affaires du monde.

Je suis content, me disoit-il, de vôtre attachement aux Sciences, & de vôtre adresse dans tous les exercices que vous entreprenez. Vous avez une politesse, un air, un port, une façon de vous énoncer, qui me plaisent. Mais il y a encore quelque chose à polir dans vôtre humeur. Il faut que cette humeur soit libre, douce, complaisante à tout âge. Au vôtre, c'est un défaut essentiel que de l'avoir sombre & inégale. Il n'y a, mon Fils, que le commerce des Femmes, & surtout des Femmes d'esprit, qui puisse vous donner ce qui vous manque, pour vous rendre un jeune homme vraiement aimable. Celle, par exemple, dont je vous parle souvent, seroit la plus propre pour vous former ; & suivant que je l'ai entendue parler de vous, je crois

qu'elle ſe chargeroit volontiers de vôtre éducation.

Ces converſations ſe terminoient preſque toûjours à me conduire lui-même chez la *Vizani*. Comme il remarqua que je rougis en la voyant la premiére fois, & qu'elle changea auſſi de couleur, il ſe confirma dans l'opinion qu'il avoit que je l'aimois, & ſe perſuada même que nos cœurs ſeroient bientôt d'intelligence. Ce n'avoit été que le ſouvenir de ma mépriſe, qui m'avoit fait rougir. Mais, à l'égard de la *Vizani*, les conjectures de mon Pére avoient été juſtes. Enfin mon Pére me menoit ſi ſouvent chez elle, qu'on eût dit qu'il ſe fût fait une affaire importante de me voir attaché à cette Femme. Il faut convenir que c'étoit là un bon Pére.

Je trouvois preſque toûjours grand monde chez la *Vizani*. C'étoit l'Aſſemblée particuliére la plus galante & la plus brillante qu'il y eût à Veniſe. Je me mis là-deſſus dans l'eſprit, que j'y rencontrerois peut-être un jour mon Inconnue. Cette idée flatteuſe m'engagea à aller me montrer au moins tous les jours dans cette Aſſemblée; ainſi mon Pére

ne prit plus la peine de m'y mener.

Cette assiduité plaisoit à la *Vizani.* Cependant, redoutant qu'elle ne vint à une explication, je prenois si bien mes arrangemens, que je ne lui laissois jamais aucun jour pour un tête-à-tête. Elle ne savoit que penser de la peur que j'avois de me trouver seul avec elle. Je la voyois souvent rêveuse & distraite, soit au jeu, soit à d'autres amusemens. Mon Pére d'autre part, qui me trouvoit, à quelque chose près, aussi mélancolique, auroit volontiers querellé la *Vizani* de ce qu'elle ne me traitoit pas mieux; car il vouloit toûjours que ce fût là le sujet de ma tristesse, & je m'en appercevois par différentes questions qu'il me faisoit.

J'avois acquis depuis un certain tems une grande pénétration dans les affaires de cœur. Je ne rendis guères de visites à la *Vizani*, que je ne m'apperçusse avec plaisir que j'avois un rival; si l'on peut appeller rival celui qui aime une personne qui nous aime, mais que nous ne payons d'aucun retour. Ce rival étoit *Velutelli*, ce fameux *Velutelli* si redoutable pour les Femmes, ainsi qu'il prenoit la peine

ne de le dire lui-même, & dont il faut que j'ébauche ici le portrait.

Velutelli étoit grand & assez bien pris dans sa taille, qui étoit malheureusement montée sur des jambes grèles & tout d'une venuë. Un front peu élevé, des yeux bleus, ronds, petits, enfoncés, mais remplis de feu, des sourcils mal partagés, & blonds comme ses cheveux, un grand nez, une plus grande bouche meublée de dents noires, & un menton long & pointu, formoient un visage fort irrégulier, & cependant une phisionomie, qui n'auroit point paru si choquante, sans un air de pétulance & de fatuïté, qu'il n'oublioit jamais de prendre.

J'ai déja touché quelque chose de son esprit. Il n'en manquoit pas. On peut dire même qu'il l'avoit fin & délié; mais il ne l'employoit jamais que pour médire de tout le monde. Il se faisoit par-là haïr des petits génies, mépriser des gens sensés, & chérir d'un certain nombre de Femmes, qui formoient avec lui une Ecole de médisance. Il étoit heureux en reparties, lors qu'il s'agissoit de donner des ridicules à des personnes estimables, ou de déchirer la réputation

de

de gens d'honneur ; mais très emprunté si la conversation venoit à tomber sur des sujets de sentimens ou d'éruditon. Convaincu qu'il falloit en imposer pour s'attirer des respects, il se donnoit tous ces faux airs de grandeur, qui marquent si bien un jugement déréglé. Sa voix étoit composée, & au ton qu'il vous accordoit, on mesuroit l'estime dont il vouloit bien vous honorer. Ses gestes étoient aussi compassés. Il n'y avoit pas même jusques à sa politesse, qui ne fût insultante ; & il n'avoit jamais moins l'air Seigneur, que lors qu'il l'affectoit le plus. Arrivoit-il dans une Assemblée ? son fracas l'annonçoit de bien loin. Etoit-il assis ou plutôt étendu sur un Fauteuil? il y étaloit ses graces ; & on voyoit briller sur sa phisionomie l'extrême complaisance qu'il avoit pour sa figure.

Ce *Velutelli*, du portrait duquel je n'ai fait qu'une légère esquisse ; ce dangereux *Velutelli*, qui, comme il le disoit lui-même, étoit couru de toutes les Femmes, & en possession depuis longtems de fixer les plus coquettes, adoroit la *Vizani*. On voyoit ce fameux Conquérant, qui quêtoit avec une humble contenan-

tenance un regard, un ſouris, qu'on lui refuſoit preſque toûjours. Comme il s'apperçut ſans doute que j'étois un obſtacle à ſes deſirs, je m'apperçus auſſi, qu'il m'honoroit d'une haine la plus cordiale qu'on puiſſe avoir pour un rival qu'on croit aimé. Pour moi j'étois ſi peu irrité contre lui, que je l'aurois remercié volontiers des ſoins qu'il prenoit de me délivrer d'un fardeau qui me gènoit ſi fort; & ſi je me ſentois quelquefois indiſpoſé contre lui, ce n'étoit que de voir qu'il y réuſſit ſi mal. J'en étois étonné. Quoique la *Vizani* n'eût point, en femme du grand monde, tous les ridicules que *Velutelli* ſe donnoit, elle en avoit aſſez pour qu'elle dût ſimpathiſer avec lui; & je me voulois du mal d'empêcher une union qui auroit été ſi bien aſſortie.

Tout le reſte du Printems ſe paſſa en recherches inutiles de mon inconnue, ce qui me déſeſpéroit; en minauderies obligeantes de la part de la *Vizani*, ce qui m'ennuyoit; en regards paſſionnés & ſoupirs à demi étouffés du côté de *Clarice*, ce qui m'outroit; & en ſollicitations de mon Pére, de m'attacher à la *Vizani*, ce qui m'importunoit.

Depuis

Depuis mon retour du Fort de Cliffa, j'avois eu fouvent des nouvelles du Comte *Salviati*. Au commencement de l'Eté je reçus une de fes lettres, où il me marquoit qu'il ne pouvoit reprendre entiérement fes forces; que les Médecins lui avoient confeillé de changer d'air, & qu'il fe difpofoit à partir pour Venife. Je fis part de cette nouvelle à mon Pére, qui fut ravi d'entendre qu'il verroit & qu'il poffédéroit chez lui cet incomparable Ami, à qui il devoit la vie de fon Fils. La feule idée de l'arrivée du Comte *Salviati* me charma. Je me figurai qu'à fa feule vûë ma trifteffe fe diffiperoit; que livré entiérement aux foins de lui témoigner ma reconnoiffance & ma tendreffe, je perdrois le fouvenir de mon Inconnuë; fouvenir qui n'étant plus fondé fur aucune efpérance, ne devenoit tous les jours que plus douloureux pour moi. Dans l'attente de l'arrivée du Comte, mon Pére & moi comptions les jours, qui nous impatientoient par leur durée; il arriva enfin. Je ne parlerai point de la joie avec laquelle nous le reçûmes, de celle qu'il eut de nous voir, & du plaifir qu'il témoigna à lier une connoif-

fance

ſance plus intime avec mon Pére. Pénétré du plaiſir de poſſéder mon Ami, je paſſai pluſieurs jours entiérement occupé de ſa préſence. Cependant, m'y accoutumant peu à peu, le ſouvenir de mon Inconnue vint me troubler, & auſſi fortement, que s'il n'y eût eu qu'une journée que je l'euſſe perduë de vûë.

La triſteſſe de mon cœur parut bientôt ſur mon viſage. *Salviati* remarqua le changement qui s'étoit fait en moi. Il me preſſa de lui en confier la cauſe. Pouſſé, je ne ſai par quelle crainte, de me rendre ridicule, en avoüant un amour qui depuis le tems ne pouvoit plus être fondé que ſur un fantôme de mon imagination, je rejettai la cauſe de mon air triſte ſur mon humeur naturelle. Mais après que deux mois furent écoulés, remarquant une certaine langueur dans les yeux de *Salviati*, j'eus ſujet à mon tour de lui demander ce qui l'attriſtoit. Il voulut obligeamment me perſuàder que ſa triſteſſe ne venoit que de ce que je lui cachois la mienne. Mais je le pénétrai aiſément; & par l'expérience que j'en avois, je compris qu'il étoit occupé de quelque affaire de cœur. *Velu-*

telli

telli qui avoit été congédié de la *Vizani* dans toutes les formes, venoit tous les jours prendre *Salviati*, & le menoit je ne sai pas où; au moins je l'ignorois alors. Cet empressement de *Velutelli* à m'enlever presque toujours mon Ami, m'inquiéta. Je craignis qu'il ne le menât chez quelqu'une de ces Femmes, qui possédant par un long usage tous les rafinemens de la coquetterie, font soupirer quelquefois un homme qui ne les connoît pas, après des bontés dont elles accablent ceux qui ne sont point les dupes de leurs dehors affectés. Je connoissois *Velutelli* d'un caractère assez méchant pour s'amuser du spectacle d'un jeune homme franc & ingénu livré aux tracasseries d'une Coquette. J'avois peur qu'on ne gâtât l'esprit de mon Ami; & je me hazardois quelquefois à le questionner sur les amusemens qu'il prenoit dans la journée. Mais il me disoit qu'il ne m'apprendroit jamais aucune de ses démarches, que je ne lui eusse appris ce qui me rendoit rêveur. Je ne convenois point du fait, ou si je laissois échapper à demi quelque aveu, je prétendois qu'il fût le premier à s'ouvrir; ce qui

au

au fond n'étoit pas raiſonnable. Là-deſſus nous nous faiſions des reproches de notre peu de confiance ; & nous nous obſtinames ainſi, par une ſorte de délicateſſe fort mal entenduë, à nous cacher réciproquement le ſecret de nos cœurs.

Mes viſites n'étoient plus fréquentes chez la *Vizani*, mais j'y allois encore ſouvent. Je prenois toujours la précaution de m'informer à la porte de la ruë s'il y avoit du monde, & je me gardois bien d'entrer lorſqu'on me diſoit qu'il n'y avoit perſonne. Un ſoir que l'Aſſemblée étoit fort nombreuſe, je fus ſurpris en y entrant de n'y point voir la Maîtreſſe du logis. On me dit que tourmentée de la migraine, elle s'étoit retirée, & je me ſentis troubler à cette nouvelle. Je ne pouvois me diſpenſer d'aller m'informer moi-même de ſa ſanté. Peut-être la trouverai-je ſeule, me dis-je, & j'en friſſonnai de peur. Mais je fus un peu raſſuré ; car on me dit, ſans que je m'en informaſſe, qu'elle ne recevoit point de viſites. Je n'étois pas encore bien revenu de ma crainte, qu'une Fille de chambre vint me dire à l'oreille que ſa

ſa Maîtreſſe vouloit me parler. Je fus interdit à ces mots, ſurtout après ce qu'on venoit de me dire. Je ſuivis cette fille; & arrivé à la porte de ſa chambre, je tremblai en y arrivant. Mais je fus encore bien plus ſaiſi de crainte, en voyant mon introductrice qui ſe retira.

Madame qui étoit à demi couchée ſur un canapé, & qui avoit la tête nonchalamment appuyée ſur des couſſins, s'amuſoit à careſſer un petit chien, qui prenoit la liberté d'allonger ſa patte ſur une gorge, qu'on avoit voilée à moitié, par une modeſtie qui n'eſt pas toujours une marque de pudeur. A l'air aſſuré dont ce petit barbet prenoit tant de hardieſſe, on eût dit qu'il eût été inſtruit à ce joli manége.

Un deshabillé noble & galant ornoit les charmes de Madame, & une coiffure négligemment nouée d'un déſeſpoir couleur de roſe, lui donnoit un air tendre. Je crois avoir dit ailleurs que le teint de cette Dame étoit peu uni. J'ajouterai ici par une remarque néceſſaire, qu'il étoit naturellement olivâtre. Mais ce ſoir là elle avoit un teint blanc & rouge, qui éblouïſſoit à la clarté des bougies.

gies. C'eſt ainſi même qu'il lui plaiſoit de l'avoir ſouvent. La Fille de chambre ne m'avoit point donné de chaiſe, & décontenancé comme j'étois, je ne ſongeois point à en prendre. Mais Madame me regardant fixement, me dit de m'aſſeoir auprès d'elle ſur le canapé. Je baiſſai les yeux, & j'obéis.

A meſure que je me mettois dans l'eſprit qu'on en viendroit bientôt à une explication, je me ſentois plus troublé; & la *Vizani*, qui s'apperçut aiſément de mon embarras, s'obſtina par méchanceté à me laiſſer parler le premier. Enfin je m'y déterminai, & je lui demandai d'une voix tremblante ſi le mal de tête l'incommodoit encore beaucoup? Non, Monſieur, je n'en ſuis pas incommodée; & vous pouvez me parler auſſi longtems qu'il vous plaira, me répondit-elle. Cette réponſe me glaça, & bien loin de pouvoir profiter de l'obligeante permiſſion que Madame m'accordoit, je n'aurois pas eu dans ce moment la force de parler, quand j'en aurois eu l'envie. Mais enfin il fallut bien qu'elle ajoutât une nouvelle grace à celle qu'elle venoit de me faire, & qu'elle prit ſur elle tout

le

le soin d'en venir à cette cruelle explication, que je redoutois si fort.

Il me paroit, Monsieur, me dit-elle, que vous ne vous fiez pas à ce que je vous ai dit. J'ai lieu de penser, au silence que vous gardez, quoique je vous aye permis de le rompre, que vous voulez sans doute que je sois bien malade. Mais pour vous désabuser, je vai vous parler moi-même, & longtems; bien convaincue, que je n'ai pas besoin de vous recommander de ne me point interrompre. Je crois que vous daignerez au moins me regarder, ajoûta-t-elle, en voyant que je baissois les yeux encore plus modestement.

Tout ce que je pourrois dire, n'exprimeroit jamais le désordre où ces paroles me plongérent. Le folâtre barbet, quoique si bien appris, ignorant cependant lors qu'il falloit qu'il mit fin à son badinage, ne cessoit point de jouer de ses petites pattes. Madame le frappa, & quoique doucement, le barbet se sauva dans mes bras; & ce fut sur lui que je fixai mes yeux. La *Vizani* laissant échaper un soupir, & prenant un ton doux, me parla dans ces termes:

Je

Je ne vous cacherai point que je n'ai feint une indiſpoſition, que pour vous entretenir en particulier, & pour avoir une explication avec vous; bien aſſurée cependant, que vous l'avez déja compris ſans l'aveu que je vous en fais. Mais quand même j'aurois pû vous en impoſer, c'eſt à quoi je ne me ſerois jamais déterminée, car je hais trop l'artifice. Vous vous ſouvenez ſans doute de ce qui ſe paſſa entre nous au Bal du Duc de Mantoue, & je n'ai pas beſoin à mon tour de votre aveu, votre embarras me le prouve aſſez. Une Femme verſée dans l'art de plaire, fine, diſſimulée, qui connoit tous les reſſorts qui font agir votre Sexe, une Coquette enfin, auroit ſû vous mener vous-même, & malgré vous-même, ſans qu'elle parût s'y intéreſſer, à lui expliquer les raiſons de la conduite étrange que vous avez tenue depuis ce tems-là. Pour moi, auſſi naïve dans mes démarches que dans leur cauſe, je n'ai d'autre reſſource, que de m'expliquer moi-même avec vous, & avec toute la ſincérité qu'exige la droiture de mon caractére. Je vous fais aſſez connoitre que les ſentimens que je vous témoignai par l'inno-

l'innocent ſtratagême de la boëte à miroir, ne ſont point diminués. Que ſert-il enfin que je ménage les termes, lors que je ne puis ménager mon amour? Je vous aime, cher *Barbarigo*, & malgré l'inégalité de votre humeur, je vous aime plus que jamais.

Ce n'eſt pas tout, Monſieur, continua-t-elle en prenant bruſquement le petit chien, à qui je prêtois apparemment trop d'attention. Ma paſſion a ſon commencement au-delà du terme que vous vous êtes ſans doute figuré. Vous ne ſauriez l'avoir fixé qu'au tems que mes yeux vous parlérent d'amour pour la premiére fois; ce fut lors qu'accompagnée de ma Mére, dont je me ſuis enfin ſéparée, je vous rencontrai dans le bois près de Padoue. Mais je vous aimois déja longtems auparavant, & dans un tems où je n'avois point à rougir de ma foibleſſe, puiſqu'on ne m'avoit pas encore ſacrifiée à l'engagement qui me lie aujourd'hui, & qui fait le malheur de ma vie. Je ne ſuis plus, à la vérité, le joüet des caprices de mon mari. Je ne me vois plus confinée avec ſa triſte figure dans la ſolitude d'un ancien Château. J'ai une

liberté entiére, & il a enfin changé de conduite. Mais il faudroit aussi qu'il eût changé de visage, de maintien, & de façons. Vieux, grossier, sot & brutal, je ne pourrai jamais que le haïr: quoiqu'au vrai, jeune, poli, spirituel, & gracieux, je n'aurois jamais pû que l'estimer, puis-qu'avant que je le connusse vous régniez déja dans mon cœur. Ce n'est point qu'en éloignant l'époque du commencement de ma passion, qu'en rendant ainsi ces premiers feux légitimes, je veuille affoiblir la honte de l'état de foiblesse où je me vois entraînée. Forcée par mes Parens à former l'union funeste qui m'engage, je devois arrèter le cours d'une passion trop opposée à mon devoir. Je ne l'ai point fait. Il n'y a pas même d'apparence que je puisse jamais y réussir. Je n'en jetterai point la faute sur la fatalité de ma destinée. Je connois trop toute l'absurdité d'une pareille défaite. Mais quoi qu'il en soit, j'avouerai cependant, que plus j'ai fait d'efforts pour étouffer mon amour, plus il a pris d'empire. Vous sentez bien que ce qui arriva entre nous au Bal du Duc de Mantouë, ne fit que rendre plus vio-

lent un amour, qui avoit été nourri parmi les charmes attendriſſans d'une ſolitude champêtre. Par la facilité dont je vous découvris ma foibleſſe, vous dûtes vous appercevoir de tout le pouvoir que vous aviez ſur mon cœur.

Mais quel caprice, continua-t-elle, en tournant vers moi des yeux qui ſe rempliſſoient de larmes, vous engagea à feindre de la tendreſſe pour moi? Car enfin le ſoin que vous avez pris pendant trois mois d'éviter de nous trouver ſeuls, m'a fait aſſez connoître que vos tranſports n'avoient été qu'une impoſture. Il n'eſt pas poſſible que la timidité ait pu vous inſpirer tant de précaution. Ce que vous avez dû lire cent fois dans mes yeux, vous auroit ſans doute raſſuré. Quel plaiſir barbare avez-vous pu goûter à tromper une Femme qui vous ouvroit ſon cœur avec tant de ſincérité? Plus je cherche de raiſons pour vous juſtifier dans mon eſprit, & moins j'en puis trouver.

Quoi qu'il en ſoit, pourſuivit-elle en me prenant par la main & cherchant à rencontrer mes yeux, je vous pardonne tous les maux que vous m'avez faits.

Pour

Pour toute récompense de l'amour que j'ai pour vous, & que vous ne méritez pas, je vous prie de me faire un aveu ingénu de ce qui a pu vous engager à feindre avec moi. Me refuserez-vous, *Barbarigo*, cette légére consolation?

Je fus si pénétré des larmes de la *Vizani*, & du ton tragique dont elle m'avoit parlé, que je me voulus du mal de faire le malheur d'une femme qui m'aimoit si tendrement. Je me déterminai à ne point la tromper & à lui faire un aveu sincère de ce qui se passoit dans mon cœur. J'avois trouvé tant de franchise dans tout ce qu'elle m'avoit dit, que j'aurois cru blesser le caractère d'honnête homme, si je ne lui avois répondu de même. J'étois trop jeune pour savoir, que souvent une Femme qui fait un grand étalage de sincérité & de candeur, n'est justement paitrie que de ruses & de fourberies. Je me serois cependant trompé dans cette occasion, si j'avois pensé de la sorte. Je puis assurer que la *Vizani* m'avoit parlé de cœur, & naïvement.

Je me jettai donc à ses genoux. Je lui demandai pardon de l'outrage que

j'allois faire à ses charmes, en lui avouant à elle-même que j'aimois une personne; & m'excusant sur les ordres qu'elle m'avoit donnés de lui parler ingénûment, je lui racontai tout du long ce qui m'étoit arrivé le matin du jour même que le Duc de Mantouë avoit donné sa Fête; comment j'avois été frappé des charmes d'une jeune Inconnuë, que je l'avois prise dans le Bal pour cette Inconnuë, & qu'elle pouvoit elle-même comprendre aisément ce qui avoit causé nôtre méprise. Enfin j'achevai tout ce beau tissu d'impertinences, (car ce ne pouvoit être que des impertinences pour une Femme qui aime) en avoüant avec une naïveté incomparable, que, quoique je n'eusse encore pu trouver cette jeune Beauté, & que je n'eusse même aucune espérance de la rencontrer jamais, je l'adorerois toujours; son image étant trop profondément gravée dans mon cœur.

Mais quelle surprise, lorsque je vis la *Vizani* qui à ces mots fit un grand éclat de rire! Je fus si étourdi de voir une Femme, qui les yeux encore mouillés de larmes par un sentiment d'amour

&

& de triſteſſe, rioit de tout ſon cœur, que je reſtai ſans mouvement dans la poſture où j'étois.

Quoi! me dit-elle, après avoir bien ri de la meilleure grace du monde, & m'obligeant de me lever, un fantôme qui n'eſt plus que dans votre imagination, l'a emporté pendant trois mois ſur un objet réel? Et ce qui eſt encore plus comique, vous l'adorerez toujours? dites-vous. Je ne déſeſpére point, reprit-elle d'un ton moqueur, qu'armé d'une lance, d'une cuiraſſe, & d'un caſque, & monté ſur quelque nouveau *Bucephale*, vous n'alliez bien-tôt remplir les bois & les vallons de vos tendres gémiſſemens.

Je m'aperçus dans cet inſtant de l'imprudence que j'avois eue de me confier trop ouvertement à la *Vizani*. Ah! Madame, m'écriai-je, je le vois bien; je ſuis perdu: tout Veniſe va bien-tôt en être informé.... Non, interrompit-elle en prenant un air ſérieux; ne craignez rien; votre ſoupçon même m'offenſe. Vous apprendrez par l'expérience, que l'indiſcrétion n'eſt pas toujours une foibleſſe attachée à notre Sexe. Je ne

vous conseillerois point de faire une pareille confidence à un ami, & surtout à un *Velutelli.* Vous seriez peut-être sacrifié par le plaisir qu'il auroit de lâcher quelques bons mots sur une avanture aussi divertissante. Mais j'exige de vous une complaisance, que la bienséance ne vous permet point de me refuser, puisque je vous en prie. Voyons-nous souvent, & sur-tout ne soyez plus si effrayé de vous trouver seul avec moi. Je me divertirois de toute autre personne, continua-t-elle, qui m'offriroit un ridicule aussi plaisant que le votre. Mais l'amour que j'ai pour vous & que rien au monde ne sauroit diminuer, m'inspire d'autres sentimens. Votre état, je dirois presque de folie, me fait compassion. Pardonnez si je suis un peu trop sincère. Je veux voir, tant pour votre intérêt que pour le mien, si ce fantôme pourra tenir contre le peu de charmes sensibles & réels que la nature m'a donnés. Hélas! poursuivit-elle en soupirant, je ne sens que trop que vous serez bientôt vengé de la plaisanterie que j'ai faite sur votre compte; & je ne sai s'il est plus ridicule à vous, d'aimer une idée de votre imagi-

imagination, qu'il ne le ſera à moi, d'en être jalouſe. Je me figurerai toutes les fois que vous vous trouverez ſeul, que je vous abandonne à ma rivale. Je ne vous laiſſerai donc à vous-même que le moins qu'il me ſera poſſible. Je vous attens demain à diner. Nous irons le ſoir à la Comédie. C'eſt la *Griſelda* qu'on jouë. Cette Piéce * eſt trop intéreſſante pour la manquer.

Je

* Le ſujet de cette Comédie a été tiré d'une des Cent Nouvelles de *Boccace*, & cette Nouvelle eſt fondée ſur l'Hiſtoire. *Gualtiero*, Comte d'Italie, allant à la Chaſſe, fut épris de la beauté d'une Bergére, nommée *Griſelda*, & il l'épouſa. Les Grands de la Cour & les Peuples murmurérent du choix qu'il avoit fait. Il voulut faire connoître à ſes ſujets que la perſonne, qu'il avoit élevée au Trône, méritoit cet honneur. Il répudia ſon Epouſe, & la fit paſſer de l'éclat de la grandeur à l'obſcurité de ſon premier état. Il l'accabla même de maux encore plus ſenſibles. Il la fit ſervir dans ſa Cour aux emplois les plus vils. Il fit ſemblant de s'attacher à un autre objet, & ne négligea rien pour la tourmenter de toute façon. *Griſelda* témoigna toujours tant de ſoumiſſion aux ordres de ſon Souverain, tant de tendreſſe pour ſon Epoux, malgré tout ce qu'il lui faiſoit ſouffrir, tant de fermeté dans

 tous

Je lui promis tout ce qu'elle voulut. Je n'avois garde de lui rien refuser. Mais j'étois bien irrité contre moi-même en réfléchissant à quelle gêne je m'étois livré par mon imprudence. Malgré tout le ridicule que la *Vizani* avoit prétendu jetter sur ma passion, je n'étois pas moins occupé de mon inconnuë. J'attendis enfin qu'on me donnât congé. J'allai

tous ses malheurs, que les sujets murmurérent pour lors de la cruauté de *Gualtiero*, & admirérent la vertu de *Griselda*. Le Comte qui ressentoit en secret tous les maux qu'il faisoit souffrir à une personne qu'il aimoit, ne pouvant plus soutenir le cruel personnage qu'il s'étoit cru obligé de jouer, il reprocha enfin à ses sujets la témérité qu'ils avoient eue de désaprouver son choix. Il les fit convenir que cette Bergére méritoit bien tous les honneurs de la Souveraineté, puisqu'elle renfermoit dans son cœur autant de sentimens & de vertu que la plus grande Princesse en pût faire éclater. Il fit remonter *Griselda* sur le Trône dans un jour solennel, à la vue des Grands de la Cour & du Peuple, qui par des marques d'une joye la plus sensible rendirent des hommages sincéres à leur Souveraine ; & rien ne troubla plus les plaisirs du Comte, ni le bonheur de son Epouse. L'Auteur Italien ne s'étant pas trop assujetti aux règles du Théatre, repré-

lai au logis, & en y entrant je passai dans l'Appartement de *Salviati*. Je le trouvai si plongé dans la rêverie, qu'il ne s'aperçut de mon arrivée que lors que je fus auprès de lui. J'employai tout ce que l'amitié peut suggérer de plus tendre, pour sçavoir ce qui le rendoit si rêveur. Il étoit dans une de ces situations de langueur où le cœur souffre de ne point s'épancher; & après quelque légère résistance, il m'avoua enfin qu'une passion la plus vive, à laquelle la raison

représente dans la Piéce presque toute la vie de *Griselda*. On la voit Bergère, ensuite Souveraine, puis retombée dans son premier état, & poursuivie par l'amour & par les menaces d'un Seigneur de la Cour, qui la croit réellement abandonnée de *Gualtiero*. *Griselda* toûjours soumise à son Souverain, lors qu'il ne s'agit que de la faire passer de malheur en malheur, & toûjours constante dans son amour, choisit plutôt la mort, que d'épouser ce même Seigneur qui l'aime, & à qui *Gualtiero* lui ordonne de donner la main. *Gualtiero* enfin la fait remonter sur le Thrône, & la Piéce finit dans la joye. Tout ceci ne se passe que dans vingt-quatre heures; & quoique la vraisemblance soit si peu gardée, la Piéce n'en est pas moins intéressante.

ſon s'oppoſoit., & avec juſtice, le tourmentoit.

Cet aveu me rendit encore plus inquiet pour *Salviati.* Je crus entrevoir dans ces mots ce que j'avois redouté de la part de *Velutelli*; & je craignis que mon Ami ne fût livré aux intrigues de quelque Femme ruſée. Je lui dis là-deſſus mon ſentiment. Hélas! plût au Ciel, me répondit-il, que j'aimaſſe une Coquette, une Prude, ou une Dévote! je pourrois eſpérer une fin à mes maux, & je n'en prévois point dans la conjoncture où je me trouve. Je fus étonné d'un ſouhait ſi bizarre. Je pris encore plus à cœur les inquiétudes d'un Ami, que j'avois tant de ſujets d'aimer; & j'eſſayai de l'engager à s'ouvrir entiérement à moi, en me déclarant l'objet de ſa paſſion. Il héſita pluſieurs fois. Mais il m'obligea enfin, malgré toutes les inſtances que je pus faire, de paſſer dans mon Apartement, en me promettant qu'il me feroit le lendemain la confidence entiére.

Je me retirai fort inquiet de ſavoir ce qui pouvoit l'engager à différer ainſi ſa confidence, chagrin d'ailleurs de ce que

je

je ferois obligé d'aller le lendemain dîner chez la *Vizani*, & de passer avec elle tout le reste du jour & la soirée. Mon Inconnue vint encore me troubler parmi toutes ces pensées. Elle ne fut pas la plus mal partagée dans mon esprit. Il étoit naturel que toute autre idée disparût à l'approche de celle-ci ; ce qui ne manqua point d'arriver.

Quoique je passasse de bonne heure le lendemain dans l'Appartement de *Salviati*, je ne l'y trouvai point. On me dit qu'il étoit sorti. J'en fus surpris, & je ne sus qu'en penser.

L'heure du dîner arriva. Il falut se transporter chez la *Vizani*, où je trouvai son Mari & grande Compagnie. On se mit à table. Malgré toutes les personnes qui obsédoient la *Vizani*, elle trouva moyen de me faire sentir qu'elle ne s'occupoit que de moi. Comment est-ce que je répondis à tant de bontés? c'est ce que j'ignore moi-même. On n'a jamais été plus embarrassé de sa personne que je l'étois de la mienne.

Le Mari de la *Vizani* étoit près de moi. On sait déja qu'au Bal du Duc de Mantoüe il m'avoit trouvé de son

goût. Il renouvella dans cette occasion si favorable tous les sentimens d'estime qu'il avoit pour moi. Je fus pendant tout le dîner l'éternel objet de ses louanges, & après le dîner il ne me quitta point. Tout le monde disparut peu à peu ; & j'eus seul l'avantage d'être le mortel fortuné, avec qui il voulut épuiser les points les plus intéressants des nouvelles, de la pluye, du beau tems, de la politique & de la chicane. Après quoi il s'en alla fort content de mon érudition. Il avoit bien raison de l'être ; car dans plusieurs heures que nous restâmes ensemble, je ne dis tout au plus que cinq ou six mots ; & son admiration retomboit sur lui-même.

Je restai seul avec la *Vizani*. Ce fut d'abord pour moi un nouveau genre de supplice. Mais elle étala à mes yeux tant de charmes, je trouvai dans ses discours tant de naïveté & de tendresse, sa passion me parut si vive & si sincère, que j'en fus ému. Comme elle s'apperçut que ses appas & son amour faisoient quelque impression dans mon cœur, ses graces en devinrent plus touchantes, & je m'en sentis plus attendri. L'heure de la

Comédie

Comédie s'étant approchée, nous y allâmes; cette Belle se parant toûjours de nouveaux charmes, à mesure qu'elle gagnoit sur mon ame; & moi devenant plus sensible, à mesure qu'elle devenoit plus ravissante.

A peine fumes-nous placés dans une loge, que la toile se leva. On vit *Griselda* entourée de ses moutons & endormie sur l'herbe, & *Gualtiero* qui contemploit ses charmes. Mais que devins-je, lors qu'en examinant la beauté de la jeune Actrice, qui représentoit *Griselda*, je vis que c'étoit mon Inconnue! Elle ouvrit les yeux; je reconnus en eux cet éclat doux & modeste, qui m'avoit si vivement frappé. J'appris par deux Dames qui étoient dans une loge à côté de la nôtre, & qui ne cessoient point de parler ensemble, que cette jeune Actrice * paroissoit pour la premiére fois, qu'elle étoit la fille de *Riccoboni* †, qu'elle s'appel-

* Ce n'est point l'usage en Italie de mettre sur les Affiches les Acteurs ni les Actrices qui paroissent pour la premiére fois.

† Cette *Valerie* étoit de la même Famille que le fameux *Riccoboni*, mieux connu sous le

s'appelloit *Valerie*, & qu'elle étoit auſſi ſage que belle.

Si je voulois décrire tout ce que je reſſentis dans ce moment, je ne pourrois ſûrement pas y réuſſir. On peut juger de l'excès de ma ſurpriſe & de ma joye, en reconnoiſſant cette jeune inconnue, que j'avois cherchée ſi longtems, & que j'avois déſeſpéré de pouvoir jamais trouver. Mais de quel étonnement devois-je être ſaiſi de la voir ſur un Théatre, moi qui m'étois figuré que ce ne pouvoit être qu'une perſonne de naiſſance ? Idée cependant bien ſotte de ma part ; comme ſi la nature n'étoit obligée de répandre ſes faveurs que ſur des perſon-

le nom de *Lelio*, & qui eſt à Paris. J'ignore s'il y a à préſent en Italie & à Veniſe quelque rejetton de cette Famille. Mais ce que je ſai à n'en point douter, c'eſt que les *Riccoboni* ont toujours été eſtimés & admirés en Italie de tout le monde. Quelque perſonne que ce pût être, s'eſt toûjours fait un plaiſir de les recevoir, & même de les aller voir chez eux. Ils étoient ſi aimés à Veniſe, où la Nobleſſe en général eſt d'une hauteur inſupportable, qu'il n'y avoit point de Noble qui ne fût charmé de les avoir à ſa table.

perſonnes de qualité. Elle ſe leva. L'air, la taille, le port, les graces, tout enfin me confirma que *Valerie* étoit mon inconnue.

On n'a jamais vû un rolle mieux aſſorti. Cette noble modeſtie, qu'il étoit néceſſaire qu'on remarquât dans l'air, dans la contenance, dans la démarche de *Griſelda*, éclatoit ſi naïvement ſur le viſage & dans les geſtes de *Valerie*, qu'il ſuffiſoit de la voir, pour être déja diſpoſé à approuver l'amour qu'une auſſi aimable Bergère faiſoit naître dans le cœur de *Gualtiero*. Son jeu étoit naturel; le ſon de ſa voix étoit doux & inſinuant. Lors qu'elle parloit, le ſilence régnoit de toute part. Ceſſoit-elle de parler? tous les Spectateurs frappoient des mains; & à peine ouvroit-elle la bouche, que le bruit s'appaiſoit au même inſtant.

Lors qu'elle rentroit, on n'entendoit de tout côté que des louanges ſur la nouvelle Actrice. Les uns admiroient ſon jeu, & ceux-ci me faiſoient tant de plaiſir, qu'il me ſembloit que je duſſe leur en être obligé. D'autres s'écrioient ſur ſa beauté. Je jettois incontinent les yeux ſur eux; & ſi j'y voyois quelque jeune homme & qu'il me parût aimable, j'étois

tois inquiet, troublé, & je ne me ſentois point du tout porté à lui vouloir du bien.

J'étois vivement pénétré de tous les événemens qui arrivoient à *Griſelda*, comme s'ils euſſent été réels. Lors que *Gualtiero* l'épouſoit & la faiſoit monter ſur le Thrône, j'étois jaloux de ſon bonheur. Je déteſtois ſa barbarie; je le haïſſois, lors qu'il la tourmentoit par tant de cruelles épreuves; je me ſentois animé de fureur contre *Ramiro*, lors que dans la Piéce il tente de ſéduire *Griſelda*, qu'il croit abandonnée de *Gualtiero*. Je frémiſſois d'horreur, lors qu'il veut l'intimider par des menaces. J'éprouvois ainſi la confuſion la plus bizarre de la réalité des événemens de l'Hiſtoire avec la fiction du Théatre, de *Griſelda* avec *Valerie*; & cette confuſion de penſées tenoit mon cœur dans une agitation continuelle.

La *Vizani* cherchoit de tems en tems à me diſtraire. Elle remarquoit ſans doute l'attention exceſſive que je prêtois à la Piéce; & les divers changemens qui s'étoient faits ſur mon viſage. Elle s'étoit apperçue de ma langueur lors que

Valerie

Valerie n'étoit pas fur le Théatre, & de mon avidité à la regarder lors qu'elle paroiffoit. Mais à peine pouvoit-elle à chaque Acte arracher de moi quelques monofillabes. Il n'y avoit plus ni confidération ni politique, qui pût m'empêcher de penfer à *Valerie*. Uniquement occupé d'elle, je ne me fouvenois prefque pas que j'étois avec la *Vizani*.

La Piéce finit, & le charme, pour ainfi dire, du Spectacle ayant ceffé, d'autres réfléxions fuccédérent dans mon efprit. Je vins à penfer que cet objet, à qui je me livrois avec tant d'ardeur, n'étoit enfin qu'une Comédienne. Ce nom auroit pû réveiller en moi quelques efpérances; mais j'avois à faire à un prodige encore inouï. Il falloit, pour mon malheur, non feulement que je trouvaffe à Venife cette naïve innocence, cette aimable fageffe, qualités que je croyois abfolument impoffible d'y trouver, mais que je les rencontraffe réunies dans une perfonne, en qui il ne fembloit pas même naturel qu'on dût les imaginer. J'en avois été affez convaincu, il y avoit quelque tems, par la converfation que j'avois entendue dans le bois. Mais en

cas

cas que j'en eusse eu quelque doute; il auroit été bientôt détruit, par ce que j'avois appris de ces deux impitoyables causeuses, qui étoient à côté de nôtre loge. On peut se fier à de pareils témoignages; ils ne sont dûs qu'à la force de la vérité. Je sentois d'ailleurs que sans ce charme, qui me rendoit *Valerie* plus estimable, je l'aurois moins aimée. Ainsi j'aurois voulu qu'elle fût sage, & qu'elle ne le fût pas; & pour bien dire, j'ignorois ce que j'aurois voulu.

Il n'étoit pas question de penser au Mariage. Je savois trop ce que je devois à ma naissance, à mon rang, à ma Patrie. Pour toute conclusion, je sentois bien que l'expédient le plus convenable pour mon repos & pour mon honneur, étoit de chercher à étouffer une passion dont je ne pouvois prévoir que des suites fâcheuses. Je m'arrêtai à cette pensée; & je crus que je n'avois qu'à le vouloir, pour la mettre aisément en pratique.

Nous restâmes quelque tems dans la loge, pour laisser passer la foule. La *Vizani*, à qui j'avois donné sans doute grand sujet de rêver, imitoit ma taciturnité.

Cepen-

Cependant elle rompit le ſilence tout-à-coup, pour me demander comment j'avois trouvé la Comédie? Bien intéreſſante, lui repondis-je. Et la nouvelle Actrice? repartit-elle d'un ton railleur. Je fus troublé à cette queſtion, & ſurtout à l'air dont on me l'avoit faite. Je m'aperçus de la faute dans laquelle j'étois tombé, de n'avoir pas ſû me contraindre un peu. Je voulus la reparer, & je m'y pris en jeune homme ſans expérience. Je feignis d'être étonné que la *Vizani* me fît une pareille queſtion, & d'être piqué qu'elle ſoupçonnât qu'une Comédienne eût pû faire quelque impreſſion ſur moi. Ce dépit me réjouït fort, dit-elle. Qui auroit jamais imaginé, ajouta-t-elle en ſe levant, qu'en vous demandant ſimplement comment vous aviez trouvé la nouvelle Actrice, on voulût par-là vous reprocher d'être épris de ſes charmes? En achevant ces mots elle me regarda fixement. Je rougis malgré moi; & nous ſortimes de la loge, elle en ſouriant d'un air malin, & moi m'étudiant à cacher ce qui ne paroiſſoit que trop par ma contenance ridicule.

Je me trouvai encore bien plus embarraſſé,

barrassé, lors qu'en passant dans une allée des loges nous rencontrâmes *Valerie* & cette même Dame que j'avois vûe avec elle dans le bois. Elle tenoit *Valerie* par la main ; & en s'approchant de la *Vizani*, elle vint l'embrasser comme une personne qu'elle connoissoit depuis longtems, & lui présenta *Valerie*, en la recommandant aussi à sa protection. Je ne pouvois comprendre, comment il étoit arrivé, que me trouvant si souvent chez la *Vizani*, je n'y eusse point rencontré cette Dame, qui paroissoit si fort de ses Amies. Mais par des reproches fades & ennuyeux, qu'elles se firent réciproquement, de ne s'être point vûës depuis un siécle, je compris que cette Dame haïssant le jeu n'avoit point été voir la *Vizani*, chez qui il falloit toujours avoir les cartes à la main.

Ma résolution s'évanouït bientôt en revoyant *Valerie*, & me trouvant plus à portée de contempler ses charmes. Je ne sai ce que mes yeux lui dirent ; mais elle détourna les siens en rougissant un peu, & paroissant interdite de me voir. La Dame sourit en me voyant. La *Vizani* remarqua ce souris & me regarda.

Ainsi

Ainſi de quelque côté que je tournaſſe les yeux, je ne trouvois que des ſujets à augmenter mon embarras.

J'appris quelques inſtans après, que cette Dame étoit la Comteſſe *Toricelli* de Ferrare; que certaines avantures, qu'il ſeroit inutile d'enchaſſer dans mon Hiſtoire, puis qu'elles ne ſont point de mon ſujet, l'avoient obligée de ſe réfugier à Veniſe; qu'elle demeuroit dans la même maiſon où *Riccoboni* étoit logé avec ſa Famille; qu'elle avoit pris en amitié *Valerie*, & qu'elle la menoit ſouvent à une petite Maiſon de Plaiſance, qu'elle avoit louée près de la Brent †.

De la façon dont je m'y étois pris, il n'étoit pas ſurprenant que je ne les euſſe point trouvées ni l'une ni l'autre; & j'aurois encore parcouru cent fois les Hôtels garnis, que je n'aurois pas plus avancé. Je m'étois ſi bien mis dans l'eſprit, que mon Inconnue devoit être une perſonne de condition, qu'il ne me ſeroit jamais venu dans la penſée de la chercher parmi des Comédiennes, eſpèce de gens que je ne voyois jamais que ſur le Théatre. La

† C'eſt une Riviére.

La *Toricelli* nous invita à ſouper, & nous entrâmes dans ſa Gondole. La *Vizani* ſe mit auprès de la Comteſſe ; lors qu'il y a un ſiécle qu'on ne s'eſt vû, on a beaucoup de choſes à ſe dire ; auſſi la converſation ne tarit-elle point de leur côté, & leurs paroles ſe ſuivirent toujours avec une rapidité étonnante. La même raiſon auroit dû m'inſpirer à moi, qui avois le bonheur d'être auprès de *Valerie*, une même volubilité de langue. Et ſi quelques mois font un ſiécle en termes de politeſſe, un peu fade à la vérité, mais n'importe, que feront-ils en amour ? Il eſt vrai que j'aurois eu cent choſes à lui dire, & qu'elles venoient en foule dans mon imagination ; mais pour les mettre au jour, c'eſt ce que je ne pus jamais. A peine eus-je le courage d'arranger quelques mots, pour lui faire un compliment ſur l'heureux ſuccès de ſon début. Encore ne le fis-je qu'en bégayant un peu. Car la *Vizani*, qui n'étoit pas contente de parler de la langue, & qui vouloit encore parler des yeux, me regarda, me fit baiſſer les miens, & déconcerta mon compliment.

Nous arrivâmes au logis de la Comteſſe.

teſſe. Je deſcendis auſſi-tôt de la Gondole pour donner le bras à ces Dames. La *Vizani* qui paſſa la premiére, me regarda avec des yeux remplis de colère. Je frémis en réfléchiſſant, à combien de tracaſſeries j'allois être expoſé par la jalouſie de cette Femme.

La *Toricelli* vint enſuite. En s'appuyant ſur mon bras, elle me ſourit d'un air malin, & me regarda d'une façon à me faire comprendre qu'elle démèloit les ſentimens de la *Vizani*. Je lui répondis par deux regards; l'un qui lui exprima tout le chagrin que de pareils ſentimens me cauſoient; l'autre, qui lui témoigna toute la joie que je reſſentois de l'avoir rencontrée avec ſon aimable Compagne.

Valerie vint après. À ſon approche, & en ſongeant qu'une de ſes mains alloit s'appuyer ſur une des miennes, je me ſentis ſaiſi d'une émotion qui me fit trembler. Je lui préſentai mon bras. Elle rougit; & me remerciant d'un air modeſte & gracieux, elle voulut ſe mettre en devoir de deſcendre, ſans que je lui prêtaſſe aucun ſecours. Mais ayant réitéré mes inſtances pour qu'elle acceptât mon

mon bras, elle poſa doucement ſa main ſur la mienne, & deſcendit légérement.

Ce fut un bonheur pour moi qu'elle fût naturellement légére. Car, en vérité, ému & tremblant comme je l'étois, je doute fort que je l'euſſe pû ſoutenir, pour peu qu'elle ſe fût appuyée ſur moi.

Il ne faut donc pas s'étonner s'il eſt arrivé quelquefois, qu'une jolie perſonne, quoique ſoutenue par le bras de quelque Cavalier, & ſe confiant trop à un pareil ſecours, ſoit tombée, ou qu'elle ſe ſoit donnée une entorſe. Moins jolie & moins aimable, elle auroit été plus en ſûreté; & ce ſont de ces malheurs que toute Femme de ſoixante ans ne doit plus craindre.

La politeſſe exigeoit que j'offriſſe le bras à la *Vizani* & à la *Toricelli* pour monter les eſcaliers. Mais près de *Valerie*, & hors de moi-même par le plaiſir de ſentir ſa main qui étoit poſée ſur la mienne, je n'aurois point ſongé à mon devoir, ſi elle n'eût retiré ſa main, & qu'elle ne m'eût par-là fait remarquer l'égarement où j'étois.

Je courus préſenter une main à la *Vizani*, qui la reçût d'un air dépité, & l'autre

tre à la *Toricelli* qui l'accepta en souriant.

LIVRE CINQUIEME.

NOus montâmes dans une salle, où nous trouvâmes beaucoup de monde, & le pére & la mére de *Valerie*. J'avois vû plusieurs fois le pére de *Valerie* sur le Théatre; & ce soir même j'avois été très-content de son jeu, qui étoit noble & naturel. Ce Comédien, qu'on appelloit communément *Cintio*, qui étoit son nom de Théatre, n'avoit ni l'air ni les maniéres de son métier; & tout homme, qui ne l'auroit point connu, ne se seroit jamais avisé de le prendre pour ce qu'il étoit. Une phisionomie fort distinguée, soutenue par une figure agréable, prévenoit en sa faveur : je liai d'abord conversation avec lui, & je trouvai qu'il pensoit aussi juste, qu'il s'exprimoit avec noblesse. On ne pouvoit le voir, lui parler, ni l'entendre, sans savoir mauvais gré à la fortune de l'avoir obligé à embrasser une profession si peu

aſſortie à ſon mérite. Cette réflexion m'occupa d'autant plus, qu'au moment que je lui parlois, je vis entrer *Velutelli*, avec cet air fat & impérieux, & cette contenance guindée, qui ne le quittoient jamais. Je me dis à l'inſtant, La nature ne s'eſt-elle pas trompée en formant ces deux hommes? N'auroit-elle pas agi avec plus de raiſon, en formant de *Velutelli* un *Cintio*, & de *Cintio* un *Velutelli*?

La mére de *Valerie* étoit d'un caractére bien oppoſé à celui de ſon Epoux. Comédienne, & Comédienne auſſi ridicule dans la chambre que ſur le Théatre, tous ſes geſtes étoient forcés, & ſes minauderies indécentes. Il ne falloit que la voir, pour juger que ſes raiſonnemens devoient être aſſortis à ſes grimaces. Plus âgée que ſon mari, elle croyoit cacher ſes années ſous le blanc, ſous le rouge, ſous un eſſain de mouches, & ſous une parure outrée; & c'étoit ce qui les faiſoit mieux reſſortir. Un maintien immodeſte achevoit de la rendre mépriſable; & on ne voyoit en elle qu'une vieille coquette délabrée, qui faiſoit ſoulever le cœur de ceux qui l'appro-

prochoient. On l'appelloit *Teodora*, c'étoit ſon nom de Théatre.

Velutelli fut interdit en entrant; lorſqu'il vit la *Vizani*. Congédié d'elle, comme j'ai déja dit, dans toutes les formes, il ne fut pas peu embarraſſé de la trouver chez la Comteſſe *Toricelli*. Mais la *Vizani*, ſoit qu'elle crût qu'en m'inſpirant un peu de jalouſie, elle réveilleroit en moi les ſentimens que j'avois paru lui témoigner avant le commencement de la Comédie; ſoit qu'elle y fût engagée par quelqu'autre motif, que j'ignore: la *Vizani*, dis-je, reçut fort bien des yeux *Velutelli*, qui, encouragé par cet accueil favorable, lia converſation avec elle. Charmé de la voir occupée, je ſaiſis cet heureux moment pour parler à la *Toricelli*, qui étoit auprès de *Valerie*.

Je laiſſai *Cintio* livré à la fureur de deux Précieuſes, qui en s'interrompant, le queſtionnoient toutes les deux à la fois, & ne lui laiſſoient pas le tems de faire aucune réponſe.

Je m'approchai donc de la *Toricelli*; & m'étant placé au milieu d'elle & de *Valerie*: Eſt-ce ainſi, dis-je à la Comteſſe, que vous faites grace? Après quatre

 mois

mois je ne dois qu'au hazard le plaisir de vous voir l'une & l'autre. Et suivant que vous m'aviez promis, Madame, c'étoit à vos bontés, que je devois en être redevable, & plus tôt même que je ne croyois.

La Comtesse se mit à rire ; ce qui me surprit beaucoup. *Valerie* ne put s'empêcher d'en faire autant, ce qui m'étonna encore davantage : & je ne sus qu'en penser. Mais enfin la *Toricelli* ayant cessé de rire, Ne me reprochez rien, me dit-elle ; & rendez-moi graces plutôt de ce que je ne vous querelle point avec autant de justice que vous avez peu de raison de vous plaindre.

Je ne sçai que trop, Madame, que je mérite d'être querellé, répondis-je. Lorsque vous m'ordonnâtes de ne point vous suivre, c'étoit à moi, si j'avois connu un peu plus les usages du grand monde, à ne point être effrayé d'une pareille défense, & à m'obstiner à ne point vous quitter, que je n'eusse appris votre nom & celui de votre aimable Compagne. J'ai compris depuis, que c'eût été là le devoir d'un homme qui veut paroître empressé. Je l'étois cependant, & avec toute l'ardeur possible ;

poſſible ; & c'eſt parce que je l'étois trop, que je ne le parus que peu. Moins d'empreſſement m'auroit ſans doute moins troublé, & m'auroit donné le loiſir de vaincre une timidité, qui eſt l'effet de mon peu d'expérience, & que l'âge corrigera peut-être.

Voilà, Monſieur, me repartit-elle, des réflexions inutiles, & qui ne font qu'augmenter le tort que vous avez. Vous vous repentez mal-à-propos d'avoir fait ce que la politeſſe exigeoit de vous indiſpenſablement dans cette occaſion. Je vous conſeille ſur-tout, Monſieur, ſi vous cherchez jamais à plaire, & que ce ſoit à une perſonne qui ait des ſentimens, de ne rien corriger de votre timidité, & d'ignorer toute votre vie les uſages, que vous appellez du grand monde. Mais une curioſité, par exemple, fort raiſonnable, continua-t-elle en me regardant d'un air malin, c'eût été celle de vouloir abſolument connoître les deux Maſques qui vous frappèrent ſur l'épaule, & qui vous donnérent la main, lorſque placé ſur un ſopha dans un cabinet le plus reculé de l'appartement du bal, vous étiez ſi occupé à parler au Maſque, qui

étoit auprès de vous. Ah! qu'entens-je! m'écriai-je. Quoi, Madame! ces deux Masques, où l'on ne pouvoit rien distinguer. . . .

Oui, Monsieur, m'interrompit-elle, ces deux Masques mis d'une façon si bizarre, c'étoit Mademoiselle & moi, qui ainsi déguisées pour n'ètre connuës de personne, n'aurions cependant pas été fâchées de l'ètre de vous seul. C'étoit nous, qui voulions vous accorder une grace, que vous ne méritiez pas d'obtenir; & ce fut vous-même qui nous reçûtes avec une froideur si marquée, & qui eutes la bonté de nous congédier si poliment. Cessez d'ètre surpris, ajouta-t-elle, voyant que j'étois dans un étonnement qui me rendoit interdit; & voyons maintenant à qui il appartient de nous deux de faire une querelle.

Je ne vois en cela, lui répondis-je, qu'un effet de mon malheureux sort. Et si vous vouliez me faire un crime de ce que je ne pouvois sçavoir, à moins que je n'eusse eu l'art de deviner, il faudroit aussi que vous me donnassiez la permission de vous en faire un autre, de ce que vous ne pouviez comprendre, Madame,

dame, à moins que vous n'euſſiez eu ce même art. Que ſignifie, Monſieur, tout ce beau galimatias ? me repartit-elle. Rien que de trop vrai, lui repliquai-je. Si le Maſque avec qui je parlois avec tant d'ardeur eût été Mademoiſelle, continuai-je en parlant de *Valerie*, oſeriez-vous à préſent, Madame, m'en faire une querelle? Non vraiment, repartit-elle. A ces mots *Valerie* baiſſa les yeux, rougit & ſe couvrit de ſon éventail.

Eh bien, Madame, cette taille & ces yeux, repris-je en montrant la *Vizani*, & une parfaite reſſemblance d'une même avanture, me trompérent ſi fort, que je crus avoir retrouvé votre aimable Compagne. Et apparemment que je devois être charmé, puiſque je n'avois fait autre choſe juſques alors que vous chercher l'une & l'autre. Jugez, Madame, ſi dans une conjoncture ſi intéreſſante pour moi, je devois faire attention à deux Maſques, en qui l'on ne diſtinguoit ni port, ni taille, ni graces. Ils ne pouvoient que m'importuner.

Oui, Madame, pourſuivis-je, preſque une même avanture m'étoit arrivée avec la *Vizani* avant mon départ pour

le Fort de Cliffa. Je l'avois rencontrée avec Madame ſa Mére dans le bois près de Padoue. Je ne l'avois plus vuë ni avant mon départ ni après mon arrivée. Maſquée comme elle étoit, je la pris pour ce que mon cœur ſouhaitoit de rencontrer. Et raſſuré par quelques diſcours, qui, par la reſſemblance du même évènement, avoient beaucoup de rapport, je me confirmai dans mon opinion. Mais, Madame, que devins-je, lorſque je vis la *Vizani* démaſquée! Quel chagrin, quelle confuſion ne prit point la place de la joie & du contentement que je reſſentois, d'avoir retrouvé cette jeune perſonne ſi remplie de charmes, & qui étoit effrayée par les regards des hommes! A meſure que j'appuyois ſur ces mots de joie & de contentement, *Valerie* rougiſſoit plus vivement, paroiſſoit plus embarraſſée, & ſe cachoit avec plus de ſoin. Mais je voyois à travers cette aimable confuſion quelque choſe de flateur pour moi; & ſaiſi de cette idée raviſſante, je demeurai ſans rien dire. La *Toricelli*, qui ne ſçavoit plus que répondre, ſe tut auſſi. *Valerie* n'avoit garde de parler. Ainſi nous gardions tous les trois le ſilence. On

On vint nous dire qu'on avoit ſervi. Au moment que nous nous levâmes pour paſſer dans une autre ſalle, la *Nerini* entra ; cette même *Nerini*, qui m'avoit, je ne ſçai ſi je dois dire heureuſement ou malheureuſement, délivré de *Velutelli*, lorſque j'étois impatient de connoître le Maſque du bouquet. J'ai annoncé cette *Nerini*, comme une perſonne d'une coquetterie ſinguliére. Le portrait que je vai en faire, & qui eſt bien au naturel, confirmera ce que j'ai dit.

La *Nerini*, qui avoit près de quarante ans, avoit non-ſeulement perdu cet éclat de beauté, qui diſparoit avec la premiére jeuneſſe ; mais ſes charmes étoient encore plus flétris qu'ils n'auroient dû le paroître à ſon âge. Jolie autrefois & même belle, elle cherchoit à reparer les agrémens qu'elle avoit perdus. Mais comme elle avoit extrêmement maigri, & que nul artifice ne pouvoit lui donner de l'enbonpoint, elle avoit beau farder une peau que le deſſéchement avoit rendue noire & rude, ſes joues n'en étoient pas moins enfoncées ; le peu qui lui reſtoit de gorge, n'en étoit pas moins livide & flétri. On ne voyoit pas moins,

que ſes bras étoient noirs & décharnés, ſa main longue & ſéche, & ſon pied à l'avenant. Il ne lui reſtoit plus de ſes anciens appas qu'une taille haute & déliée, un port majeſtueux, des yeux noirs, vifs & malins, un peu uſés, cependant, par un long & continuel manège de coquetterie; & des graces, qui étant nées avec elle, ne pouvoient la quitter qu'au tombeau.

Elle avoit un eſprit peu ſolide, mais vif & enjoué, & fait pour le grand monde. L'uſage qu'elle en avoit lui donnoit beaucoup de hardieſſe; & parce qu'elle parloit aiſément & ſans diſcontinuer, les ſots la croyoient d'un mérite ſupérieur; mais les gens ſenſés trouvoient dans ſes diſcours un langage peu correct & des penſées ridicules.

La nature qui l'avoit chargée de défauts, comme de ceux de l'orgueil & de la médiſance, ne lui avoit pas ſeulement donné cette tendreſſe, cette bonté de cœur, cette ſenſibilité aux maux des malheureux; qualités qui ſemblent plus attachées aux Femmes qu'à notre Sexe: cette inflexibilité de cœur étoit encore ſoutenue par un tempéramment le plus

glacé qu'il y ait jamais eu ; ce qui avoit fait douter de ſon Sexe. Mais ſa légéreté, ſon babil & ſes caprices avoient ôté tout ſoupçon.

Dans ſa jeuneſſe elle avoit eu un grand nombre d'Amans. Elle n'avoit point épargné pour ſe les attirer ni regards ni grimaces. Et comme l'amour n'avoit jamais pû ſe loger dans ſon cœur, il ſembloit qu'il ſe fût toujours refugié dans ſes yeux, & répandu dans ſes minauderies. Il eſt vrai que la ſageſſe avoit toujours régné dans toutes ſes intrigues. Mais quelle gloire pouvoit-elle en tirer, puiſqu'elle ne la devoit qu'à ſon tempérammment, & non à ſa vertu? Elle n'auroit point manqué de ſe livrer à ceux qui l'aimoient, ſi elle avoit pu s'imaginer que c'eût été le moyen de les faire ſouffrir davantage.

On s'étoit levé, comme j'ai dit, pour entrer dans une autre Salle, lorſque cette *Nerini* entra. La *Toricelli*, qui apparemment ne l'avoit point invitée, fut ſurpriſe de la voir. Mais c'étoit ſon goût que d'aller dans toutes les Maiſons de la Ville ſans attendre qu'elle fût priée ; elle diſoit que c'étoit là la vraie méthode ;

& qu'il falloit vivre ſans façon. Elle ſe préſentoit d'un air ſi dégagé, qu'on n'oſoit lui rien dire. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'elle ſe vantoit ſans ceſſe, que toutes les Dames étoient de ſes Amies, & il n'y en avoit pas une qui ne la déteſtât en ſecret. Je connoiſſois même une Dame, qui lui rendoit des ſervices conſidérables ; puiſque ce n'étoit que par ſon ſecours, qu'elle ſoutenoit l'éclat de ſa parure, & tout l'attirail qu'il lui falloit, pour emprunter de l'art, des charmes, que ſon âge, & encore plus ſon tempérament vif & ſec & la méchanceté de ſon cœur, lui avoient enlevés. Cependant cette Dame la haïſſoit de tout ſon cœur ; & je n'ai jamais pû démêler les raiſons qu'elle avoit de l'accabler de bienfaits, en la déteſtant.

Velutelli fut auſſi étonné en voyant la *Nerini*. Elle avoit été pendant longtems l'objet de ſes tendres ſoins. La *Vizani* lui avoit ſuccédé. Mais congédié d'elle, comme on fait, il en étoit revenu à la *Nerini*. Cependant ce ſoir là la *Vizani* lui avoit fait un accueil favorable. Cette conquête, par bien des raiſons, l'auroit flatté plus que l'autre. Mais craignant

d'avoir

d'avoir le même ſort qu'il avoit déja éprouvé, il auroit bien voulu ne pas paroître infidéle auprès de la *Nerini*. Quoique d'une expérience conſommée dans les tracaſſeries de l'amour, il ſe trouvoit dans une conjoncture embarraſſante, qui ne l'inquiétoit pas moins, malgré l'air libre qu'il affectoit.

On paſſa dans la Salle, où le ſouper étoit préparé. *Velutelli* ſe trouva à table juſtement entre la *Vizani* & la *Nerini*. On me plaça au milieu de la *Toricelli* & de la mére de *Valerie*. Les deux Précieuſes ne quittérent plus *Riccoboni*; elles voulurent abſolument qu'il ſe mît entre elles deux. *Valerie* ſe trouva auprès de deux jeunes Nobles, & j'étois vis-à-vis d'elle. Il y avoit encore d'autres perſonnes à table, dont j'ai perdu totalement le ſouvenir.

Velutelli ouvrit la converſation du ſouper; & ſe livrant à ſon humeur naturelle, il commença à médire de toutes les perſonnes qui lui vinrent dans l'eſprit. S'il lui échapoit quelque trait remarquable, & qui pût porter coup ſur le compte de quelqu'un, la *Nerini* ſa-

voit

voit bientôt le relever. La *Vizani* les ſecondoit un peu l'un & l'autre, mais avec retenue. Cependant le plaiſir de critiquer & de calomnier, entrainoit ſi fort *Velutelli* & la *Nerini*, qu'ils oublioient de goûter des mets qui étoient exquis; & la *Toricelli* prenoit ſouvent ce prétexte pour les interrompre. Mais rien ne pouvoit les arrêter. Il fallut enfin que la Comteſſe leur dît ouvertement, qu'elle ne pouvoit plus ſoutenir d'entendre ainſi déchirer tout le monde; que pour peu qu'ils continuaſſent, ils auroient bientôt paſſé en revûe toute la Ville; & que pour lors ce ne ſeroit plus la peine d'épargner les perſonnes qui étoient à table, ni de s'épargner eux-mêmes. Cette naïveté de la Comteſſe fit rire tout le monde. La *Nerini* rougit. *Velutelli* fut déconcerté: mais il ſe crut aſſez vengé, en payant la *Toricelli* d'un ſouris railleur.

Ce qui lui avoit donné encore de la mauvaiſe humeur & beaucoup de babil, c'étoit l'embarras où il ſe trouvoit d'être obligé de ménager la *Nerini* & la *Vizani*, au milieu deſquelles il ſe trouvoit malheureuſement placé: & occupé à parler, il évitoit par-là toute attention

trop

trop marquée pour l'une ou pour l'autre. Mais se voyant contraint de ne plus médire, & par conséquent de se taire, (car sans cette ressource il n'y en avoit point d'autres pour lui dans la conversation,) il fut obligé pour lors d'employer tout son art, pour partager si bien ses soins entre la *Vizani* & la *Nerini*, que l'une ne pût prendre ombrage de l'autre ; entreprise bien difficile, ayant à faire à deux personnes si clair-voyantes.

Il y réussit cependant ; mais pour les tromper, que de ridicules ne se donna t-il pas aux yeux des autres ! Si la *Vizani* tournoit la tête pour qu'on lui portât à boire, il lorgnoit aussi-tôt tendrement la *Nerini*. Et si la *Nerini* baissoit les yeux pour relever des ajustemens qui entouroient les débris de sa gorge, il fixoit avec passion la *Vizani*. Ces regards étoient par-là si bien ménagés, qu'il avoit toujours un œil au guet, & l'autre à la friponnerie. Il n'allongeoit jamais le bras pour servir quelques mets à droite, qu'il ne panchât imperceptiblement la tête à gauche, pour y laisser échaper un soupir à demi étouffé, & de même de cette main à l'autre. Enfin il déploya toute sa

ſa fatuïté, minauderies obligeantes, ſouris affectés, & toutes les contorſions qu'on pardonne à peine à une Femme d'une coquetterie démaſquée.

Je ne ſçaurois plus me rappeller comment on releva la converſation ; mais je me ſouviens que les deux Précieuſes, qui obſédoient toujours *Riccoboni*, s'étendirent beaucoup ſur la Littérature, & qu'elles débitérent à peu près autant d'impertinences que de paroles ; que *Riccoboni*, à qui ces deux infatigables voiſines ne laiſſoient guéres la liberté de dire ſon ſentiment, parla peu en effet, mais avec une juſteſſe d'eſprit admirable ; & qu'au deſſert la converſation vint inſenſiblement à tomber ſur les ſentimens & ſur l'amour délicat.

Ce ſujet, qui étoit de mon goût & conforme à la ſituation de mon cœur, me réveilla d'une taciturnité, dans laquelle j'avois été plongé tout le tems du ſouper, quoiqu'on eût cherché ſouvent à m'en tirer. Le déſir de plaire à *Valerie* me donna encore plus d'eſprit que je n'en avois naturellement. Je fus étonné de trouver tant de fineſſe dans mes penſées, & tant d'élégance dans mes expreſ-

preſſions. On m'écouta attentivement & avec plaiſir. En parlant, je levois les yeux de tems en tems ſur *Valerie*, qui évitoit mes regards; mais je m'appercevois que c'étoit avec peine, ce qui me donnoit encore plus d'éloquence. Cependant je lui adreſſai tout-à-coup la parole, pour lui demander ſon ſentiment ſur tout ce que j'avois dit. Comme elle ne s'attendoit point à une pareille queſtion faite ſi bruſquement, elle en fut embarraſſée. Mais la *Toricelli*, qui l'aimoit beaucoup, & qui étoit charmée qu'elle fit connoître ſon eſprit, l'engagea à parler, & à nous déveloper ingénument ce qu'elle penſoit.

Ah! que la Comteſſe dut ſe féliciter d'avoir pris ce ſoin, & qu'elle en fut bien récompenſée! Que d'eſprit en effet! que de préciſion & de délicaſſe dans cet eſprit! que de nobleſſe dans les ſentimens! Ce n'étoit plus cette perſonne dont l'innocence cachoit les agrémens, & que les regards des hommes effrayoit. C'étoit bien les mêmes traits nobles & réguliers, la même fraicheur & le même éclat de jeuneſſe; mais le ſentiment & l'eſprit brilloient tout autrement ſur ces traits.

traits. La lecture & une inclination naturelle à apprendre avoient formé l'un & l'autre. Comme je l'engageai à parler longtems par de petites contradictions que je lui faisois exprès, elle fut obligée quelquefois de passer du sérieux à l'enjouement. Mais aussi libre dans l'un que sage dans l'autre, elle s'attira toujours l'applaudissement.

Tout le monde en fut enchanté: je n'ai jamais fait tant d'efforts sur moi, pour me contenir; j'étois tenté à chaque instant d'éclater par quelques marques d'admiration. Je me sentois quelquefois une envie extrême de m'aller jetter aux genoux de *Valerie*, & de lui rendre cet hommage comme à un prodige le plus rare de la nature; j'admirois sur-tout, qu'elle eût pû en si peu de tems acquérir tant de lumiéres, & qu'avec une mére si évaporée, elle pût conserver tant de modestie. L'éducation d'une fille dépend des instructions, & encore plus de l'exemple d'une mére. Qui auroit pû s'imaginer, en voyant *Valerie* & *Theodora*, que l'une fût fille de l'autre?

Comme *Teodora* étoit auprès de moi, j'étois obligé souvent de me tourner de

son

ſon côté ; & je ne la regardois jamais, que ſes yeux ne me témoignaſſent des intentions qui me faiſoient rougir pour elle. Elle avoit trop d'expérience, pour ne s'être point apperçûe que les charmes de *Valerie* m'avoient vivement frappé. L'intérêt lui faiſoit enviſager dans ma perſonne une conquête à ne point laiſſer échaper. On eût dit, par des regards qu'elle lançoit continuellement ſur moi, & par une infinité d'agaceries les mieux marquées, qu'elle me faiſoit l'amour pour ſa fille ; mais comme elle n'étoit point femme à laiſſer quelque doute, de certains petits mots, qu'elle me gliſſoit à l'oreille de tems en tems, me firent comprendre, qu'il ne tiendroit pas à elle que *Valerie* ne répondit à ma paſſion dans toutes les formes. Cependant l'eſpérance, qu'elle voulut me donner, ne me flata nullement ; je comptois trop, & avec raiſon, ſur la modeſtie qu'on voyoit naturellement peinte ſur le viſage de *Valerie*, & ſur toute la ſageſſe qu'elle avoit fait paroître dans ſes diſcours ; ſageſſe d'autant plus redoutable, qu'elle n'étoit plus ni trop farouche ni trop timide, mais aiſée & éclairée. Enfin la nobleſſe

bleſſe de ſon maintien, trop reſervé la premiére fois que je la vis, mais qui l'étoit pour lors ſans contrainte, auroit ſuffi pour la faire reſpecter.

On ſe leva de table. La *Toricelli*, qui avoit été charmée de l'eſprit & des ſentimens, que *Valerie* avoit fait paroître, alla ſe jetter à ſon cou.

Comme cette bonne Comteſſe étoit toujours d'une naïveté aimable; Ah! ma chére enfant, dit-elle à *Valerie*, pourquoi ma fortune ne répond-elle pas à la tendreſſe que j'ai pour vous? En lui parlant ainſi elle l'embraſſa pluſieurs fois; & comme c'étoit de cœur, elle ne prit point garde qu'elle lui dérangeoit ſa coiffure. *Velutelli*, qui s'en apperçut le premier, en fit une plaiſanterie dans ſon goût; & *Valerie* alla reparer ce petit inconvénient dans une glace qui étoit au fond de la ſalle, & où l'on ſe voyoit entiérement. La ſalle d'ailleurs étoit bien illuminée.

Je ſuivis *Valerie*, mais ſi doucement qu'elle ne put point m'entendre. A meſure cependant que j'avançois; elle me voyoit ſans doute dans la glace, puiſque je l'y voyois auſſi. Mais quel doux ſaiſiſ-

ſe-

ſement n'éprouvai-je point, lorſque tout près d'elle, je m'apperçus que feignant d'être uniquement attentive à arranger ſa coiffure, afin de n'être pas obligée de ſçavoir que j'étois derriére elle, par la précaution que j'avois priſe en marchant; je m'apperçus, dis-je, qu'elle tourna avec complaiſance ſes beaux yeux ſur mon image ou ſur moi-même; car en pareille occaſion, l'image valoit bien l'original! Nous promenâmes de tant de côtés notre vûe dans cette glace, qu'enfin nos yeux ſe rencontrérent. Les miens exprimoient une paſſion la plus vive, mais la plus reſpectueuſe. Il me parut de voir dans ceux de *Valerie*, qu'elle n'étoit point fâchée que je m'exprimaſſe ainſi. Mais enſuite ce ne fut plus que de moment à autre qu'elle me regarda; & je voyois bien que ſans cette précaution elle n'auroit pû s'empêcher de rougir. A peine me regardoit-elle un inſtant, qu'elle avoit auſſi-tôt recours à ſa coiffure, la plus indocile qu'il y eût jamais: arrangée d'un côté; elle ſe dérangeoit de l'autre. Poſoit-on une épingle, il y en avoit deux qui ſautoient. Et moi je faiſois des vœux en ſecret, pour qu'elle devint

toujours plus opiniâtre.

Il me parut cependant qu'il auroit été trop ridicule à moi de ne point profiter d'une si belle occasion, pour découvrir à *Valerie* la passion qu'elle m'avoit inspirée ; & qu'il falloit enfin que je lui parlasse autrement que des yeux. Je n'eus garde pour cela de m'avancer, & me tenant toujours derriére elle ; Si vous êtes si sensible au dérangement, lui dis-je, songez plutôt, belle *Valerie*, à reparer celui que vous avez fait dans mon cœur. Vos charmes ne seront pas moins séduisans, sans les soins que vous vous donnez pour raccommoder votre parure. Mais mon cœur que vous avez jetté dans le plus cruel désordre, y est condamné pour toujours, si vous ne voulez point l'en tirer. C'est ce que vous avez dû lire dans mes yeux, & c'est ce qu'ils vous confirmeront, si vous daignez encore les rencontrer.

Il n'y avoit pas moyen pour lors de supposer, que je n'étois pas derriére elle ; aussi s'obstina-t-elle à ne regarder que sa coiffure.

Ce n'est point, Monsieur, me répondit-elle remplie d'une aimable confusion,

ſion, le deſir de paroître belle, mais la bienſéance, qui m'oblige à me donner les ſoins que je prens ; & du caractère dont je ſuis, moins aurois-je beſoin de parure, & plus je ſerois à plaindre. Je ne pourrois jamais me réſoudre à ne plaire qu'à mon égal ; & je ne chercherois jamais à faire aucune impreſſion ſur quelqu'un qui ne le ſeroit pas. L'un ne contenteroit point ma délicateſſe, & l'autre me tiendroit dans de continuelles allarmes. Quoique j'euſſe tout lieu d'être contente de moi-même, les apparences me feroient frémir à châque inſtant ; & je ſuis trop attachée aux devoirs de la vertu, pour vouloir jamais m'expoſer à de pareils ſoupçons.

Mais prenez garde auſſi, lui repartis-je, qu'en évitant de plaire à tout le monde, & vous fixant trop vous-même dans cette glace pour éviter de me regarder, vous ne trouviez dans vos charmes la punition de votre humeur trop ſévère, & de la cruauté que vous avez pour moi. Quoique ce ne ſoit que la fable qui nous fourniſſe un pareil exemple, je ne le crois pas impoſſible. Voilà, dit-elle en ſouriant, une crainte qui ne me troublera

ra jamais. Que ne doit-on pas, repris-je, redouter de la beauté! Laissons là, repartit-elle, des idées si peu naturelles, Je ne crois plus rien d'extraordinaire, lui répondis-je, après tout ce que vous me faites éprouver d'incompréhensible.

En prononçant ces mots, je laissai tomber ma vûe, je ne sai comment, sur certains appas, qu'un heureux contretems m'avoit fait admirer, lorsque, caché parmi les broussailles, j'avois vû *Valerie* pour la premiére fois. Elle étoit d'une taille haute, comme j'ai remarqué ailleurs, mais j'étois encore d'une taille plus avantageuse. Et de la façon, dont j'étois debout derriére elle, je pouvois aisément jetter mes yeux sur tant de charmes, qu'une fine dentelle & une légère palatine, * agréablement nuancée à jour, déroboient un peu. Mais mes regards avides perçoient à travers ces obstacles.

Que

* J'ai mis, à la place des noms propres d'ajustemens anciens, d'autres noms de ceux qui sont à la mode; J'en ai fait de même de quelques meubles, qu'il a fallu nommer, & je prendrai cette liberté dans tout le reste de l'histoire.

Que d'éclat! Que de blancheur! que de beautés! Ma vûe étoit, pour ainsi dire, ensevelie dans une confusion d'appas. Elle parcouroit tout; & autant qu'elle pouvoit, elle pénétroit jusqu'aux endroits les plus reculés: Je voyois ces charmes redoublés dans la glace, & c'étoit pour moi un nouveau plaisir. Cependant m'y livrant trop sans réserve, *Valerie* s'en apperçut. Elle s'éloigna aussi-tôt à quelques pas de moi; & sans se tourner de mon côté, elle voulut bien faire semblant de n'avoir point remarqué ma curiosité indiscrette; mais la pudeur l'emporta. Une rougeur si vive couvrit le visage de *Valerie*, que rempli de confusion de lui avoir déplu, je ne pus m'empêcher de rougir.

Dans ce même instant *Velutelli*, qui étoit apparemment fatigué du personnage qu'il étoit obligé de jouer, vint nous accoster. Il remarqua l'émotion de *Valerie* & la mienne. Il me semble, nous dit-il en souriant, que je vous vois bien animés l'un & l'autre; vous querelliez-vous? Je ne vous ai jamais vû, continua-t-il en parlant à *Valerie*, un coloris si vif, que lorsque quelqu'un, qui n'est

point ici, & que j'ai été même ſurpris de ne pas y trouver, vous aborda pour la premiére fois. Peut-être que Monſieur, ajouta-t-il d'un air railleur, a eu la méchanceté de vous en rappeller le ſouvenir.

Je frémis à ces mots. Ils m'annonçoient trop poſitivement que j'avois un rival, & ce qui me perçoit plus vivement, un rival, qui du premier moment avoit cauſé de l'émotion.

Valerie me regarda. Je me ſentois agité par des tranſports de jalouſie, que j'avois peine à contraindre. Elle comprit aiſément que mon cœur étoit déchiré par des ſoupçons; & je crus voir dans ſes yeux qu'elle étoit charmée que je fuſſe puni de l'avoir fait rougir.

La *Vizani* vint encore me troubler; elle avoit été obligée pendant tout le ſouper, de ſe ſacrifier à ces cruelles bienſéances, qui ſont le ſuplice de toute perſonne qui aime. Ne pouvant plus ſoutenir de me voir auprès de *Valerie*, elle vint me dire bruſquement, qu'il étoit tems de nous en aller. Je fus obligé de lui donner la main; je cherchai à rencontrer encore les yeux de *Valerie*. Elle s'obſ-

tina

tina à les tenir toûjours baissés, & je partis pénétré de douleur de l'avoir fâchée, & de rage d'avoir appris que j'avois un rival.

Nous ne nous parlâmes point, la *Vizani* & moi, en descendant les escaliers; & entrés tous les deux dans la même gondole, nous étions à moitié chemin de son hôtel, que nous n'avions pas dit un seul mot. Elle jettoit sur moi les regards les plus sombres, & soupiroit à chaque instant. Je me hazardai enfin à lui demander, si elle seroit chez elle le soir; car il faisoit déja grand jour. Elle ne me répondit rien. J'insistai sur ma demande; Elle me répondit d'une voix tremblante & comme étouffée par la colére, qu'elle ne le savoit pas, & que cela devoit m'intéresser fort peu. Nous arrivâmes ainsi à l'hôtel. Je m'en allai aussi-tot au logis, où je trouvai *Salviati* appuié sur une fenêtre de son appartement. J'y entrai sans qu'il s'en apperçût, & il fut surpris de me voir tout-à-coup auprès de lui.

Vous ne m'échaperez pas aujourd'hui, lui dis-je; je n'ai que faire, Monsieur, d'une confidence à demi; quelle raison

peut vous avoir engagé hier matin à ne pas tenir votre parole?

Vous le dirai-je? me répondit-il, je l'ignore moi-même. C'eſt déja vous avouer que j'ai manqué exprès à ce que je vous avois promis. Cependant ce n'eſt point abſolument la honte de vous découvrir toute ma foibleſſe, qui m'a retenu. Une amitié auſſi intime que la notre détruit aiſément tout ſcrupule. Mais je me ſuis ſenti une répugnance inconcevable à vous faire cet aveu. Elle eſt d'une nature que je ne ſaurois comprendre. Elle augmente à chaque mot ce que je vous dis. C'eſt une inquiétude que j'ai dans l'ame, & que je ne puis exprimer. Je ſens, Cher Ami, que c'eſt vous offenſer, que de vous marquer de la crainte à vous ouvrir mon cœur. Aſſeyons-nous, ajouta-t-il en quittant la fenêtre, & me regardant avec des yeux, où l'on voyoit en effet une impreſſion d'inquiétude, qui ne me rendit que plus impatient d'apprendre ce qui pouvoit la cauſer.

Nous nous plaçâmes ſur un lit de repos l'un près de l'autre. *Salviati* paroiſſoit encore incertain; il levoit les yeux; il ſoupiroit: Qu'eſt-ce enfin qui m'agite? s'écria-t-il. Je

Je vous ai déja dit, reprit-il d'un ton de voix de quelqu'un qui fait un effort pour parler, que j'aimois, que la raiſon s'oppoſoit à mon amour, & que c'étoit ce qui me rendoit inquiet & rêveur. Je vous l'ai dit, & je vous le confirme aujourd'hui. J'ajouterai encore que cette raiſon n'a ſervi qu'à me tourmenter inutilement, & que j'aime plus paſſionnément que jamais. Les ſoupçons que vous m'avez témoignés ſur *Velutelli*, n'ont été que trop juſtes. C'eſt lui en effet, qui m'a fait connoître la perſonne qui fait aujourd'hui mon inquiétude, & voici comment.

J'avois connu, continua-t-il d'un air moins troublé, *Velutelli* à Florence, dans le tems qu'il a fait ſon tour d'Italie. A mon arrivée à Veniſe, il vint d'abord me voir. Je le priai de m'introduire dans quelques maiſons. Il me demanda pourquoi je ne m'adreſſois point à vous pour cela. Je lui répondis que je ne vous croyois pas répandu dans le monde; que d'ailleurs nous étions tous les deux d'une humeur taciturne, & qu'il falloit dans de pareilles occaſions quelqu'un qui fût comme lui d'un eſprit brillant & dégagé.

Il me mena le même jour chez la *Vizani*. Je trouvai de l'esprit dans cette jeune Dame, & un certain air touchant, qui ne m'auroit point déplu. Elle avoit surtout une langueur séduisante dans les yeux. Je compris aussi-tôt que *Velutelli* étoit amoureux de la *Vizani*. Cette découverte m'inquiéta ; mais je ne sçai si elle m'auroit assez intéressé, pour arrêter l'inclination qui se formoit déja dans mon cœur. Il me dit en sortant que vous alliez souvent chez la *Vizani*, & que vous l'aimiez. Il ne put s'empêcher de lâcher quelques mots d'aigreur, qui me firent comprendre que vous étiez pour lui un rival incommode. Pour lors je me déterminai à l'instant à ne point songer à cette femme ; & quoiqu'elle m'eût accordé la permission de l'aller voir, je me promis sérieusement que je n'en ferois rien ; ce que j'ai bien exécuté.

Je suis fâché, interrompis-je, d'avoir été un obstacle à vos plaisirs, & d'autant plus fâché, qu'ils ne m'auroient nullement troublé. Vous n'aimez donc pas la *Vizani*? me dit-il d'un air surpris. Non, je ne l'aime pas, lui répondis-je : Ah! que je me veux de mal, reprit-il,

de

de ne m'être pas informé par vous-même de vos ſentimens ! Occupé de cette paſſion, je n'aurois point ſongé à former d'autres engagemens, & je ne me ſerois point livré à un amour, qui ne peut faire que ma honte & mon malheur. Quoi ? lui dis-je, aimeriez-vous quelque Femme perdue de réputation ? Je n'ai pas ſi peu ſoin de la mienne, me répondit-il, pour m'être oublié juſques à ce point. La perſonne que j'aime, n'eſt que trop ſage ; & c'eſt peut-être ce qui fait le plus grand ſujet de ma peine. Mais vous n'ètes pas d'accord avec vous-même, lui repartis-je ; que cherchez-vous enfin ? de la vertu ou de la coquetterie ? Et comment peut-on avoir de la honte d'aimer une perſonne remplie de ſageſſe ? Tout ce que je vous dis, repliqua-t-il, ne s'accorde que trop pour mon malheur. Je vous avoue, lui répondis-je, que je ſuis fort curieux de l'apprendre.

Je vai vous ſatisfaire, continua-t-il. Je rendis quelques viſites à *Velutelli*, que je trouvai d'une humeur ſombre. Nous demeurâmes enſuite quelque tems ſans nous voir. Il vint me trouver un

jour que je m'y attendois le moins. Je ne lui ai jamais vû un air ſi mécontent. Je devinai d'abord qu'il étoit mal avec la *Vizani*. Il murmura quelques plaintes contre elle & contre vous ; & je crus m'appercevoir que vous triomphiez de tous les deux. Mais que dois-je en juger aujourd'hui ? ajouta-t-il d'un ton qui demandoit réponſe. Que je traverſois en effet ſes amours, lui répondis-je ; mais que c'étoit malgré moi. Je comprens, reprit-il ; la *Vizani* vous aime, & vous n'avez point de goût pour elle. C'eſt cela à peu près, lui repartis-je. Mais ne vous interrompez plus, & venons enfin à ce qui vous intéreſſe.

Velutelli me témoigna, pourſuivit *Salviati*, qu'il avoit grand beſoin de diſſipation ; qu'il alloit me mener dans toutes les bonnes Maiſons de la Ville ; & qu'en me faiſant plaiſir, il ſe ſerviroit lui-même. Nous commençâmes le même jour ; & je crois que dans la quinzaine nous parcourumes toute la Ville. Je ne rencontrois point d'objet qui pût me fixer. Je trouvois de la beauté ſans eſprit, ou de l'eſprit ſans beauté. Dans le premier cas j'étois d'abord ſéduit, & un

un moment après rebuté. Dans l'autre, je m'amuſois quelques inſtants, mais je ne ſentois rien qui pénétrât au cœur. Il faut avouer que les Femmes ſont capables en amour d'un ſentiment plus noble, que nous ne le ſommes nous autres hommes, qui nous piquons ſi fort de ſolidité & de jugement. Que de Femmes, & des plus belles, réſiſteront à un amant, qui n'aura que de la figure, & ſe livreront à un autre, qui n'aura que de l'eſprit! Mais parmi nous, où trouveroit-on celui qui eût le courage d'aimer une Femme dont le ſeul eſprit composeroit tous les charmes?

Vous me tuez, lui dis-je, avec vos réflexions; ne viendrons-nous jamais au fait? Venons-y, me répondit-il. Je vous avoue cependant, que j'ai envie de reculer à meſure que j'avance; c'eſt ce qui me donne cette grande fertilité de réflexions.

Lors que nous eumes ainſi couru de côté & d'autre, continua *Salviati*, *Velutelli* me dit un jour, qu'il étoit ſurpris que dans la foule de toutes les Beautés que nous avions vûës, il n'y en eût pas eu quelqu'une qui m'eût engagé. Je lui

répondis que ce n'étoit point en voltigeant qu'on pouvoit ſe fixer. Cependant, continuai-je, ce n'eſt pas abſolument ce qui m'a empèché de faire un choix: mais je n'ai vû dans les endroits où vous m'avez mené, que des graces apprêtées; & la coquetterie qui eſt ſi puiſſante ſur le cœur des hommes, ne l'eſt point du tout ſur le mien. J'entens, répondit-il; c'eſt du neuf, du ſimple, de l'ingénu, que vous demandez. J'admire la fantaiſie qui vous a pris de venir à Veniſe pour l'y trouver. Mais parbleu, s'écria-t-il, je crois que vous êtes plus heureux que je ne penſe. Il faut que je vous méne .... Partons, interrompit-il; cette heure-ci nous ſera favorable.

Nous montâmes dans la Gondole de *Velutelli*, pourſuivit *Salviati*. Je lui demandai pluſieurs fois, où nous allions Il ne faiſoit que rire; & plùs je lui témoignois d'empreſſement pour le ſavoir, plus il éclatoit. Arrivés au logis, où nous devions arrêter, & montés dans un Appartement, *Velutelli* parla à l'oreille du Domeſtique, qui alla nous annoncer. Nous ſommes venus heureuſement, me

dit-il;

dit-il ; vous trouverez ici la rareté qu'il vous faut. Nous entrâmes dans une chambre, & une jeune perſonne d'une beauté parfaite fut le premier objet qui arrêta mes regards. Je lui trouvai une modeſtie, que je n'avois jamais vûë ailleurs. L'eſprit éclatoit dans ſes yeux, & frappé de tant de charmes, j'étois dans une ſurpriſe qui alloit juſques au tranſport. Elle rougit ; & je me flattai d'abord que ma figure avoit pû lui cauſer ce trouble. Il y avoit une Dame avec elle, que je pris pour ſa Mére. *Velutelli* parla beaucoup ; la Dame peu & bien ; la jeune perſonne moins encore, mais avec un eſprit admirable : & je n'ouvris la bouche, que lors qu'on me queſtionna. A meſure que je faiſois un examen ſecret des charmes de cette jeune perſonne, le déſordre qui s'étoit gliſſé dans mes ſens augmentoit. Je fis tout ce qu'il me fut poſſible pour rencontrer ſes yeux ; mais je n'y réuſſis pas. Il fallut enfin la quitter, dans le doute de ſavoir ſi la rougeur qui avoit paru ſur ſon viſage étoit un effet de ce que je m'étois imaginé.

Connoiſſant mon caractère, continua

Salviati, & un peu l'amour, je compris par tout le chagrin que j'eus de quitter la jeune perſonne, & par le déſir immodéré de la revoir bientôt, que j'étois ſenſiblement touché, que je ne l'avois jamais été de la ſorte, enfin que j'étois perdu. Je demandai à *Velutelli* ſi la Dame étoit la Mére de la jeune perſonne; car je ne l'avois pû comprendre dans la converſation. Elles ne ſont nullement alliées par le ſang, me répondit-il, mais fort unies par l'amitié. Sans doute que ce ſont des perſonnes de naiſſance ? lui dis-je. Mais, qu'en dites-vous ? me répondit-il. Qu'on voit, lui repartis-je, ſur les traits de la Dame cet air de nobleſſe & d'éducation, qui diſtingue toujours les femmes d'un certain rang. Et ſur ceux de la Demoiſelle ? repliqua-t-il. Ce même air, lui répondis-je, encore mieux marqué. Vous êtes un phiſionomiſte admirable, s'écria-t-il d'un ton qui m'embarraſſa; car je ne pus point comprendre, s'il étoit ſérieux ou railleur. Je lui demandai pluſieurs fois les noms de ces deux perſonnes; il eut toujours l'adreſſe d'éluder ma queſtion. Et arrivés tous les deux chez lui, où il me mena

ſouper,

ſouper, Ceſſerez-vous enfin de faire le miſtérieux? lui dis-je. Quelle tyrannie eſt la votre! m'écriai-je emporté par un mouvement, qui étoit déja plus fort que moi. J'aime à voir ce tranſport, me dit-il d'un air moqueur; voilà qui eſt décidé, vous êtes amoureux. Mais vous n'y penſez pas, reprit-il en feignant un air grave; quoi? vous voudriez déja ſavoir le nom de l'objet qui vous a frappé? Où avez-vous jamais lu, que cela ſoit arrivé la premiére fois qu'on l'a vû? Oh! que vous m'impatientez! lui répondis-je. Il eſt ſûr que je me ſerois ſérieuſement piqué contre *Velutelli*, ſi je n'avois trop ſenti le beſoin que j'avois encore de lui. Je fus enfin obligé de revenir au logis, ſans avoir pû lui arracher une ſeule ſillabe du nom que je déſirois tant d'apprendre.

Je ne pouvois m'éclaircir de rien par moi-même, continua *Salviati*. Etranger, comme je le ſuis dans cette Ville, je ne connoiſſois point l'endroit où nous avions été. Il n'étoit pas queſtion de m'adreſſer à vous pour être informé à l'inſtant de ce que je déſirois ſavoir, & il m'auroit été inutile de faire aucune

per-

perquiſition pour l'apprendre. *Velutelli* m'avoit promis que dans deux jours nous rendrions une ſeconde viſite ; & je comptois que pour lors il ne s'obſtineroit plus à me tourmenter. Mais quand même j'aurois été perſuadé que vous euſſiez pû contenter ma curioſité à l'inſtant, je doute fort que je vous euſſe rien dit. J'aurois craint de vous donner trop de curioſité à vous-même. Je ſentois déjà que j'aurois voulu que cette jeune perſonne ne fût connue que de moi ſeul, & qu'elle le fût encore moins d'un homme de votre âge, de votre figure & de votre mérite. Je n'avois aucune inquiétude là-deſſus à l'égard de *Velutelli*. Vous ſçavez combien il eſt familier, & qu'il l'eſt toujours avec inſolence. Je m'étois donc apperçu que la Dame & la Demoiſelle ne l'avoient jamais regardé qu'avec froideur ; que ſon air audacieux, ſes maniéres impertinentes, & ſon babil éternel les avoient même ennuyées. La crainte que j'avois pour lors de vous ouvrir mon cœur, étoit bien différente de celle que j'ai aujourd'hui. Il ſeroit ridicule que je l'euſſe conſervé, puiſque l'objet que j'aime eſt connu de tout

Veniſe,

Venise, comme vous allez l'apprendre. Celle que j'avois alors étoit volontaire, ou pour mieux dire, je me plaisois à l'avoir. Celle que j'ai à présent m'occupe malgré moi. J'en ignore la cause; mais continuons toujours.

Nous allâmes quelques jours après faire une seconde visite, poursuivit *Salviati*, [en se jettant de côté sur le lit de repos, & de façon que je ne pouvois plus le voir en face, car j'étois plus reculé que lui] : je trouvai encore plus de charmes & d'esprit à la jeune personne. Ma présence l'embarrassa encore plus que la premiére fois: j'en conçus de plus grandes espérances; & à une troisiéme visite que nous rendîmes, je ne doutai plus que je n'eusse le bonheur de plaire. Je saisis un moment, où tout le monde étoit occupé à parler; & je découvris à cette jeune Beauté tout ce qu'elle m'avoit inspiré, avec des termes aussi tendres que respectueux. Elle en fut extrêmement troublée; mais je m'apperçus bien, qu'elle n'étoit dans une si grande confusion, que parce qu'elle se trouvoit des sentimens qui ressembloient à ceux dont je venois de lui faire l'aveu. J'aurois souhaité

ſouhaité de la faire expliquer : Mais la Dame me fit pluſieurs queſtions. Il fallut répondre. La converſation devint générale ; & nous ſortîmes ſans que j'euſſe pû trouver un moment favorable à ma curioſité.

A peine fumes-nous dans la Gondole, continua *Salviati* en ſe tenant toujours poſté de même, que je dis à *Velutelli* ; Saurai-je enfin le nom de cette jeune perſonne? Je ne crains point de l'apprendre, ajoutai-je ; elle eſt ſans doute de condition. Vous déſirez donc beaucoup qu'elle le ſoit, me répondit-il. Infiniment, lui repartis-je avec ma naïveté ordinaire. J'en ſuis au déſeſpoir, repliqua-t-il ; elle n'eſt malheureuſement que la fille de *Riccoboni*. La fille de *Cintio* ! m'écriai-je. De lui-même, reprit *Velutelli* ; & on la nomme *Valerie*. Ah ! mon cher Ami, ajouta *Salviati* en ſoupirant, que devins-je à ces mots !

Qu'on juge, par parenthèſe, ce que je devins moi-même, en apprenant que *Salviati* étoit mon rival, & un rival aimé ; *Salviati*, à qui je devois la vie, *Salviati*, mon ſeul & fidèle Ami ! Pour peu qu'il m'eût regardé dans cet inſtant,

ou

ou qu'il eût pû me voir dans la posture où il étoit, il auroit compris quel intérêt je prenois pour lors à son récit.

Je marquai à *Velutelli*, continua *Salviati*, la surprise où j'étois, qu'une Comédienne pût avoir tant de graces, de noblesse & de pudeur. Il me répondit qu'elle ne l'étoit pas encore tout-à-fait ; mais qu'elle devoit débuter en peu de tems ; que la Dame, que j'avois vûe avec elle, étoit la Comtesse *Toricelli de Ferrara* ; que, malgré l'air de bonté, que j'avois vû à cette Dame, c'étoit un coup de vengeance qui l'avoit obligée de se réfugier à Venise ; qu'elle avoit pris pour *Valérie* une véritable tendresse de Mére ; que si une trop grande générosité & son humeur vindicative n'eussent dérangé ses affaires, & qu'elle pût procurer à cette fille une vie aisée, elle n'auroit jamais permis qu'elle montât sur le Théatre. Il voulut faire quelques plaisanteries sur l'étonnement où j'étois, sur tout ce que mon air & ma contenance ne faisoient que trop paroître. Mais voyant que je rougissois de colère, il mit un frein à sa belle humeur. Il me quitta aussitôt que nous fumes au logis ; & rempli

d'amour

d'amour & de déſeſpoir, je me retirai dans mon Appartement. Je trouvois *Valerie* encore plus aimable depuis que j'avois appris ſa naiſſance, puiſqu'elle ne lui donnoit que de nouveaux charmes. Iſſuë d'un ſang illuſtre, ſes qualités l'auroient fait admirer ; que d'admiration ne lui devoit-on pas, dans l'état où le Ciel l'avoit fait naître ! Il falloit qu'elle combattit ſans ceſſe tous les dangers de ſa condition & l'exemple dépravé de ſa Mére ; car *Velutelli* m'avoit fait entendre que *Téodora* étoit encore plus impudente hors du Théâtre que ſur la Scéne. Mais la juſtice que je rendois à un mérite ſi rare & ſi inouï, ne m'affligeoit pas moins, puiſqu'elle ne me laiſſoit aucune eſpérance. La certitude d'avoir fait quelque impreſſion ſur le cœur de *Valerie*, ne me rendoit que plus malheureux. J'étois trop sûr que je ne viendrois jamais à bout de la gagner que par des liens honnêtes & indiſſolubles. Mais je ſentois que je me ſerois couvert d'ignominie en formant une telle Alliance. Je paſſai pluſieurs jours dans une agitation qui me pénétroit de douleur ; & je formai mille projets ſans m'arrêter à aucun. En

En ſortant un matin de l'*Oſpitaletto*, pourſuivit *Salviati*, je rencontrai la *Toricelli*. Elle m'accabla de politeſſes, me fit entrer dans ſa Gondole, & me mena chez elle, où nous trouvâmes *Valerie*. Quelle révolution en la voyant! Je lui trouvai un air abbatu, mais cette langueur ajoûtoit à ſes appas. Sa rougeur & ſon extrême embarras me firent comprendre que c'étoit moi qui avois cauſé ce dérangement dans ſes charmes. Que cette idée me flatta! Le Pére & la Mére de *Valerie* entrérent. On ſe mit à table, & on n'y parla que du début de *Valerie*, qu'elle devoit faire bien-tôt. Ce même ſujet nous entretint encore après le diner. Je ne parlerai point des mouvemens divers dont je fus agité. Je voyois d'autant plus d'impoſſibilité de m'unir jamais à *Valerie*, ſi une fois elle montoit ſur le Théatre. Il y avoit des momens où j'étois preſque ſur le point d'arrêter les deſſeins du Pére & de la Mére, en offrant à *Valerie* ma fortune & ma main. Il ſembloit que la *Toricelli*, qui avoit ſans doute pénétré mon amour, devinât les projets que je formois, & qu'elle m'y encourageât par ſes regards.

Mais

Mais il vint du monde voir la Comteſſe. A la faveur de ce dérangement, je m'éclipſai ſans que perſonne s'en apperçût. Je revins au logis abbatu & tremblant des efforts que j'avois faits ſur moi. Je me rappellai plus que jamais les devoirs de ma naiſſance ; & je réſolus de remporter une entiére victoire.

Enfin j'ai paſſé pluſieurs ſemaines, pourſuivit *Salviati*, l'eſprit & le cœur tourmentés, & livré aux plus cruelles & aux plus inutiles réfléxions. Lorſque vous me trouvâtes avant-hier plongé dans la réverie, un domeſtique de la *Toricelli* venoit de m'avertir de la part de ſa Maîtreſſe, que le début de *Valerie* ſeroit pour le lendemain, & que la Comteſſe m'invitoit à un repas qu'on donneroit dans ſon Appartement après la Comédie. J'avois répondu que je me trouverois à l'un & à l'autre ; & j'étois tantôt dans la réſolution de tenir ma parole, tantôt dans celle d'y manquer. Vous me ſurprîtes dans cette agitation de penſées. Je vous ouvris d'abord mon cœur à moitié. Mais arrêté par une répugnance invincible à vous découvrir entiérement ce qui m'inquiétoit, je pris le parti de vous remet-

tre

tre au lendemain, dans l'efpérance que cette répugnance cefferoit peut-être, ce qui n'arriva nullement. Je vous évitai donc hier volontairement. L'heure de la Comédie arriva; & après un combat inutile d'incertitudes, je me transportai au Théatre. Je me mis au Parterre, pour être confondu dans la foule. Je craignois trop qu'étant en fpectacle, on remarquât tout l'intérêt que je prendrois à la nouvelle Actrice: Je vous vis dans une loge avec la *Vizani.* Qu'ils font heureux! me dis-je, préoccupé de la fauffe idée que vous aimiez cette femme; aucun obftacle ne s'oppofe à leur amour: mais ce qui m'amène ici détruit pour moi toute efpérance; & en faifant ces cruelles réflexions, la toile fe leva. Je m'étois bien préparé à trouver ce foir-là encore plus de charmes à *Valerie;* mais je ne m'attendois point à un éclat auffi éblouïffant que celui qui me frappa. Je m'en fentis fi ému, que je demeurai comme anéanti. Revenu un peu de cette extrême furprife, un mouvement auffi violent lui fuccéda. Je me voulus du mal à moi-même de n'avoir point fuivi ce que mon cœur m'avoit infpiré la derniére

fois

fois que j'avois vu *Valerie*. Il sembloit que cette piéce fût faite exprès pour me tourmenter davantage. Un Souverain, me dis-je, épris de la vertu & des charmes d'une Bergére, l'a bien estimée digne de remplir la majesté d'un Thrône. Pourquoi n'aurois-je pu offrir à *Valerie* une fortune cent fois moins élevée, à *Valerie* d'une vertu bien plus rare & d'une beauté sans doute plus éclatante? Mais la voilà aujourd'hui sur un Théatre, ajoutai-je en soupirant d'amour & de fureur, & cette démarche la rend d'une condition encore plus vile que celle d'une Bergére. Je ne puis donc plus penser à m'unir avec elle. Il s'agiroit du deshonneur de ma vie. D'autres espérances ne sauroient me flater. Ne vois-je pas sa pudeur briller même sur la Scène? *Valerie* est perdue à jamais pour moi, & j'en suis aimé.

En faisant ces réflexions, continua *Salviati*, qui étoit toujours dans la même posture sur le lit de repos, je me sentois pénétré d'amour & de rage. J'étois forcé d'admirer la noble simplicité du jeu de *Valerie*, & cette grace infinie qui régnoit dans toutes ses actions. Cependant les applau-

applaudiſſemens qu'on lui donnoit, me ſembloient autant d'inſultes pour mon cœur. Enfin tant de mouvemens différens m'accablérent, que je ne pus les ſoutenir plus longtems ; je me trouvai mal. J'eus recours à une eau qui me ſoulagea fort peu. Je ſortis du Théatre ; je me fis mener au logis ; & je me jettai ſur ce même lit de repos, où je ne demeurai qu'un inſtant. Plein de mon déſeſpoir & de mon amour, livré à l'agitation la plus cruelle, j'ai paſſé la nuit errant triſtement dans cette chambre. Vous m'avez ſurpris à la fenêtre plongé dans une profonde rêverie. Je me déterminois en moi-même dans cet inſtant à vaincre tous mes ſcrupules ; à aller ce même jour chez la *Toricelli*, pour lui découvrir mes ſentimens, & pour la prier d'en faire part au Pére de *Valerie* & à elle-même ; enfin à m'unir avec elle par un prompt Mariage. Le récit, que je viens de vous faire m'anime encore à prendre cette réſolution. Sans *Valerie* il n'y a plus de repos, il n'y a plus de vie pour moi. Je la tirerai avec ſa Famille de la honte de leur état. Naiſſance, raiſon, devoir, vains fantômes

de

de l'imagination, vous ne m'arrèterez plus. Qu'on me blâme d'avoir terni l'éclat de ma naiſſance, ou qu'on m'admire d'avoir fait honneur à la vertu ; tout m'eſt égal. Dans une agréable ſolitude avec *Valerie*, mes jours s'écouleront au milieu des plaiſirs ; quel emploi raviſſant ! Je les paſſerai à la contempler, à l'aimer, à l'adorer. Oui, c'en eſt fait, pourſuivit-il en ſe levant bruſquement ; je vai me jetter à ſes genoux, je vai lui jurer.... Mais que vois-je ? interrompit-il en me regardant : vous pâliſſez !.. vous frémiſſez !.. plus je vous conſidère, & plus je tremble de vous pénétrer .... eſt-ce une illuſion ?

Non, *Salviati*, lui dis-je, vous ne vous trompez pas ; j'aime *Valerie*.

Ah ! Dieu ! qu'entens-je ! s'écria-t-il en ſe jettant ſur une chaiſe éloignée du lit de repos où nous étions ; Quoi ! *Barbarigo*, vous êtes mon rival ?

Si l'ancienneté pouvoit donner quelque droit en amour, j'en aurois un ſur vous, lui répondis-je ; puiſque j'ai aimé *Valerie* avant que vous la connuſſiez, avant que je la connuſſe moi-même.

Son étonnement augmenta à ces mots.

Je

Je lui fis un récit de l'avanture du bois, de la méprise que j'avois faite au Bal du Duc de Mantouë, en prenant la *Vizani* pour mon inconnue; & de ma surprise, en la retrouvant sur un Théatre. Je lui racontai ensuite comment nous avions, la *Vizani* & moi, rencontré la *Toricelli* avec *Valerie*; que la Comtesse nous avoit mené chez elle; tout ce qui s'étoit passé pendant ce repas, & au sortir de table; & je dis enfin que je venois de cette maison, lorsque je l'avois surpris à la fenêtre.

Nous voilà rivaux, s'écria-t-il, lorsque j'eus achevé de parler; voilà à quoi nous a menés la fausse délicatesse, de vouloir chacun de nous deux que l'autre fût le premier à ouvrir son cœur. Ah! *Salviati*, lui dis-je, que vous m'offensez, en m'appellant encore votre rival! Et comment vous nommerai-je donc? me répondit-il.

Parce que j'ai été frappé des charmes de la même personne que vous aimez, lui repartis-je; j'irai vous troubler, moi qui vous dois la vie? Qu'ai-je fait dans le monde, qui puisse vous autoriser à former un jugement si indigne de

moi ? Je pourrois vous traverſer dans vos amours, vous mon bienfaiteur, vous mon ami, vous, qui ayant touché le cœur de *Valerie*, avez un droit légitime ſur elle, le vrai, l'unique ? car enfin vous ne devez point en douter, *Valerie* vous aime. Cette rougeur & cet embarras toutes les fois que vous l'avez vûe, en ſont des marques inconteſtables pour une jeune perſonne remplie de tant de pudeur. Oui, *Salviati*, *Valerie* vous aime ; jouïſſez en paix de votre bonheur ; faites triompher la vertu. Que votre vie ne ſoit qu'un enchaînement de plaiſirs ! Que jamais aucun repentir ne vous inquiéte ſur votre choix ! Tant de charmes d'eſprit & de ſageſſe méritent toute autre choſe. Enfin, vivez content ; c'eſt l'unique objet de mes vœux. Je me ſentis attendri en achevant ces paroles. *Salviati* ſe leva, vint ſe jetter à mon cou, m'embraſſa les larmes aux yeux, ſe plaça auprès de moi, ſe mit à rêver, & je fis la même choſe. . . . . . .

L'effort que je venois de faire ſur moi-même, me coûtoit plus qu'on ne penſe. Je trouvois plus de charmes à *Valerie*, depuis que j'avois appris la forte im-

pression

pression qu'elle avoit faite sur le cœur de mon ami. Je n'ignorois pas combien de reconnoissance je devois à cet Ami ; aussi me proposois-je de ne plus voir *Valerie.* A chaque protestation que je m'en faisois, je sentois augmenter mon amour. Je ne pouvois pas même me défendre de certains mouvemens de jalousie, en songeant qu'elle aimoit *Salviati.* Il me sembloit qu'il m'en auroit moins coûté, si j'avois pû lui faire un sacrifice plus noble.

Nous gardâmes ainsi le silence quelque tems. Je le rompis le premier, pour demander au Comte ce qui le rendoit si rêveur, & s'il pouvoit me faire le tort de douter de mes sentimens?

Non, cher Ami, me dit-il, je n'en doute point. Je me sens même si pénétré de leur noblesse, que l'attendrissement, où vous me voyez, me rappelle à moi-même. Ne comptez plus de m'être redevable; c'est moi, qui vous le suis aujourd'hui, puisque je vous dois le retour de ma raison. Nous cherchons vainement à nous éblouïr. Que ce soit préjugé ou sagesse, il faut suivre ce que nos Ancêtres ont pensé, & ce que l'on

penſe de nos jours. Je ne rendrois point *Valerie* plus illuſtre en l'épouſant. Son mérite lui attirera toujours le reſpect & l'admiration; car la vertu s'annoblit d'elle-même. Et ſi je ſuivois l'impétuoſité de ma paſſion en formant une Alliance honteuſe, je me couvrirois d'ignominie. Vous pouvez, continua-t-il, avec moins de riſque vous livrer à votre amour. Soumis aux ordres d'un Pére, entouré de vos Parens, & d'un âge à ne pouvoir point décider de votre ſort, vous trouveriez mille obſtacles, qui s'oppoſeroient à vos déſirs, en cas que vous en formaſſiez quelqu'un indigne de votre naiſſance. Mais, qui pourroit m'arrêter dans mes projets, moi, qui éloigné de ma Patrie, & par la perte de mon Pére, me vois abſolument maître de moi-même? Ce n'eſt donc qu'en fuyant le danger que je puis l'éviter. Non, reprit-il, après avoir un peu rêvé, je ne verrai plus *Valerie*; je vous le promets, *Barbarigo*, à vous qui par votre généroſité m'avez fait revenir de mon égarement. Que je ne vous empêche point, pourſuivit-il, je le répete encore, de ſuivre le panchant de votre cœur. Que *Vale-*

rie

rie m'aime ou non, je ne la verrai plus. Mais, que dis-je qu'elle m'aime, comme si une conjecture étoit une certitude. Quoi qu'il en soit, reprit-il en soupirant, vous auriez bientôt détruit une si foible impression. Mon cœur vous en fait le présage; votre âge, votre figure & votre esprit m'en assurent.

Je fus étonné d'un changement si prompt, & je ne crois pas que j'eusse tort de l'être. Je ne pus revenir de ma surprise, qu'en réfléchissant à la vivacité du caractère de *Salviati.* Nous nous quittâmes enfin, en nous protestant réciproquement, que nous ne verrions jamais *Valerie.*

LIVRE SIXIEME.

JE me retirai dans mon Appartement. Lors que je fus seul, je sentis plus vivement tout ce qu'il m'en coûteroit, pour soutenir l'engagement auquel je m'étois obligé. Mais je ne résolus pas moins de garder ma parole, dût-il m'en couter la vie.

Ah! *Salviati*, m'écriai-je, Ah! cher rival, tu veux, par un excès de générosité, que je ne te sois plus redevable : mais je sens que je ne te le serai plus en effet, puis-que je te sacrifierai bientôt le bien que tu m'as conservé. Il est donc aimé ? me dis-je, en frémissant ; oui, il l'est, puis-je en douter ?

Je ne pouvois soutenir cette idée. Quoique je me représentasse tout ce que je devois à mon Ami, elle me pénétroit de rage. Je traitois *Valerie* de perfide, comme si elle eût violé des droits qu'elle m'eût donnés sur son cœur.

Je me retraçois ses charmes, & je la trouvois plus belle que jamais. Il me sembloit de la voir au bord du bois, auprès de sa bonne Maman, mêler avec une grace ingénue ses larmes aux siennes ; réparer en rougissant, le désordre que les épingles avoient causé en sautant ; & d'un air encore plus confus, réprimer l'audace du buisson malin. Je me figurois tout cela si au naturel, que je croyois encore contempler les charmes que ces deux petits contre-tems m'avoient fait admirer.

Je la voyois tantôt d'une beauté plus éblouiſ-

éblouïſſante joindre ſur la Scène, par un aſſemblage encore inouï, la modeſtie la plus noble & la plus naturelle à toutes les graces du Théatre.

Je me la repréſentois quelquefois les yeux fixés ſur la glace pour arranger ſa coiffure opiniâtre, me voyant ſans vouloir me voir, ſes lévres charmantes entr'ouvertes pour me ſourire, & ſes joües couvertes d'une aimable pudeur, en s'appercevant de la curioſité de mes regards trop avides.

Je paſſai toute la journée ſeul, ayant défendu qu'on ne laiſsât entrer qui que ce fût dans mon appartement. Je voulus paſſer le ſoir dans celui de *Salviati*. On me dit qu'il repoſoit. Il eſt bienheureux, me dis-je preſque avec dépit, de pouvoir ſe donner du repos. Je ſentis combien j'en aurois eu beſoin moi-même, mais qu'il m'étoit impoſſible d'en prendre. Je fus tenté de retourner dans mon appartement. Je me dis cependant, que ce ſeroit me préparer de nouveaux tourmens, que de m'abandonner ainſi à la ſolitude : & celle du ſoir me parut encore plus redoutable.

Je deſcendis, ſans ſavoir où je vou-

lois aller. On me le demanda; Où il vous plaira, dis-je aux gondoliers. Cette réponſe les étonna. Mais, comme ils étoient dans l'habitude de me deſcendre ſouvent à l'hôtel de la *Vizani*, ils me menérent chez elle. Livré toujours à moi-même, je montai ſans ſavoir poſitivement où j'étois, que lorſque je me vis dans la ſalle du jeu. La *Vizani* fut ſurpriſe de me voir. Elle comptoit vraiſemblablement que je devois être chez la *Toricelli*; ſa jalouſie au moins le lui faiſoit croire. Et la ſuppoſition n'auroit pas été fauſſe, ſans la fatalité de mon étoile, qui avoit arrangé les choſes tout autrement.

Elle me reçut d'abord avec froideur; & m'étant placé ſur le même ſopha où elle étoit, elle ſe leva preſque auſſi-tôt pour aller regarder le jeu. Piqué, je ne ſai par quelle raiſon, de voir qu'elle me fuyoit, je la ſuivis; & m'étant approché d'elle, je la regardai avec des yeux remplis d'une langueur, qui n'étoit ſûrement pas ſon ouvrage, mais qui cependant la trompa. Je m'apperçus de l'impreſſion que je lui avois faite, & j'allai me raſſeoir ſur le même ſopha. Elle ne tarda point

point à s'y venir placer. Comme je n'avois été piqué que par vanité, je me tenois ſatisfait de la démarche de la *Vizani*, & je n'avois plus rien à lui dire.

Il étoit naturel cependant que je fuſſe le premier à parler ; & quoique j'euſſe l'air rêveur, je ne devois point ignorer qu'elle étoit ſur le ſopha ; car elle s'étoit miſe aſſez près de moi. Des ſoupirs pouſſés à demi, une robe qui n'étoit jamais rangée à ſa fantaiſie, un éventail toujours en mouvement, & le petit barbet qu'on careſſoit ſans ceſſe, tout cela auroit bien dû me tirer de ma taciturnité ; mais je devenois à chaque inſtant plus rêveur.

On s'impatiente à moins. Auſſi la *Vizani* ſe retira-t-elle à l'autre coin du ſopha, en jettant bruſquement le chien au milieu, qui vint en criant me gratter de ſa patte, & me demander raiſon du chagrin que je lui cauſois. En me retournant pour écarter ce petit importun, je ne pus m'empêcher de regarder la *Vizani* ; je la trouvai dans une triſteſſe ſi naturelle ; ſes yeux, qu'elle tourna languiſſamment ſur moi, me parurent ſi beaux dans cet état, que pénétré par

une trifte expérience des peines que l'amour fait fouffrir, je fus touché de celles que je caufois à une femme qui m'aimoit fi tendrement ; je pris *Mafcherino*, jé m'approchai de la *Vizani*, & je le lui remis dans fes bras. Nous foupirâmes tous les deux au même inftant, elle d'amour, & moi d'attendriffement pour fes maux & pour les miens.

Il me vint cependant à l'efprit, que cherchant à m'attacher férieufement à la *Vizani*, je pourrois peut-être arracher de mon cœur le fouvenir de *Valerie*. Séduit par cette idée, je voulus dans le moment même en effayer la pratique. Je dis à la *Vizani* cent jolies chofes, mais plus délicates que tendres. Elle m'en fit reproche avec un ton doux ; & attachant fes yeux fur les miens, elle me marqua tant de paffion, que j'en fus ému. Enfin elle me déploya fon cœur, & me découvrit toute la jaloufie que *Valerie* lui caufoit.

J'eus affez de force pour lui cacher mon trouble ; je lui témoignai fi pofitivement & d'un air fi compofé, qu'elle m'offenfoit, en me foupçonnant capable d'aimer une Comédienne, qu'elle n'ofa plus m'en

m'en parler. Je passai de la dissimulation jusqu'à l'assurer qu'elle seule m'avoit jetté dans la rêverie & dans la tristesse, par la froideur dont elle m'avoit reçu. Plaignons-nous après cela de la coquetterie des femmes !

Elle me parut convaincue de tout ce que je lui dis, au moins dans le moment. Une douce satisfaction brilloit sur son visage. Elle me témoignoit, par des regards les plus expressifs, combien elle étoit contente de moi. Cependant une pensée, qui lui passa dans l'esprit, la troubla tout-à-coup.

Je veux croire, me dit-elle, puisque vous me l'assurez, que je n'ai pas d'objets réels à combattre ; mais n'en ai-je plus de chimériques ? Je compris que c'étoit de l'inconnue qu'elle vouloit me parler. Qu'auroit-elle pensé, si elle avoit pû s'imaginer que *Valerie* étoit cette inconnue ? Il fallut encore un nouvel effort pour lui dérober mon embarras. Je réussis cependant à la persuader que ce fantôme n'avoit pû tenir contre ses charmes, & qu'elle seule régnoit dans mon cœur.

Une réponse si tendre méritoit d'autres

remercimens que des paroles. Mais il étoit question de les cacher à tout le monde qui étoit dans cette Salle, & surtout à plusieurs femmes, que la curiosité & l'envie de médire, rendoient trop clairvoyantes. Quoiqu'elles fussent attentives au jeu, qu'elles en parussent même entiérement occupées, leurs yeux n'en étoient pas moins à craindre.

La *Vizani* qui n'ignoroit point tout cela, s'aida prudemment de *Mascherino* dans cette affaire. Comme si elle eût été fatiguée de ces petites singeries, qui ne discontinuoient pas, elle se pancha de mon côté, & le posa sur moi.

Cette innocente ruse servit à deux fins. A l'abri de *Mascherino*, on me serra la main à plusieurs reprises, ce que, poli comme j'étois, je rendis sur le même ton : & par cette posture on me mit sous les yeux une gorge, qu'on eût dit de neige par sa blancheur, & de marbre par sa fermeté. Il étoit à présumer, suivant quelques remarques que j'ai faites, que tant d'éclat & de fraicheur n'étoient point le simple ouvrage de la nature, mais j'ignorois pour lors qu'on pût composer cette sorte de charmes. L'expérience

périence m'a appris dans la ſuite, que l'art des femmes s'étendoit encore plus loin.

Une main de la *Vizani* étoit donc occupée de cette maniére à me faire des remercimens, & l'autre s'occupoit tantôt à repouſſer le deſſus du corſet, tantôt à arranger une fine mouſſeline, dont ſa gorge étoit à demi couverte, & qui ſecondoit ſes mouvemens. Je ſentois par-là une double émotion, celle qu'on me cauſoit ſous les auſpices de l'officieux *Maſcherino*, & celle que mes yeux m'inſpiroient, en ſe fixant ſur toutes les beautés qu'on leur montroit.

Nous étions dans cette tendre ſituation la *Vizani* & moi, lorſque ſon mari entra accompagné d'un gros Abbé, qui étoit un Savant du premier ordre. C'eſt ainſi du moins qu'on en pouvoit juger par l'énormité de ſes lunettes. Je fus déconcerté, mais la *Vizani* ne ſe troubla point. Elle redoubla ſes remercimens, comme ſi elle eût eu plus de plaiſir à me témoigner ſa reconnoiſſance devant ſon mari, qui s'approcha de nous, en tenant par la main le gros Abbé, avec qui il diſputoit vivement ſur un point de Philoſophie.

Il falut bien nous déranger, lorſqu'ils furent près de nous. *Vizani* ſe mit auprès de moi, & l'Abbé entre la *Vizani* & moi. Il s'agiſſoit entr'eux ſi le Soleil tourne autour de la Terre, ou la Terre autour du Soleil. L'Abbé ſoutenoit que c'étoit le Soleil, *Vizani* que c'étoit la Terre; & on vouloit ſavoir mon ſentiment. Nous nous regardions triſtement la *Vizani* & moi, comme pour nous demander raiſon du chagrin qu'on nous cauſoit; & nous nous diſions en nous-mêmes, que c'étoit à eux que la tête tournoit, de venir ainſi nous troubler ſi mal à propos.

Cependant l'Abbé perdit de vûë peu à peu la queſtion, & laiſſa parler tout ſeul le mari, pour examiner la beauté de l'épouſe. Il parcouroit de ſes lunettes avec une gravité admirable les charmes qu'on venoit de me montrer. En effet pour un homme de ſavoir comme lui, ce devoit être un nouveau ſpectacle, que de voir deux petites globes, qui avoient un mouvement élaſtic au lieu d'un circulaire.

On quitta le jeu, & tout le monde ſe leva. L'Abbé ceſſa avec regret de contempler le plus beau Phénomène qu'il

eût

eût encore vû. *Vizani*, qui crut qu'on lui avoit cédé, parce qu'on avoit cessé de lui répondre, se tint glorieux du triomphe. Son Epouse me lança le regard le plus passionné pour adieu; & je m'en allai en pestant contre les Sciences, les Abbés & les maris. Mais à peine me trouvai-je au logis, que je repris ma douleur & mon emploi ordinaire. Penser à *Valerie*, & la trouver toujours plus charmante; me désespérer en songeant que je ne devois plus la voir, & qu'elle aimoit *Salviati*; voilà à quoi je m'occupai toute la nuit même en sommeillant.

Il y a plusieurs détails dans toutes les circonstances, où se trouve quelqu'un qui est amoureux, qui n'intéressent nullement ceux qui n'aiment pas. Je supprimerai les moins essentiels, pour ne pas me rendre plus ennuyeux.

Je continuai toujours à essayer de m'attacher à la *Vizani*: mais plus je cherchois à arracher de mon cœur l'image de *Valerie*, & plus elle s'y gravoit profondément. Ce qui se passoit entre la *Vizani* & moi, étoit fort singulier. Le moment nous échapoit toujours par sa faute ou par la mienne. Lorsqu'elle me faisoit com-

comprendre, par les agaceries les mieux marquées, qu'il n'y avoit plus de bontés dont on ne voulût bien me combler, trop occupé de *Valerie*, j'étois rêveur & diſtrait. Lors que moins plongé dans ma douleur & dans mes rêveries, je me ſentois diſpoſé à me laiſſer combler de ſes bontés; ou je bruſquois trop l'occaſion, & par décence on me rebutoit; ou le dépit que je m'étois attiré par mes diſtractions de la veille, m'oppoſoit une réſiſtance invincible: mais tout cela faiſoit penſer à la *Vizani*, que je l'aimois beaucoup moins que je n'aurois voulu le lui perſuader. Cependant elle étoit exactement inſtruite de mes démarches, comme je l'appris dans la ſuite, & par-là elle ſavoit bien que je n'allois que chez elle.

Je lui rendois preſque toujours mes viſites le matin, de crainte qu'elle ne m'entrainât à la Comédie. Elle me propoſoit ſouvent de me mener chez la *Toricelli*; mais je trouvois toujours quelques défaites.

Enfin je paſſai ainſi pluſieurs ſemaines, m'étudiant vainement à chercher auprès de la *Vizani* une guériſon aux maux que

je

je ſouffrois. Ce que j'entendois dans la Ville ne faiſoit que les aigrir. Les louanges de *Valerie* retentiſſoient en tout lieu. Sa beauté, ſa vertu, ſon eſprit & ſes graces enchantoient tout le monde. On eût dit que toute la terre étoit conjurée pour me perſécuter; car je rencontrois toujours des perſonnes qui me parloient de *Valerie* avec admiration. Pour ce qui eſt de *Salviati* & de moi, nous n'oſions nous en dire un ſeul mot. Je ſavois qu'il ne la voyoit dans aucun endroit, que peut-être au ſpectacle; c'étoit pour moi une eſpéce de conſolation, mais bien légére.

Quoique je n'aye point parlé de *Clarice* dans tous ces événemens, ce n'eſt pas qu'elle eût éteint ſa paſſion, ou qu'elle m'en témoignât moins toute l'ardeur par la fureur de ſes regards. Mais occupé à décrire des faits plus intéreſſans, je n'ai point ſongé à elle. Elle ne laiſſoit échaper aucune occaſion de me faire ſentir combien elle m'aimoit. Je la voyois quelquefois attacher ſur moi ſes yeux remplis de larmes avec tant de paſſion, que je m'en ſentois gêné. Je réglois mes regards ſuivant le fond de ma bourſe. Lorſqu'elle étoit dans ſon

plein,

plein, je n'en lançois jamais que de févéres. Je les adoucissois aussi-tôt que je m'apperçevois qu'elle déclinoit beaucoup, & j'étois sûr de trouver le lendemain mon Pére d'humeur à la rétablir.

J'étois un jour dans une inquiétude, dont *Clarice* seule pouvoit me guérir ou par elle-même, ou par mon Pére.

Un jeune Noble qui avoit perdu au jeu, se trouvoit dans l'impossibilité de satisfaire à tout ce qu'il devoit; il n'osoit en parler à son Pére, qui étoit absolument intraitable, & il m'avoit fait confidence de son chagrin. J'aurois voulu le surprendre agréablement, en le tirant de peine; mais je me trouvois malheureusement dans un déclin de finance: & le cas, où se trouvoit le jeune Noble, exigeoit un prompt secours. Je demandai d'abord *Clarice* en entrant au logis. On me dit qu'elle étoit passée dans l'Appartement de *Salviati*. J'y entrai, & je la trouvai avec le Valet de chambre du Comte, qui examinoient tous les deux un ouvrage de cire le mieux travaillé & le plus galamment imaginé, que j'eusse encore vû.

C'étoit un grouppe de petits amours,

qui

qui cherchoient vainement à percer un cœur, dont on ne voyoit que la forme, parce qu'il étoit entiérement environné de glace. Un Amour d'une phisionomie plus férieufe que les autres, & couronné de lauriers, verfoit des larmes fur ce cœur, qui étoit pofé fur une efpéce de gazon élevé. On lifoit ces mots autour du cœur : *Je fuis invulnérable* : au deffous des petits Amours, *Nos traits s'émouffent, & nous perdons toute efpérance* ; & aux pieds de l'Amour qui pleuroit, *Mes larmes fondront cette glace, & j'efpére tout par ma fidélité.* Un piédeftal d'agate foutenoit l'ouvrage de cire. Et le tout étoit ajufté fur un panier couvert de velour vert, brodé en or & orné de fleurs.

Je demandai avec empreffement au Valet de Chambre, fi fon Maître vouloit faire un préfent de ce bel ouvrage. Il me répondit que oui, mais qu'il ignoroit la perfonne à qui il étoit deftiné.

Je me fentis troublé à ces mots. Je m'imaginai que ce préfent ne pouvoit être que pour *Valerie* : les allufions étoient trop juftes. Ce cœur glacé, qui fuivant moi convenoit fi bien à *Valerie* ;

cet

cet amour couronné de lauriers, qui re-présentoit un amour de guerre, & par conséquent *Salviati*; tout me confirmoit dans mes soupçons. Il me sembloit même de me voir confondu dans la foule des petits amours. Il est vrai que le Comte pouvoit se flatter d'être mieux qu'il ne se représentoit; mais on doit toujours se donner pour plus malheureux qu'on n'est. Je ne doutai nullement que je n'eusse été mal servi de mes domestiques; car il étoit évident que *Salviati* alloit rendre des visites à *Valerie*. On ne fait point des présens aux personnes que l'on ne voit pas. Il résultoit de là que ces malheureux n'avoient pas bien gueté, comme je leur avois ordonné.

J'étois dans une si grande émotion, qu'il s'en falut peu, que je n'oubliasse le sujet qui m'avoit amené. Cependant je tirai à part *Clarice*. Je lui exposai le desir que j'avois de rendre service à un Ami, qui se trouvoit dans l'embarras. Elle me tira d'inquiétude d'elle-même, & sur le champ. J'envoyai au jeune Noble ce qu'il souhaitoit. Je fus obligé d'avoir quelques petites complaisances pour *Clarice*; mais comment pouvois-

je

je m'y prêter dans l'agitation où j'étois ?

Je me retirai enfin dans mon Appartement, & là je me livrai à toute mon inquiétude. Je traitois *Salviati* d'imposteur. Il me sembloit que je n'étois point irrité contre lui de ce qu'il alloit voir *Valerie*, mais de ce qu'il m'avoit assuré qu'il n'y iroit pas. Je ne lui demandois pas qu'il me fît ce sacrifice, me disois-je : Je n'ignorois pas que c'étoit à moi à lui céder entiérement. Mais pourquoi tout cet étalage de sentimens ? pourquoi me déguiser ses démarches ? ce procedé m'irritoit & me mettoit au desespoir.

La jalousie se masquoit ainsi dans mon cœur ; & je n'aurois pas moins été troublé, quand *Salviati* eût convenu avec moi, qu'il iroit voir *Valerie*. Je passai le reste de cette journée, aussi-bien que la nuit, à faire mille conjectures sur ce présent, à m'irriter contre mon sort, contre *Salviati*, contre *Valerie*, dont je convenois enfin que j'étois toujours plus amoureux.

Je sentis le lendemain que j'avois besoin plus que jamais de dissipation. Je courus chez la *Vizani*, & quoique j'y allasse

allaſſe de meilleure heure que je n'avois accoutumé, elle avoit déja quitté ſa toilette.

Elle s'étoit miſe dans un de ces deshabillés, que les Femmes prennent toujours, lorſqu'elles ont plus envie de toucher que d'éblouïr. Je la trouvai auſſi fort jolie dans cette parure. Je conjecturai là-deſſus, qu'on comptoit ſur ma viſite; ce qui étoit naturel qu'on pensât, car je ne m'étois point préſenté la veille. Elle me reçut comme un homme, dont on ſouhaiteroit toujours la préſence, & qu'on n'a point vû pendant une journée entiére.

Je me plaçai ſur le même Canapé, où elle étoit aſſiſe, ou plutôt à demi couchée. Une tendre langueur dans les yeux, une nonchalance dans le maintien, l'une de ſes mains négligemment renverſée ſur le bras du Canapé, l'autre modeſtement appuyée ſur ſa gorge; cette gorge animée par une reſpiration voluptueuſe; une voix douce & altérée; peu de rouge & moins de poudre; tout enfin contribuoit à la rendre plus touchante.

A peine en étions-nous aux premiers complimens, qu'une femme de chambre vint

vint lui parler à l'oreille, & avec miſtère. Qu'il entre, dit la *Vizani* tout haut & en ſouriant. Cette femme ſourit auſſi en retournant ſur ſes pas. Mais que je fus étonné en voyant entrer le Valet de chambre de *Salviati*, qui venoit de la part de ſon Maître faire préſent à la *Vizani* de ce même ouvrage de cire qui m'avoit donné tant d'inquiétude. Elle reçut ce préſent d'un air reconnoiſſant & poli. On le poſa ſur une table, qu'on porta par ſon ordre auprès du Canapé où nous étions; & on nous laiſſa ſeuls.

Je me ſentis d'abord moins troublé, en ſongeant que ce n'étoit donc pas à *Valerie* que *Salviati* avoit voulu faire ce préſent, que mes domeſtiques ne m'avoient donc pas rapporté faux, & qu'il ne la voyoit point. J'étois cependant inquiet de ſavoir comment il avoit pris de l'amour pour la *Vizani*; car je ne l'avois jamais vu chez elle. Je fus enſuite piqué de voir que *Salviati* venoit encore me troubler dans mes inclinations. Ce que je ſentois pour la *Vizani* n'étoit ſûrement pas de l'amour. Je n'avois pour elle qu'un goût paſſager & qu'elle ne m'inſpiroit jamais que lorſque je la voyois.

Mais enfin je l'avois choisie pour l'objet qui devoit me soulager dans mon malheur. Il semble, me dis-je (comme si *Salviati* eût dû deviner ce qui se passoit dans mon cœur) que cet homme m'envie jusqu'à la moindre consolation ; & parce qu'il m'a sauvé la vie, dois-je donc absolument la lui sacrifier? En faisant ces réfléxions, je jettois des regards sombres sur cet ouvrage, que la *Vizani* admiroit à l'excès, en me regardant d'un air malin.

Je m'aperçus bien qu'elle prenoit mon silence & mon air triste pour des effets de jalousie. Mais cette jalousie ne pouvoit pas être bien violente, puisqu'elle venoit d'un amour si foible. Qu'étoit-ce donc que le mouvement qui m'agitoit? Un de ceux sans doute que nous condamnons tant dans les Femmes, & dont nous ne saurions nous défendre. Une crainte de nous voir enlever ce que nous croyons avoir acquis par l'éclat de notre mérite. Crainte orgueilleuse, que la seule vanité nous inspire!

La *Vizani* se plaisoit à m'exciter à examiner attentivement les beautés du travail de cette piéce. Mais je ne disois mot,

mot, ou je répondois tout de travers. Elle prenoit mes brusqueries pour de nouvelles preuves d'un véritable amour, & je voyois dans ses yeux toute la joie qu'elle en ressentoit. Cette assurance d'être aimée lui donnoit de nouveaux agrémens, & je ne l'ai jamais vue si ravissante. A mesure que je la considérois à la dérobée, je me sentois plus piqué contre *Salviati.* Au moins, me disois-je, si je suis encore obligé de lui céder dans cette occasion, ne lui abandonnons notre conquête qu'après avoir triomphé. Cette idée me plut infiniment, & je me sentis tout disposé à l'exécution.

Je feignis encore plus d'inquiétude; & m'obstinant à garder toujours le silence, la *Vizani* ne put plus soutenir de me causer tant de douleur. Elle se pancha languissamment sur moi, & me prit une main, qu'elle serra tendrement dans les siennes. Seriez-vous sérieusement fâché ? me dit-elle d'une voix émue. Eh ! Madame, lui répondis-je, feignant de croire qu'elle se moquoit de moi, vous me désespérez. Ah ! ingrat, me dit-elle, en me serrant la main avec plus de passion, ce que je fais, peut-il vous être

ſuſpect? Et m'offenſeriez-vous au point de me croire touchée pour un autre, lors que je vous donne tant de marques de ma foibleſſe?

Salviati m'aime, il eſt vrai, continua-t-elle en me fixant avec des yeux remplis d'un feu qui me donna de grandes eſpérances pour mon projet; mais c'eſt à vous même que vous devez vous en prendre. A moi? interrompis-je tout étonné de cette apoſtrophe. Oui, Monſieur, reprit-elle, à vous-même. Si vous m'aviez chérie, continua-t-elle, avec autant d'ardeur que vous voulez m'en faire paroître, auriez-vous affecté depuis ſi longtems de ne me venir voir que le matin? Et, lors que je vous en ai fait quelques reproches, auriez-vous eu le courage de me dire, que vous aviez deſtiné l'après midi à l'étude? L'amour s'eſt-il jamais ſervi d'excuſes auſſi frivoles?

Salviati, pourſuivit-elle, a pris ce tems pour me parler de ſa paſſion, & le ſeul qu'il pouvoit prendre avec bienſéance. J'ai crû même d'abord que comme vôtre Ami, il venoit m'amuſer dans ma ſolitude; car je la trouve partout où je ne vous vois pas. Je me ſuis diver-

tie

tie pendant un tems de ſes fleurettes, autant que je le pouvois en vous regrettant ſans ceſſe. Mais je me ſuis enfin apperçue, qu'il en vouloit réellement à mon cœur. J'ai compris qu'il ignoroit nôtre intelligence. Je n'ai plus trouvé pour lors que de l'ennui dans ſes diſcours; & pour me défaire de ſes importunités, je l'ai voulu déſeſpérer, en feignant d'avoir le cœur le plus glacé qu'il y eût jamais dans le monde. Je me ſuis attiré par là cette galanterie, qui, comme vous voyez, fait alluſion à ce que je viens de vous dire; & que je n'aurois peut-être pas reçue, ſi je n'avois été charmée de voir comment vous prendriez cette affaire. Je vous avoue qu'une paſſion violente donne des caprices qu'on ne ſauroit définir. Si je ne vous avois point vu ému, rêveur, troublé, vôtre trop d'aſſurance m'auroit effrayée, & j'en aurois été pénétrée de douleur. Cependant il me ſemble que je ſuis preſque piquée contre vous, d'avoir pû me ſoupçonner d'infidélité; moi qui vous aime avec tant d'ardeur & d'ingénuité; moi qui ne reſpire, qui ne penſe, qui n'agit que pour vous plaire; moi qui

vous ai donné les prémices de mon cœur, au moins celles qui naissent du sentiment, & qui sont toûjours les plus précieuses à tous ceux qui ont de la délicatesse.

Ces mots m'attendrirent. Je m'estimai même malheureux, de n'avoir pas eu ces autres prémices, dont il sembloit qu'elle fît si peu de cas, & qui me paroissoient à moi d'un tout autre prix. Je me confirmai dans la résolution de ne pas tarder au moins à prendre ce que je pouvois avoir. Sa respiration altérée, & ses yeux qui devenoient toûjours plus vifs, me firent comprendre, que ce moment, que nous avions laissé échaper tant de fois, étoit enfin arrivé. Et pour commencer à le saisir par quelque bout, je crus qu'il falloit d'abord me jetter aux genoux de la *Vizani*, [ce dont j'aurois pu fort bien me dispenser,] & lui demander pardon de mes soupçons, en lui baisant cent fois la main. Elle m'ordonna de me lever, en me faisant comprendre par des soupirs doux & fréquens, que j'étois plus que pardonné.

Puissiez-vous, me dit-elle d'une voix étouffée, vous rendre toûjours digne des bontés que j'ai pour vous! J'allois en profiter,

profiter, mais un bruit qu'on entendit dans l'Anti-chambre nous dérangea, on ne sauroit plus mal à propos. Un laquais vint annoncer *Velutelli*, qui entra presqu'au même instant.

Le trouble où nous étions auroit frappé les yeux les plus stupides. Quel effet ne fit-il point sur ceux d'un rival, & d'un rival tel que *Velutelli*! Il pâlit en nous regardant, & il lui fallut autant de tems pour se remettre qu'à nous-mêmes. Il nous félicita tous les deux sur la vivacité de nôtre teint. Nous reçûmes son compliment d'un air dégagé, & comme des personnes, qui ne soupçonnoient nullement, qu'il eût pu deviner ce qui nous avoit donné un aussi beau coloris. La *Vizani* eut assez d'intrépidité, pour le remercier poliment, & pour lui dire qu'elle étoit fâchée de ce qu'elle ne pouvoit le complimenter de même. Il fut désolé de voir qu'il ne pouvoit point nous donner aucune inquiétude, & la rage & la jalousie éclatoient dans ses yeux. Mais, ne pouvant plus douter que nous ne fussions des mieux ensemble, il chercha au moins à jetter entre nous quelques semences de discorde.

Il débuta en demandant à la *Vizani* des nouvelles de *Salviati* ; mais avec des termes & d'un ton de voix à faire connoître qu'il y avoit entr'elle & mon Ami quelque chose de particulier. Il me regarda au même instant, & il fut au desespoir de ne voir aucune altération sur mon visage. Il mit encore plus de malice & plus d'ironie dans ses discours, pour me faire comprendre que *Salviati* partageoit mon bonheur. Mais la *Vizani* ne faisoit que rire ; & je l'écoutois d'un air si tranquille, qu'il en fut déconcerté de dépit.

Cependant il ne se découragea pas encore, & me demanda à moi des nouvelles de *Valerie.* Je ne pouvois que me sentir troubler à ce nom ; c'est aussi ce qui ne manqua pas d'arriver. Mais me contraignant autant qu'il me fut possible, je lui répondis que je ne l'avois point vuë depuis le soir que je m'étois trouvé au repas chez la *Toricelli* : qu'ainsi c'étoit à moi à lui faire une pareille question. Il fit l'étonné, & me dit, mais d'un air le plus malin, qu'il nous avoit cependant surpris ce même soir devant une glace, à un tête-à-tête assez animé,

mé, pour m'en faire désirer de plus intéressans. Comme il vit que chaque mot portoit coup, que mon embarras augmentoit, & que la *Vizani* en l'écoutant changeoit de couleur, il plaisanta avec toute la fatuïté dont il étoit capable, sur cette glace, sur la rougeur qui couvroit le visage de *Valerie* & le mien lors qu'il nous aborda, sur le chagrin dont il assuroit que je fus pénétré en me séparant d'elle, & sur tout ce que pouvoit lui suggérer la forte envie qu'il avoit de me brouiller avec la *Vizani.*

Je me défendois fort mal; & il auroit sans doute poussé encore plus loin ses plaisanteries, si *Vizani* ne fût entré pour rendre une visite d'adieu à son Epouse. Il vint lui dire qu'il alloit partir pour son Château près de Padoüe. Nous ne manquâmes pas, la *Vizani* d'en paroître fâchée, & *Velutelli* & moi de lui souhaiter un bon voyage. Cet Epoux complaisant dit à la *Vizani*, qu'il avoit donné aussi ses ordres pour la Maison de Campagne qu'ils avoient auprès de Venise, & qu'elle étoit en état de la recevoir, lors qu'elle le souhaiteroit.

Il étoit juste qu'on les laissat en liberté

de se faire de tendres adieux. Nous nous levâmes *Velutelli* & moi pour nous retirer. La *Vizani* me dit d'un air sérieux, qu'elle avoit à me parler sur une affaire, à laquelle elle prenoit beaucoup d'intérêt; & on laissa partir *Velutelli*. Elle me pria de recommander à mon pére de parler en Sénat pour un Officier qui demandoit une pension. Elle passa dans une autre chambre, & revint un instant après me porter un mémoire, où étoient détaillés les services que cet Officier avoit rendus à la République. Je sentis qu'elle me serra la main en me donnant ce mémoire, & je le mis aussi-tôt dans ma poche. Je fis de nouveaux souhaits de bon voyage à *Vizani*. Je pris congé de tous les deux; & à peine me vis-je dans la gondole, que j'ouvris le mémoire, où je trouvai ce billet envelopé.

Je vous attens demain à diner à la maison de campagne, qu'on a eu soin de me faire préparer. Nous ne serons pas là en proie à des importuns. Je me livrerai d'autant plus volontiers aux bontés que j'ai pour vous, que je ne serai plus en doute si vous les méritez.

Je

Je ne compris point du tout le ſens de ces derniéres paroles. Je ne voyois pas qu'un jour de plus ou de moins dût me donner un nouveau mérite; & cela me rendit plus impatient de me voir au lendemain. L'eſſai que je venois de faire, quoiqu'imparfait, & qui étoit le premier de ma vie, m'avoit donné une grande idée d'un genre de plaiſirs qui m'étoit inconnu. Les paſſions ſe gliſſent d'abord dans nos cœurs ſous des images flateuſes. Nous connoiſſons dans la ſuite que nous ſommes trompés. Mais trop plongés dans la corruption, nous ne ſaurions plus nous en arracher.

Valerie vint m'occuper au milieu de mes tranſports. Quoique je ne duſſe jamais la voir, & que je ne doutaſſe point qu'elle n'aimat *Salviati*, il me ſembloit que je lui faiſois infidélité. Je cherchai à me diſſiper le reſte du jour pour en trouver plutôt la fin; & je paſſai la nuit, tantôt en me livrant aux idées agréables des plaiſirs qu'on me préparoit, tantôt en écartant l'image de *Valerie*, lorſqu'elle venoit me troubler.

LIVRE SEPTIEME.

JE pris le lendemain un habit de Campagne * ; & comme ce fût moins l'amour que des désirs immodérés, qui présidérent à ma parure, elle fut aussi plus superbe que galante. J'avois projetté de me transporter de bonne heure dans cette maison de plaisirs : Mais quelques affaires me retinrent malgré moi, & je ne pus m'y rendre que presque à l'heure du diner. L'air que j'y trouvai en entrant me parut le plus doux que j'eusse jamais respiré, les oiseaux les plus mélodieux que j'eusse jamais entendus, & l'émail des fleurs & de la verdure le plus éclatant que j'eusse jamais vû. Je montai au Pavillon, où l'on me dit que la *Vizani* étoit seule ; Mais quelle fut ma surprise, lorsque je la vis accompagnée de *Valerie*, de la *Toricelli*, de *Riccoboni* & de sa femme !

Je

* On donne ce nom à l'habillement François, à Venise, à Bologne & dans d'autres villes d'Italie.

Je n'avois jamais vû *Valerie* auſſi brillante que je la trouvai ce jour là. Une robe bleue & une coiffure ornée d'agrémens qui y aſſortiſſoient, relevoient l'éclat de ſon teint. La vivacité de ſes beaux yeux me parut plus ſéduiſante, ſa modeſtie plus aimable, ſon port plus noble, ſa taille plus dégagée. Quels mouvemens d'amour, de tranſports & de crainte ne renouvella-t-elle point dans mon cœur!

Je regardai la *Vizani*. L'ordre qu'elle avoit donné qu'on me cachât le monde qui étoit chez elle, & la façon dont ſes yeux répondirent aux miens, ne me dévelopérent que trop le ſens des paroles du billet. Mais ſi elle avoit bien connu à quelle épreuve elle vouloit mettre mon cœur, elle n'y auroit jamais penſé pour ſon repos & pour le mien. Enyvré du plaiſir de voir *Valerie*, je reſtai quelque tems ſans qu'il me fût poſſible de porter mes yeux ſur aucun autre objet. Mais enfin, m'appercevant que je la gênois trop, il falut me contraindre.

On ſe mit à table, & je me trouvai entre *Valerie* & la *Vizani*. Je n'oſois tourner mes regards d'aucun côté. Je

craignois de déplaire à l'une, & de voir des reproches dans les yeux de l'autre. La *Vizani* fit gliffer fes pieds fur les miens, comme pour me rappeller à mon devoir. Mais cette façon de s'exprimer, qui m'auroit beaucoup ému la veille, ne me fit aucune impreffion ; & le fimple froiffement de la robe de *Valerie* contre mon habit, me caufoit des mouvemens que j'avois peine à cacher.

La *Toricelli* me demanda des nouvelles de *Salviati*. Je ne pus m'empêcher, au même inftant que je répondis à la Comteffe, de regarder *Valerie* ; & je la vis rougir. Ceci ne me parut plus équivoque. Il étoit donc fûr qu'elle aimoit *Salviati*.

Rempli de rage & de défefpoir, & ne fçachant plus où porter mes regards, je les jettai fur *Teodora*, qui étoit vis-à-vis de moi. Elle m'ouvrit de grands yeux effrontés; comme fi elle eût pénétré ce qui fe paffoit dans mon cœur, & qu'elle eût voulu me donner de l'affurance, en me faifant comprendre que j'étois dans l'erreur. Mais je n'avois garde d'ajouter aucune foi aux mines d'une Femme, qui ne régloit fes regards & fes geftes

que

que par des vûës de coquetterie ou d'intérêt ; & je conclus que je devois m'en rapporrer à moi-même. Je ne parlai que fort peu ; *Valerie* m'imita ; la *Vizani* feignit une migraine ; *Teodora* me lorgna ſans ceſſe, & la *Toricelli* & *Riccoboni* ſoutinrent ſeuls la converſation, avec beaucoup d'eſprit & de bon ſens.

Lorſqu'on fut ſorti de table, la *Vizani* paſſa dans un autre Appartement, pour donner quelque ordre, à ce qu'elle nous dit. Je me ſentis un peu ſoulagé d'être débarraſſé au moins pour quelques inſtants de ſa préſence. Je me vis un peu plus en liberté de me livrer au plaiſir de contempler les appas de *Valerie* ; plaiſir, que je ne pouvois cependant goûter qu'en frémiſſant, puiſqu'un autre régnoit dans ſon cœur. Il me parut qu'elle me regardoit avec une extrême froideur. Cent fois je me dis que je ne voulois plus l'aimer, & cent fois je ſentis que ma paſſion devenoit plus violente. La *Toricelli* me fit d'obligeans reproches, de ce que je n'avois pas été la voir. Le Pére & la Mére de *Valerie* me priérent de leur faire cet honneur ; mais *Teodora* m'en preſſa plus vivement que *Cintio* ;

tio; à peine répondis-je à leurs honnêtetés.

La *Vizani* revint, qui tenoit un livre à la main d'un assez gros volume; & s'étant placée sur une chaise éloignée de nous, Venez lire, me dit-elle en m'adressant la parole, le passage d'Histoire que je voulois vous montrer. Je tremblai à ces mots; car il n'avoit jamais été question de passage d'Histoire entre nous; & en m'approchant d'elle, je me sentis encore plus déconcerté. Elle se fit aussi bien qu'à moi un rempart du livre; & me regardant avec des yeux remplis de fureur, Voici, me dit-elle tout haut, ce que je désirois vous faire voir. Lisez-le attentivement, ajouta-t-elle, en me montrant un papier, qui couvroit les deux pages du livre, & où il y avoit ces mots écrits.

Je connois à présent votre perfidie. J'ai pénétré toute la lâcheté de votre cœur. Je l'estime aussi ce qu'il vaut. Mais vous serez peut-etre fâché un jour d'avoir perdu le mien.

Lorsqu'elle put conjecturer que j'avois achevé

achevé de lire, elle se leva. Ce passage, me dit-elle encore tout haut, est bien de mon goût, & je pense qu'il est aussi du votre, ajouta-t-elle en s'approchant de *Valerie*, à qui elle fit mille caresses, dont je pouvois seul connoître le prix. Je m'estimai d'abord trop heureux d'en avoir été quitte pour si peu de chose. Mais j'eus tout lieu de m'appercevoir que la *Vizani* n'y bornoit pas sa vengeance; car elle occupoit si bien *Valerie* par ses discours & ses empressemens, qu'elle m'empêchoit presque de la voir. C'est ainsi que nous passâmes une bonne partie de l'après midi.

Cintio & *Teodora*, qui étoient obligés de retourner à la Ville pour jouer le soir, nous quittérent; & la *Toricelli* resta avec *Valerie*, à qui on avoit accordé quelques jours de repos. Comme c'étoit l'heure de la promenade, nous entrâmes dans un bosquet d'Orangers. Nous eumes à peine fait quelques pas dans une allée, que nous entendîmes du monde qui nous suivoit. Nous nous tournâmes aussi-tôt. Mais que devins-je, en voyant *Salviati*, qui ne fut pas moins surpris de me voir, & encore plus éton-

né

né de rencontrer dans cet endroit *Valerie*, qui changea de couleur en l'appercevant!

La *Vizani* lui fit tout l'accueil favorable, qu'on peut faire à une perſonne qu'on attend avec empreſſement ; ce qu'il reçut d'un air contraint qui faiſoit pitié. J'ai craint, lui dit-elle, que mon domeſtique ne vous trouvât point au logis; & qu'aurions-nous fait ſans vous dans notre ſolitude? Vous voyez la ſombre mine de Monſieur, reprit-elle en parlant de moi; c'eſt la même qu'il nous a toujours faite, depuis qu'il nous a honoré ce matin de ſa préſence. Je vous avoue, ajouta-t-elle, que je vous attendois comme un contre-poiſon à tout l'ennui qui nous accable.

Si la *Vizani* n'eût exigé de *Salviati* que de grands termes de remercimens & des révérences, elle auroit eu lieu d'être contente. Ce fut cependant tout ce qu'il put lui donner; mais elle ne ſe découragea point. Elle crut que la liberté qu'il avoit priſe de lui envoyer la veille un préſent, lui donnoit cet air embarraſſé. Elle voulut le raſſurer. Elle prit ſon bras pour s'aider à ſe promener, &

s'y

s'y appuya familiérement. Elle n'épargna ni regards, ni souris, ni toutes les agaceries les plus délicates, pour l'encourager, pour lui donner tout à espérer, & pour me faire comprendre à moi que j'allois être absolument chassé de son cœur, ou plutôt pour essayer peut-être, si j'étois encore susceptible de jalousie.

Si je n'avois pris que cet intérêt à la présence de *Salviati*, l'air sombre que la *Vizani* me reprochoit, auroit bientôt disparu. Mais un sentiment bien plus puissant, qui me perçoit le cœur, me la rendoit insuportable. Il se prêtoit si mal à tout ce que la *Vizani* faisoit pour lui, qu'il auroit fait compassion à tout autre qu'à moi, qui étois charmé de voir son embarras. Il n'osoit lever les yeux sur *Valerie* que de côté, & même à la dérobée. Pour moi je la regardois sans réserve, quoique je ne trouvasse jamais sur son visage qu'un air rêveur, qui me désespéroit. Nous nous surprîmes quelquefois *Salviati* & moi en la regardant; & de la façon dont nous nous fixions aussi-tôt, on eût dit que nous eussions oublié que nous étions amis.

Quel

Quel détail immenſe, ſi je voulois décrire tout ce qui ſe paſſa dans nos cœurs ! Que de mouvemens de jalouſie, de crainte, de déſirs, de déſeſpoir ! La *Vizani* qui s'apperçut enfin que tout ſon manège étoit inutile, que rien ne m'ébranloit ; & ce qui étoit plus douloureux pour ſa vanité, que de deux Amans il ne lui en reſtoit plus ; (car elle vit bien que les charmes de *Valerie* lui avoient encore enlevé *Salviati* ;) la *Vizani*, dis-je, triſte & abbatue, ne ſachant plus quelle contenance tenir, eut recours de nouveau à la migraine. *Valerie* toujours rêveuſe, gardoit le ſilence ; ce que j'attribuois au dépit qu'elle devoit reſſentir, de ce que *Salviati* eût négligé ſi longtems de la voir, & encore plus au chagrin, qu'il ne parût point empreſſé de l'entretenir. *Salviati* qui en mouroit d'envie, & qui ne l'oſoit par égard pour la *Vizani*, & par un reſte de conſidération pour moi, ſouffroit & dévoroit ſon chagrin. Pour moi qui l'oſois encore moins par tout ce que je devois à *Salviati*, & qui me ſentois déchirer le cœur par la jalouſie, j'étois toujours plus triſte & plus taciturne. Que ne puis-

je

je bien peindre au naturel tout ce que notre ſituation avoit de bizarre, de cruel & de déſeſpérant ! Il n'y a qui que ce ſoit, pour étourdi qu'il fût, que ce tableau n'effrayât, & à qui il ne dût ôter pour jamais l'envie de ſe livrer aux caprices de l'amour.

C'eſt ainſi que ſe paſſa le tems que nous fûmes à la promenade, celui que nous employâmes au jeu, celui qui s'écoula au ſouper ; & la *Toricelli* ſe tourmenta en vain l'eſprit & l'imagination pour chercher à nous inſpirer de la gayeté.

Lorſque le ſouper fut fini, *Salviati* ne pût plus ſe contraindre, & lia converſation avec *Valerie* ; ce qui ſembla comme le ſignal de la diſcorde entre lui & moi. Nous nous regardâmes d'un œil de rivaux ; & dès ce moment, nous nous tinmes pour brouillés.

Enfin nous nous ſéparâmes tous pour aller prendre du repos. Mais je crois qu'il n'y eut que la *Toricelli*, qui pût le goûter cette nuit. Pour moi je l'employai à me livrer avec plus de liberté à toute ma douleur.

J'allai le lendemain matin me promener dans le Parc, en attendant l'heure d'entrer

trer dans l'Appartement de ces Dames. Je vis *Salviati* qui ſe promenoit auſſi, & qui affecta d'être exceſſivement occupé à la lecture. J'ètois trop diſpoſé à le fuir ; ainſi nous nous évitâmes ſans peine. Je fus le premier à entrer dans l'appartement de la *Vizani*, où je trouvai *Valerie* & la Comteſſe. *Salviati* me ſuivit un moment après, & ſe mit à parler à *Valerie*, qui me parut l'écouter avec un air moins rêveur que la veille. Je ne dirai rien de toute l'émotion qui me ſaiſit dans cet inſtant. Mais il ne me fallut pas moins entretenir la *Vizani* & la Comteſſe, qui me raillérent ſur mon humeur ſérieuſe ; la premiére d'un ton aigre, & dans le deſſein de me piquer ; l'autre d'un air badin, & par le ſimple plaiſir de s'amuſer.

On ſe mit à table, où l'on me perſécuta de même, & *Valerie* s'y joignit auſſi, mais avec autant d'eſprit que de modeſtie. On ſe retira pour faire la méridienne. Pour moi qui regardois comme inutile de chercher du repos, je portai mes pas vers le Boſquet d'Orangers, & m'étant enfoncé dans l'endroit le plus épais, je me jettai ſur un gazon. Cependant, accablé par mon inquiétude, l'eſprit embarraſſé

barrassé par une confusion de pensées, & après avoir rêvé longtems, je m'endormis malgré moi.

Valerie vint encore m'occuper dans mon sommeil. Il me parut de voir *Salviati* à ses genoux l'entretenir de son amour, lui jurer une fidélité éternelle, & ce qui me fit frémir, lui baiser la main: *Valerie* de son côté le laisser faire, l'écouter avec complaisance, lui sourire avec bonté, & s'empresser à lui répondre. Ce spectacle, quoiqu'en rêve, m'agitoit trop cruellement, pour que mon sommeil pût durer. Je me réveillai, & encore tout troublé: Ah! m'écriai-je en poussant un profond soupir, c'en est fait, je suis perdu. Mais juste Ciel! me dis-je, peut-être qu'en effet *Salviati* est convaincu dans ce moment plus que jamais de son bonheur; peut-être qu'il est réellement aux genoux de *Valerie*; qu'il lui dit qu'il l'aime, qu'il s'entend dire qu'il est aimé; qu'ils goûtent l'un & l'autre le plaisir de se le répéter cent fois sans contrainte. Et moi, hélas! & moi, je nourris dans la douleur une passion privée à jamais de la douceur de l'espérance. Allons au moins, ajoutai-je en me levant brusquement,

quement, allons les troubler dans leurs plaifirs.

Je volai vers la porte du Pavillon: en y entrant je rencontrai *Salviati*, qui en fortoit le vifage enflammé, les yeux tout en feu & remplis de larmes, mais de ces larmes que le dépit fait couler. Nous nous arrêtâmes comme furpris l'un de l'autre. Il me regarda d'un air menaçant, & me dit d'un ton de voix étouffé par la colère, que j'étois un impofteur & un traître. Cette apoftrophe, qui dans toute occafion ne pouvoit que m'irriter, me pénétra de fureur dans l'agitation où j'étois; & je lui répondis en frémiffant, qu'il étoit bien fâcheux pour moi & bien heureux pour lui que je lui duffe la vie. Vien donc que je te l'arrache, me repartit-il en me prenant par la main, & m'entrainant, pour ainfi dire, dans le Bofquet d'où je fortois.

Nous mîmes l'épée à la main fans nous dire mot. Nous nous battîmes avec la fureur de deux ennemis les plus acharnés; nous fûmes quelque tems fans nous atteindre. J'eus enfin le cruel avantage de remporter cette affreufe victoire. Je bleffai *Salviati*, & ma rage s'éteignit auffi-

tôt

tôt que je vis couler ſon ſang. Je fus pénétré de toute l'horreur qu'il étoit naturel que j'euſſe de moi-même. Ah! *Salviati*, m'écriai-je en me jettant à ſes genoux, perce un malheureux qui ne mérite plus de vivre. Il me regarda avec des yeux déchargés de toute colere, me tendit la main, & s'appuya contre un arbre. Je me lève; je lui arrête le ſang de ſa bleſſure; & tremblant, confus, déſeſpéré, je veux me plonger l'épée dans le cœur. *Salviati* me retient, me jette les bras au col, & me prie de me calmer. Je ſens, me dit-il, que je ne ſuis bleſſé que légérement. J'ai aſſez de force pour aller juſqu'au canal; ſortons, ajoûta-t-il en me prenant par le bras. Nous rencontrâmes un domeſtique, à qui nous dîmes de faire nos excuſes à ces Dames; que nous avions été appellés à la ville par une affaire preſſante, & que nous n'avions pas voulu interrompre leur repos. Nous montâmes dans la gondole, & avec l'aide de pluſieurs rames nous fûmes promptement au logis.

En y entrant nous rencontrâmes mon Pére, à qui *Salviati* eut la générosité de dire qu'il venoit de ſe battre en campa-

gne avec un Officier pour une ancienne querelle, & qu'il m'avoit rencontré par hazard. Nous accompagnâmes *Salviati* dans son appartement. Un Chirurgien visita sa blessure, & l'assura d'une prompte guérison. J'étois dans une consternation inexprimable ; & mon Pére qui l'attribuoit à la seule amitié, vouloit me consoler en me disant que la blessure de *Salviati* étoit légére. Mais plus il cherchoit à me calmer, plus je me sentois percer le cœur.

Dans ce petit espace de tems j'avois si fort changé de visage, que le Chirurgien me demanda si je me trouvois mal. Je lui répondis brusquement que non. Il me sembloit que c'étoit m'insulter que de vouloir me distraire de ma douleur.

Moi, qui avois donné la vie à *Migniati*, à un traître qui avoit voulu m'assassiner, je venois de blesser un ami, à qui je la devois moi-même ! Comment avois-je été capable de deux actions si opposées ? généreux dans un tems & ingrat dans un autre, quel affreux changement de caractère ! Ignorois-je le tempérament vif de *Salviati*, & ce premier feu, qui s'éteignoit d'abord ? N'aurois-je

pas

pas dû, par raiſon & par reconnoiſſance, paſſer ſur la vivacité d'un ami tel que lui? Mais non, je me laiſſe entraîner par ma fureur. J'ai la lâcheté de percer ce même flanc qui m'avoit paré le coup de mort, ce flanc encore couvert des marques de la générosité qu'on avoit eue pour moi. Cette idée me tourmentoit, me rongeoit, me dévoroit. Manquois-je d'éducation? de naiſſance? d'eſprit? d'un bon naturel? de ſentimens? Non, je n'en manquois pas, mais l'amour m'avoit fait manquer à tout; cet amour qu'on appelle paſſion noble, paſſion digne d'un héros. Je ſentois bien qu'il n'y avoit aucune occaſion dans le monde où je me fuſſe oublié ſi fort; ambition, intérêt, j'aurois tout ſacrifié à *Salviati.* Je ſentois que le ſeul amour avoit pû me livrer à un égarement auſſi odieux. Hélas! quand ceſſera-t-on de ſe perſuader que cette paſſion ne devient jamais fureur que dans les ames baſſes & corrompues? elle qui rompt les liens du ſang & de l'amitié, qui détruit la reconnoiſſance, qui anéantit tout devoir, qui pervertit enfin les cœurs les mieux placés? j'en ſuis, j'oſe le dire, un exemple.

On nous laiſſa ſeuls *Salviati* & moi. Et quoi? me dit-il, voyant que j'étois dans un état qui faiſoit compaſſion, ſerez-vous toujours pour moi un ſujet de peines? Qu'avez-vous à vous reprocher? N'eſt-ce pas moi, qui par mes inſultes & par ma fureur vous ai forcé à vous battre? Le Ciel m'a juſtement puni.... Ah! s'il avoit bien dreſſé ſes coups, interrompis-je, je ne devrois plus être en vie. Et vous me l'arracherez bien-tôt, me repartit-il, ſi je ne vous vois plus tranquille.

Il fallut enfin me rendre aux ſentimens tendres & généreux de mon ami, & affecter en déhors le calme, qui ne régnoit ſûrement pas dans mon cœur.

Salviati ne garda le lit que peu de jours, pendant leſquels nous ne nous dîmes pas un ſeul mot ni de *Valerie* ni de la *Vizani*, ni de rien qui pût nous mener à parler d'elles. Le deuxiéme jour qu'il ſe leva, je le trouvai aſſis ſur ce même lit de repos, où nous nous étions fait notre funeſte confidence. Venez, mon ami, me dit-il en me voyant entrer, vous placer auprès de moi. Ne craignez pas de vous aſſeoir ſur ce lit de repos, re-

prit-il

prit-il comme en ſouriant. Nous n'avons plus rien à nous confier, qui puiſſe nous brouiller. Cependant j'ai bien des choſes à vous dire, ajoûta-t-il d'un air tranquille. Je ne le fus pas trop à ces mots, & je m'aſſis à côté de lui.

Vous comprîtes aiſément l'autre jour, continua *Salviati*, que la *Vizani* m'avoit envoyé chercher. Le domeſtique ne me dit point qu'elle eût compagnie. On me le cacha lorſque j'entrai dans la maiſon, & je m'en félicitai; car tout cela avoit l'air d'un rendez-vous, d'autant plus qu'elle m'avoit écrit dans des termes très obligeants. Ma ſurpriſe fut donc ſans égale, lorſque je vous vis, mais bien plus inexprimable en appercevant *Valerie*, que je ne me ferois jamais imaginé de trouver chez la *Vizani*. Depuis notre confidence mutuelle, je n'avois vu *Valerie* ni ſur le Théatre ni ailleurs. J'avois un levain de rancune contre vous. Mon valet de chambre m'avoit dit la veille, que vous aviez changé de couleur, lorſqu'il avoit préſenté de ma part à la *Vizani* l'ouvrage de cire que vous avez vû; & qu'une femme de chambre, avec qui il eſt aſſez bien, lui avoit dit que vous aimiez

éperdument ſa Maîtreſſe. Je ne pouvois ſoutenir que vous m'euſſiez caché vos ſentimens, tandis que je vous avois ouvert mon cœur avec tant d'ingénuité. Mais je vois bien aujourd'hui que j'avois grand tort. Vous n'avez peut-être cherché comme moi auprès de la *Vizani* qu'un ſoulagement à la paſſion qui vous dominoit. Comme elle vous aime, vous l'y avez trouvé. Pour moi je n'y ai rencontré que des caprices. Ce ne fut cependant que ſur cela, que je vous apoſtrophai à la porte du Pavillon, & fort mal à propos. Mais un autre ſujet me tranſportoit hors de moi-même dans ce moment, & vous allez l'entendre.

Je fus donc, continua-il, auſſi fâché de votre préſence, que ravi, enchanté, & pour ainſi dire étourdi de plaiſir & d'étonnement de voir *Valerie*. Je ne ſai quelle raiſon avoit mis la *Vizani* en humeur de m'accabler de ſes bontés; mais vous dûtes vous appercevoir combien j'en étois embarraſſé. Peut-être cherchoit-elle à vous donner de la jalouſie; mais elle y réuſſit fort mal. Je ne vous vis que trop occupé de *Valerie*, au moins en vous-même. Tous les ſentimens

timens de la paſſion la plus vive ſe renouvellérent dans mon cœur ; & je fus bientôt diſpoſé à ſacrifier tout pour *Valerie.* Convaincu qu'elle m'aimoit, je ne vous regardois que comme un obſtacle d'amitié, mais pour lors un obſtacle bien foible ; me figurant que vous m'aviez trompé à l'égard de la *Vizani*, & que je pouvois auſſi vous manquer de parole à l'égard de *Valerie.* Ainſi je réſolus enfin de me livrer à mon penchant, mais après bien des combats ; car vous vîtes que je ne parlai à *Valerie* que le ſouper fini. Je la trouvai plus diſtraite, & moins embarraſſée à me répondre qu'elle ne l'avoit été chez la *Toricelli* ; car elle éludoit mes queſtions avec un eſprit admirable. Mais il étoit naturel qu'elle me punit de n'avoir pas été lui rendre une ſeule viſite depuis ſi longtems. Il me parut d'ailleurs qu'elle répondoit avec tant d'indifférence aux regards que vous jettiez malgré vous ſur elle, que je fus conſolé de ma petite inquiétude par votre douleur.

Cependant le lendemain matin, pourſuivit le Comte, je ne fus pas plus content de *Valerie* ; & je m'en ſentis pour lors ſenſiblement affligé. Il me ſembla

 qu'il

qu'il y avoit trop de cruauté à elle de faire durer si longtems ma peine ; je me sentis surtout outré de dépit à table ; car occupée entiérement à badiner sur votre humeur sérieuse, je ne pus lui arracher un seul mot. La *Vizani* & la Comtesse entrérent dans leur Appartement, pour aller se reposer. *Valerie* se retira dans sa chambre. Vous disparûtes tout à coup ; & moi abandonné à mon inquiétude, je me mis à faire le tour du Pavillon. Je m'apperçus que les fenêtres de la chambre de *Valerie* n'étoient pas bien fermées. Je remontai d'abord, & je vis aussi la porte ouverte. J'entrai après bien des irrésolutions, & saisi de toute l'émotion que pouvoit m'inspirer la liberté que je prenois. *Valerie* ne put pas me voir, lorsque j'entrai. Elle étoit appuyée sur une table du côté opposé à la porte, & tenoit un livre à la main.

Je fus tenté, continua *Salviati*, de retourner sur mes pas. Mais il me parut qu'elle lisoit d'un air distrait. Je crus même l'entendre soupirer. J'interprétai pour moi cet air & ces soupirs, & flatté d'une idée si agréable, j'entrai avec fermeté.

té. Cette lecture vous occupe prodigieusement, Mademoiselle, lui dis-je par malice. Elle jetta un cri de surprise, quitta le livre, & se leva comme pour me faire politesse. Belle *Valerie*, que les façons soient bannies entre nous, lui dis-je, en l'obligeant de se remettre. C'est à moi, continuai-je en me jettant à ses genoux, de vous rendre hommage comme à celle qui avez un empire absolu sur mon cœur. Elle voulut que je me levasse; & je me plaçai sur une chaise à côté d'elle. Vous n'ignorez pas, repris-je, que je vous aime. Mes yeux vous l'annoncérent dès le premier moment que je vous vis. Je vous le confirmai peu de jours après par quelques mots, que je hazardai en tremblant. Vous me laissâtes dans une situation irrésolue. La crainte de m'engager trop avec vous m'a fait éviter de vous voir. Mais que n'ai-je point souffert? Mon amour a toujours augmenté. Je ne saurois plus soutenir l'état d'inquiétude où je vis. Il faut enfin que vous me prononciez l'arrêt de ma destinée. Ne croyez point que j'aye l'audace de vous faire l'aveu d'un amour imparfait. En vous offrant mon cœur,

je mets ma fortune à vos pieds. Je ne cherche qu'à m'unir avec vous, & à vous donner mon rang. Ah ! que ne puis-je vous élever sur un Thrône ! je me ferois une gloire & un plaisir d'y voir briller tant de vertus & tant de charmes.

Valerie baissa les yeux à ces mots, poursuivit *Salviati*. Je la vis dans une si grande confusion, que je ne doutai nullement, que ma proposition ne la flattât encore plus par inclination pour moi, que par tout autre motif. Quoiqu'il me parût que j'étois presque sûr de mon bonheur, je voulus la faire expliquer; & je l'en pressai si fortement, qu'elle ne put s'en défendre. Que voulez-vous, Monsieur, que je vous réponde? me dit-elle. Je suis pénétrée de vos bontés. Je connois tout le prix de l'honneur que vous me faites; & je suis fâchée contre moi-même de ne sentir rien dans mon cœur qui puisse vous satisfaire. Je vous l'avoue, Monsieur, je n'ai pour vous que cette estime & ce respect que l'on doit aux personnes de votre naissance & de votre mérite. Ce sentiment suffiroit-il pour tant de bontés? Et quand même, ce que

je ne pense sûrement pas, vous voudriez vous en contenter, ma délicatesse pourroit-elle le souffrir ? Seroit-il possible que je me pardonnasse jamais de vous avoir enlevé aux grandeurs qui vous attendent, & de ne pouvoir répondre à tout l'excès de votre tendresse que par des sentimens d'estime & de reconnoissance ? Je sens que quand même vous auriez tous les épanchemens de mon cœur, ce seroit une récompense bien foible pour tout ce que vous auriez fait pour moi. Ne pouvant pas vous les donner, que n'aurois-je point à me reprocher ?

Je vous laisse à penser, continua *Salviati*, ce que je devins à ces mots. J'en fus si interdit, si confus, que je poussai mon étourderie jusques à demander raison à *Valerie* de la rougeur qu'elle avoit laissé paroître, & du trouble qui l'avoit saisie, toutes les fois qu'elle m'avoit vû. Elle fut étonnée que je pusse lui faire une pareille question. Elle eut cependant la bonté de me détailler avec patience, ce qui l'avoit si fort embarrassée. Elle me dit que pour la premiére fois mon opiniâtreté à la regarder l'avoit mortifiée ; & que pour les autres, elle avoit

eu un motif encore plus fort d'être troublée, lorſquelle m'avoit vû. Madame la Comteſſe, continua-t-elle en parlant de la *Toricelli*, s'étoit apperçûe que vous m'aimiez. Elle n'ignore point que vous êtes maître de vous-même. Sa tendreſſe pour moi lui avoit fait imaginer, que l'amour pourroit vous mener juſques à m'offrir votre main. J'avois beau lui repréſenter que je ne me ſentois rien pour vous, elle me donnoit mille raiſons, que je n'oſois contredire par reſpect, mais auxquelles je ne pouvois acquieſcer. Voilà, Monſieur, pourſuivit-elle, ce qui me jettoit dans un déſordre inexprimable, lorſque je vous voyois. Je n'oſois vous faire comprendre que vous honoriez de vos attentions une perſonne qui n'y étoit pas ſenſible. Madame la Comteſſe me l'avoit défendu. Je voyois d'ailleurs avec douleur que votre paſſion augmentoit tous les jours, perſuadée qu'elle ne ſerviroit jamais qu'à vous tourmenter inutilement. Car enfin, Monſieur, m'en eût-il coûté la diſgrace d'une Dame à qui je dois tout au monde, je vous aurois détrompé. Je n'aurois jamais permis que vous euſſiez le triſte

ſort de combler de vos bontés une ingrate, qui ne les mérite pas ; & plus ingrate que vous ne vous l'imaginez peut-être, ajouta-elle, en ſoupirant tout bas.

Ce ſoupir à demi étouffé, & ce mot d'ingrate, pourſuivit le Comte, me ſaiſirent ſi vivement, que je demeurai quelque tems ſans rien dire. Ce n'étoit pas aſſez pour me pénétrer de douleur que l'agréable idée d'être aimé de *Valerie* me fût ravie ; il falloit encore que j'appriſſe qu'un autre régnoit dans ſon cœur. Qu'entens-je ? lui dis-je un peu revenu de mon trouble, vous aimez ? Une rougeur vive & modeſte peignit ſon viſage. Ah ! que ce beau coloris lui donna de charmes, & que je frémis en ſongeant que je devois à un autre la ſatisfaction de la voir ſi belle ! Oui, Monſieur, me dit-elle, j'aime ; il eſt juſte que je vous découvre tout ce qui doit vous guérir de votre paſſion, & m'effacer de votre mémoire. La bonne foi & la reconnoiſſance m'y engagent. Je ne crains pas d'ailleurs de vous faire cet aveu. Si je n'ai pû défendre mon cœur d'une impreſſion ſubite & invo-

lontaire, je ſaurai toujours ſi bien le contraindre dans ſes mouvemens, que je n'aurai jamais rien à redouter. Quel eſt donc ce mortel fortuné, m'écriai-je, qui vous a rendu ſenſible? En ſuppoſant que ce fût un bonheur pour lui, me répondit-elle, il n'en jouïroit guéres, puiſqu'il l'ignore, & que je chercherai toujours à lui en dérober la connoiſſance. Peut-être, lui répondis-je, ai-je à rougir du rival que vous m'avez oppoſé. Non, Monſieur, me dit-elle, que cette idée ne vous allarme point. Mon cœur ne ſe ſentira jamais de l'obſcurité de ma naiſſance, & il n'a pû ſe ſoumettre qu'à des ſentimens qui l'honorent.

Ah! mon cher Ami, continua *Salviati* en me prenant par la main, ces mots me deſſillérent les yeux. Je compris enfin que vous étiez l'objet de ſon amour; & je n'écoutai dans ce moment que ma paſſion. J'entens, lui dis-je en ſoupirant de rage, vous aimez *Barbarigo*. Mais vous éprouverez auſſi les peines que vous faites ſouffrir aux autres. Je vous l'annonce avec joie; il adore la *Vizani*. *Valerie* changea de couleur à ces

mots.

mots. Ce fut une nouvelle preuve pour me convaincre qu'elle vous aimoit. Je ne pus plus ſoutenir le ſot perſonnage que je jouois là. Je ſortis en mourant de dépit ; & réſolu de retourner à la Ville ſans vous rien dire, je vous rencontrai ſur la porte du Pavillon.

Je vois bien à l'altération ſubite qui ſe fait ſur vôtre viſage, pourſuivit *Salviati* en me regardant, quelle émotion vous cauſe la nouvelle que je vous donne [en effet tout ce que je ſentis au moment que j'appris que j'étois aimé de *Valerie*, n'eſt point concevable, comment ferois-je pour l'exprimer ?]

Ne contraignez point vos tranſports, reprit-il. S'ils pouvoient encore me troubler, ce ne feroit pas par jalouſie, mais par amitié & par crainte que vous ne tombiez dans quelque égarement qui vous deshonore. J'eſpère cependant que le tems & la raiſon vous feront revenir à vous-même. Pour moi il me ſemble que j'ai étouffé ma paſſion, & je verrois même *Valerie* ſans danger. Je ne ſuis cependant pas fâché, ajouta-t-il, de n'être plus dans le cas de m'y expoſer, puiſque j'ai réſolu de partir demain

pour

pour Florence. Vous partez? m'écriai-je. Je ne ſaurois m'en diſpenſer, me dit-il. Depuis la mort de mon Pére j'ai laiſſé mes affaires en déſordre; & on m'écrit que ma préſence eſt abſolument néceſſaire. Il me montra une lettre, où un de ſes Amis le lui marquoit, en le preſſant de partir inceſſamment.

Je me ſentis troubler à cette nouvelle. Elle calma les mouvemens de joïe que l'idée raviſſante d'être aimé de *Valerie* excitoit dans mon ame. Je ne crois point que ſans cela j'euſſe pu les contraindre. Je l'avouerai cependant à ma honte. J'affectai plus de triſteſſe, que je n'en reſſentois. J'aurois eu trop à rougir, ſi je n'avois montré ſimplement que le peu de chagrin qui m'inquiétoit. Nous paſſâmes le reſte du jour à nous proteſter, que nôtre amitié ne perdroit rien par l'éloignement.

Lors que je fus retiré dans ma Chambre, *Valerie* m'occupa entiérement. Je me livrai à ma joie. Rempli du bonheur d'être aimé de *Valerie*, je ne ſongeois plus que j'allois perdre le lendemain le plus fidèle de mes Amis, un Ami à qui je devois la vie. Cette idée venoit-elle

me

me distraire, je l'écartois bientôt comme une importune, & je m'abandonnois plus que jamais à mes transports. Ils étoient cependant moins vifs, lorsque je venois à songer au mauvais office qu'on m'avoit rendu auprès de *Valerie* en m'accusant d'ètre amoureux de la *Vizani*; ce qui me sembloit encore une raison pour moins regretter le départ de *Salviati*. Que de reproches ne me faisois-je pas aussi de ce qui s'étoit passé entre la *Vizani* & moi à l'occasion de l'ouvrage de cire! Mon infidélité me paroissoit un crime si noir, que je me la pardonnois moins, que l'excès d'ingratitude où je m'étois porté à l'égard de mon Ami. C'est à ce point que l'amour nous aveugle.

Cependant lors que je vis le lendemain au matin mon Ami sur le point de partir, je fus saisi d'une vraie douleur. Mais elle ne dura qu'autant de tems qu'il en fallut pour nous faire nos adieux, pour nous embrasser, & pour perdre de vuë la Barque où il entra.

Quelle différence de cette tristesse à celle que j'éprouvai, en me séparant de *Salviati* au Fort de Clissa! Il étoit cependant

pendant naturel, que je fuſſe plus affligé cette fois, puiſque je le perdois ſans eſpérance de le revoir. Mais je perdois auſſi un rival, qui, quoiqu'il ne fût plus redoutable, m'auroit toûjours gêné par les égards que j'aurois été obligé d'avoir pour lui. C'eſt ainſi que les hommes ſont faits. Les paſſions l'emportent toûjours ſur leurs devoirs. Lorſqu'on eſt ſur-tout malheureuſement livré à celle de l'amour, tout ce qui lui fait le moindre obſtacle nous devient odieux, ou du moins importun; fût-ce un objet, à qui nous duſſions des reſpects ou de la reconnoiſſance.

Je l'avouerai encore à ma confuſion. A' peine fus-je rentré dans mon Appartement, que je quittai tout ſouvenir de *Salviati*, pour reprendre celui qui dominoit dans mon cœur. Je réſolus de ne point différer, & d'aller ce même jour rendre une viſite à la *Toricelli*, bien certain que je rencontrerois chez elle *Valerie.*

Il me tardoit trop d'aller détruire les ſoupçons qu'on avoit cherché à lui donner, & d'aller jouïr du bonheur de me voir aimé. J'attendois avec impatience l'heure

l'heure convenable pour cette viſite, lorſqu'on m'annonça un domeſtique de la *Vizani*. Il eſt à propos que l'on ſache, qu'elle avoit envoyé ſouvent pour apprendre des nouvelles de la ſanté de *Salviati*, qu'elle avoit cru attaqué de quelques accès de fiévre, comme nous l'avions fait répandre dans la Ville.

Le Domeſtique entra, qui me remit ce Billet.

Je viens d'apprendre non ſeulement la guériſon de Salviati, mais ſon départ pour Florence. Nul ſujet légitime ne doit plus vous retenir au logis; & je veux bien vous avertir que je vais aujourd'hui à la Campagne. C'eſt dans cette même Maiſon, où j'ai cru avoir des ſujets de me plaindre de vous. Mais je ne puis me réſoudre à penſer ſi mal ſur vôtre compte, ni à vous croire capable de ſentimens ſi bas. Venez donc me raſſurer & mériter vôtre grace. Je ſuis dans les diſpoſitions les plus favorables pour vous l'accorder. Songez que vous ne les retrouverez jamais, ſi vous perdez cette occaſion.

Je fus auſſi touché de ſon indulgence qu'épou-

qu'épouvanté de ſes menaces. Je lui écrivis très froidement, que j'avois des affaires qui m'empêchoient de profiter de l'honneur qu'elle me faiſoit.

LIVRE HUITIEME.

L'Heure que je déſirois tant, arriva enfin, & je me fis mener chez la *Toricelli*, où je trouvai *Valerie*. Que je fus enyvré de plaiſir en appercevant l'extrême embarras où la jetta ma préſence. Si *Salviati* ſe fût rencontré là dans cet inſtant, il auroit compris la différence du vrai trouble de l'amour, à celui que d'autres ſujets peuvent cauſer. Ce fut d'abord une rougeur des plus vives, qui lui couvrit le viſage. Ce début fut ſuivi de la révérence la plus décontenancée que j'aye jamais vuë. Elle n'oſa ni lever les yeux ſur moi craignant de rencontrer les miens, ni les baiſſer de peur de me donner une marque trop évidente de l'émotion qui la troubloit. Elle ne répondit au compliment que je lui fis ſur ſa ſanté, que par quelques mots où il n'y avoit aucune liaiſon. Il

Il étoit naturel qu'elle penſât, que je n'ignorois point ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Ma contenance d'ailleurs le marquoit aſſez. Ce qui acheva de me convaincre de mon bonheur, c'eſt qu'à travers ſa confuſion on voyoit un certain air de dépit, qui venoit des ſoupçons qu'on lui avoit inſpirés. Son déſordre augmenta encore lorſqu'elle vit que la Comteſſe, qui étoit occupée à écrire une lettre, & qui en avoit encore d'autres, céda aux inſtances que je lui fis de ne point ſe déranger. Elle ſe douta bien que je ne laiſſerois point échaper une occaſion ſi favorable, ſans chercher à m'aſſurer par moi-même de ce qu'on m'avoit informé. Je la voyois changer de couleur à chaque mot que je prononçois, quoique ce ne fût que ſur des ſujets indifférens.

Comme elle ne ſavoit quelle contenance elle tiendroit pour me cacher ſon inquiétude, elle s'aidoit le mieux qui lui étoit poſſible de ſon éventail. Cependant à force de le faire voltiger, il tomba; & l'on peut croire que je ne fus point lent à le ramaſſer. Cet éventail m'incommodoit trop pour que j'euſſe envie

envie de le rendre dans le moment. Je le gardai ; je l'ouvris „ & je feignis d'être curieux d'en voir la peinture.

C'étoit un Berger & une Bergére, qui étoient assis sur un gazon, qui se tenoient par la main, & qui se regardoient avec des yeux remplis de langueur. Je trouvai ce sujet favorable pour commencer une conversation telle que je la souhaitois.

Il y a eu un tems, dis-je à *Valerie*, que je n'ai regardé que comme une fiction poëtique le bonheur de la vie champêtre : mais l'amour & ses peines m'étoient pour lors inconnus. Aujourd'hui, continuai-je en lui montrant ce Berger & cette Bergére, que je sens, par une triste expérience, que l'amour n'est tranquille que parmi de pareilles gens, je connois mon erreur, & j'envie la douceur de leur état. Ah ! qu'ils sont heureux, Mademoiselle ! Ils ignorent ces ennuyeuses bienséances, qui sont parmi nous le supplice des Amans. Qu'une Bergére ait des sentimens favorables pour un Berger, elle ne rougira point de lui en faire l'aveu. Elle n'imaginera pas que la gloire, le devoir, la décence lui ordonnent de tourmenter

menter le Berger qui l'aime. Elle ſuivra enfin la ſimple nature & les mouvemens de ſon cœur. Que dites-vous de mes réflexions, Mademoiſelle ?

Que je crois, me répondit-elle, que l'amour eſt une paſſion dangereuſe & cruelle dans tous les états ; qu'il eſt peut-être un peu moins turbulent ſous un toit ruſtique, mais qu'il n'y eſt pas exemt ni d'inquiétudes, ni de jalouſies, ni de caprices ; qu'il n'eſt jamais qu'une foibleſſe, & que c'eſt enfin un malheur que d'aimer. Quoi ? lui dis-je, un amour, rendu certain du retour, ſeroit un malheur ! Il ne l'eſt que trop ſouvent, repartit-elle, & ſurtout par l'inégalité des conditions. Ah ! je le vois bien, repris-je, feignant d'être trop rempli de ma paſſion & comme hors de moi ; *Salviati* s'eſt trompé & m'a trompé moi-même. On ne prévoit pas tant, lorſque le cœur eſt touché. Je ne combattrai point votre opinion, me dit-elle d'une voix émue ; j'ai trop d'intérêt à vous la laiſſer garder. Et moi j'en ai trop, repris-je, à chercher que vous m'en faſſiez changer, pour héſiter encore à vous ouvrir mon cœur & à vous demander une réponſe déciſive. Il

Il ne doit pas, continuai-je, vous paroître nouveau qu'on vous aime. Je ne doute point que dans tous ceux qui vous voyent, je n'aye autant de rivaux. Mais si je ne suis point des premiers à vous faire l'aveu de mon amour, je l'ai bien été à le sentir. Depuis ce moment le plus délicieux de ma vie, que caché parmi des broussailles, je vous vis pour la premiére fois, j'ai toûjours trainé avec moi la passion la plus violente, longtems sans vous connoître & sans pouvoir vous découvrir, ensuite vous connoissant, & sans pouvoir vous parler. Ceci mérite explication. Il faudroit pour cela un détail d'époques singuliéres ; mais je crains, belle *Valerie*, d'abuser de vôtre patience.

Elle rougit à ces mots. Et comme je m'apperçus qu'elle ne s'impatienteroit pas tant que je voulois bien me l'imaginer, j'entrepris cette explication ; & ce fut en lui racôntant tout ce que j'avois senti, tout ce qui m'étoit arrivé, depuis ce premier moment jusques à celui où je lui parlois.

Je commençai par lui repeter la méprise que j'avois faite au Bal du Duc de Mantoüe, en prenant la *Vizani* pour el-

le. Je dis repeter, puiſque j'en avois parlé à la *Toricelli* en ſa préſence; mais je lui en détaillai toutes les circonſtances avec plus d'exactitude. Là-deſſus je la priai de remarquer qu'elle avoit dû avoir de forts ſoupçons de mon amour, dès le moment que je découvris cette mépriſe à la *Toricelli*. Je lui fis enſuite un récit de ce que j'avois ſouffert, en la cherchant par tout Veniſe, & de ma joye inexprimable, lorſque je l'avois retrouvée à la Comédie. Je lui peignis tous mes ſaiſiſſemens, tous mes tranſports ſecrets, lorſque la Comteſſe nous avoit mené chez elle la *Vizani* & moi; tout ce que j'avois éprouvé pendant le repas; mon trouble & mon embarras, lorſque je l'avois ſuivie près de la glace; l'émotion dont j'avois été ſaiſi en lui parlant. Et là-deſſus je lui fis encore comprendre, que dans cette circonſtance elle avoit dû être pleinement convaincue de la vive impreſſion qu'elle avoit faite ſur moi.

Lorſque j'eus achevé de lui repréſenter ces différentes ſituations avec toute l'ardeur que mon amour m'inſpiroit, je lui racontai la confidence mutuelle que nous

nous nous étions faite, *Salviàti* & moi ; ce qui l'avoit occasionnée ; ma douleur en découvrant que j'avois mon ami pour rival ; tous les mouvemens de jalousie, dont je n'avois pu me deffendre en le croyant aimé ; les égards auxquels je m'étois engagé par reconnoissance ; & enfin combien il m'en avoit coûté, pour me priver de la voir. Je lui dis ensuite, qu'il étoit inutile que je lui parlasse de l'étonnement où nous avions été, *Salviati* & moi, en la rencontrant chez la *Vizani* dans sa Maison de Campagne ; parce que j'étois certain qu'aucun de nos mouvemens ne lui étoient échapés. J'achevai mon récit en l'assurant, que j'avois appris de *Salviati* mot à mot la conversation qu'il avoit eue avec elle, (ici sa rougeur & son embarras redoublérent) & qu'il avoit voulu persuader que j'étois plus heureux que lui.

Je n'eus garde dans tout cela, pour détruire les soupçons qu'on avoit voulu lui donner, de le faire aux dépens de la *Vizani*, en sacrifiant le secret de son cœur. L'honneur m'imposoit là-dessus une Loi trop sévère. Je cherchai à me justifier, en disant que la jalousie, bien

naturelle

naturelle à un rival, avoit fait imaginer au Comte une calomnie, qui n'avoit aucun fondement. Je ne parlai pas non plus de ce qui s'étoit passé entre lui & moi au bosquet. J'aurois eu trop de confusion au récit d'un événement qui ne pouvoit faire que ma honte. Je me servis du même prétexte que nous avions pris en parlant au domestique de la *Vizani*; & j'ajoutai qu'il étoit bien vrai que des affaires importantes nous avoient appellés à la ville; puisque c'étoient les mêmes qui avoient engagé *Salviati* à partir pour Florence.

Enfin, belle *Valerie*, lui dis-je, vous le voyez. L'amour que vous m'avez inspiré n'est point un amour qui ait été formé par le caprice. Il s'est soutenu sans l'espérance, & tant d'obstacles n'ont fait que l'augmenter. Ce n'est qu'en cessant de vivre que cette passion s'effacera de mon cœur. L'incertitude où je suis me tourmente trop. Il faut que j'apprenne de vous-même le cas que je dois faire des conjectures de *Salviati*; & c'est de vôtre décision que dépend tout le bonheur ou tout le malheur de ma vie.

Si ce n'étoit qu'à cette décision, Monsieur, que l'un ou l'autre fussent attachés, . . . me répondit-elle en s'arrêtant comme incertaine si elle devoit achever ce qu'elle vouloit me dire, & baissant les yeux sur son éventail que je lui avois rendu. Eh bien qu'en arriveroit-il? lui demandai-je, avec une impatience extrême. Que je serois trop heureuse, poursuivit-elle, de faire tout vôtre bonheur, en décidant suivant mon inclination. Mais que de suites fâcheuses, ajouta-t-elle en soupirant, & que je prévois de malheurs! Il n'y en a point d'autres pour moi, lui dis-je, que la crainte de vous déplaire en vous aimant.

Pourquoi ce détour? reprit-elle; il est aussi inutile que déplacé. Ce que je viens de vous dire, Monsieur, ne doit que trop vous ôter toute crainte. Mais je le vois bien, vous cherchez à m'arracher un mot, sur lequel vous fondez aujourd'hui vôtre félicité. Je l'avoue, je manquerois aux devoirs de la sincérité, si je vous refusois, après la foiblesse que j'ai eue de ne pouvoir cacher à Mr. le Comte les mouvemens de mon cœur. Mais songez, Monsieur, qu'il faut que vôtre bonheur

soit

ſoit borné pour toûjours à ce mot. Que la diſtance de nos conditions ne vous flatte jamais d'aucune eſpérance. Je vous aime, Monſieur. Ce ſentiment s'eſt formé malgré moi dans mon ame. Je n'eſpère pas pouvoir jamais venir à bout de le détruire; mais j'aurai toûjours le pouvoir de conſerver ce qui m'eſt encore plus cher que vous-même.

C'eſt ſans doute un vrai plaiſir d'apprendre qu'on eſt aimé de la perſonne que l'on aime, & ſurtout de le tenir de la bouche d'un Rival; Mais de ſe l'entendre dire par elle-même, c'en eſt un qui ne s'exprime pas. Quoique je ne doutaſſe nullement que *Salviati* n'eût deviné juſte, & que je ne fuſſe aimé de *Valerie*, je fus ſi enchanté de lui entendre prononcer ce mot, que je demeurai immobile à la regarder, Elle qui ſe repentoit peut-être d'en avoir dit plus qu'elle n'auroit voulu, tenoit toûjours les yeux baiſſés, ſoupiroit tout bas, & n'oſoit parler. Je m'apperçus enfin que je la jettois dans une trop grande confuſion par mon ſilence. Je lui demandai, ſi elle ſe repentoit de m'avoir rendu le plus heureux des hommes par l'aveu qu'elle

m'avoit fait? Elle ne me répondit rien. Avez-vous pû douter, lui dis-je, que j'eusse d'autres intentions, Mademoiselle, que de vous rendre des soins, tels que je les rendrois à une personne du plus haut rang? Vos charmes m'ont surpris, mais vos vertus m'ont touché; & un amour né de la sorte n'est jamais que respectueux.

Ces mots la rassurérent. Elle me regarda avec des yeux remplis de douceur & de modestie; & sa beauté prit un nouvel éclat. J'aurois encore continué à lui donner de nouvelles assurances de la pureté de mes intentions; mais la Comtesse, qui avoit achevé d'écrire, vint nous interrompre. Je fus obligé de me livrer à une conversation générale, qui me fut d'autant plus à charge, que la *Toricelli* me demanda de quelle maladie avoit été attaqué le Comte *Salviati*? comment il avoit été guéri? quelles affaires l'avoient obligé à partir si précipitamment? & me fit d'autres questions de cette espéce, qui m'excédérent d'ennui.

Un Laquais vint annoncer la *Vizani*. A ce nom *Valerie* changea de couleur, &

& que devins-je, moi qui la croyois en campagne! Elle entra, & le regard qu'elle lança d'abord sur moi, m'avertit de sa fureur. Elle fit mille complimens à la *Toricelli*, qui lui répondit sans façon & avec sa naïveté ordinaire. Elle accabla de caresses *Valerie*, qui les reçut avec plus de respect que de reconnoissance; & dans toute leur conversation, elle ne m'adressa que rarement la parole. Sa visite ne fut pas bien longue. Je m'en réjouïs en secret; & je lui en sus bon gré dans moi-même. Il entra du monde au moment qu'elle sortit. Je me vis obligé de lui donner le bras pour descendre les escaliers. A propos, me dit-elle d'un air fort sérieux lorsque nous fumes à la porte de l'antichambre, j'ai une affaire importante à vous communiquer. Il faut même que je vous mène au Logis pour vous en faire voir des circonstances, qui sont marquées sur quelques papiers. Vous voulez bien me le permettre? ajouta-t-elle en parlant à la *Toricelli*, qui étoit venue l'accompagner à cette porte. Je ne puis différer de lui faire part de cette affaire, & je vai demain à la campagne. La Comtesse lui répondit, qu'entr'elles

ces façons étoient inutiles ; & la quitta, en la priant de lui faire sçavoir son retour. Je me vis donc forcé à suivre la *Vizani*, & je n'aurois pû m'en dispenser sans une impolitesse impardonnable. Ce qui me tourmenta le plus, ce fut l'incertitude de savoir comment *Valerie* prendroit cette affaire. J'aurois voulu au moins qu'elle eût été présente à la violence qu'on m'avoit faite.

Lorsque nous fumes dans la gondole, la *Vizani* quitta l'air libre qu'elle avoit affecté devant *Valerie* & la Comtesse, & prit celui qui convenoit à l'état où se trouvoit son cœur. Elle me regarda plusieurs fois ; & voyant enfin qu'il n'étoit pas question d'attendre que je rompisse le premier le silence ; J'ai voulu, me dit-elle, voir par moi-même quelle sorte d'engagement vous avoit empêché d'accepter l'offre que je vous avois faite par mon billet. Je suis enfin convaincue de ce que je n'aurois jamais pû me persuader par le rapport des autres ; l'affaire est décidée ; vous aimez *Valerie*. Je ne puis assez admirer, ajouta-t-elle d'un air railleur, la noblesse de votre choix. C'est débuter dans le monde d'une façon respectable ;

pectable; & cela vous fera, Monſieur, un honneur infini.

J'ignore également, Madame, lui répondis-je, ſur quoi vous fondez ce prétendu choix; & en ſuppoſant que je l'euſſe fait, les raiſons qui le rendroient ſi mépriſable. Vous les ignorez? me repartit-elle; mais cet aveuglement ne prouve pas peu, qu'il ſeroit inutile de chercher à vous faire revenir de votre égarement. En ſeroit-ce un, lui répondis-je, ſi digne de reproches, que d'aimer la vertu, l'eſprit, les graces, & la beauté? En vérité, Monſieur, interrompit-elle, en hauſſant les épaules, vous me faites pitié. Mais enfin vous êtes le maître de vous donner tous les ridicules qu'il vous plaira; & ce n'eſt pas ſur cela poſitivement que j'ai à vous parler.

Nous arrivâmes à l'hôtel de la *Vizani*. Je l'accompagnai dans ſon Appartement; & en lui faiſant une profonde revérence, je voulus prendre congé. Il me ſemble, me dit-elle, vous avoir dit que j'avois à vous parler. Vos nouvelles inclinations vous auroient-elles fait oublier ce que l'on doit aux femmes? ou bien vous accoutumeriez-vous à les

traiter toutes ſur le même ton, que méritent celles que vous fréquentez aujourd'hui ?

Nous devons, Madame, lui répondis-je outré d'un orgueil ſi déplacé, honorer la ſageſſe dans quelque condition qu'elle ſe trouve. Et vous ne ſauriez diſconvenir, que les perſonnes que vous dîtes, Madame, que je fréquente, ne ſoient par-là fort reſpectables ; d'ailleurs il y en a une qui l'eſt encore par ſa naiſſance. Ainſi le ton ſur lequel on doit les traiter eſt celui qu'il faut prendre avec toute femme de mérite. Au reſte je ne croyois point vous manquer, Madame, en cherchant à vous éviter la peine de me faire des reproches inutiles, & à moi le chagrin de les entendre.

Je n'eus qu'à peine prononcé ces mots, que je ſentis combien ils renfermoient d'impertinences. C'en étoit une ſurtout extrêmement cruelle pour la *Vizani*, que de tant lui vanter la ſageſſe. Je m'en apperçus, mais trop tard ; & j'en fus fâché.

Non, Monſieur, me dit-elle d'un air conſterné & qui m'embaraſſa encore davantage, je ne veux point vous faire des reproches. Je ſens trop, ajouta-t-elle

les

les yeux mouillés de larmes, que c'eſt à moi-même que je dois m'en faire. Mais aſſeyez-vous, reprit-elle, & ne regrettez pas le peu de momens que je vous prie de me donner ; ils ſeront les derniers que vous m'accorderez.

Je me plaçai vis-à-vis d'elle, plus décontenancé qu'on ne ſçauroit le dire, & fort attendri par ces paroles.

Je n'exige de vous, continua-t-elle, qu'une complaiſance que vous ſeriez trop cruel de me refuſer. Je ne crois pas que vous vouliez encore vous obſtiner à me déſavoüer votre paſſion pour *Valerie*. Ainſi cet article arrêté, venons à un autre, ſur lequel je vous prie de me répondre à l'inſtant. Depuis quel tems cette paſſion s'eſt-elle formée dans votre cœur ? Ce n'eſt pas trop demander pour une femme, qui, quoiqu'elle vous aime, ne cherchera jamais à traverſer vos inclinations, & qui vous promet un ſecret inviolable. Contentez ma curioſité, je vous en aurai une obligation infinie : point de réflexions, & ſoyez franc dans votre réponſe.

Pardonnez, Madame, lui répondis-je touché & confondu du ton doux & humilié

milié dont elle me parloit, si j'hésite à vous obéir. Je n'ai pas encore oublié la façon dont vous traitez la sincérité des gens; & je crains de me voir bientôt accueilli de quelque éclat de rire, qui me mortifie autant.... J'entens, interrompit-elle; mais dans le cas où nous sommes, cette crainte est vaine. Il s'agissoit alors d'un Fantôme, & il n'est que trop question aujourd'hui d'un objet réel. En ne faisant plus cette distinction, repris-je d'un ton de voix peu assurée, vous pourrez, Madame, apprendre de vous-même le tems & le lieu où cet amour a pris naissance. Ah! Ciel! qu'entens-je? s'écria-t-elle. Quoi! cette inconnue que vous rencontrâtes dans un bois, & que vous crûtes retrouver en moi au Bal du Duc de Mantoue..... Oui, Madame, interrompis-je, cette inconnue est *Valerie*.

La *Vizani* pâlit à ces mots, me regarda avec des yeux étonnés, qui cherchoient à s'éclaircir plus surement dans les miens de la vérité de ce que je venois de lui dire. Lorsqu'elle m'eut bien examiné, elle comprit que je lui avois fait un aveu aussi sincere qu'elle me l'avoit demandé. Non,

Non, je n'en puis plus douter, me dit-elle d'un air trifte ; je n'ai plus rien à prétendre fur votre cœur. Que pourroient des foibles fentimens que vous n'aviez pris pour moi que par reconnoiffance, contre une paffion qui a été formée par quelque chofe d'auffi fort qu'un coup de fimpathie? Mais où avez-vous eu le plaifir, ajouta-t-elle, de reconnoître *Valerie* pour cette inconnue qui vous avoit frappé fi vivement? A la Comédie, lui répondis-je ; & ce foir même que j'eus l'honneur de vous y accompagner pour la premiére fois.

Si dans la fituation, reprit-elle, où vous m'avez mife aujourd'hui, il m'eft encore permis de former quelques plaintes, oferois-je, *Barbarigo*, vous reprocher votre mauvaife foi? Puifque vous aviez trouvé dans *Valerie* cette jeune inconnue, après qui vous foupiriez fans ceffe, quel affreux caprice vous a encore pouffé à me tromper? Attachée auffi fortement que je vous le fuis par ma malheureufe paffion, il vous a été bien aifé de me perfuader. Mais n'étoit-il pas plus que jamais de votre honneur de me détromper? N'étoit-il pas de votre générofité

de me rendre à moi-même ? Bien loin de penser ainsi, vous avez feint du trouble & de la passion ; & vous avez voulu me réduire au point, que j'eusse non seulement le regret de vous perdre, mais encore la honte de ne pouvoir jetter les yeux sur moi-même sans me mépriser : C'est ce que vous venez encore de me faire sentir avec autant de cruauté que d'impolitesse, ajouta-t-elle en versant des larmes, qu'elle ne pût plus retenir.

Madame, lui dis-je, dans une émotion qui me mettoit hors de moi-même, vous me désespérez. Je sens que j'ai des torts avec vous, & je ne saurois trop vous supplier de me les pardonner. Mais permettez, Madame, que je me justifie du reproche de mauvaise foi, que vous croyez m'avoir fait avec justice.

Je crus qu'en lui racontant tout ce qui étoit arrivé entre *Salviati* & moi, je ne pouvois mieux me justifier ; & je lui en fis le récit avec une exactitude admirable. J'ajoutai une réflexion qui me parut convaincante, pour la persuader de ma bonne foi. Je lui fis remarquer que c'étoit bien sérieusement que je songeois à m'attacher à elle ; puisque j'avois résolu

résolu de ne jamais voir *Valerie*, & que je le croyois ainsi. Mais je ne m'apperçus point que m'excuser de la sorte, c'étoit continuer à offenser. Car enfin, il étoit évident que je ne lui avois marqué des attentions, que parce que je n'avois pû mieux faire.

Mais la *Vizani* impatientée enfin de ma justification, sur laquelle j'insistois toujours ; C'en est assez, me dit-elle en se levant, & je sens tout l'honneur que vous m'avez fait. Cependant je ne me mettrai plus à portée d'en recevoir de pareils. Je vois combien je dois être fâchée contre moi-même de vous avoir tant aimé. Plût au Ciel que je n'eusse pas encore ce reproche à me faire au moment que je vous parle, & que je ne prévisse pas que je l'aurai pour long-tems ! Adieu, *Barbarigo*, continua-t-elle d'une voix entrecoupée de soupirs & de sanglots. Souvenez-vous quelquefois d'une Femme, à qui vous auriez pû épargner, sinon le malheur de vous aimer, du moins celui de s'être rendue méprisable. En achevant ces paroles, elle entra dans une autre chambre, & je me retirai pénétré de ses larmes, & de la doulenr que je lui causois. Ce-

Cependant, lorsque je fus au logis, mon chagrin se dissipa, & le souvenir de la *Vizani* fit place à celui de *Valerie*. Je me rappellai comment je l'avois laissée, & je jugeai par mon inquiétude, de celle qu'elle devoit avoir. Je pensai d'abord que pour une premiére visite, ce seroit choquer la bienséance, que d'aller deux fois dans un jour chez la *Toricelli*. Cependant tourmenté du désir de revoir *Valerie*, je trouvai que je pouvois bien, au lieu d'entrer dans l'Appartement de la Comtesse, passer dans celui de *Riccoboni*; que *Valerie* y seroit peut-être rentrée; & que c'étoit même bien imaginé de commencer à rendre visite au Pére & à la Mére.

Je volai donc à cet hôtel. J'entrai dans l'Appartement de *Riccoboni*. Je ne l'y rencontrai pas; mais j'y trouvai son Epouse, & heureusement pour moi *Valerie*, qui fut surprise de me voir. *Teodora* me reçut comme une Femme qui étoit enchantée de ma visite, & qui du premier moment me fit comprendre, que je n'aurois point à me plaindre de ses soins pour me rendre heureux.

Valerie étoit un peu rêveuse. Son inquiétude

quiétude me charmoit, mais je ne la lui laiſſai pas longtems. Nous en vinmes à une explication. Je lui dis comment j'avois été obligé de ſuivre la *Vizani*. Je fis valoir mon promt retour. J'ajoutai de nouvelles preuves, pour détruire tout ſoupçon de la moindre inclination pour cette femme; ainſi je fus bientôt pardonné. On me réïtera la façon dont on vouloit être aimé; & je proteſtai de nouveau, que je m'y conformerois. Conſervez toujours ces ſentimens, me dit *Valerie*, & je ne me laſſerai jamais de vous répéter que je vous aime.

Teodora, bien loin de nous interrompre dans notre converſation, nous aidoit à la continuer. C'étoit un plaiſir que de voir toute l'indulgence de cette bonne Mére. Non contente de faire ſemblant d'être occupée à quelques affaires, qui la faiſoient paſſer ſouvent dans une autre chambre, j'entendis qu'elle eut la précaution d'ordonner à un Domeſtique de renvoyer tous ceux qui pourroient la venir voir. Mais *Riccoboni* arriva; & *Teodora* courut auprès de nous, avant qu'il entrat. Il me témoigna qu'il étoit bien ſenſible à l'honneur que je lui faiſois; & en

effet,

effet, il ne m'en parut point fâché. Cependant je le trouvai Pére aussi incommode, que sa femme étoit Mére complaisante. Il étoit surtout d'une politesse qui me tuoit; car il ne nous quitta jamais, & soutint toujours la conversation pour faire les honneurs de chez lui, dont je l'aurois dispensé volontiers. Enfin, je fus obligé de me retirer, sans oser jetter sur *Valerie* un regard de congé; & je retournai au logis, satisfait cependant de m'être justifié auprès d'elle.

Je passai ainsi quelques semaines dans les premiers ravissemens de l'amour, & sans m'écarter de toute la circonspection qu'exigeoit de moi *Valerie*. Elle de son côté, ravie de ma soumission, & pour m'en récompenser, me déploya entiérement son cœur; m'avoüa que la simpathie avoit bien formé notre amour, puisqu'elle avoit senti aussi la premiére fois qu'elle m'avoit vû, un mouvement singulier & subit, qu'elle n'avoit jamais éprouvé à la vuë de personne. Je ne pouvois me rassasier de lui entendre raconter, comment elle avoit été étonnée d'abord de se trouver des sentimens, sur

lesquels

lesquels elle n'avoit plus de pouvoir ; ce qu'elle avoit tenté ensuite pour les combattre, & degré par degré tous les progrès de sa passion. C'étoit aussi avec tant de graces, d'esprit & de modestie, qu'elle me faisoit ce récit, qu'il n'y a point d'homme, quelque stupide qu'il pût être, qu'elle n'eût charmé. Que devois-je donc sentir, moi qui l'adorois, & qui avois le cœur si tendre ? J'étois si content de mon sort, que je me figurois que j'y bornerois toujours mes vœux ; & que je ne désirerois jamais d'autre bonheur que celui dont je jouïssois.

Je remarquerai en passant, que la *Vizani* peu de jours après celui où je l'avois laissée dans une si grande consternation, vint rendre une visite à la *Toricelli*, & que je la trouvai toute consolée de ma perte. Je m'apperçus avec un plaisir extrême, que *Verenigo*, qui l'accompagnoit, étoit mon successeur. Il étoit depuis longtems en possession de consoler les Amantes abandonnées. Ce noble emploi convenoit aussi à un homme qui conduisoit une passion avec autant de dignité que lui. Cependant j'appris peu de tems après, que la *Vizani*,

qui

qui n'étoit nullement bonne métaphysicienne, fatiguée de ne traiter l'amour que par divisions & subdivisions de sentimens, avoit remis son consolateur entre les mains de quelque nouvelle affligée, & avoit pris le jeune *Ferraci*, qui n'a jamais connu d'autre façon de mener l'amour que par physique expérimentale. Mais comme tout change dans la nature, & que la *Vizani* étoit pénétrée de cette maxime, *Ferraci* fit place au Comte *Welsthein*, vigoureux Saxon, qui cependant céda à un nouveau venu. Et tant d'autres ont eu ensuite cette politesse réciproque, que si je voulois simplement les nommer, je m'écarterois trop de mon sujet.

Tout l'hiver s'écoula que mon amour n'étoit encore que beaux sentimens pour *Valerie*; il me sembloit que je ne souhaiterois jamais d'autres plaisirs que ceux du cœur. Mais à peine le Printems commença-t-il à paroître, que je ne me sentis plus si ferme dans mon opinion. J'admirois toûjours l'esprit de *Valerie*, sa pudeur, ses graces; j'étois touché de la délicatesse de ses sentimens. Mais je lui trouvois encore d'autres charmes,

qui

qui me causoient des impressions d'une autre espèce. Je convins pour lors qu'il étoit ridicule d'imaginer, qu'on pût faire en sorte que les sens n'entraffent jamais pour rien en amour. Le respect auquel *Valerie* m'avoit accoutumé, & qu'un seul de ses regards auroit inspiré à l'étourdi le plus audacieux, me contenoit toûjours dans les bornes qu'elle m'avoit prescrites. Il falloit bien qu'elle m'eût pénétré vivement de ce respect, puisque dans tout un hiver je n'avois osé lui baiser la main; & que malgré mes nouveaux desirs, je ne me sentois pas plus de courage d'entreprendre cette action au Printems. Je commençois à éprouver les maux qui sont les suites ordinaires de pareils desirs, insomnies, langueurs, inquiétudes; & tout cela sans oser en parler à *Valerie*.

Ce qui étoit encore plus gênant pour moi, c'est que son Pére ne discontinuoit point ses égards sur la bienséance; & que lorsqu'il se trouvoit au logis, ce qui arrivoit souvent, il ne manquoit jamais de nous tenir compagnie. Si je trouvois *Valerie* chez la *Toricelli*, je n'en étois pas plus heureux; & il n'y avoit que l'officieuse

ficieuſe *Teodora*, qui nous ménageât de tems en tems quelque tête à tête. Lorſqu'elle me les annonçoit, j'étois d'une hardieſſe ſans pareille; & je me promettois bien d'inſtruire *Valerie* des maux que je ſouffrois. Mais à peine me trouvois-je ſeul avec elle, que je tremblois de l'idée que j'avois euë.

Cependant *Teodora* me donna une nouvelle, qui me débarraſſoit d'un obſtacle, & qui la rendoit elle-même un peu plus maitreſſe de ſa fille. Elle me dit que la *Toricelli* étoit obligée de retourner à *Ferrara*, qu'on avoit accommodé ſon affaire, & qu'elle partiroit dans peu de jours. J'en trouvai *Valerie* & la Comteſſe inconſolables. Je fus préſent à leur ſéparation le jour du départ. Elle fut touchante, mais non pas pour moi, qui m'en réjouïs en ſecret.

Il étoit ſûr que c'étoit un ſujet à repaître mon amour de douces illuſions, que de voir *Valerie* livrée aux ſoins empreſſés de ſa vertueuſe Mére. Pour l'encourager à les augmenter, je lui fis pluſieurs préſens. Je m'apperçus qu'elle ſe diſpoſa encore à me ſervir avec plus d'ardeur. Je jugeai auſſi à propos de faire en ſorte

que

que *Valerie*, autant qu'il me ſeroit poſſible, fût entourée de gens qui priſſent mes intérêts. Je remarquai qu'elle affectionnoit beaucoup une femme de chambre, qui la ſervoit auſſi-bien que ſa Mére, & qu'on nommoit *Roſetta*. Je gagnai ſon amitié par quelques monnoies d'or, qui la firent treſſaillir de joïe, & me l'acquirent entiérement.

Ce qu'il y avoit encore de plus ſingulier en tout cela, c'eſt que c'étoit mon Pére qui fourniſſoit à la dépenſe. On comprend bien que c'étoit par le canal de *Clarice*, à qui je faiſois beaucoup de politeſſes. Mais on ſera ſurpris d'apprendre, que cette *Clarice* n'avoit d'autre vuë, en m'obligeant de la ſorte, que la ſimple ſatisfaction de me faire plaiſir. C'eſt ainſi que j'en jugeai par ſon air tranquille & aſſuré, par l'indifférence qu'on liſoit dans ſes yeux; j'étois charmé de voir cette fille guérie de ſa folie.

Tout ſembloit conſpirer à m'enlever quelqu'obſtacle. *Riccoboni* étoit occupé à faire orner le Théatre de nouvelles décorations, & venoit rarement au logis.

Je ſens bien qu'on pourra ſur tout cela chicaner mon amour, & me prouver

ver que ce n'étoit point une de ces véritables paſſions, dépouillée de toute vuë intéreſſée, & qui ne cherche que le bonheur de l'objet aimé ; puiſque ce n'étoit pas vouloir celui de *Valerie*, que de travailler à lui enlever ce qui lui étoit, & ce qui devoit lui être ſi précieux. Mais voici ce qui, ſuivant moi, détruiſoit ce raiſonnement.

Je ſentois, qu'il m'étoit impoſſible de pouvoir jamais épouſer *Valerie*, & qu'il ne me l'étoit pas moins de pouvoir ceſſer de l'aimer. Sur ces deux principes, que je me figurois auſſi inconteſtables l'un que l'autre, je me diſois qu'il étoit cependant naturel que je cherchaſſe enfin à me procurer la tranquillité, & qu'il n'y en auroit jamais pour moi, ſi *Valerie* ne ſe rendoit à mes deſirs. Je pouſſois encore plus loin mes réfléxions. Je trouvois, qu'en m'attachant pour toute ma vie à *Valerie*, & ne formant jamais avec d'autres perſonnes les liens que je ne pouvois contracter avec elle ; que ne manquant jamais pour elle, ni d'égards, ni de ſoins, ni d'empreſſemens ; que la tirant de l'état où elle étoit ; qu'en partageant enfin avec elle ma fortune ; je trou-

vois,

vois, dis-je, que c'étoit vouloir la rendre heureuſe.

J'étois ſi convaincu de la force de mon raiſonnement, que j'en fis part à *Teodora*, qui le trouva ſans replique. Nous conſultâmes enſemble les moyens de le faire réuſſir auprès de *Valerie*. *Teodora* me dit qu'il n'y avoit rien qui convainquît plus une jeune fille de ces ſortes de vérités, que la voie des préſens, & ſurtout de ceux de parure. J'approuvai le conſeil de *Teodora*. Et comme ce même jour j'entendis louër beaucoup à *Valerie* le goût d'une Etoffe qu'elle avoit vuë à une Dame étrangére, je m'aviſai de la prier de ſouffrir que je lui en fiſſe chercher une pareille. Mon offre fut très mal reçuë, & on me défendit bien d'y penſer ſeulement, ſous peine d'un banniſſement éternel. Confus, chagrin de voir un auſſi mauvais commencement, je trouvai que *Teodora* n'étoit pas ſi excellente pour le conſeil que je l'avois cru.

Cependant je courus lui annoncer avec un air triſte le mauvais ſuccès que j'avois eu auprès de *Valerie*, & combien nous étions encore éloignés de la faire

entrer

entrer dans nos ſentimens. *Teodora* ſourit, & me dit fort ſagement, qu'on ne demande jamais ces ſortes de permiſſions, & qu'on les prend toûjours ſoi-même. On ne réſiſte pas ſi aiſément, ajoûta-t-elle, aux effets qu'aux paroles; & ma fille, qui s'eſt effarouchée de vôtre propoſition, auroit peut-être été éblouïe à un étalage brillant d'ajuſtemens magnifiques & choiſis avec goût.

Je compris toute la ſolidité de cette réflexion; & j'allai ſur le champ employer les moyens pour la mettre en pratique. L'amour préſida aux ſoins que je me donnai; ainſi je n'en pris point qui ne fuſſent dignes de lui & de moi. Etoffes ſuperbes & de goût, Bijoux de pluſieurs ſortes, agrémens de pluſieurs eſpèces, & toute la ſuite d'une parure magnifique & galante. Je n'épargnai rien enfin pour rendre l'étalage auſſi éclatant que le pouvoit exiger la prévoyante *Teodora*, qui ſe chargea de le faire placer avec toute l'induſtrie poſſible dans la chambre de *Valerie*, lorſqu'elle n'y ſeroit pas. Elle me dit que ce ſeroit pour le lendemain; que j'accompagnaſſe *Valerie*, lorſqu'elle reviendroit de la Meſſe,

qu'en

qu'en arrivant nous trouverions tout bien arrangé; que c'étoit à moi ensuite à rendre cette surprise plus touchante par mes tendres discours; & qu'elle se trompoit fort si je n'avois le don de persuader.

Pour suivre l'ordre du projet que *Teodora* avoit formé, je me transportai le lendemain à la *Salute*, Eglise ordinaire de *Valerie*, où je la trouvai effectivement. Lors que je la vis sortir, je me présentai pour lui donner le bras. Elle me reçut de façon à me faire sentir qu'elle n'étoit pas trop contente que je l'exposasse ainsi à la critique du monde. Cependant je montai dans sa gondole, & nous arrivâmes au logis. *Teodora* me fit comprendre d'un seul coup d'œil que tout étoit préparé au mieux. Je m'étois promis beaucoup de fermeté; mais je ne m'en sentis plus sur le point de voir le dénouement de cette affaire.

Nous n'entrâmes dans la Chambre de *Valerie* qu'elle & moi. Etonnée & comme interdite, elle s'arrêta tout-à-coup à la vuë de cet appareil, qui en effet étoit éblouïssant; & je fus surpris moi-même de l'art avec lequel on l'avoit dis-

posé. On voyoit bien que c'étoit l'ouvrage d'une femme remplie d'expérience.

Valerie me regarda, & je remarquai avec douleur que ses yeux s'armoient de sévérité, à mesure qu'elle me fixoit. Je m'armai cependant de courage autant qu'il me fut possible; & je la priai de me pardonner la liberté que j'avois prise. Puisque la fortune, lui dis-je, m'a donné ce qu'elle auroit dû vous prodiguer, Mademoiselle, avec plus de justice, pourquoi me voudriez-vous du mal de vous faire part de ses faveurs? Si le sort vous eût placé dans mon état, & que je fusse dans le vôtre, n'en useriez-vous pas de même? Cependant vous seriez généreuse, & je ne suis qu'équitable.

Je sens, Monsieur, me répondit-elle d'un air rempli de courroux, combien vous êtes obligeant. Mais par bonheur pour moi je suis d'un caractère si indocile, que vos complimens ne me touchent point du tout. J'en connois les affreuses conséquences. Des personnes sages & éclairées m'ont appris à les prévoir; & on ne m'en a jamais parlé, que je n'en aye frémi. Ah! Mademoiselle,

lui

lui dis-je, pourriez-vous juger ſi mal de moi ?.. Vos proteſtations, interrompit-elle, ſeroient inutiles. On m'a encore inſtruite du cas que l'on doit tenir de celles qu'on fait ſur de pareilles matiéres ; & je penſe, Monſieur, que vous m'offenſez également par vos deſſeins, & par les moyens que vous prenez, pour en venir à bout. Ce n'eſt pas ſeulement me ſoupçonner capable de foibleſſe, mais me croire même peu délicate. Quoi qu'il en ſoit, continua-t-elle, il ne m'appartient pas de vous faire aucun reproche. Il eſt naturel qu'un homme de vôtre rang, en aimant une perſonne de mon état, s'ennuie de la reſpecter toûjours. Rompons donc un commerce dont vous êtes ſans doute fatigué, & permettez, Monſieur, que je vous ſupplie de ne plus m'honorer de vôtre préſence. Cet honneur, ajouta-t-elle d'une voix émue, me devient trop odieux au prix que vous y mettez.

En achevant ces paroles, & animée du dépit le plus noble & le plus charmant, elle ſe mit à déranger précipitamment tout l'appareil, & à ne faire qu'un tas de tout ce qui étoit étalé.

Mademoiſelle, lui dis-je d'un air qui marquoit ma confuſion & ma douleur, je ne puis plus réſiſter à mon déſeſpoir, ſi vous ne m'écoutez. Je n'entens rien, me répondit-elle, que je ne voye éloigner de mes yeux des objets qui ne ſont que m'irriter. Elle appella en même tems *Tomaſo*, qui étoit leur domeſtique, le chargea du paquet qu'elle avoit fait, & lui ordonna de le remettre au logis entre les mains de mon Valet de Chambre. *Tomaſo* partit ſans que j'oſaſſe m'oppoſer aux volontés de *Valerie*, qui pour lors me dit d'un air moins agité, qu'elle étoit prête à m'écouter.

Trop heureux dans ce moment d'obtenir ma grace, il ne me vint ſurement pas dans l'eſprit de faire entendre à *Valerie* le déſordre, que depuis un certain tems ſes charmes avoient jetté dans mes ſens, & combien j'en ſouffrois. Bien éloigné de cette penſée, je ne cherchai qu'à la deſabuſer de ce qu'elle n'avoit que trop compris; & j'employai tout ce que mon amour put me ſuggérer de plus tendre. Elle me dit enfin qu'elle vouloit bien me croire, & qu'elle ſe rendoit à mes proteſtations; mais, qu'inſtruit à préſent

de

de ſa façon de penſer, je me gardaſſe déſormais de lui donner une autre occaſion de me ſoupçonner ; que pour lors il n'y auroit plus de pardon pour moi.

Vous vous imaginerez peut-être, Monſieur, continua-t-elle, que je ne ſuis ſévère que par vanité, & que je ne cherche qu'à vous faire prendre une réſolution, qui contenteroit mon orgueil. Si c'étoit là vôtre penſée, vous ne bleſſeriez pas mal la délicateſſe de mon amour. Mais écoutez, Monſieur, quels ſont là-deſſus mes ſentimens.

Je vous dirai d'abord, pourſuivit-elle, que je ne vous crois pas aſſez foible pour vous oublier juſques au point de ſonger à vous deshonorer. Mais en cas que vôtre paſſion vous menât à cet excès de frénéſie, je vous annonce d'avance, que je vous aime trop pour conſentir jamais, que vous vous rendiez l'objet du mépris de tout le monde. Je vivrois volontiers accablée de toute miſère, s'il le falloit, pour avoir le plaiſir de vous voir dignement remplir la majeſté d'un thrône. Comment pourrois-je donc ſouffrir qu'à cauſe de moi, vous vous miſſiez dans le cas de trainer une vie, qui feroit vo-

tre honte & celle de vôtre illuſtre Famille ? L'inégalité de nos conditions ne nous permet donc pas de contracter des liens légitimes. Mon honneur, qui vous devroit être auſſi précieux qu'à moi, ſi vous m'aimiez, ingrat, autant que je vous aime, nous défend bien d'en former d'autres & d'y ſonger ſeulement. Bornons donc nos deſirs à nous aimer. Ni préjugés, ni loix ne ſauroient empêcher une union de ſentimens ; & ce n'eſt qu'elle qui fait le vrai bonheur des cœurs délicats. Toute innocente qu'elle eſt, vous ſerez cependant forcé un jour de la rompre. Obligé d'être le ſoutien de votre Famille, il faudra vous livrer entiérement à l'épouſe que vos Parens vous auront choiſie. Je ſçaurai pour lors me bannir de votre préſence, & même vous contraindre à m'oublier. Pour moi qui mets toute ma gloire à m'être rendue digne de votre eſtime, & ma félicité à vous aimer, je vous promets, Monſieur, que ne pouvant pas être à vous, je ne ſerai jamais à d'autres.

Valerie achevoit de prononcer ces derniers mots, & j'étois dans tout le raviſſement que pouvoient me cauſer des ſentimens

timens ſi nobles, ſi tendres, ſi vertueux, lorſque le Pére entra, qui vint chercher *Valerie* pour la répétition d'une piéce qu'il avoit compoſée lui-même. Il ne parut pas trop ſatisfait de nous trouver ſeuls, & il m'accabla encore plus qu'à l'ordinaire de politeſſes reſpectueuſes.

Je retournai chez moi rempli d'admiration; mais le croira-t-on? je n'en étois pas moins agité de déſirs. Plus j'étois étonné que *Valerie* pût accorder tant de vertu avec l'amour, & plus j'aurois été ravi d'en triompher.

Le lendemain du même jour que le projet de *Teodora* avoit ſi mal réuſſi, étant ſeuls à table mon pére & moi, nous vinmes à parler des Spectacles en général, enſuite de la Comédie, de ſes bons Acteurs, par conſéquent de *Riccoboni*, & enfin de *Valerie*.

A propos, me dit mon pére, on m'a dit que vous lui rendiez de fréquentes viſites, que vous en étiez amoureux, & que je devois vous défendre de la voir. J'ai trop bonne opinion de vous, pour m'allarmer du goût que vous avez pris pour cette fille. Il faudroit que vous ne

P 4 fuſſiez

fuſſiez point de mon ſang pour avoir d'autres vuës dans cet amour, que celle de vous divertir; & je ne ſuis point d'une humeur aſſez farouche, pour vous interdire un amuſement.

Quelquefois, continua-t-il d'un air riant, ces petites filles, ſoutenuës par un peu de caquet, s'aviſent de contrefaire les vertueuſes. Elles font un ridicule étalage de ſentimens; & il y a eu des ſots, qui en ont été éblouïs, & qui ſe ſont laiſſés prendre dans leurs piéges. Mais il faut être bien ſtupide, pour ignorer qu'il n'y a rien de plus déplacé chez elles que la vertu. Je ne dis cela, mon Fils, que pour nous égayer, & non pour vous donner un avis. Je vous ferois tort de croire que vous en euſſiez beſoin dans cette affaire.

Mais dites-moi un peu, pourſuivit-il d'un ton de plaiſanterie, où en êtes-vous actuellement? Mettez-moi dans votre confidence. Je ne vous crois plus aux petits ſoins. On n'en employe que pendant trois jours avec ces perſonnes-là; c'eſt la régle ordinaire. Mais comme vous êtes jeune, peut-être êtes-vous allé juſques à la huitaine; car je ne ſaurois m'ima-

m'imaginer que vous l'euſſiez paſſée.

Je ne puis exprimer combien il me falut prendre ſur moi pour me contraindre. Comment pouvois-je entendre parler avec tant de mépris de *Valèrie*, moi qui avois un ſi grand ſujet de l'eſtimer, & même de l'admirer? Cependant, l'intérêt que j'avois à me cacher, me donna aſſez de force pour diſſimuler mon trouble. L'air tranquille, dont je répondis à mon Pére, lui en impoſa. Il étoit d'ailleurs trop prévenu en ma faveur, pour qu'il me fût difficile de le tromper. Je lui dis que mes viſites chez *Riccoboni* ne regardoient point ſa fille, & que je m'amuſois plus avec lui, qui étoit homme d'eſprit & de littérature, qu'avec elle. Je rompis le plutôt qu'il me fut poſſible, une converſation qui me gênoit, & je me retirai dans mon appartement.

Je fis beaucoup de réflexions ſur la bizarrerie des hommes, qui n'eſtiment jamais que ce qui les frappe. Il faut donc, me dis-je, pour qu'on admire la vertu, qu'elle ſoit relevée de l'éclat de la grandeur. Pourquoi ne ſera-t-elle qu'affectation ou caprice dans une perſonne d'une naiſſance obſcure, & ne

prendra-t-elle le nom de vertu qu'associée avec un rang élevé ? Ne sommes-nous pas contens nous autres, que le hazard a fait naître dans une condition brillante, d'opprimer le reste des hommes, & de leur faire sentir avec si peu de ménagement, le poids de notre supériorité ? Faut-il encore que nous cherchions à leur enlever le mérite d'être vertueux ? Mais dépend-il de nous de juger de ce mérite ? Cette décision n'appartient-elle pas aux sages, tribunal bien plus équitable ? Et des gens qui, modestes, vrais & sans art, n'aiment que le naturel, que jugeront-ils d'une vertu apprêtée & orgueilleuse, nourrie dans le fracas, & toujours environnée de faste ?

J'étois ainsi livré aux pensées d'une morale la plus sévère, lorsqu'on entra chez moi. On m'annonça le domestique de *Riccoboni*, que je fis entrer à l'instant, & qui me donna ce billet de la part de *Valerie.*

Enfin, Monsieur, je suis fatiguée du personnage que vous faites auprès de moi. Vous mériteriez que je vous laissasse toujours dans vôtre ridicule état. Mais je vous

aime

aime sérieusement, & je m'ennuie du rôle que vous me faites jouer. Est-il possible que vous ignoriez, que ce n'est que pour exciter les désirs que nous parlons sentiment? N'y a-t-il pas eu quelque personne charitable, qui vous en ait instruit depuis que vous me faites si respectueusement la cour? Lorsque je fis hier tout ce beau tintamare à la vue de vos présens, ne deviez-vous pas faire de cet instant le moment le plus heureux de vôtre vie. Il falloit tomber à mes genoux, je me serois émue. En vous donnant la main pour vous faire relever, vous l'auriez baisée, & je me serois troublée. Vous vous seriez obstiné à garder cette main, je me serois égarée. Peut-être auriez-vous osé me serrer dans vos bras, & je me serois évanouïe. Mais peut-être aussi n'auriez-vous pas compris ce que signifie un évanouïssement. Que sait-on si vous n'eussiez point demandé du secours. Heureusement que ma mére ne vous en auroit point donné; ce qui doit vous faire comprendre comment il faut traiter les personnes qui s'évanouïssent. Et moi je vous avertis encore (& cela pour raison) qu'on en agit de même avec celles qui sont endormies. Venez donc, Monsieur, réparer par quel-

ques momens de plaiſir un ſiecle d'ennui. Songez pourtant qu'on peut vouloir dans un moment, ce que l'on ne veut plus le moment d'après. Ainſi ſaiſiſſez l'occaſion de quelque façon qu'elle ſe préſente.

Je ne crois pas que j'aye beſoin de me répandre en paroles, pour perſuader que mon étonnement fut ſans égal, en liſant ce billet. Je demandai pluſieurs fois au Domeſtique, ſi c'étoit bien *Valerie* qui le lui eût donné. Il me répondit toujours que c'étoit elle-même, qu'elle étoit ſeule au logis, & qu'elle m'attendoit avec une impatience extrême.

On peut s'imaginer ce que devint dans ce moment toute l'eſtime que j'avois pour *Valerie*; combien je la trouvois digne de mépris; & combien de fois je me dis que je ne pourrois jamais le porter ſi loin qu'elle le méritoit.

Mais comme il y avoit en elle des reſſources infinies, & que ſa beauté pouvoit lui tenir lieu de mérite, je ne me ſentis pas moins diſpoſé à profiter du rendez-vous. En me repréſentant cette parfaite régularité de traits, ces beaux yeux noirs & vifs, ce teint éclatant,

cette

cette taille haute & dégagée, cette gorge éblouïssante, ces bras, ces pieds si bien formés, je me trouvai encore trop heureux de me voir bientôt le possesseur de tant de charmes.

Je réfléchis encore qu'il faloit qu'elle m'aimât sérieusement, comme elle s'exprimoit dans son billet, puisque le refus des présens n'avoit point été une feinte, telle que l'étalage de ses sentimens; & que j'avois en effet tout retrouvé la veille dans ma chambre.

Tout cela ranima mes désirs; & brûlant d'impatience de me voir sur le point de les satisfaire, je partis avec *Tomaso*, à qui je demandai où étoient allés *Cintio* & *Teodora*. Il me répondit qu'ils étoient au Théatre, pour voir l'essai qu'on alloit faire des nouvelles décorations, & que *Rosetta* étoit avec eux; qu'ainsi *Valerie* se trouvoit seule, comme il m'avoit déja dit. J'en sentis redoubler mon impatience, & mes gondoliers en souffrirent.

Nous arrivâmes enfin au logis de *Riccoboni*. *Tomaso* me dit qu'il n'avoit pas besoin de m'annoncer, & que *Valerie* étoit dans sa chambre. J'y entrai. Comme

me il faisoit chaud, & que c'étoit l'heure du jour la plus incommode, j'y trouvai les rideaux des fenêtres tirés & fort peu de clarté. Je fus surpris de ne voir & de n'entendre personne. Cependant j'avançai près d'un lit de repos, couvert d'un pavillon de gaze, qui étoit au fond de la chambre. En m'approchant, j'entendis quelqu'un qui sommeilloit, où qui du moins faisoit semblant de dormir.

Le pavillon étoit relevé d'un côté aux pieds du lit, & laissoit voir tout à découvert une jambe faite au tour, ornée d'un bas couleur de feu, serrée par une jarretiére blanche, brodée en or, & nouée d'une boucle de diamans. Un pied, qui donnoit par sa petitesse les préjugés les plus avantageux, chaussé de la même couleur que celle de la jarretiére, & serré aussi par une boucle de pierreries, relevoit beaucoup la beauté de cette jambe. On voyoit encore plus haut d'autres appas plus séduisans, dont la forme admirable, & la blancheur éclatante, auroient jetté le trouble dans le cœur le plus insensible. Que ne sentis-je point à la vuë de tant d'objets charmans, moi qui

qui avois déjà tous les ſens en déſordre ?

J'ouvris & fixai mes yeux avec tant d'avidité, au travers la gaze, que je diſtinguai la couleur de l'habillement, dont on étoit vêtu. J'apperçus que c'en étoit un de ſoie blanche, orné d'agrémens couleur de feu, & que *Valerie* portoit ſouvent. J'avancerois preſque que c'étoit celui qui la paroit le mieux, s'il n'étoit pas plus vrai de dire, qu'il n'y en avoit point qu'elle n'embellît.

Cet habillement, qui étoit arrangé le plus négligemment du monde, laiſſoit voir les attraits d'une gorge éblouïſſante, que la reſpiration d'un ſi beau ſommeil tenoit dans une agitation, qui auroit communiqué du ſentiment à une ſtatue. Le viſage de cette belle endormie étoit caché d'une façon ſinguliére par ſes bras, qui le couvroient entiérement.

Quand je n'aurois pas eu l'inſtruction du billet pour les perſonnes qu'on trouve enſevelies dans le ſommeil, je n'aurois pas moins ſenti, comment il falloit s'y prendre avec une Beauté qui dormoit de ſi bonne grace. J'ouvris donc fort doucement un coin du pavillon, que

je

je laissai tomber sur moi, & je commençai à sentir toute l'yvresse de ce dangereux moment. Cependant dans le plus fort de mon délire, je trouvai qu'il manquoit quelque chose à mon bonheur. Je ne pouvois soutenir que des bras qui auroient dû se prêter à mes transports, me dérobassent dans des momens si doux la vue des beaux yeux de *Valerie*, de ces yeux, qui m'avoient fait trembler tant de fois par leur sévérité, & dans lesquels je me réjouïssois de voir cette douce langueur qui nait du ravissement. Je me mis donc en devoir de séparer ces bras importuns. Cependant comme malgré le sommeil, on partageoit sans doute mes transports, au même instant que je voulus écarter ces bras, on les jetta à mon col. Mais quelle surprise, juste Ciel! en voyant *Clarice*, qui, livrée à toute la fureur de sa passion, m'embrassa avec violence, en faisant tous ses efforts pour me retenir dans mon yvresse, & me faire oublier moi-même. Saisi de l'horreur de ma situation, & cependant abandonné malgré moi à la séduction de mes sens, je ne pouvois ni me livrer entiérement aux remords,

ni

ni m'arracher entiérement aux plaisirs. *Clarice* qui s'apperçut de ce qui se passoit chez moi, & résolue à emporter une victoire, que de tels obstacles lui rendoient douteuse, redoubla ses caresses, ranima ses transports, & chercha à plusieurs reprises à me communiquer le feu qui la dévoroit.

J'aurois enfin cédé, & d'autant plus aisément que mes forces s'affoiblissoient. Mais un bruit que nous entendimes dans l'anti-chambre, & qui cependant n'étoit rien, déconcerta *Clarice*, & me donna le tems de me rappeller à moi-même. Je fis tous les efforts possibles pour me lever, & pour me dégager de cette malheureuse; mais comme elle s'apperçut qu'elle n'avoit eu qu'une fausse allarme, elle m'embrassa avec plus de force & d'opiniâtreté; en sorte que je n'étois le maître que d'un seul de mes bras.

Redoublant ses emportemens à mesure que je m'y refusois, & désespérant de pouvoir les satisfaire, elle s'abandonna à toute sa rage. Elle se leva à demi sur le lit de repos, s'envelopa une main de mes cheveux, tira de l'autre un poignard qu'elle

le tenoit dans ſon corps en guiſe de buſc ; & me le préſentant d'un air furieux, Barbare que tu es, me dit-elle d'une voix étouffée, ta mort eſt réſolue, ſi tu fais le moindre mouvement pour m'échaper. Contente mes déſirs, & plonge enſuite ſi tu veux ce poignard dans mon ſein, je ſerai trop heureuſe d'expirer dans tes bras. Tu ne me réponds pas ? tu aimes mieux te livrer à ma fureur qu'à mon amour ? Eh bien, meurs, s'écria-t-elle en levant le bras, dont je ſuſpendis le coup par un regard que je jettai ſur elle.

J'avouerai de bonne foi que cette attitude m'effraya. Je n'avois pas de milieu à prendre. Il falloit ou ſatisfaire *Clarice*, ou me laiſſer maſſacrer. Je ſentois que la nature répugnoit à tous les deux. Je frémiſſois à l'idée du crime, auquel j'allois me livrer en partageant les faveurs de la maîtreſſe de mon Pére ; quoique, à dire le vrai, je me fuſſe déja rendu à demi coupable. Mais il ne me ſembloit pas moins déraiſonnable de ſouffrir qu'on me tuât, plutôt que de contenter les déſirs d'une Femme qui m'aimoit. Il n'étoit pas queſtion de ten-

ter de m'arracher des mains de cette furieuſe par la force. On ne ſauroit concevoir combien l'emportement & la rage lui en donnoient à elle, & combien peu j'en avois moi, que mes ſens troublés, mon étonnement, & un combat d'une eſpèce auſſi ſingulière, avoient abbattu. Mais quand j'aurois eu toute ma vigueur, elle ne m'auroit ſervi de rien ; il eſt bien ſûr que j'aurois été perdu, au moindre mouvement que je me ſerois donné pour échaper.

Ce mélange de fureur & d'amour, étinceloit dans les yeux de *Clarice*: l'éclat du coloris, qui brilloit ſur ſon viſage, & une confuſion de charmes, que l'habillement qui s'étoit entiérement ouvert, laiſſoit voir, la rendoit auſſi redoutable d'ailleurs, qu'elle l'étoit par l'arme qu'elle avoit à la main.

La maniére dont elle me tenoit ne me laiſſoit, comme je l'ai dit, aucune liberté. Saiſie de mes cheveux, le bras qu'elle avoit deſtiné à cet emploi, tenoit encore vigoureuſement un des miens. Ainſi je n'en avois qu'un de libre. Mais il ne me ſervoit à rien, parce qu'il étoit trop éloigné de celui de *Clarice*, qui

étoit

étoit armé du poignard, élevé en l'air, & prêt à me frapper.

Je me déterminai enfin à tenter, si la douceur & la feinte pourroient me sauver des deux extrémités qu'on me donnoit à choisir, le crime ou la mort. Je portai mes yeux sur *Clarice*; je n'eus pas besoin d'art pour les y fixer languissamment; & je lui demandai si l'impression qu'elle voyoit en eux, en étoit une de férocité comme elle m'en accusoit.

A ces mots, que j'accompagnai d'un ton de voix des plus doux, *Clarice* s'attendrit & laissa tomber son bras. Encouragé par cet heureux commencement, je continuai sur le même ton. Pensez-vous, lui dis-je, que je ne sois point ému, troublé, ravi à la vuë de tous les charmes que vous offrez à mes yeux? que je sois insensible à tant d'amour & de constance? que je ne souhaite même de répondre à vôtre ardeur? Non, *Clarice*, poursuivis-je d'une voix encore plus flatteuse, & charmé de voir que je réüssissois à merveille, car je sentois qu'elle me relâchoit les cheveux; non, je n'ai pas un cœur aussi inhumain que vous voulez croire. Je mériterois justement

les

les noms que vous me donnez, si je n'étois flatté de vôtre tendresse, si je n'étois touché de vos transports. Mais je ne puis vaincre l'horreur que m'inspire l'idée de me livrer à une personne qui est la maîtresse de mon Pére. Promettez-moi, ajoutai-je pour mieux la tromper, que vous romprez ces liens, & mes desirs s'accorderont bientôt avec les vôtres.

Ingrat, me dit-elle, avez-vous des preuves si foibles de ma passion, pour soupçonner que je puisse hésiter un moment à tout sacrifier pour vous? Puis qu'elle m'a portée aux emportemens, au désespoir, à la fureur, pouvez-vous douter qu'en vous livrant à mes desirs, je ne sois prête à m'abandonner à vos loix? Que vos ordres règlent désormais ma vie, mes pas, mes pensées. Qu'une solitude soit ma demeure; je ne demande, que de vous y voir quelquefois. Qu'il m'est doux, cher *Barbarigo*, de renoncer à ce prix à tous les appas de la fortune. Vous savez comment j'ai usé de ses faveurs. Je n'ignorois pas cependant vôtre amour pour *Valerie*. J'ai sçu, & que ne découvre point une personne qui aime?

me? J'ai ſçu la naiſſance & les progrès de vôtre paſſion. Pour en pénétrer mieux les moindres circonſtances, je me ſuis acquis le domeſtique de *Riccoboni*. Trop inſtruite de toute la violence de vôtre inclination pour *Valerie*, j'ai pris le parti de feindre d'avoir étouffé ma paſſion, que cette contrainte n'a fait qu'irriter. Je me ſuis informée de la parure qui relevoit le mieux les charmes de ma rivale, réſolue de vous tromper ſous ce déguiſement, à la faveur du maſque ou à l'abri de quelqu'autre ſtratagême. *Tomaſo* eſt venu ce matin à l'hôtel, pour vous faire ſçavoir de la part de *Valerie* que ſon Pére & ſa Mére l'avoient amenée à la Campagne, & qu'ils y ſeroient pour deux jours. Il m'en a averti avant que de vouloir vous en faire part. Il m'avoit déja inſtruite hier de ce qui s'étoit paſſé entre vous & *Valerie*. L'amour m'a fait ſentir auſſi-tôt qu'il falloit ſaiſir une occaſion ſi favorable. Dans la crainte que vous ne connuſſiez mon caractére, j'ai dicté à *Tomaſo* le billet qu'il vous a remis; il s'eſt trouvé heureuſement que ſon écriture reſſembloit à celle d'une femme. Je l'ai inſtruit de ce

qu'il

qu'il devoit vous dire ; & par l'étrange résolution où ma passion m'a portée, vous pouvez juger de sa violence. Ne doutez donc pas que je ne me soumette à vos ordres. Dans l'endroit où vous fixerez mon séjour, vous seul remplirez toutes les heures de ma vie ; & je ne vous prie que de m'accorder quelques momens de la vôtre, ajouta-t-elle, en imprimant sur ma bouche le baiser le plus enflammé.

Je fus si touché de ce discours, mais surtout si ému de la façon dont on en avoit appuyé la fin, que j'aurois sûrement perdu de vûe mon projet, & oublié qu'en parlant tendrement à *Clarice*, je n'avois voulu que feindre. Mais dans ce moment *Valerie* se présenta à mon imagination. J'eus plus d'horreur du crime d'infidélité, que de celui que j'aurois commis en me livrant à la maîtresse de mon Pére ; & si j'ose m'exprimer ainsi, je ne fus vertueux que par passion. En me rappellant les charmes de *Valerie*, ceux de *Clarice* s'affoiblirent à mes yeux. N'osant encore faire aucun mouvement pour me délivrer de cette emportée, je répondis pour un

instant

inſtant à ſes tranſports. Cependant la voyant dans un certain trouble, qui la mettoit preſque hors d'elle-même, je me ſaiſis tout-à-coup de ſon bras, & je lui arrachai le poignard. Mais comme j'étois encore bien tenu, & que je ne pouvois me débarraſſer d'elle, je levai le bras pour l'épouvanter. Frappe, me dit-elle d'une voix éteinte; mais achève mon bonheur en finiſſant ma vie. Nous demeurâmes encore quelque tems à nous débattre. Mais enfin *Clarice* fatiguée des efforts qu'elle avoit faits, & qu'elle faiſoit encore pour me retenir, abbatue par l'yvreſſe de ſa paſſion, tomba dans un évanouiſſement qui la rendit immobile.

Je m'échapai pour lors ſans peine. Je ſortis bientôt de la chambre & du logis, & j'allai me renfermer chez moi. Je ne pouvois comprendre ce qui fourniſſoit à une femme tant de force dans ces momens. Là-deſſus je ne ſçavois que penſer de celles à qui l'on fait violence, & encore moins des jugemens qu'on prononce en leur faveur. Il me ſembloit même que dans ce genre de combat, il eſt bien plus difficile d'attaquer que de ſe défendre.

LIVRE

LIVRE NEUVIEME.

JE passai quelques momens dans ces réflexions. Ce qui venoit de m'arriver avec *Clarice* ne faisoit qu'augmenter ma passion pour *Valerie*; & tout ce tracas n'avoit rendu mes desirs que plus violens. Malgré mon yvresse, je sentis cependant que j'avois donné trop légérement dans le piége qu'on m'avoit tendu. Etoit-il naturel qu'une vertu, qui avoit paru avec tant de naïveté, n'eût été qu'un artifice, & que d'un jour à l'autre elle se fût démentie si grossiérement? Mais il n'y a rien de si peu vraisemblable que nous ne croyions aisément, si c'est quelque chose qui flatte la passion qui nous domine. Je regarde tous ceux qui, livrés à l'amour, se persuadent de pouvoir le conduire avec sagesse & circonspection, comme quelqu'un qui en s'embarquant sur mer assureroit qu'il n'essuyera jamais de tempête. Il me semble que ceux qui le regarderoient du bord en seroient bien plus sûrs que lui; de même que ceux qui étouffent une

passion dans sa naissance, sont plus certains de ne pas succomber.

Valerie revint deux jours après de la Campagne, comme on me l'avoit annoncé. Je courus la voir; & la trouvant toujours plus ravissante, mes désirs ne devinrent que plus impétueux. Je fus cependant obligé de les contraindre plus que jamais. Je m'appercevois de jour en jour que je gagnois sur le cœur de cette charmante fille, & qu'elle m'aimoit davantage. Mais à mesure qu'elle se sentoit plus touchée, elle gardoit avec moi plus de circonspection.

Nous passâmes ainsi quelques semaines; elle à me faire sentir qu'elle m'aimoit, & qu'elle m'aimeroit toujours, mais qu'elle ne s'écarteroit jamais des régles de la sagesse: moi à paroître soumis à ses volontés, quoique charmé si j'avois pû l'en faire changer, & dévoré au fond de mon cœur par des désirs, qui ne me laissoient pas un moment de repos.

Enfin me trouvant un jour auprès de *Valerie*, & agité plus que jamais par la violence de ma passion, je résolus tout à coup de lui découvrir ce qui me tourmentoit, de la presser à contenter mes

désirs,

désirs, ou de rompre avec elle. Je me jettai à ses genoux dans cet accès de frénésie; & par le trouble, dont je lui exprimai mes transports, elle dut comprendre combien j'en étois pénétré. Elle se leva précipitamment, & m'annonça avec des yeux remplis de courroux; qu'elle ne me regarderoit desormais, que comme un persécuteur qu'elle devoit fuir sans cesse, & se déroba en même tems sans que je pusse la retenir.

Ces paroles causérent une révolution dans mes sens, qui dissipa l'agitation maligne qui s'y étoit glissée. Je sentis d'abord que je m'étois livré à un égarement, qui méritoit le traitement que je venois de recevoir. Confus & désespéré, je courus dans l'appartement de *Teodora* pour l'instruire de mon malheur. Elle traita sa fille de ridicule; & *Rosetta* nous ayant montré la chambre où *Valerie* s'étoit renfermée, nous frappâmes plusieurs fois à la porte, mais en vain.

Riccoboni arriva, & nous surprit tous les trois dans l'empressement de nous faire ouvrir. *Teodora*, fertile en expédiens, dit à son Epoux que nous avions

joué à l'*Oracolo*, * que *Valerie* avoit mis un gage, & qu'elle s'étoit ſauvée pour ne pas le racheter. Nous entrâmes, & *Teodora* changeant adroitement de propos, fit tomber la converſation ſur d'autres ſujets. Je compris par les regards que *Valerie* jetta ſur moi, combien je l'avois offenſée. Pénétré de ma douleur, & dans la crainte qu'elle ne parût aux yeux du Pére, je pris congé, & j'allai me renfermer chez moi.

Puiſque l'amour de *Valerie* ne ſuffiſoit point pour me contenter, & que je ne pouvois vivre ſi elle ne m'en accordoit de plus ſenſibles marques, qu'on juge comment je pouvois ſupporter la triſte idée de m'être attiré ſa haine. Je lui écrivis une lettre, où mon repentir, & mes proteſtations de reſpect & de ſoumiſſion étoient exprimés avec toute l'ardeur que pouvoit me ſuggérer la paſſion qui me dévoroit, & le déſeſpoir où j'étois. On me renvoya la lettre ſans la décacheter, & elle eut ce ſort pluſieurs fois de ſuite. J'allai moi-même, dans [illegible] l'eſpé-

* C'eſt un jeu de gages.

l'espérance qu'on ne pourroit point résister à ma présence, ni à mes larmes. Mais *Valerie* suivit exactement la résolution dont elle m'avoit menacé. Elle se renferma dans son appartement aussitôt qu'elle me vit, & fut toujours attentive à me fuir de même dans tous les endroits où je la rencontrois. Je passai ainsi plusieurs semaines plongé dans mon chagrin. Enfin ne pouvant plus le soutenir, je fus attaqué d'une fiévre lente, qui me força à garder le lit.

Valerie fut informée de l'état où je me trouvois; mais rien ne pouvant l'ébranler, elle s'obstina toujours à ne vouloir ni m'écouter, ni me voir; ce qui me fit tomber dans une langueur, qui faisoit craindre pour ma vie.

Mon Pére, plongé dans une inquiétude mortelle, & ne sachant à quoi attribuer ma maladie, interrogeoit sans cesse les Médecins, qui, l'ignorant à peu près comme lui, conseilloient un changement d'air. *Clarice* assuroit mon Pére que c'étoit là le moyen d'aigrir mon mal. Elle en pénétroit la source mieux que les Médecins.

Rosetta, que je m'étois acquise encore

plus fortement par de nouvelles libéralités, vint me voir. Elle m'assura que *Valerie* m'aimoit toujours, & avec plus d'ardeur que je ne pouvois me l'imaginer ; qu'elle étoit si touchée de ma maladie, que peu s'en falloit qu'elle n'eût besoin elle-même de garder le lit. Mais une vertu farouche, poursuivit-elle, l'emporte toujours sur son cœur. Malgré toutes les instances que nous lui faisons sa Mére & moi, pour qu'elle consente à vous voir, elle ne peut s'y résoudre. Je ne crois cependant pas, que si vous vous présentiez tout à coup devant elle, elle s'obstinat encore à vous fuir. Ainsi, Monsieur, ajouta-t-elle, songez à vous rétablir.

Je me trouvai mieux dès le même moment que *Rosetta* me donna cette nouvelle. L'espérance de revoir en peu de jours *Valerie*, & d'obtenir ma grace, chassa bientôt la fiévre, me rendit la santé, & les Médecins s'en attribuérent la gloire. Je fus en état en peu de tems de pouvoir sortir.

Quoique je sois rempli de mon sujet, je conviens cependant, que ceux qui liront ce Manuscrit, dans un tems reculé

de

de celui-ci, auront peine à ſe perſuader de la vérité des faits ; & à leur place, je ſerois peut-être plus incrédule qu'eux-mêmes. Il n'y a nulle vraiſemblance dans la derniére avanture qui m'arriva avec *Clarice*. Il y en a encore moins qu'une fille, comme *Valerie*, condamnée à monter ſur un Théatre, ait pû conſerver tant de vertu, ſurtout dans une Ville comme Veniſe, & en donner de ſi fortes preuves, même en aimant.

Je ne me répandrai pas en proteſtations inutiles. Peu m'importe en effet qu'on me croye, ou qu'on ne me croye pas. Je n'ai tracé l'Hiſtoire de mes Amours, que pour mon amuſement. Je puis cependant aſſurer ceux qui feroient de pareilles réfléxions, que je ne me ſuis jamais amuſé du faux ; mon caractère y eſt trop oppoſé. Si cette déclaration les ſatisfait, ils n'auront qu'à continuer leur lecture. Ils trouveront de quoi ſe dégouter d'une paſſion, dont les peines ne ſauroient être compenſées par les plaiſirs : ſinon, je leur conſeille de s'arrêter dans cet endroit. En avançant, leur incrédulité ſeroit choquée à chaque page.

Ma maladie avoit duré plus d'un mois.

Il étoit arrivé dans ce tems un revers considérable dans la fortune de *Riccoboni*, & il étoit parti pour régler quelques affaires qu'il avoit à Padouë. Le même jour que j'avois destiné pour me présenter devant *Valerie*, de façon qu'elle ne pût point m'échaper, *Teodora* m'écrivit un billet: elle me marquoit de me transporter chez elle à minuit, & que je prisse une parure telle qui pouvoit convenir à quelqu'un que l'amour appelle à un rendez-vous. Je ne manquai point de suivre exactement les avis de *Teodora*, & je me rendis à l'heure marquée à la porte de sa maison. J'y trouvai le Domestique, qui n'étoit plus ce *Tomaso* si dévoué à *Clarice*, & qui me mena sans bruit, & me priant de l'imiter, à l'appartement de *Teodora*.

Aussi-tôt qu'elle me vit, Monsieur, me dit-elle, ma fille vous aime, & plus que jamais. Nous la surprenons souvent qui est baignée de ses larmes, car elle vous croit encore bien malade. Nous nous sommes apperçus qu'elle passe souvent les nuits sans prendre de repos, sans se jetter même sur le lit. Entrons chez elle. Vous la trouverez dans tout

son

ſon négligé. Songez que vôtre préſence va la jetter dans une émotion inexprimable ; ſongez, Monſieur, qu'il en faut profiter, ajouta-t-elle, en me prenant par la main, qu'elle trouva ſans doute tremblante ; car je laiſſe à penſer de quel battement de cœur je fus ſaiſi à ces mots. Ce n'eſt point ainſi, reprit-elle, qu'on remporte des victoires; iriez-vous en tremblant au combat ? Puiſque ma fille vous dérange la ſanté, elle eſt bien vôtre ennemie. Armez vous donc de tout le courage qu'il vous faut pour la punir ; & en achevant ces paroles nous entrâmes dans la Chambre de *Valerie.*

Elle fut ſi interdite à ma vuë, qu'elle demeura immobile ſur le fauteuil où nous la trouvâmes. Je me jettai à ſes genoux. Je lui pris une main, que je baiſai, & que je tins ſerrée dans les miennes, ſans qu'elle pût avoir la force de m'en empêcher. Ma fille, lui dit *Teodora*, il eſt tems de mettre fin aux grimaces. Ce que Monſieur a ſouffert mérite bien récompenſe. Il eſt bon aux perſonnes, qui vivent dans l'opulence, d'avoir une vertu qui ne relâche jamais rien de ſa ſévérité. Mais des ſentimens

auffi rigides que les vôtres font ridicules dans l'état où vous êtes, & accablés de malheurs, comme nous le fommes aujourd'hui. Lors qu'on eft dans une mauvaife fortune, il eft bien doux, en trouvant quelqu'un qui veuille être nôtre bienfaiteur, de le voir à fes pieds comme fuppliant, & de faire fon bonheur en faifant le nôtre. Penfez-y, *Valerie*, ajouta-t-elle en fortant de la Chambre, & tirant la porte fur elle, qu'elle ferma à la clef.

Si *Valerie* demeura étonnée à ces mots, c'eft ce que toute perfonne peut aifément s'imaginer. Je fus furpris moi-même de l'impudence de *Teodora*, quoique je duffe y trouver mon compte.

Cependant je fongeai à profiter de fes confeils. Je cherchai à m'infpirer du courage, en me rappellant tous les maux que j'avois foufferts pour *Valerie*. Je crus que ce ne feroit pas mal commencer que de lui en faire un récit touchant. Je m'en acquittai avec toute la vivacité & toute la force des expreffions. Pourquoi, me dit *Valerie* d'une voix émue, vous faut-il plus qu'à moi pour être heureux? Parce que je vous aime avec plus

plus d'ardeur que vous ne m'aimez, lui répondis-je. Et moi, repartit-elle en ſoupirant, je ſoutiens que c'eſt par une raiſon toute oppoſée.

Il faut remarquer qu'en faiſant l'un & l'autre des réflexions ſi délicates, j'étois toûjours aux genoux de *Valerie*; & que je n'avançois aucune raiſon, que mes regards & mes tranſports ne lui donnaſſent plus de force.

Cette aimable fille ſe trouvoit dans la ſituation la plus embarraſſante qu'on puiſſe s'imaginer: & la vertu n'a jamais été expoſée à des écueils auſſi dangereux. Il n'étoit pas queſtion de compter ſur aucun ſecours, & tous ceux du Logis m'en auroient plûtôt donné. Elle étoit contrainte de tirer d'elle ſeule toute la force d'eſprit qu'il lui falloit pour me réſiſter. Ma paſſion la gênoit encore moins que ſon amour; Je lui en trouvois même dans les yeux une certaine impreſſion, que je ne lui avois jamais vue, & qui me donnoit plus de fermeté. La pâleur qu'on voyoit ſur mon viſage, ſuite attendriſſante d'une maladie, dont ſes rigueurs avoient été la cauſe, & mes yeux mouillés de larmes,

la jettoient encore dans une émotion, qui la mettoit hors d'elle-même. Ce négligé où elle se trouvoit malheureusement, ce parfait négligé, qui, en exposant à ma vuë tant d'appas, augmentoit mes transports, faisoit le plus cruel de ses embarras. Sans corset, & envelopée à peine d'un habillement leger, vouloit-elle se baisser un instant, elle me montroit trop de charmes; & il étoit dangereux, que je ne prisse sur eux les mêmes libertés, dont j'usois avec la main, qu'on avoit été obligé de m'abandonner. Tout conjuroit contre sa pudeur, & elle étoit toute seule pour se défendre.

Mais heureusement pour elle & pour *Valerie*, je leur fournis des armes contre moi-même. Rempli de ma passion, je m'imaginai le plus sottement du monde, que pour achever de vaincre le peu d'obstacles qu'on lui opposoit, il ne me restoit plus que d'assurer *Valerie*, que ma fortune seroit désormais plus à elle qu'à moi-même. Une protestation si mal placée, ne pouvoit qu'offenser la délicatesse de cette incomparable fille. Elle rougit, elle pâlit; & cette révolution lui ayant donné le tems de revenir à elle-même

elle

elle m'ordonna d'un air si sévère de me relever, que je n'osai lui résister; & je m'assis sur une chaise auprès d'elle.

J'employai les expressions les plus tendres pour obtenir mon pardon, qu'on m'accorda enfin, même en me tendant la main. Je me rejettai aux genoux de *Valerie.* Je lui demandai ce qu'elle vouloit enfin que je devinsse; qu'il n'y avoit plus de milieu pour moi; qu'il falloit que je renonçasse à la vie, ou qu'elle me rendit heureux. Cette question la troubla d'abord. Mais ayant ajouté, que nous pouvions trouver un moyen d'accorder sa vertu avec mon bonheur, elle me demanda avec empressement quel étoit ce moyen? C'est, lui répondis-je, de nous unir par des liens secrets, & cependant indissolubles.

Elle voulut me faire sentir que ce que je lui proposois, étoit sujet à trop d'inconvéniens. Lorsqu'une fois je serois à vous, me dit-elle, vous ne pourriez plus garder de mesures; & que deviendroit ma réputation? Que si on venoit à pénétrer notre union légitime, que deviendriez-vous vous-même? Vous êtes le seul soutien d'une Famille illustre;

puis-

puis-je jamais consentir que vous la priviez de neveux dignes de leurs ancêtres ?

Enfin, m'écriai-je en me levant brusquement, je ne puis plus en douter, c'est ma mort qu'il vous faut pour contenter votre farouche délicatesse. Je vai me renfermer chez moi, continuai-je; je vai me livrer à mon désespoir, & vous sacrifier les restes languissans d'une vie, que l'espérance de vous fléchir avoit un peu ranimée. Vous serez contente ; ma Famille n'aura point de neveux indignes de leurs ancêtres ; je ne leur en donnerai point du tout. Et vous m'aimez, dites-vous, cruelle ? Quel étrange amour, qui me porte le poignard dans le cœur ! Un mariage caché ne sauroit calmer votre vertu ! Cette satisfaction secrette de n'avoir rien à se reprocher, de n'agir que suivant les loix de l'honneur, n'est point assez pour vous. Les discours de quelques étourdis vous épouvantent : Et quand même je vous assurerois de toute la circonspection possible, ma vie ne vaut point le moindre murmure sur votre réputation. Et vous m'aimez, dites-vous, cruelle ?

Je

Je prononçai ces mots avec tant d'émotion, j'étois si pénétré de ce que je disois, qu'étant encore d'une santé peu assurée, je me sentis saisir par un tremblement universel, qui m'obligea à me jetter sur une chaise. *Valerie* qui me vit devenir plus pâle que je ne l'étois, & qui s'apperçut que mes yeux s'égaroient, s'avança vers moi précipitamment; & s'aidant d'une eau, qu'elle tira de sa poche, elle chercha à rappeller mes esprits.

J'étois presque sans connoissance. Cependant j'en avois encore assez pour entendre que *Valerie* appelloit du secours. Mais comme on croyoit sans doute, que c'étoit pour elle-même qu'elle le demandoit, personne n'avoit garde de paroître. L'eau qu'elle prodiguoit sur mon visage, & encore plus les tendres noms dont elle m'appelloit, sa douleur & ses beaux yeux remplis de larmes, me rendirent l'usage de la parole. Pourquoi, lui dis-je d'une voix foible, en m'arrachant la vie, cherchez-vous à m'y rappeller? Est-ce pour redoubler mon tourment? ou m'enviez-vous le bonheur de mourir à vos yeux? Non, s'écria-t-elle, emportée

tée par un tranſport, qu'elle ne put point contraindre, & me ſerrant dans ſes bras, non, vous ne mourrez pas. On peut croire ſi à un empreſſement auſſi tendre mes eſprits ne revinrent pas entiérement. Promettez-moi donc, lui disje, que vous ſerez à moi.

Enfin, après un combat de ſentimens tendres & délicats, j'obtins, qu'elle conſentiroit à un mariage ſecret; qu'elle en obtiendroit elle-même l'aveu de ſon Pére par ſes priéres & par ſes larmes; que ſous prétexte d'une ſanté alterée, elle quitteroit le Théatre. Pour moi je me chargeois de faire en ſorte de gagner quelques Médecins, qui aſſuraſſent mon Pére, que la foibleſſe de mon tempérammment ne permettroit jamais de me marier, & de l'engager lui-même à prendre une femme. Nous nous jurâmes une fidélité éternelle; & pour en confirmer le ferment inviolable, il en coûta à *Valerie* quelques préliminaires des droits que notre union devoit me donner ſur elle.

Elle craignit que le jour ne parût bientôt. Elle me pria de la quitter, & de lui donner dès ce moment une marque de

de cette condefcendance à fes avis, qu'il falloit que j'euffe déformais, pour dérober aux yeux de tout le monde les liens que nous allions former. Elle me recommanda auffi de ne la point voir que fon Pére ne fût de retour. Je me foumis à tout ce qu'elle fouhaita. Nous nous fîmes ouvrir la porte ; & je fortis le cœur rempli d'un contentement, qui brilloit fur mon vifage.

Je rencontrai *Teodora*, & l'embraffant tendrement, je lui donnai d'avance le nom de Mére. La fuis-je férieufement? me dit-elle d'un air gai & fatisfait. Je compris ce qu'elle vouloit me dire. Je fouris de fon erreur : & comme je me promettois qu'en peu de tems ce n'en feroit pas une, je la quittai en la lui laiffant.

Rempli toujours de ma paffion, livré toujours à un égarement qui m'empêchoit de réfléchir, & qui ne me faifoit voir qu'une félicité parfaite dans la réfolution que j'avois prife, j'attendis plufieurs jours l'arrivée de *Riccoboni* avec une impatience extrême. Quoiqu'on ne m'eût point dit qu'il fût encore revenu, j'étois prefque réfolu d'aller voir *Vale-*

rie,

rie, lorſqu'on m'annonça ſa femme de chambre. Mais que je me ſentis troubler, en voyant entrer *Roſetta* d'un air triſte & égaré! Ah! Monſieur, me dit-elle, ne perdez pas un inſtant; partons: je tremble pour vous. Je la ſuivis avec une palpitation de cœur, qui ne me laiſſoit preſque pas reſpirer.

Nous montâmes dans la gondole, qui avoit amené *Roſetta*. Dans la crainte de trop apprendre, je n'oſois l'interroger. Cependant je fis un effort ſur moi, & je lui demandai ſi le Pére étoit de retour? Eh! Monſieur, me répondit-elle, vous le ſaurez bien-tôt; & un moment après nous arrivâmes au logis de *Riccoboni*. *Roſetta* me prit par la main, me recommanda de marcher doucement, me mena par un eſcalier dérobé, me quitta à moitié de l'eſcalier, & me dit de le ſuivre juſqu'au bout.

Je me trouvai enfin dans un cabinet. J'entendis du monde, qui parloit dans la chambre contigue; & je n'eus pas de peine à reconnoître la voix de *Riccoboni* & celle de ſa fille: je m'approchai de la porte de la chambre, qui étoit preſque entiérement ouverte. Par une glace qui étoit

étoit vis-à-vis de la porte, je les apperçus tous deux, qui étoient assis l'un auprès de l'autre ; & je me rangeai de façon qu'ils ne pussent point me voir. Quoique saisi de l'émotion la plus vive, je ne perdis pas un seul mot de leur entretien. *Valerie* avoit les yeux remplis de larmes, & le Pére lui parloit ainsi :

N'en doutez pas ma fille ; on briseroit bien-tôt les nœuds d'un Mariage formé de la sorte. Il n'y a point de liens sacrés, qui ne soient rompus, lorsqu'on blesse l'orgueil & l'intérêt des hommes. Condamnée à n'être ni fille, ni mariée, ni veuve, vous deviendriez l'objet du mépris de tout le monde, vous, qui en faites aujourd'hui l'admiration, par l'innocence de vos mœurs, dans un état aussi dangereux que le notre. Ah ! ma fille, ne frémissez-vous point à cette idée ? Et supposons même que le jeune *Barbarigo* vous comblât ensuite de bienfaits, en jouïriez-vous tranquillement, vous voyant accablée de honte ?

Eh ! mon Pére, lui dit *Valerie* d'une voix étouffée par la douleur, ce n'est point le désir de vivre dans une meilleure fortune, qui m'a engagé à vous parler

ler de ce Mariage; & j'aimerois mieux la mort, continua-t-elle, que d'être reservée à la honte d'un état aussi ignominieux, que celui que vous ne prévoyez qu'avec trop de raison. Mais séduits, *Barbarigo* & moi, par notre amour, nous nous sommes imaginés, que nous pourrions aisément tenir une union cachée jusqu'à la mort de son Pére, & que pour lors.....

Vaine illusion! interrompit *Riccoboni*. En laissant à part, continua-t-il, un grand nombre de difficultés, je ne vous parlerai, ma fille, que d'une seule. Croyez-vous qu'il y ait quelque chose dans le monde de si caché, de si mistérieux, de si impénétrable, qui en intéressant l'envie des femmes, puisse échaper à leur curiosité? Je laisse à décider à votre cœur si *Barbarigo* est un objet intéressant pour elles; si par cette raison ses assiduités ne seroient pas bientôt remarquées; si on ne le pénétreroit pas, quelque circonspection qu'il crût pouvoir garder; si on n'a pas peut-être deviné déja ses intentions. Peut-on à son âge & au votre cacher tant d'amour? Je vous ai parlé des malheurs, poursuivit-

il,

il, qui tomberoient sur vous, ma fille. Pensez-vous aussi que ce jeune Noble ne souffrît pas un traitement sévère de la part de son Pére? Il l'aime; mais dans le cœur des Grands, tout cède à l'ambition.

Non, s'écria *Valerie*, je ne puis pas soutenir cette idée. Quoi! je ferois le malheur de *Barbarigo*? C'en est fait, reprit-elle; me voilà soumise à vos ordres. Je ne demande plus qu'une seule grace; précipitons mon départ, ajouta-t-elle, en se couvrant le visage d'un mouchoir pour donner un plus libre cours à ses larmes.

Ah! ma fille, lui dit *Riccoboni* en la serrant dans ses bras, que vous me comblez de joie! Vous serez satisfaite. J'avois projetté que vous ne partiriez que dans quatre jours, mais ce sera dans deux; j'engagerai votre Tante à s'y préparer. Je sens, ma fille, oui, je le sens, combien l'effort que tu te fais sur toi-même, doit te coûter. Mais plus il est grand, plus il est digne de toi.

J'appris enfin par ces discours & par d'autres, que *Valerie* accompagnée de cette Tante, devoit se rendre à Ferrara

auprès

auprès de la Comtesse *Toricelli*; que, lorsqu'elle seroit partie, *Riccoboni* feroit avertir mon Pére de tout ce qui se passoit, & du sacrifice qu'il lui faisoit de se priver pour un tems de sa fille, qui par le dérangement de leur fortune, lui devenoit plus que jamais nécessaire sur le Théatre. On se persuadoit par-là que mon Pére se piqueroit de générosité, & qu'il saisiroit cette occasion, ou pour m'engager à faire le tour de l'Europe, ou pour m'obliger à prendre une femme. J'appris aussi que *Riccoboni* avoit envoyé *Teodora* à Padouë, sous prétexte d'affaires, pour se débarrasser de tout ce qui pouvoit être un obstacle à la résolution qu'il avoit prise, & qui me sembloit le complot le plus noir, qu'on pût former contre moi.

Emporté par un premier mouvement, je voulus m'avancer, dans le dessein de m'aller jetter aux pieds de *Valerie*, de la faire trembler de ma mort, si elle étoit résoluë à partir, de menacer le Pére, de me livrer enfin à tout mon désespoir. Je ne fis qu'un seul pas: *Valerie* m'apperçut dans la glace, & jetta un cri. Je sentis au même instant que

j'allois

j'allois faire un éclat inutile, & je reculai. Elle crut apparemment qu'elle s'étoit fait une illusion ; & le Pére lui ayant demandé pourquoi elle avoit crié, elle lui dit seulement, qu'il lui avoit paru de voir une ombre. *Riccoboni* ne faisant aucun cas de ce que sa fille lui avoit répondu, changea de discours. Il lui représenta de quelle conséquence il étoit, qu'elle me cachât le dessein qu'ils avoient formé, en cas que j'allasse lui rendre visite dans les deux jours destinés pour se préparer à son départ. C'est dans cette occasion, lui dit-il, qu'il faut que vous vous armiez de fermeté, puisque c'est d'elle que dépend l'honneur ou l'infamie du reste de vos jours. Il faut aussi, ajouta-t-il, puisque j'ai éloigné une malheureuse Mére, qui n'a que trop cherché à corrompre votre innocence, que je vous délivre même pour ces deux jours de tout mauvais conseil. Il appella la femme de chambre, lui donna son congé, lui ordonna de sortir du logis au même instant ; & *Rosetta* plus touchée de la tristesse de *Valerie*, que de se voir si brusquement chassée, se retira en fondant en larmes.

Dans le même moment je formai une résolution dans mon ame, telle que l'emportement de ma passion pouvoit me suggérer. Je descendis le même escalier que j'avois monté. Je rencontrai sur la porte du logis *Rosetta*, qui en sortoit toute éplorée. Ne vous affligez pas, lui dis-je en la faisant entrer dans la gondole qui nous avoit amenés, vous ne serez séparée que pour peu de jours de vôtre Maîtresse.

Nous nous éloignâmes du logis de *Riccoboni*. Je fis descendre *Rosetta* à une Maison de gens qui m'étoient dévoüés; & je lui dis de se tenir prête à partir de Venise le lendemain dans la nuit. J'allai trouver un honnête homme, qui sur un billet, que je lui fis à moitié de profit, me prêta une somme considérable. Je sentis bien, que pour le projet qui rouloit dans mon esprit, je ne pouvois me munir de trop d'argent; & j'imaginai encore un stratagême digne de l'égarement où j'étois.

J'allois au logis. Je fis des politesses extraordinaires à *Clarice*, qui m'aimoit toûjours plus passionnément; quoique je n'eusse jetté sur elle que des regards

d'indi-

d'indignation, depuis ce qui étoit arrivé entre nous à l'abri du Pavillon de gaze. Un changement si prompt l'étonna autant qu'il la combla de joie. Je feignis de ne pouvoir plus résister à tant d'amour & de constance, & je lui fis entendre enfin que je ne desirois que de la rendre heureuse. Pour mieux la tromper, je lui marquai encore quelques scrupules sur le commerce qu'elle avoit avec mon Pére. Elle n'hésita point à me promettre, qu'elle m'en feroit un sacrifice.

Nous fûmes heureusement interrompus dans nôtre entretien. Tout seconda mes desirs. Il y avoit ce jour là grand monde à la Maison; & nous arrangeâmes un rendez-vous dans ma Chambre pour le lendemain après minuit, lors que tout le monde seroit enseveli dans le sommeil.

Je fis part à *Giacinto*, mon Valet de Chambre, jeune homme d'esprit & de résolution, & qui m'étoit extrêmement attaché: je lui fis part, dis-je, du projet que j'avois formé pour le lendemain dans la nuit, & je le chargeai du soin des préparatifs.

Je retournai enſuite au logis de *Riccoboni*, empreſſé de voir comment *Valerie* ſoutiendroit ma préſence. Je la trouvai ſeule dans ſa chambre, & plongée dans une triſteſſe, qui auroit touché l'ame la plus farouche. A l'altération ſubite qui parut ſur ſon viſage, je compris tout l'embarras où je la jettois ; je feignis de ne point m'en appercevoir. Je me plaçai auprès d'elle. Je lui demandai ſi ſon Pére étoit arrivé, ſi elle lui avoit parlé de ce qui devoit décider du repos ou de la perte de ma vie.

Pâle, interdite & tremblante, elle n'oſoit lever les yeux ſur moi, elle ne pouvoit me parler. Mais ayant réiteré mes queſtions, elle me répondit enfin d'une voix peu aſſurée, que ſon Pére étoit de retour, qu'elle lui avoit parlé du mariage que nous avions projetté, qu'il n'en avoit point rejetté la propoſition, & qu'elle eſpéroit en peu de tems le déterminer entiérement en notre faveur. Malgré les efforts qu'elle faiſoit pour ſe contraindre, je ne m'appercevois pas moins, que chaque mot qu'elle prononçoit lui arrachoit le cœur. Je ne comprenois pas

com-

comment la vertu put l'emporter ſur tant d'amour. Cette réfléxion qui me rempliſſoit d'admiration pour *Valerie*, ne me la rendoit que plus chére. Je ne me confirmai que plus fortement dans la réſolution d'exécuter les projets que j'avois formés. Je voulus voir juſques à quel point cette vertueuſe fille pourroit encore ſe faire violence. Je la regardai fixement, & je lui demandai pourquoi elle m'avoit annoncé d'un air triſte, une nouvelle qui ne devoit lui inſpirer que de la gayeté ? Cette queſtion la fit rougir ſi vivement, que je ne ſçai pas trop comment elle s'en ſeroit débarraſſée, ſi nous n'euſſions entendu du monde dans l'anti-chambre, qui interrompit notre entretien.

Il entra au même inſtant une grande femme, qui à ſa démarche meſurée, à ſon air contrit, à ſon humble maintien, à une parure ſimple, mais ſoigneuſement arrangée, annonçoit une dévote. J'eus lieu d'abord de m'appercevoir que c'étoit là cette Tante, qui devoit accompagner *Valerie* dans ſon voyage. Je ſortis preſqu'auſſi-tôt, & je retournai au logis, où

je trouvai *Giacinto*, qui me dit qu'il avoit donné tous les ordres néceſſaires pour le lendemain.

J'employai cette nuit à m'impatienter de ce qu'elle duroit ſans ceſſe ; & lorſque le ſoleil fut dans tout ſon éclat, je paſſai le jour à m'ennuyer de ce qu'il ne finiſſoit jamais. Le ſoir enfin arriva. *Clarice* par ſes regards remplis de feu, par des ſoupirs ardents, par un je ne ſai quoi d'agaçant, de tendre, d'empreſſé qui brilloit ſur ſon viſage, qui ſe répandoit dans tous ſes charmes, me fit ſentir que le moment s'approchoit, & que je devois me ſouvenir de tenir la parole que je lui avois donnée. J'avois trop d'intérêt à la garder, pour que j'euſſe envie d'y manquer. Je fis donc entendre à *Clarice* que je ne voyois l'heure de la recevoir dans ma chambre. Je lui fis preſſentir que je voulois la régaler, & qu'au ſouper elle fit en ſorte de garder ſon appétit. Il eſt trop juſte, me répondit-elle, que je faſſe honneur à votre collation. Mais j'attens de l'amour, reprit-elle en ſouriant, des mets plus délicieux ; & je vous avertis que je porterai à ce repas

repas un appétit dévorant, ajouta-t-elle en me ſerrant la main.

L'heure du ſouper étant arrivée, *Clarice* ſe mit à table avec nous; car mon Pére lui en avoit accordé la permiſſion toutes les fois que nous n'avions point de monde. Suivant la convention que nous avions faite, elle ne goûta qu'à peine des mets qu'on nous préſenta, & je l'imitai auſſi pour mieux colorer mes intentions. Cependant elle n'excita pas moins mon Pére; & elle eut l'art même par ſes minauderies de lui faire vuider pluſieurs raſades d'un vin exquis & fumeux. Elle me fit comprendre auſſi qu'elle avoit ordonné une chère complette pour les domeſtiques, & qu'elle avoit eu ſoin ſur-tout de tripler leur portion de vin. Ainſi nous pouvions bien nous aſſurer, que tout le monde au Logis ſeroit enſeveli en peu d'heures dans un profond ſommeil.

Nous ſortîmes de table. *Clarice* ſaiſit un moment que mon Pére parloit à un domeſtique, pour me dire à l'oreille qu'elle viendroit me trouver, auſſi-tôt qu'elle pourroit conjecturer que tout le

monde ſeroit endormi. Mon Pére, qui avoit beſoin du lit, ſe retira bientôt dans ſon appartement; j'entrai dans le mien: & *Giacinto*, qui ne s'étoit point laiſſé ſéduire par la triple portion, vint préparer la collation projettée; ce qu'il fit avec goût & ſymétrie.

Il étoit plus de minuit, lorſque j'entendis frapper doucement à la porte. *Giacinto* ſe cacha auſſi-tôt derriére la tapiſſerie. J'allai ouvrir. *Clarice* entra, mais dans un ſi grand éclat de parure, de charmes, de graces, que j'en fus ébloui. On auroit dit que les amonrs voltigeoient autour d'elle; & il faut avouer que les femmes ſont d'une beauté ſi raviſſante dans certains momens, qu'il n'y a que des hommes de pierre ou de glace, qui puiſſent n'en être point émus. De bien repréſenter avec quel tranſport elle vint m'embraſſer, c'eſt ce qui ne m'eſt pas poſſible de pouvoir exprimer. Je ſentis au trouble qui ſe gliſſa dans mes ſens, que je ne pouvois trop tôt la preſſer de ſe mettre à table. Je l'y engageai; & je me hâtai de lui verſer une taſſe pleine d'une liqueur délicieuſe,

mais

mais préparée de façon par les ſoins de *Giacinto*, qu'elle alloit la plonger dans un ſommeil bien plus fort que celui où elle avoit enſeveli les autres. Je remplis auſſi une taſſe pour moi. Comme ce fut à nos amours que j'invitai *Clarice* à boire, elle vuida gayement ſa taſſe, & à l'inſtant même ; & au moment que j'approchai la mienne des lèvres, je la laiſſai tomber, faiſant ſemblant qu'elle me fût échappée de la main ; ce qui ne cauſa qu'un nouveau ſujet de joie. Mais ce breuvage tarda ſi peu à faire ſon effet, que *Clarice* en voulant prendre la bouteille pour m'inviter à réparer l'accident qui étoit arrivé, n'eut pas la force de la lever ; & malgré le feu qui étinceloit dans ſes yeux, le ſommeil s'appeſantit ſur eux tout-à-coup, leur ferma les paupiéres, & déroba toute connoiſſance à *Clarice*.

Giacinto ſortit de la tapiſſerie, prit *Clarice* dans ſes bras, & nous paſſâmes dans la chambre où elle couchoit. Il la poſa d'abord ſur ſon lit, & lui prit les clefs d'une garde-robbe où il ſavoit qu'elle tenoit ſon argent & ſes bijoux.

Il l'ouvrit ; je fus furpris lorfque je vis un amas fi confidérable d'efpèces en or, & un nombre de pierreries d'une beauté fi rare, que tout cela auroit pû paffer auprès de certaines gens pour la découverte d'un tréfor. Je n'héfitai point à traiter de foibleffe impardonnable la paffion de mon pére, qui prodiguoit ainfi fes largeffes pour une malheureufe. Je ne m'avifai point de fonger qu'au moment que je la condamnois avec fi peu de ménagement, cette paffion me faifoit tomber dans un excès de frénéfie, des plus honteux pour un homme de ma naiffance.

Nous emportâmes *Giacinto* & moi l'or & les bijoux, que nous trouvâmes dans cette garde-robe ; & rentrés tous les deux dans mon appartement, nous arrangeâmes le tout dans une malle, qui avoit été préparée à cet effet. *Giacinto* defcendit pour faire monter quelqu'un qui la portât dans la Barque qui nous attendoit à la porte de l'Hôtel, & où il y avoit tout le refte de mon équipage. En revenant il me dit que des gens, qu'il avoit mis au guet aux environs du

Logis

Logis de *Riccoboni*, venoient de l'assurer que *Valerie* partiroit au plus tard dans deux heures. Nous descendîmes, & nous entrâmes dans la Barque, où je trouvai *Rosetta* & plusieurs hommes armés, comme je l'avois ordonné à *Giacinto*. Nous partîmes. Lorsque nous fûmes à quelques milles de Venise, le jour parut; & deux heures avant que le soleil se couchât, nous arrivâmes au premier Village, qui est dans l'Etat du Pape du côté de Ferrara, & qui touche les limites de l'Etat de la République.

Deux de ces hommes, que j'avois fait prendre pour nous escorter, m'assurérent, que la Barque qui menoit *Valerie* s'arrêteroit le soir à ce Village; qu'elle & la personne qui l'accompagnoit, y passeroient la nuit; & qu'ils le savoient positivement des bateliers qui les conduisoient. Nous descendîmes; & je fus d'abord fâché de voir que la meilleure Auberge du Village étoit fort mauvaise. Ce n'étoit point que je redoutasse que la bonne chère nous manquât. Nous étions munis de tout ce qu'il falloit en mets, en vins, en liqueurs, en fruits, en vaisselle, en

ornemens pour donner un repas ſomptueux, & de gens pour l'apprêter, de façon à flatter le goût & la vüe. Mais j'étois chagrin que cet endroit fût ſi peu convenable au repas que je voulois qu'on préparât pour *Valerie*, & à tous les deſſeins que j'avois formés pour la nuit. *Giacinto* remarqua mon inquiétude. Il diſparut tout-à-coup, & revint de là à quelques inſtants m'annoncer d'un air ſatisfait, qu'il avoit gagné le Concierge du Château qui eſt au bout du Village, & qui appartient au Comte *Bevilaqua* de Ferrara, que je pouvois en diſpoſer cette nuit & pluſieurs jours ſi je le ſouhaitois. Cette nouvelle me combla de joye. Nous allâmes à l'inſtant même dans le Château, dont l'extérieur ne promet pas le nombre d'appartemens qu'on y trouve, & encore moins la diſtribution agréable & commode dont ils ſont partagés. J'en fus ſurpris, mais encore plus étonné de la magnificence & du goût des meubles dont ils étoient ornés. Je croyois qu'il n'y avoit que nous autres Venitiens qui euſſions l'inclination d'étaler nôtre faſte à la campagne. Je choiſis l'appartement le

le plus magnifique ; & j'ordonnai qu'on prodiguât les bougies pour l'illuminer, afin que leur éclat le rendit encore plus brillant. Je laissai *Rosetta* pour qu'elle veillât sur les ordres que j'avois donnés, & nous quittames le château, le Soleil s'étant déja entiérement couché.

Tous mes gens qui me suivoient avoient des torches pour les allumer, lorsque la Barque arriveroit & qu'elle seroit au bord. J'envoyai au devant un petit bateau léger, chargé d'un seul homme. Malgré l'obscurité qui commençoit à régner, il vint presqu'aussitôt nous assurer qu'il avoit vû la Barque, qui n'étoit guère éloignée, & qui s'avançoit avec rapidité. Aussi, à peine fut-il descendu, qu'elle arriva au bord ; & deux de mes gens, feignans de vouloir prêter du secours aux bateliers, se saisirent des cordages destinés à l'attacher. La Tante descendit la premiére ; je la reconnus d'abord à la faveur d'un peu de clarté, qui venoit d'une sombre lumiére, qu'un Batelier tenoit à la main. Elle, s'étant approchée de moi, voulut crier en me voyant ; mais on lui fit comprendre qu'elle

étoit perdue si elle ouvroit la bouche ; & un homme la mena au Château. Au même instant mes gens allumérent leurs flambeaux, & j'entrai dans la Barque.

Je pris la lumiére du Batelier. J'avançai au fond de la Barque, où elle étoit couverte ; je trouvai *Valerie*, qui placée sur le banc, la tête appuyée sur un bras, les yeux couverts de sa main, & plongée dans une douleur profonde, ne s'étoit pas peut-être apperçue que la Barque fût arrêtée. Frappée de l'éclat de la lumiére, elle se leva. Mais saisie d'une surprise, qui la mit hors d'elle-même en me voyant, elle jetta un grand cri, tomba évanouïe dans mes bras, & moi presqu'aussi troublé que *Valerie*, je la remis sur le banc, & peu s'en fallut que je n'appellasse du secours. Mais la pressant tendrement, & imprimant sur sa bouche une confusion de baisers, je m'apperçus que je n'en avois pas besoin, & que j'avois trouvé le vrai moyen de lui rappeller les esprits. Cependant, trop empressé à la faire revenir à elle-même, je redoublai avec tant d'ardeur mes soins,

ſoins, que *Valerie* enfin reprit une entiére connoiſſance, me repouſſa languiſſamment, & m'ordonna d'une voix foible de la laiſſer. Le négligé où elle étoit, & la pâleur qui lui couvroit le viſage, lui enlevoient un peu d'éclat, mais ils la rendoient plus touchante.

Que je vous laiſſe! m'écriai-je. Non, *Valerie*, il n'y a plus que la fin de mes jours qui puiſſe me ſéparer de vous. Venez, lui dis-je, former en face de Dieu & ſous les auſpices de ſon Egliſe, des liens indiſſolubles. Venez, repris-je en la prenant par la main, recevoir une foi, que mon cœur dès longtems vous avoit jurée. Ah! Monſieur, s'écria-t-elle en ſe retirant bruſquement, à quel égarement vous livrez-vous? Voulez-vous, pourſuivit-elle, faire le malheur de ma vie? Voulez-vous vous couvrir de honte? Et vous, interrompis-je, par vos idées chimériques voulez-vous ma mort? Non, je ne conſentirai jamais, reprit-elle d'un ton ferme, à vôtre deshonneur, au deſeſpoir de vôtre Famille, à ma perte. Conſens donc à celle de ma vie, ingrate & barbare que tu ès, lui dis-je, en

tirant

tirant mon épée, & levant le bras pour me percer, tranſporté par une fureur dont on aura peine à ſe perſuader qu'une ame bien née ſoit capable.

Valerie ſe jetta ſur mon bras, cria de toutes ſes forces pour qu'on vint à ſon ſecours, ce qu'on n'avoit garde de faire, car j'avois donné des ordres tout oppoſés. Vos efforts ſont inutiles, m'écriai-je en la regardant avec des yeux qui la convainquoient bien de ce que je diſois. Venez, pourſuivis-je, dans ce moment même, où vous m'allez voir couvert de mon ſang & expirant à vos pieds. Elle me fuit, je la reprens par la main, & en ſortant du fond de la barque, l'éclat de tant de flambeaux la ſurprend. Nous deſcendons. Mes gens nous environnent, qui, étonnés de me voir l'épée à la main, gardent le ſilence. *Valerie* me regarde, voit toûjours mes yeux étincelans de fureur, ſoupire, tremble; & nous marchons ainſi juſques à la Maiſon du Curé. On frappe; on ouvre. C'eſt le Curé lui-même, qui étonné à la vuë de tant de gens munis d'armes & de flambeaux, & plus étourdi encore de

s'en

s'en voir entouré au même inſtant, demeure interdit, & n'oſe rien dire.

Monſieur, lui dis-je, c'eſt la bénédiction nuptiale, que nous venons vous demander, & qu'il faut que vous nous donniez dans ce même moment. Mais, Monſieur, me répondit-il d'une voix peu aſſurée, dans quel appareil & avec quelle eſcorte vous préſentez-vous pour la recevoir? Sai-je ſeulement ſi vous n'uſez pas d'autant de violence ſur le cœur de Mademoiſelle, que je vois pâle & tremblante, que vous voulez m'en faire à moi-même? Ah! Monſieur, lui dit *Valerie*, empêchez par vos ſages remontrances une ſuite de malheurs inévitables. Qu'entens-je! s'écria-t-il, puis-je après cela, Monſieur, pourſuit-il en me parlant, conſentir à ce que vous me demandez? Je ne le ferai jamais; ma vie eſt entre vos mains..... Je le ſai, interrompis-je d'un ton de voix qui l'épouvanta, & ſi bien, ajoutai-je en tirant de la poche un piſtolet que je bandai contre lui, que je ne vous donne qu'un inſtant, ou pour nous marier ou pour choiſir la mort. *Giacinto* lui préſenta

ſenta en même tems une bourſe de Sequins que je lui avois remiſe à cet effet. Et vous cruelle, repris-je en parlant à *Valerie*, & ſoupirant d'amour & de fureur, recevez ma foi, donnez moi la vôtre, ou je vai tomber maſſacré à vos yeux victime de vôtre opiniatreté, ajoutai-je, en tournant l'épée contre moi, & tenant toûjours le piſtolet pointé, & d'un air auſſi réſolu de plonger l'une dans mon cœur, que de bruler de l'autre la cervelle du Curé. A ces mots & à cet horrible attitude, tous mes gens frémiſſent. *Valerie* troublée, égarée, éperdue, ſe jette ſur le bras armé de l'épée, ſans avoir la force de pouvoir le détourner; & le Curé friſſonnant de peur, dit à *Valerie* en bégayant, Enfin, Mademoiſelle, eſt-ce de l'averſion pour Monſieur qui vous fait trembler de vous unir avec lui? De l'averſion! s'écrie *Valerie*, piquée qu'on traite ainſi l'extrême amour qu'elle a pour moi. Moi de l'averſion pour Monſieur! reprend-elle, en regardant fiérement le Curé, comme s'il eût été obligé de ſavoir les ſentimens de ſon cœur. C'en eſt aſſez, lui répondit-il

dit-il en l'interrompant. Jurez tous les deux, poursuivit-il, qu'aucun autre engagement ne vous lie; ce que nous fîmes sans peine. Nous nous donnons la main; il prononce nôtre union; il nous bénit. J'embrasse *Valerie* avec ardeur; je lui dis qu'enfin elle est à moi, que nulle puissance ne sauroit me la ravir. Elle, pénétrée de son amour, & saisie par la crainte, est charmée de mes transports, mais ne s'y livre qu'en tremblant. Mes gens jettent un cri de joie; le Curé prend sa bourse. *Valerie* me demande où est sa Tante? je lui réponds qu'elle va bientôt la voir; j'engage le Curé à venir avec nous célébrer la nôce au Château; il y consent; nous en prenons le chemin; nous y arrivons; & au bruit de plusieurs instrumens champêtres, nous entrons dans les appartemens.

Lorsque nous fumes dans celui qu'on avoit destiné pour l'appareil de la nôce, *Valerie*, le Curé & les gens qui nous suivoient, demeurérent étonnés de tant de pompe & de tant d'éclat. En effet, mes ordres avoient été bien exécutés, & un prodigieux nombre de bougies rendoient cet

cet appartement d'un brillant à éblouir. Nous entrâmes dans la Salle, où le couvert pour le festin étoit préparé. *Rosetta* se trouva auprès de la porte, & se présenta tout-à-coup devant sa Maîtresse, qui fut surprise & charmée de la rencontrer dans cet endroit. *Rosetta*, lui dis-je, songez à redoubler vos soins & vos attentions ; c'est à présent à mon Epouse à qui vous êtes attachée. A ces mots, cette fille transportée par son attachement véritable & respectueux pour *Valerie*, se jette à ses genoux, les embrasse, & verse des larmes de joye. Sa Maîtresse la reléve ; & avec cet air noble, doux, engageant, qui enchaînoit tous les cœurs, lui donne des marques de reconnoissance & d'affection.

Nous passâmes le Curé & moi dans la chambre, où l'on me dit qu'étoit la Tante. Le Curé lui dit en peu de mots, qu'il nous avoit mariés sa niéce & moi. Cette femme composant avec plus de soin sa mine dévote, & poussée par de saintes inspirations, veulut nous allarmer sur la validité d'un mariage fait de la sorte. Mais faisant briller à ses yeux une bourse

de

de ce métal, qui pervertit assez souvent le cœur des gens qui font vœu d'y renoncer, au milieu même de leurs murs cloitrés, elle prit un visage plus humain. Les inspirations se dissipérent, le mariage devint solide; & en donnant ce que je n'avois fait que montrer, elle me promit même de calmer l'esprit de *Valerie*, & de lui ôter tout scrupule.

Nous repassons avec la Tante dans la Salle. *Valerie* marque de la joye en la revoyant, & paroit moins inquiette. On sert, & nous nous plaçons. La simphonie, qui, quoique champêtre, n'en étoit pas moins douce & mélodieuse, donne un nouvel agrément aux plaisirs de la table. Le Curé & la Tante les goûtent, & s'y livrent de tout leur cœur. *Valerie* ne paroit pas s'y refuser totalement. Mais je n'en suis presque point touché, moi qui meurs d'impatience, dans l'attente de me livrer à d'autres douceurs d'une trempe bien plus délicieuse. Le repas est poussé bien avant dans la nuit; il finit enfin, & nous nous levons de table.

Pour lors la satisfaction, la joye, & tous

tous les tranſports de l'amour brillérent ſur mon viſage. Je voyois le moment qui s'approchoit, où notre union alloit être affermie par des liens qui ſont au fond les plus forts, mais que *Valerie* craignoit qu'ils ne devinſſent enſuite les plus foibles. Car enfin, ſi l'ambition & l'intérêt venoient jamais à bout de rompre les engagemens que nous venions de contracter, quelle peine pourroit-on avoir à briſer les nœuds que nous allions former? *Valerie* ſentoit trop bien qu'on n'en auroit aucune. Cette penſée la faiſoit frémir de ce qu'elle liſoit dans mes yeux, qui cependant communiquoit à ſon cœur, malgré elle, malgré lui, une langueur ſéduiſante.

Le Curé voulut raſſurer *Valerie*; & étant naturellement digne Curé de Village, troublé d'ailleurs par la ſuite d'un repas, auquel il s'étoit livré de ſi bonne grace, il fit un ſot galimatias de Citations ſaintes & prophanes, qui ne pouvoit que convaincre de ſon ignorance, & jetter par là *Valerie* dans de plus grandes allarmes. Mais enfin, nous faiſant, en chancellant, de profondes inclinations, il

il ſortit, & nous délivra de ſa préſence. La Tante & *Roſetta* menérent au même inſtant *Valerie* dans la chambre deſtinée pour le comble de mes plaiſirs. Je m'approchai de la porte, & j'entendis que notre ſainte femme, pouſſée par de nouvelles inſpirations, diſſerta avec onction ſur la validité de ce mariage, prouva à *Valerie* par des raiſons inconteſtables, que le conſentement des Parens eſt inutile dans ces ſortes d'unions : & par quelques mots que *Valerie* prononça, elle me parut convaincuë de ces pieuſes remontrances.

La Tante l'exhorta enſuite à prendre ſa place dans le lit nuptial. Voici de nouvelles craintes, voici de nouveaux troubles, qui ne ſont pourtant plus les effets d'un cruel doute, mais les allarmes d'une tendre modeſtie. Cependant, lorſque j'entendis que je n'avois plus à vaincre que les embarras de la pudeur, j'entrai, & la Tante & *Roſetta* ſortirent au même inſtant.

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici une voluptueuſe deſcription de cette nuit délicieuſe. Comme les plaiſirs que j'y goûtai,

goûtai, ſont au-deſſus de toute expreſſion, je n'en pourrois faire qu'une peinture imparfaite. Ceux de mes Lecteurs qui ont l'imagination vive, pourront bien remplir cette lacune, s'ils le jugent à propos. Et ceux chez qui elle eſt plus refroidie, me pardonneront aiſément cette omiſſion. Il ſuffit de ſavoir que les réſiſtances de plus d'une eſpéce que j'eus à combattre, ne ſervirent qu'à augmenter & mes plaiſirs & mon triomphe.

Qu'il eſt doux de s'abandonner au plaiſir permis par l'honneur, autoriſé par les Loix ! Le cœur tranquille jouït de ſes tranſports. L'ame ſatisfaite ſe plait dans ſes raviſſemens. Nul mêlange ne trouble ce plaiſir véritable. C'eſt ce qu'en revenant un peu à nous, je dis à ma charmante Epouſe, qui n'eſt plus inquiétée d'aucune crainte. C'eſt ce que nous nous répétons, en éprouvant de nouveaux tranſports; & c'eſt ainſi que cette nuit délicieuſe s'écoule, que la clarté du Soleil vient chaſſer trop tôt, & que j'aurois prolongée, ſi d'autres ſoins ne m'euſſent arraché du lit malgré moi.

LIVRE DIXIEME.

QUoique hors de l'Etat de Venise, j'en étois trop près pour que je ne dusse pas redouter les poursuites de mon Pére. Ce n'avoit pas été même agir avec circonspection, que de m'être arrêté la nuit dans ce Village. Mais il n'étoit pas surprenant que j'eusse manqué de prudence dans les circonstances de mon entreprise, puisque l'entreprise même étoit le comble de l'imprudence.

Je songeai donc à partir au plutôt. Le Soleil répandoit toute sa clarté. *Giacinto* avoit déja tout disposé pour le départ. Je rentrai dans la Chambre, d'où j'étois sorti avec tant de regret. Mon Epouse dormoit d'un profond sommeil. Il étoit naturel qu'un assoupissement succédât aux mouvemens qui l'avoient agitée pendant la nuit, & surtout à ceux de l'espèce qui l'agitoit encore au moment que je m'étois séparé d'elle. Dans quelque situation qu'elle fût, elle n'étoit jamais que ravissante; mais que je la trouvai

vai encore belle dans cet état ! Cette douce respiration, que le sommeil inspire, communiquoit à ses charmes une tendre langueur aussi séduisante que l'agitation du geste & de la parole. Que je me fis de violence pour l'éveiller ! Je songeai plusieurs fois de quel expédient je me servirois pour cela ; & je trouvai enfin que le plus sûr étoit celui que j'avois employé dans le bateau, pour la faire revenir de son évanouïssement. Je le mis en usage ; je le réïterai, & tant de fois, qu'enfin ma charmante Epouse tendant sur moi ses beaux bras d'yvoire, ouvrant à demi ses beaux yeux encore languissans, s'éveilla ; & pour punition de l'avoir tirée du sommeil & d'un rêve charmant à ce qu'elle me raconta, voulut ce que par trop de ravissement dans la nuit, je . . . . Mais laissons un récit trop peu glorieux pour mon amour.

Nous partimes dans la même barque, & avec la même escorte ; & nous engageâmes la Tante à nous suivre jusques à Ferrara. Nous y arrivâmes le soir. Nous nous séparâmes de la Tante. Je congédiai tous ces hommes armés. *Giacinto*

&

& *Rosetta* demeurérent avec nous. Nous primes la Poste, & nous arrivâmes le lendemain au soir à Bologne, où j'avois résolu de séjourner quelques jours, pour passer ensuite ou en Allemagne ou en France. Je pris un nom supposé, & malgré cette précaution, je ne voulus pas me montrer dans la Ville. Il étoit trop naturel que j'y fusse reconnu. Nous voyions fort souvent de cette Noblesse à Venise, où j'avois même fait la connoissance du Comte *Guastavillani*, jeune Gentilhomme, qui dès cet âge si orageux s'étoit acquis la réputation d'un esprit solide, délicat, sage, circonspect; réputation digne d'envie, qui malgré la modestie du Comte s'est ensuite répandue même au-delà des Monts, & qui le rend aujourd'hui un de ces hommes d'un mérite rare & inouï, à qui l'on doit plus que du respect. Emancipé dans sa tendre jeunesse, plus par son mérite que par les loix, il étoit chargé de tout le poids de sa Famille, qui étoit composée de plusieurs Fréres mineurs & d'une Mére haute & capricieuse. Je doutois si peu de toute la prudence de ce

jeune Cavalier, que je résolus de me découvrir à lui & de le consulter sur tout ce que j'avois à faire. Je lui écrivis ce billet, que je remis à *Giacinto* pour lui porter.

Je vous prie, Monsieur, de me faire l'honneur de me revenir voir. Je sens que par toute sorte de raison ce seroit à moi à vous prévenir. Mais je me trouve dans des circonstances où il faut que j'use de tant de précautions, que je n'oserois me montrer dans votre Hôtel; & sur-tout à Madame votre mére: je ne me décelerois pas à qui que ce fût; je ne veux me confier qu'à vous seul: & j'ai besoin de toute la sagesse de vos conseils.

La premiére pensée, que j'avois euë en arrivant à Bologne, avoit été celle d'aller à Florence trouver mon Ami *Salviati*, avec qui je m'étois toûjours entretenu par lettres depuis son départ de Venise; & de prendre de lui des conseils pour les arrangemens convenables dans la situation où j'étois. Mais le croira-t-on? & oserai-je le dire? Un certain mou-

vement

vement s'étoit élevé dans mon cœur, qui avoit anéanti cette idée, & m'avoit fait même trembler de l'avoir eue. Je lui avois cependant écrit mon Mariage & toutes les circonstances qui l'avoient accompagné. Ensuite j'avois pris la résolution de m'ouvrir au Comte *Guastavillani*, comme je viens de le dire, & de m'en tenir entiérement à ses conseils.

Cet aimable Comte arriva. Il témoigna du plaisir de me voir. J'en vins bientôt à la conclusion de ce que je désirois de sa complaisance; & après lui avoir fait un récit de mes amours sans en oublier le moindre détail, je lui racontai mon mariage, qui le frapa d'un étonnement sans égal, pouvant à peine se persuader de ce que je lui disois. Enfin je lui fis part du dessein où j'étois de passer les monts, pour être plus à l'abri des recherches de mon Pére. Le Comte ne fut point de mon avis. Il me dit qu'il falloit bien tôt ou tard qu'il y eût un accommodement avec mon pére; que cela même arriveroit plus tôt que je ne le pensois; & qu'il seroit toujours mieux que je fusse près de Venise, pour pou-

voir profiter promptement du premier retour de sa tendresse. Les sentimens de clémence, d'amour, de pitié, poursuivit-il, qui succèdent naturellement dans un cœur paternel à un premier feu de colère, sont toujours les plus forts; & il seroit dangereux qu'un trop long intervalle de tems ne les rallentît, & même ne les changeât. Mais il n'est pas moins de la prudence, continua-t-il, que vous ne vous exposiez pas, Monsieur, que vous ne soyez à l'abri de toute violence; & j'ai une joie véritable de pouvoir heureusement vous offrir une demeure solitaire, qui vous tiendra aussi caché que si vous étiez au fond du Nord. J'ai fait l'acquisition, il y a peu de tems, & sous un nom supposé, d'une maison de campagne, qui est au fond du territoire de Bologne du côté de Modéne, si éloignée de tout commerce & dans une route si écartée, que personne ne s'avisera jamais de vous y aller chercher. D'ailleurs, il n'est pas possible qu'on vous y surprit, elle est trop bien gardée par ses enceintes. Elle est plus embellie par la nature que par l'art. Pour me délasser quelque-

fois

fois des inquiétudes d'une famille, j'y vai paſſer quelques jours, avec la ſeule compagnie d'un vieux Prêtre, qui en eſt, pour ainſi dire, le Concierge. Je m'y livre aux charmes de la Philoſophie, avec le ſecours d'une Bibliothéque peu nombreuſe, mais choiſie. Ne craignez point d'y être troublé par la préſence de ma Mére, ni par celle d'aucune perſonne de ma famille. J'ai fait cette acquiſition à leur inſçu. Vous ne trouverez point dans ce ſéjour ruſtique le goût & la magnificence de vos délicieuſes Maiſons de Campagne, vous y verrez encore moins de ſomptuoſité dans les meubles. Mais n'eſt-il pas juſte, ajouta-t-il en ſouriant, que quelque pénitence ſuccède à nos fautes?

Dans la conjoncture où j'étois, une conteſtation de complimens de ma part, auroit été plutôt ridicule que polie. Je ne fis donc qu'embraſſer le Comte, & lui témoigner en peu de mots, que je ſentois toute la grandeur du ſervice qu'il me rendoit.

Nous paſſâmes dans la chambre où étoit mon épouſe. Quoique le Comte

eût été à Venise, il n'avoit jamais vû *Valerie* sur le Théatre, ni ailleurs. Il fut surpris de sa beauté ; & la conversation étant engagée, il admira son esprit. En faisant part à mon épouse de l'offre généreuse du Comte, je lui marquai de l'inquiétude qu'elle ne s'ennuyât de la solitude de la Campagne, & sur-tout de celle d'un lieu si écarté. Ce doute l'offensa, comme s'il y pût avoir au monde quelqu'endroit si desert, si affreux, qu'elle ne trouvât délicieux avec moi.

Nous écrivimes tous les trois à mon Pére. Lorsqu'on se trouve dans des situations comme celle où j'étois, les expressions vives & attendrissantes coulent aisément de la plume. J'employai donc tout ce que la nature peut suggerer de plus touchant pour fléchir le cœur de mon Pére, pour obtenir mon pardon, pour lui faire approuver mon mariage. Je lui peignis la force de l'amour ; Je lui représentai les qualités admirables de *Valerie*, sa vertu, sa modestie, ses charmes. Je me représentai moi-même plongé dans une douleur qui termineroit ma vie, si je ne pouvois l'engager à me re-

donner

donner ſa tendreſſe. Enfin je n'oubliai rien de tout ce qui pût le toucher, le ſaiſir, le pénétrer.

Mon Epouſe joignit auſſi une de ſes lettres à la mienne, où elle imploroit ſa bonté, où elle lui témoignoit le regret qu'elle avoit de cauſer le trouble dans ſa famille; mais qu'elle eſpéroit par ſa ſoumiſſion, par ſon attachement tendre & reſpectueux, l'engager à lui pardonner, & à lui accorder même l'honneur de ſon eſtime. Nous lui marquâmes enſuite que nous partions au même inſtant pour l'Allemagne, & que s'il vouloit nous faire la grace de nous écrire, il eût la bonté d'adreſſer ſes lettres à Bologne au Comte *Guaſtavillani.* Le Comte lui écrivit auſſi une lettre ſéparée des nôtres, & employa les raiſons les plus fortes pour le déterminer à confirmer nôtre union. Il lui marqua de même, que dans la crainte de ſes pourſuites nous étions partis pour l'Allemagne. Il ajouta qu'il avoit fait toutes les inſtances poſſibles pour nous retenir, ſans pouvoir nous y engager; que nous lui avions fait confidence du nom de l'endroit où nous ſe-

rions nôtre séjour en Allemagne; mais que c'étoit un secret qu'il ne révéleroit jamais, sans des sûretés évidentes d'un pardon sincère & de la confirmation de nôtre Mariage.

Nous écrivimes ensuite *Valerie* & moi à son Pére. Je lui marquai que sa trop grande sévérité & son humeur inflexible avoient causé la résolution que j'avois prise; qu'un Mariage secret, suivant que je l'avois projetté, nous auroit rendu tous heureux & contens. Cependant, que le bonheur que j'avois d'avoir sa fille pour Epouse ne m'en étoit pas moins cher, & que je le défendrois toûjours au prix de tout mon sang; qu'ainsi, il n'y avoit rien à redouter de mon âge ni de mon amour. *Valerie* lui représentoit l'alternative où elle avoit été, ou de me voir massacré à ses yeux, ou de me donner sa main; & qu'elle ne doutoit point qu'il ne convînt lui-même, qu'il n'y avoit pas eu à hésiter à se déterminer au parti qu'elle avoit pris. Tout cela qui ne faisoit qu'une seule lettre écrite de ma main & de celle de *Valerie*, étoit accompagné de sentimens tendres; & il

y

y avoit auſſi quelques mots en paſſant pour la Mére. Nous leur donnions comme à mon Pére l'adreſſe du Comte pour nous écrire, ſans leur faire grace de nôtre départ ſimulé pour l'Allemagne. Je n'en fis pas même à *Salviati*; car en pliant ces lettres, j'ajoutai à la ſienne l'avis de ce prompt départ, & l'adreſſe auſſi du Comte.

Ce fut le lendemain de nôtre arrivée, & le matin, que j'envoyai le billet au Comte, que nous acceptâmes l'offre qu'il eut la générosité de nous faire, & que nous prîmes tous ces arrangemens ſuivant ſes conſeils.

Il nous dit que dès ce même jour nous partirions le ſoir de Bologne pour aller dans nôtre ſolitude, & qu'il viendroit nous y mener. Nous concertâmes enſemble que *Giacinto* en changeant d'habillement, & s'il étoit même poſſible, de figure, iroit tout ſeul prendre aux Ecuries du Comte, des Chevaux, & les atteleroit à une berline que j'avois achetée à Ferrara; qu'il la méneroit lui-même, pour éviter que nulle perſonne eût connoiſſance de ce ſéjour. Le Com-

te ajouta qu'il ordonneroit, qu'on donnât les Chevaux à *Giacinto*, ſans qu'aucun de ſes domeſtiques l'accompagnât pour l'aider à les atteler; que nous n'avions qu'à partir aux Portes fermantes, & qu'il nous attendroit à un mille éloigné de la Ville. Il ſortit, & nous nous préparâmes pour le départ. L'heure en étant arrivée, nous quittâmes la Ville. Nous trouvames à un mille le Comte ſeul & à pied. Il entra dans le Carroſſe, & enſuite nous ne nous apperçumes certainement pas mon Epouſe & moi, ſi on marcha vîte ou lentement dans la nuit; car accablés tous les deux, malgré nous, de ſommeil, nous ne nous éveillâmes qu'à la pointe du jour. Le Comte nous en félicita; heureuſement que *Roſetta* lui avoit tenu compagnie; & que l'eſprit vif & enjoué de cette fille ne laiſſoit point languir la converſation.

Le Soleil commençoit à répandre ſa lumiére, lors que nous arrivâmes à la Maiſon, ou pour mieux dire, au Château deſtiné pour nôtre ſéjour. Elle pouvoit bien porter ce nom, outre celui de

bell' aria * qu'on lui donnoit, & qui lui étoit encore bien dû. Elle étoit élevée ſur une éminence, & entourée de murailles, qui auroient preſque mérité un ſiége, ſi on avoit voulu pénétrer par force dans cette demeure. Nous entrâmes dans l'enceinte, qui étoit vaſte & embellie par la nature, comme le Comte nous en avoit prévenus. Le Château étoit iſolé, & d'un goût le plus gothique que j'aye encore vu. Une allée ſpacieuſe d'arbres élevés & touffus, & qui étoit au milieu d'une grande Prairie, menoit à ce Château. Il y avoit du côté oppoſé un Jardin irrégulier & bizarre, qui s'étendoit juſqu'aux murs. Par un flanc du Jardin on entroit dans un bois mêlé de toute ſorte d'Arbres, & entrecoupé, ſans le ſecours de l'art, de Cabinets de verdure. Par l'autre, mais plus loin, on montoit une petite colline ornée d'un tapis verd émaillé de fleurs, & qui dominoit ſur les murailles de l'enceinte.

Au bruit du Carroſſe, qui s'arrêta de-

* Air agréable.

vant la porte du Château, le vieux Prêtre, dont nous avoit parlé le Comte, ſortit, & fut ſurpris de voir tant de monde, lui qui n'ignoroit point quelles intentions on avoit eu en faiſant l'acquiſition de cette demeure ſolitaire. Mais le Comte ſans lui faire un détail des circonſtances de notre mariage, lui dit en peu de mots que nous étions de jeunes gens mariés & perſécutés par nos parens. Ce bon Prêtre nous plaignit, & s'intéreſſa à nous dès cet inſtant. Un jeune payſan parut, dont la figure ronde, gauche & maſſive dénotoit la même épaiſſeur dans l'eſprit. Le Comte me dit que c'étoit le Domeſtique de *Don Paolo*, * (c'eſt ainſi que ſe nommoit ce vieux Prêtre) & le ſeul qu'il eût. Nous

* On donne en Italie le titre de *Don* aux Prêtres. Mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'on y ajoute celui de *Signor*, & qu'on dit *Il Signor Don Pietro*, *Il Signor Don Ferdinando*; ce qui fait le même effet, au moins aux oreilles des étrangers, que ſi on diſoit en France, *Monſieur*, *Mr. Pierre*; *Monſieur*, *Mr. Ferdinand*. C'eſt le peuple qui a d'abord introduit cet uſage ridicule. Il s'eſt gliſſé enſuite parmi la Nobleſſe, & les gens de lettres ont été obligés enfin de l'adopter.

Nous montâmes dans les appartemens. Il n'y en avoit que deux de meublés ; mais j'y trouvai encore du ſuperflu pour le Comte, puiſqu'il n'y alloit jamais que ſeul. Il remarqua ma ſurpriſe, il pénétra ma penſée, & me dit, qu'il s'étoit bien propoſé de tenir cette demeure cachée à ſa famille juſqu'à un certain tems ; mais que lorſque ſes fréres ſeroient majeurs, & qu'il auroit donné à tous leur portion, il vouloit ſe retirer dans cette maiſon champêtre avec ſa famille qu'il auroit pour lors. Je veux même, ajouta-t-il, que les autres appartemens ſoient meublés, avant que ce tems heureux ſoit arrivé pour moi.

Il n'y avoit point, comme il nous avoit annoncé, de faſte dans les meubles ; mais quelle propreté ! quel goût ! quelle ſimétrie ! Les Salles & les Galeries ornées de tableaux, de deſſeins, d'eſtampes, & tous de main de Maître, expoſoient aux yeux une agréable diverſité d'objets, jettoient l'eſprit dans des réflexions inſtructives ſur l'hiſtoire & ſur la fable, ou l'amuſoit par les caprices groteſques de l'imagination du Peintre.

Peintre. L'or ne brilloit point sur les quadres de ces morceaux admirables. Une simple couleur douce, recréative à la vuë, en faisoit l'ornement. Les chambres étoient parées de ces belles toiles, de ces toiles charmantes à fleurs, à personnages, travail industrieux du Persan, & que notre art ne sauroit imiter; de ces fines porcelaines si galamment peintes d'une trempe qui nous sera toujours inconnuë, par des peuples que nous appellons barbares. Quel étonnement, lorsque le Comte nous dit que l'arrangement, le goût, l'ordre de ce galant ameublement, étoit l'ouvrage du bon Prêtre, grossiérement assisté par le secours embarrassé & tardif de *Giannone*, (c'étoit le nom du jeune paysan.)

Il fut résolu, que pour faire notre provision de vivres, soit à un village éloigné de six milles du Château, soit à Modène, le Prêtre accompagneroit toujours *Gianone*, afin que si on venoit à interroger ce lourdaut, il ne dit tout, en ne voulant rien dire. On délibera aussi, que ni mon Epouse, ni moi, ni *Rosetta*, ni *Giacinto*, ne passerions jamais

mais l'enceinte. Le Comte vouloit nous faire ſortir des ſervices qui répondoient à la propreté & la ſimplicité de l'ameublement, mais nous ne voulumes jamais y conſentir, en l'aſſurant que nous avions emporté avec nous plus qu'il ne nous falloit pour cet uſage.

Le Comte nous dit qu'il étoit obligé de retourner à la ville, & nous en témoigna du regret. Il deſcendit. Si une pénitence, lui dis-je en l'accompagnant, comme celle que vous me procurez, Monſieur, ſuccédoit à toutes les fautes, il ſeroit dangereux qu'on ne ſe plût trop à en commettre. Quand je ſerois ſeul dans cette maiſon, puiſqu'il eſt de votre goût de donner ce nom à un Château, je ne vois pas que je puſſe jamais m'y déplaire. Ainſi je vous laiſſe à juger ſi l'endroit deſtiné pour l'expiation de ma faute, ne va pas devenir l'aſſemblage de mes plaiſirs. Mais pour le peu de tems, ajoutai-je, que vous avez vû l'objet qui me force à un oubli de moi-même, croyez-vous qu'on doive être inéxorable à me pardonner? Il n'y a qu'un mérite auſſi ſurprenant, que celui de Madame

dame votre Epouſe, me répondit-il, qui pût vous rendre digne d'excuſe, ſi.... ajouta-t-il en s'arrêtant; j'entens, lui repartis-je, ſi un égarement de cette eſpèce pût jamais en être ſuſceptible.

Nous nous quittâmes. Le Comte nous laiſſa les chevaux qui nous avoient amenés, & en monta un, qu'on gardoit au Château pour *D. Paolo*. Je remontai auprès de mon Epouſe, qui contemploit ſur un balcon l'agréable ſituation de cet endroit, & qui en étoit enchantée. Plus elle en étoit ſaiſie, plus il ſembloit que ce ſecret plaiſir ſe répandit ſur ſes charmes. Nous deſcendîmes dans le jardin, qui étoit un mêlange auſſi bizarre qu'agréable, de jardin à fleurs, à fruits & à promenade. *Valerie* (j'appellerai ſouvent mon Epouſe de ce nom) ſe mit à cueillir des fleurs, & à meſure qu'elle les prenoit, elle les mettoit confuſément dans ſon ſein. Je l'aidois dans ce joli amuſement; mais ma main qui étoit d'une dextérité admirable à cueillir une fleur, devenoit lourde en la plaçant, & s'appéſantiſſoit toujours davantage. *Valerie* ſe plaignoit de l'indolence de

de cette pareſſeuſe, mais en me regardant avec des yeux qui approuvoient ſa nonchalance. Enfin ces ſuperbes charmes, ſe voyant ainſi parés d'une confuſion de fleurs par mes ſoins & par ceux de *Valerie*, s'enorgueillirent ſi fort, que tout ce qui les environnoit ne pouvoit preſque pas les contenir.

Nous nous prîmes par la main, ma charmante Epouſe & moi. Nous avançâmes dans le jardin; elle en baiſſant la tête pour ſentir l'odeur de ſes fleurs; moi en voulant lui prendre ſouvent, de la main que j'avois libre, du jaſmin, & l'égarant preſque toujours plus loin, trompé par la même blancheur.

Enfin nous arrivâmes au bout du jardin, où il y avoit une grotte d'une ſtructure la plus ſinguliére & en même tems la plus délicieuſe que j'aye jamais vuë. Une caſcade d'eau, qui par les fentes d'une petite roche ſe précipitant ſur le ſommet de la grotte ſe répandoit aux deux côtés, formoit un ruiſſeau clair & tranſparent, qui ſerpentoit en murmurant autour de la grotte, dont l'embouchure étoit entourée de fleurs,

fleurs, de plantes & de coquillages. Ce déhors invitoit trop à examiner le dedans, & nous ne manquâmes pas d'entrer. Mais quel agréable ſpectacle pour des gens qui venoient de cueillir & d'arranger un bouquet de la façon dont nous nous y étions pris! Un lit d'une herbe courte, & bordé par la Nature d'un émail de fleurs, occupoit le fond de la grotte, qui étoit tapiſſée de coquillages & de verdure. A la vuë d'un lit ſi charmant, l'homme le plus délaſſé ſe ſeroit ſenti forcé à prendre du repos. Comment n'y aurions-nous pas été engagés, nous qui en avions tant beſoin par la peine que nous avions priſe à parer de fleurs des orgueilleux, qui fatiguoient plus que jamais mon Epouſe du pompeux étalage de leurs appas? Nous nous aſſimes donc; & *Valerie* ſe pancha languiſſamment ſur cette verdure riante, qui certainement n'avoit jamais été preſſée d'une ſi belle charge.

Valerie conſervoit encore une rancune contre moi. On ſait comment je l'avois tirée du ſommeil le matin qui avoit ſuivi la nuit de notre Mariage. On ſait qu'elle avoit voulu me punir de l'avoir éveillée; mais

mais que malgré moi je n'avois pû me ſoumettre à ſon reſſentiment Trois nuits s'étoient enſuite écoulées, l'une en courant la poſte de Ferrare à Bologne ; l'autre arrivés à Bologne, & fatigués de cette courſe, en nous livrant tous les deux au repos, & dans deux chambres ſéparées ; & la troiſiéme, en nous tranſportant de Bologne à la demeure où nous étions. Ainſi ces trois nuits n'avoient pas été faites pour ces ſortes de châtimens. Le jour ne tranſpiroit qu'à peine dans la grotte. Il y jettoit aſſez de clarté pour me laiſſer contempler les appas de *Valerie*, & aſſez peu pour l'enhardir à tenter une ſeconde fois ma punition. Que je m'y livrai avec tranſport ! Que nous la réiterames ! que nous la redoublames avec plaiſir ! Ah ! que la Nature a des attraits bien plus puiſſans que ceux de l'art ! Nous trouvames ce lit de fleurs & de verdure bien plus voluptueux que celui d'or & de pourpre du Château de *Bevilaqua*. Le Soleil étant ſur le midi, nous quittames cet endroit de délices, & nous montames dans une Salle du Château, où le couvert étoit préparé, & où

où *Giacinto* avoit rangé les ſervices d'argent que nous avions emportés.

Nous arrivames dans un inſtant qui nous donna une Scène fort divertiſſante. *Gianone* ſtupéfait de tant d'éclat, regardoit avec des yeux étonnés ce ſuperbe étalage. Le Prêtre, *Giacinto* & *Roſetta* rioient, & le laiſſoient dans ſon attitude de ſurpriſe & de ſtupidité. *D. Paolo* me dit que ce jeune Payſan étoit né dans un Village de chaumiéres, parmi les montagnes, & à plus de douze milles du Château, & qu'il étoit bien ſûr qu'il n'avoit jamais vû d'argent, au moins qu'en fort petite monnoye; car Monſieur le Comte, ajouta-t-il, lorſqu'il vient, ſe plait à manger avec des couverts qui ſont tous de porcelaine, juſques à la cueillere.

Je m'approche de *Gianone*, je prens une aſſiette, je la lui remets, & je lui dis que je lui en fais préſent. Il me regarde, il la tourne, il la conſidére, & me dit enfin, Qu'eſt-ce que c'eſt que ce beau blanc, Monſieur, qui luit ſi fort? Ah! mon pauvre enfant, lui dis-je, c'eſt un éclat qui cauſe ſouvent le déſordre & la mort parmi les hommes. *Gianone* jette

l'aſſiette;

l'aſſiette, court, ſe ſauve, & ne veut jamais plus ſe montrer, lorſqu'on met le couvert.

Le détail des plaiſirs que je goûtois dans cette demeure, ſeroit immenſe. Plus je contemplois mon Epouſe, plus nous allions faire de viſites à la grotte, & plus cette chère Epouſe me pénétroit d'amour. *Gianone* nous réjouïſſoit par ſa lourde ſimplicité, *Roſetta* par ſes ſaillies & par les niches qu'elle lui faiſoit; & celle-ci, comme *Giacinto*, nous charmoient par leur fidéle attachement. *Don Paolo* nous faiſoit voir ſouvent pluſieurs jolis ouvrages, qu'il avoit faits & qu'il faiſoit, en deſſein, en découpure, en mignature, qui nous donnoient du plaiſir en les examinant, autant par leur beauté que par la main qui les avoit faits. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que c'étoit lui qui nous préparoit les mêts, & qui conduiſoit la main de *Giacinto*, peu expert dans cet art. Nous entrions ſouvent mon Epouſe & moi dans la Bibliothéque, & nous nous y livrions au plaiſir de la lecture. Nous prenions quelquefois celui de la chaſſe, ou pour mieux dire, de

la

la promenade dans le bois; car *Valerie*, trop tendre & trop compatiſſante, ſur le point de voir partir le coup, m'arrêtoit le bras. Lorſque nous rencontrions un écho, elle le faiſoit raiſonner du ſon de ſa voix mélodieuſe, & j'étois immobile à l'écouter. Le dirai-je ?... Non, je ne puis m'en empêcher. Mon amour me tranſportoit juſqu'au point, qu'en me promenant quelquefois avec *Valerie*, ou dans le jardin, ou dans la prairie, ou ſur la colline, je parlois aux oiſeaux, aux fleurs, & aux arbres. Je leur demandois s'ils avoient jamais vû une Beauté ſi éclatante, & des graces ſi naturelles? Que vous êtes heureux d'entendre la mélodie de ſa voix! diſois-je aux oiſeaux; d'être preſſés par ſes beaux petits pieds! diſois-je aux fleurs; de l'environner de vos ombrages! diſois-je aux arbres. Je montois quelquefois ſur le haut de la colline; l'étendue de ce beau payſage recréoit ma vûe. Mais la tournant du côté du chemin de Bologne ou de Modéne, je me rappellois le vacarme, les inquiétudes, les remords, les peines que cauſent dans les Villes l'ambition, l'intérêt,

térêt, l'ufure, la jaloufie, la haine; & j'allois auffi-tôt oublier dans les bras de *Valerie*, qu'il y eût tant de malheureux dans le monde.

Le Comte venoit de tems en tems nous voir, & fa préfence augmentoit nos plaifirs. J'ai oublié de dire que plufieurs jours après qu'il nous eut menés dans cette charmante folitude, il nous avoit apporté deux lettres, l'une de *Salviati*, & l'autre du Pére de mon Epoufe. Celle de *Riccoboni* en faifoit une double; l'une pour fa Fille, l'autre pour moi. Il marquoit à *Valerie*, mais en fort peu de mots, que dans le cas où elle s'étoit trouvée, il ne pouvoit la condamner; cependant qu'elle auroit plus d'orages à effuyer qu'elle ne penfoit; que mon Pére avoit beaucoup éclaté; qu'on tenteroit tout dans le monde pour rompre notre Mariage; qu'en cas que ce malheur lui arrivât, elle fe fouvînt d'agir enfuite de façon, qu'on ne pût que la plaindre dans le monde, & même l'admirer: Qu'au refte elle fongeât auffi, que ce n'étoit point affez d'avoir de la tendreffe pour un Epoux comme celui à qui elle avoit l'honneur

l'honneur d'être unie, qu'il falloit au moins autant de reſpect. Il m'écrivoit à moi, qu'il ne pouvoit ſe reprocher d'avoir ſuivi les devoirs que l'honneur lui impoſoit, cependant qu'il eſpéroit que la ſoumiſſion de ſa Fille ne me feroit point repentir du choix que j'avois voulu faire d'elle, malgré elle-même. Dans les deux lettres, il n'y avoit pas un mot qui regardât *Teodora.*

Salviati me témoignoit dans ſa lettre l'étonnement où il étoit de mon Mariage, me condamnoit, me plaignoit, ſuivant les mouvemens divers de cette amitié inaltérable, qu'il conſervoit toûjours pour moi. Il me preſſoit fortement à quitter l'Allemagne & à me tranſporter à Florence chez lui, où il me promettoit encore plus de ſureté que dans le cœur de ce Pays. Il me marquoit enfin qu'il viendroit nous prendre dans l'endroit même où je lui ferois ſavoir que nous nous ſerions arrêtés. Cet empreſſement de nous avoir chez lui m'avoit paru trop vif, & je m'en étois ſenti plûtôt troublé que charmé. Soupçons offenſans & injuſtes, & qui marquoient bien tout mon aveuglement; comme

comme si les preuves de tendresse que cet incomparable Ami m'avoit déja données, n'eussent pas été aussi fortes que celles-ci. Je lui avois fait une réponse remplie de remercîmens, en feignant d'être bien avant dans l'Allemagne, & dans un lieu à ne pas redouter les poursuites de personne.

Mon Pére, comme il est naturel de penser, ne nous avoit pas écrit. Il n'avoit fait qu'une réponse au Comte, pleine de politesses, mais où il y avoit des menaces terribles contre nous, & surtout des protestations d'un ressentiment implacable contre moi.

Nous avions écrit à mon Pére de nouvelles Lettres remplies de douleur & de soumission, & à *Riccoboni* de tendresse & d'assurances de ma part d'une fidélité éternelle pour mon Epouse. On ne les avoit envoyées, comme aussi celle de *Salviati*, qu'après un certain tems qui pouvoit marquer qu'elles venoient de bien loin, & toujours par le canal du Comte, qui avoit écrit de nouveau à mon Pére, pour l'engager à nous pardonner & à confirmer nôtre union.

Je ne puis m'empêcher d'avouer, avec cette franchise qui m'est si naturelle, & dont je ne saurois m'écarter, que la nouvelle du courroux de mon Pére & de l'éclat qu'il faisoit contre moi, n'avoit suspendu que pour un instant ce charme de ravissement & de joye dont j'étois toujours pénétré. La sensibilité de *Valerie* à cette nouvelle, & ses beaux yeux mouillés de larmes, avoient encore plus contribué à me troubler que mon inquiétude. Cependant nos plaisirs n'avoient été interrompus que pour peu de momens, & nous les avions repris avec toute l'ardeur & l'empressement que j'ai décrit.

Mais que ces plaisirs devinrent encore plus vifs, lorsque nous nous aperçumes que mon Epouse donnoit des marques de grossesse! Nous en fimes part avec des transports de joye au Comte, la premiére fois qu'il vint nous voir. Il nous en félicita. En effet, le fruit de cette grossesse alloit resserrer nos nœuds, & de façon à espérer qu'on ne pourroit pas tenter de les rompre. Nous n'en parlâmes dans les Lettres que nous écrivions toujours à nos Péres, qu'à celui de *Valerie*, qui nous en témoigna

témoigna de la joye par sa réponse. Le mien inflexible n'en faisoit jamais qu'à celles du Comte, & elles ne manquoient jamais non plus d'être remplies de menaces contre moi. Tous les deux nous croyoient toujours au fond de l'Allemagne.

Lorsque mon Epouse fut dans le dernier mois de sa grossesse, qui avoit été heureuse, le Comte nous amena un Chirurgien, homme prudent & capable de garder un secret, & une Nourrice à laquelle on annonça qu'elle ne quitteroit plus le Château, & qui n'en parut point fâchée. Le Comte eut jusqu'à la précaution de les conduire lui seul dans une chaise. Ce mois enfin prêt à expirer, mon Epouse accoucha, & me donna un Fils; il n'est pas besoin de dire, si ce fruit qui secondoit si bien mes desirs, ne combla pas mes vœux.

J'en écrivis la nouvelle à mon Pére & à *Riccoboni*. Celui-ci me marqua dans sa Réponse combien cette nouvelle l'avoit charmé; & mon Pére dans celle qu'il écrivit au Comte, ne témoigna que plus d'indignation contre moi. Mais cela ne diminua point la joye que ce nouveau gage de

nôtre tendresse nous avoit donnée, & qu'il nous causoit sans cesse. Les incommodités d'une couche n'avoient pas enlevé le moindre agrément aux charmes de mon Epouse. Aussi belle, aussi brillante que jamais, son teint ternissoit l'éclat des Jasmins & des Roses, fleurs qu'elle aimoit beaucoup, & dont elle se paroit souvent. Nous passions toujours de plaisir en plaisir. La grotte n'étoit pas la seule qui nous en fournit. Il y avoit dans le bois, de tendres gazons émaillés de fleurs, aussi heureux qu'elle.

Deux ans s'éclipsérent ainsi après l'accouchement de mon Epouse; qu'on me permette ce terme; je n'en saurois trouver d'assez forts pour exprimer la rapidité avec laquelle ces deux ans s'écoulérent. Nôtre fils faisoit plus que jamais nos délices. Ses traits commençoient à prendre une forme. On y voyoit une impression de mon air & de ma physionomie. Des graces naissantes commençoient à se montrer dans sa petite taille, dans ses gestes, dans ses caresses, dans son badinage, même dans ses pleurs, puisqu'il avoit les beaux yeux de sa Mére. Son tendre bé-

gayement

gayement nous réjouïssoit, nous charmoit, nous pénétroit de plaisir. Ce cher fils ne passoit des bras de sa Mére que pour entrer dans les miens. Nous le tenions quelquefois dans la grotte sur le lit de verdure. Le petit ingrat qu'il étoit, il s'amusoit à arracher les fleurs qui entouroient ce lit délicieux. Mais pouvoit-il s'imaginer qu'il lui dût tant de reconnoissance?

Nous ne cessions pas d'écrire à mon Pére avec soumission & avec tendresse; & lui ne cessoit point en écrivant au Comte de marquer un ressentiment contre moi qui ne pourroit jamais s'effacer. Mais celui-ci trouvoit dans ses derniéres Lettres, comme nous le trouvions aussi lors qu'il nous les lisoit, moins d'aigreur dans les termes, & plus de modération dans les pensées.

Le Comte venant un jour nous trouver, nous montra des papiers de loin avec des marques de joye; & près de nous, Voici, nous dit-il, en nous donnant une Lettre, les premiéres marques que la colère de vôtre Pére s'éteint. La Lettre étoit en effet de mon Pére. Nous l'ouvrimes. Sa lecture ne nous fatiga pas;

& pour preuve du fait, voici la copie de la lettre :

A quoi sert vôtre opiniâtreté à m'écrire? Puis-je, & dois-je vous avouer jamais pour mon Fils ?

Oh pour le coup! nôtre cher Papa, s'écria le Comte, en regardant la lettre, nous vous ferons voir que vous le pouvez, que vous le devez, & que vous le voudrez. Remarquez le point d'Interrogation qui est aux derniers mots, me dit-il, en les lisant : *Puis-je, & dois-je vous avouer jamais pour mon Fils ?* C'est à vous qu'il le demande, reprit-il ; jugez un peu quel conseil vous allez lui donner.

Le Comte nous montra aussi la Lettre qu'il avoit reçue. Il n'y avoit ni marques de colère, ni menaces contre nous. Mon Pére le prioit seulement de nous conseiller par ses lettres, de ne pas lui écrire. On peut croire avec quelle ardeur nous redoublâmes dans nos lettres nos suplications, nos priéres, nos sentimens de respect & d'amour. Le Comte n'oublioit rien dans les siennes, pour achever d'attendrir le

cœur

cœur de mon Pére.

Nous recevions toujours des lettres de *Riccoboni*, qui nous charmoit par ses sentimens tendres, & que mes protestations continuelles avoient enfin rassuré. Le Comte nous en aporta une qui étoit de lui, quelque tems après celle que nous avions reçue de mon Pére. Nous l'ouvrimes avec joye: mais que nous nous en sentimes bien plus pénétrés, en lisant ces mots!

Monsieur, je ne fais que sortir de chez Monsieur vôtre Pére, au moment que je vous écris, pour vous donner une nouvelle qui comblera vos vœux, qui a terminé mes inquiétudes, & qui vous rendra tous heureux. Monsieur vôtre Pére non-seulement vous pardonne, non-seulement il fait grace à ma fille; mais il désire de vous voir l'un & l'autre, & de vous avoir auprès de lui. Il a étendu jusques sur moi ses bontés, en m'honorant de ses bienfaits; & dès ce jour même, nous quittons le Théatre mon Epouse & moi. J'ai vû couler ses larmes. Ne tardez pas, Monsieur, à lui marquer le nom de la Ville où vous êtes.

Nous vimes aussi la Lettre que le Com-

te avoit reçue de *Riccoboni.* Il lui donnoit la même nouvelle, & lui recommandoit de ne plus leur cacher le nom de l'endroit où nous êtions. Le Comte nous dit qu'il alloit partir le lendemain pour Venise, qu'il vouloit voir par lui-même les dispositions où mon Pére étoit, & qu'il reviendroit dans peu de jours. En effet quelques jours s'étant écoulés, & mon Epouse & moi étant montés un matin sur la colline, nous vîmes paroître de loin le Comte, suivi d'un Domestique; ce qui nous surprit, & nous fit douter que ce fût lui, jusqu'au moment qu'il approcha des murs de l'enceinte.

Il entra: nous courumes au-devant de lui; & les marques de joye qu'il portoit sur son visage, nous annonçoient d'heureuses nouvelles. Je regardai le Domestique qui le suivoit. Je vis un jeune homme bien fait, qui avoit une douceur dans la phisionomie, qui prévenoit en sa faveur. Il n'avoit point de livrée; ce qui m'engagea à demander au Comte, qui étoit ce jeune homme? Vous le saurez bientôt, me répondit-il. Montons, mes chers Enfans, reprit-il, en nous pre-

nant

nant par la main mon Epouſe & moi. Je ſuis ſi tranſporté des tendreſſes paternelles, ajouta-t-il en ſouriant, que je nomme Fils, Enfant, tous ceux que je rencontre; & je ne trouve guéres de fils, qui ne ſoient plus vieux que leur Pére.

Lorſque nous fumes montés au Château, Voici, nous dit-il, en nous donnant une lettre, la concluſion de votre bonheur. Je l'ouvris, en tremblant d'empreſſement. La voici :

Je vous accorde plus que mon pardon, puiſque je vous redonne toute ma tendreſſe. Hélas! peut-être ne vous en ai-je jamais privé, & dans ma colère même; mais l'un & l'autre ne ſuffiſent pas pour vous faire paroître à Veniſe avec décence. Vous êtes dégradé de votre Nobleſſe; vous avez perdu toute voix au Sénat. Je ſai que le ſeul avantage qui manque à votre Epouſe, eſt celui de la naiſſance. Mais ſi nous pouvions encore le lui trouver, ne ſerions-nous pas bienheureux? C'eſt ce que Monſieur le Comte aura la bonté de vous expliquer mieux. Vous avez du bonheur

en amis, & vous m'en procurez d'incomparables. En attendant que je vous rappelle, profitez toujours des complaisances de Monsieur le Comte.

Je vous ordonne de prendre le Valet de chambre que je vous envoye, & de ne pas garder, un instant après que vous aurez lû ma lettre, celui que vous avez.

Et voilà, me dit le Comte, lorsque j'eus fini de lire ces derniers mots, ce que c'est que le jeune homme que vous avez vû. Il nous raconta ensuite qu'il avoit trouvé mon Pére si disposé en ma faveur, qu'il n'avoit presque pas eu besoin de le prier, pour le faire consentir à nous écrire cette lettre; qu'un Généalogiste s'étoit présenté à mon Pére, & qu'il l'avoit assuré que les *Riccoboni* venoient d'une Famille ancienne & très-illustre; que ce n'étoit que l'ayeul de *Valerie* qui avoit commencé à monter sur le Théatre. L'or, continua-t-il, a déja séduit le cœur de quelques Nobles qui sont pauvres. L'estime qu'on a toujours eu pour Monsieur votre Pére, & l'amitié qu'on a pour vous, vous gagneront bien-

tôt

tôt les voix des autres. Ne tardez pas d'un inſtant à obéir aux ordres qu'il vous donne à l'égard de votre Domeſtique. C'eſt ſur lui qu'il jette la faute de vos égaremens. Pardonnez, Madame, ſi je me ſers de ces termes, continua le Comte en parlant à mon Epouſe, c'eſt un Pére qui parle, qui les déſavouera plus d'une fois en vous embraſſant, lorſqu'il aura connu tout le prix de vos qualités admirables.

Je ne parlerai point de tout le plaiſir que nous cauſérent la lettre de mon Pére & les paroles du Comte. Ce ſont de ces ſortes de circonſtances, qui ſe font trop ſentir d'elles-mêmes. Cependant, je ne pus empêcher que ma joie ne fût troublée, à l'ordre que mon Pére me donnoit. J'étois fâché de congédier un Domeſtique, qui m'étoit ſi attaché. Mais il falloit obéir, & j'appellai *Giacinto*. Pour lui rendre moins cruel le coup que j'allois lui porter, je lui montrai la lettre de mon Pére. Monſieur, me dit-il après l'avoir lue, on a trouvé le ſecret de me rendre preſque inſenſible au malheur que je redoutois le plus dans la vie. D'ailleurs, je ne deſeſpère pas de la

terminer à votre ſervice. Cependant, il nous quitta les larmes aux yeux, quoique pour un homme de ſa ſorte, il eût de quoi ſe conſoler dans les marques généreuſes que je lui donnai de ma reconnoiſſance; mais ſon cœur étoit au-deſſus de ſon état. Dès ce jour on ne tint plus fermées les portes des murs de l'enceinte, & on donna la liberté à la Nourrice de retourner dans ſa famille.

Que nos jours devinrent encore plus délicieux! Nous recevions ſouvent de nos Péres des lettres remplies de tendreſſe. Ils nous faiſoient eſpérer que nous aurions bientôt le plaiſir de nous réunir. Si j'avois perdu un Domeſtique fidéle, j'en avois acquis un autre actif au ſervice, & qui nous donnoit à eſpérer par ſes empreſſemens, qu'il nous ſeroit auſſi attaché. Le Comte ne ſe donnoit plus la peine de nous porter nos lettres; *Stefano*, c'étoit le nom de ce Domeſtique, les alloit chercher à Bologne. Ce n'eſt pas que le Comte eut retranché des viſites qu'il nous faiſoit; il venoit même nous voir plus ſouvent: Mais comme nous n'avions plus rien à redouter, cette pré-

caution auroit été inutile, & il n'y avoit point à craindre que cette demeure fût découverte aux gens à qui il vouloit la cacher. *Stefano* n'étoit point connu dans son hôtel, & il avoit d'ailleurs des ordres trop précis sur ce sujet.

Lorsque le Comte venoit nous voir, nous prenions souvent le plaisir de la chasse; & le bois qui étoit auprès du Château, en offroit une commode, & même abondante. *Valerie* n'étoit que rarement de nos parties. Elle nous appelloit des Barbares; & elle ne venoit jamais avec nous, que pour nous faire échaper quelque proye. Un jour que nous avions formé le projet d'une chasse réjouïssante, *Valerie* vouloit absolument nous suivre. Cela auroit dérangé nos desseins; car nous nous proposions ce jour-là, de faire mourir le gibier plutôt par la course, que par les armes; ce qui auroit encore plus ému mon Epouse, & sans doute qu'elle nous auroit demandé grace. Nous l'engageames donc à rester, & *Giosepppino*, c'étoit le nom de notre fils, l'y détermina entiérement par ses tendres caresses. Il ne resta au Château que *Rosetta* & *Gianone*.

Nous

Nous entrâmes dans le bois. Nous perçames jusques au fond, & les chiens commencérent à donner la chasse au gibier. *Stefano* étoit auprès de moi. Il devint pâle tout-à-coup, & me dit qu'il se trouvoit mal. Je lui donnai d'une eau que j'avois sur moi qui le remit un peu, & je lui ordonnai de retourner. Mais quelques instans après *Gianone* arriva, qui, pâle, tremblant, ne pouvoit presque pas nous rien dire, & qui nous montroit seulement de courir au Château. Enfin il nous dit pourtant, que *Stefano* étoit rentré dans le Château, qu'il en avoit fermé les portes en dedans, qu'il étoit monté précipitamment dans les appartemens, & qu'ensuite il avoit entendu de grands cris; mais que lui étoit sorti par une petite porte de la cuisine, dont *Stefano*, qui en avoit une clef, ignoroit qu'il en eût une autre.

Nous courions tous dans le moment que *Gianone* nous faisoit ce récit. *Don Paolo* nous dit de marcher sans bruit, que tout dépendoit de cette précaution. Pourquoi les révolutions qui se font en nous dans de pareilles circonstances sont-elles au-dessus de l'expression? pourquoi ne

ne puis-je pas bien repréſenter celle où j'étois alors? En approchant du Château nous entendimes des cris perçans, & je reconnus la voix de mon Epouſe. Quel redoublement d'émotion!

Nous entrons par la porte de la cuiſine. *Don Paolo* nous recommande toujours le ſilence. Nous montons ſans bruit. Les cris redoublent. Nous paſſons dans mon appartement; & quel ſpectacle, ô Dieu! dans la Chambre de mon Epouſe! *Roſetta* étendue à terre ſans mouvement; *Stefano* le poignard à la main, qui l'a déja enfoncé dans la gorge innocente de mon fils, & qui le relève pour le plonger dans celle de mon Epouſe. C'eſt à vous de voir à préſent, lui crie-t-il, ſi vous voulez vous racheter la vie. Il a le dos tourné contre nous, ce qui lui dérobe nôtre vue; les cris de *Valerie* & notre précaution l'empêchent de nous entendre. Mon Epouſe du côté oppoſé nous voit, & feint de vouloir lui céder. Il cache le poignard dans ſon ſein, & au même inſtant, percé de toutes parts de nos coups, il expire en le retirant. Je prens mon fils dans mes bras, il me reconnoit encore; il me regarde, & pouſſe

pousse le dernier soupir. *Valerie* en voulant le serrer dans les siens, tombe évanouie. *Don Paolo* le prend, l'emporte, & je donne du secours à mon Epouse. Le Comte relève *Rosetta*, qui revient à elle-même. Mon Epouse reprend les esprits, & demande son fils. On fouille le cadavre du Scélerat qui est à terre ; on trouve ces deux Lettres, & *Gianone* l'entraine hors de la Chambre.

Voici celle qu'on ouvrit la premiére, que je lus moi-même :

Vous savez à quel prix je vous ai destiné ma main. Pressez donc vôtre bonheur en hâtant ma vengeance. Il faudroit, pour qu'elle fût plus juste, qu'elle tombât sur celui qui m'a insulté avec tant d'infamie. Mais la mort de Valerie & de son fils lui en porteront mille dans le cœur. Que je me fais une joie de le voir ici, pâle, languissant, ne souffrir qu'à regret la clarté du jour! Hâtez-vous donc, & venez aussi-tôt chercher dans mes bras votre récompense. Que je vous la rendrai délicieuse! Je vous écris à l'insçu de notre Maître, ou pour mieux dire de mon esclave. Je l'ai engagé à vous donner dans cet ordinaire

naire ses ordres décisifs ; je gouvernerai toujours le cœur de ce Vieillard frénétique. Nous serons les vrais Maîtres dans cette maison. Brulez ma lettre. Comptez les coups que vous porterez ; l'amour vous en réserve autant de plaisir & de volupté.

Le Comte lut ensuite celle-ci.

Ne tardez pas à exécuter mes ordres. Songez que c'est sur l'enfant qu'il faut porter les premiers coups.

Ces deux lettres n'avoient point de signature ; mais il n'étoit pas difficile de comprendre de qui elles partoient. Le Comte interdit, hors de lui-même, & pour ainsi dire, confus de tout ce qu'il nous avoit dit de mon Pére, n'osoit rompre le silence. Un frémissement qui s'étoit emparé de mon corps, ne me quittoit pas. Mon Epouse peu sensible au péril qui l'avoit menacée, ne demandoit toujours que son fils. *Rosetta* aux genoux de sa Maitresse la prioit de se calmer.

Enfin, revenus un peu à nous, mon Epouse & moi, autant que nous le pouvions

vions dans une ſituation ſi douloureuſe, je lui dis qu'il falloit d'abord ſonger à quitter cet endroit; que nous ſerions trop expoſés à de nouveaux attentats, & que mon Pére, & encore plus l'infame *Clarice*, ne borneroient pas là leur perſécution.

Mon Epouſe & *Roſetta* nous racontérent de quelle façon le Scélerat, qui étoit mort ſous nos coups, avoit tenté cet aſſaſſinat, & n'avoit que trop réuſſi en partie.

Il étoit entré d'abord dans la chambre de mon Epouſe d'un air farouche, qui les avoit fait trembler, & bien différent de celui qu'il avoit ordinairement. Il leur avoit annoncé, que mon Pére lui avoit ordonné de tuer mon Epouſe, & notre fils; mais qu'elle pouvoit ſauver la vie à celui-ci, & échaper elle-même à la mort; qu'il l'aimoit; qu'il falloit donc contenter ſon amour, & lui montrer auſſi où étoient renfermés les bijoux & l'argent que nous avions emportés de Veniſe. Il avoit enſuite ajouté que les portes du Château étoient fermées, & qu'elles n'eſpéraſſent point aucun ſecours. Elles s'étoient jettées toutes les deux à ſes genoux. Mon Epouſe l'avoit prié avec plus

plus d'ardeur de ſe laiſſer toucher pour ſon fils que pour elle-même. Elle lui avoit dit qu'elle n'avoit point la clef de ce qu'il déſiroit, mais qu'elle lui remettroit tout ce qu'elle avoit entre les mains. Ce malheureux avoit réiteré ſes menaces & ſes demandes, & avoit encore plus inſiſté ſur celle que ſa paſſion lui inſpiroit, juſques à tenter de la ſatisfaire par la force. *Roſetta* s'étoit enfin jetté ſur lui, mon Epouſe l'avoit ſecondée. Cependant de pluſieurs coups de ſa main il avoit renverſé *Roſetta* à terre ; & tirant le poignard qu'il avoit dans ſon ſein, il avoit voulu d'abord porter le premier coup ſur la gorge de *Valerie*. Mais ſon amour s'étant ranimé à la vue de tant de charmes, il avoit laiſſé tomber ce coup dans celle de mon fils, qui étoit entre les bras de ſa Mére, & qui par ſes pleurs, par ſes cris, par ſes petits bras qu'il tendoit, ſembloit vouloir la deffendre.

Nous quittâmes ce même jour le Château, cette demeure que nous avions trouvé ſi charmante, & qui n'auroit plus été pour nous qu'un ſéjour de triſteſſe & d'horreur. Nous arrivames à Bologne, encore irréſolus quelle route nous prendrions.

drions. Je dis au Comte qu'il n'y auroit de fureté pour moi que fous la protection de quelque Souverain. Il approuva mon fentiment. *Salviati*, cet incomparable ami que mon cœur avoit tant offenfé par fes foupçons, vint m'occuper dans ce moment. Je lui avois, comme j'ai déja dit, caché ma demeure. Il me croyoit au fond de l'Allemagne. J'avois encore reçu plufieurs de fes Lettres, & de nouvelles inftances de nous tranfporter à Florence auprès de lui. J'avois pouffé mon ingratitude jufques à ne lui pas marquer nôtre réconciliation avec mon Pére; funefte réconciliation, plus cruelle que fon courroux! Enfin je réfolus que nous irions trouver ce fidèle Ami, & qu'il nous mettroit fous la protection de fon Souverain, de qui j'étois bien certain qu'il ne pouvoit être qu'eftimé.

Le Comte, à qui je fis part de mon intention, l'approuva. Nous écrivimes à *Riccoboni* la cruelle cataftrophe qui étoit arrivée au Château, & nôtre départ pour Florence. Nous nous féparames du Comte avec trifteffe & avec douleur. Il nous donna un Domeftique dont il nous affura

ra de la fidélité. Nous arrivames le lendemain au ſoir à Florence; nous deſcendimes à l'Hôtel de *Salviati*; nous montâmes en nous faiſant annoncer ſous un nom ſuppoſé. Mais quel étonnement! quelle joie! quels tranſports! ſurtout pour lui qui embraſſoit un Ami qu'il croyoit ſi éloigné! Un récit de tout ce qui nous étoit arrivé, un pardon de ſa part de lui avoir caché nôtre demeure, ſuccédérent à nos embraſſemens. Je ne puis le cacher; j'examinai ſouvent ſes yeux lorſqu'il les jetta ſur *Valerie*, mais je n'y trouvai que cette impreſſion que l'amitié inſpire, & cet attendriſſement que les belles ames reſſentent pour ceux que le malheur accable.

Il nous préſenta le lendemain au grand Duc, avec tout l'empreſſement d'un ami véritable. Ce Prince nous reçut avec bonté, nous écouta avec complaiſance, admira la beauté de *Valerie*, & nous parut ſurpris de ſon eſprit. Nous lui montrâmes les deux lettres qu'on avoit trouvées au malheureux qui avoit poignardé mon fils. Il les lut, & me dit de les lui confier; ce que je n'héſitai pas un inſtant

de faire, comme on peut s'imaginer. Mais le Grand Duc prenant ensuite un air moins serein, nous dit, qu'il vouloit bien nous protéger; que nous n'avions rien à redouter dans ses Etats; cependant qu'il lui sembloit qu'un mariage comme le nôtre méritoit d'être confirmé, & par l'Eglise même. Enfin il ordonna que mon Epouse demeureroit dans un Couvent jusques à une décision de la Cour de Rome. Il fit passer *Valerie* dans les appartemens de la Grande Duchesse; la confia entre les mains de la Marquise *Triulci*, qui au même instant la mena dans un Monastère; & le Duc se retira en me disant de ne pas m'affliger, que les nouvelles seroient peut-être conformes à mes désirs.

Comment décrire ce qui se passa dans mon cœur à une séparation si prompte & si peu attendue? On le connoitra peut-être mieux par les suites. *Salviati* étoit dans un étonnement sans égal. Nous nous regardions avec des yeux fixes, interdits, je dirois presque stupides. Nous sortimes des appartemens: mais au moment que nous voulumes descendre les

escaliers,

escaliers, sentant que le cœur me manquoit tout-à-coup, je donnai la main à *Salviati*; ce qui n'empêcha point que je ne tombasse à terre sans connoissance. On me donna du secours, je revins, & tant de soins qu'on prenoit pour ma vie m'importunoient. Enfin on me porta à l'Hôtel de *Salviati*, où, forcé de garder le lit, je fus plusieurs jours en danger de la perdre. Mon ami cherchoit à me consoler, mais je lui répondois que ses soins étoient inutiles, s'il ne me rendoit mon Epouse, comme si c'eût été lui qui l'eût enlevée.

On écrivit à mon Pére; je lui écrivis; rien ne put le fléchir. Nous sçumes qu'on avoit arrêté *Riccoboni* à Venise, & cela de crainte qu'il ne vint se joindre avec moi pour soutenir la validité du mariage. Il étoit dans une prison où personne ne pouvoit lui parler.

J'allai me jetter aux pieds du Grand Duc; mais il me répondit qu'il n'y avoit que le Pape qui pût décider de cette affaire. Je sçus, mais trop tard, que mon Pére s'étant douté que je pourrois aller trouver mon Ami *Salviati*, avoit depuis long-

tems

tems prévenu l'eſprit du Duc en ſa faveur par ſes Lettres & par celles même du Sénat.

Il n'étoit interdit qu'à moi de voir *Valerie* ; *Salviati* lui parloit ſouvent. Je lui écrivois par ſon canal, elle me répondoit ; & ſes Lettres faiſoient mon entretien du jour & de la nuit. Non content de les lire cent fois, je leur parlois ; & peu s'en falloit que je ne m'irritaſſe, parce qu'elles ne me répondoient point.

La déciſion arriva enfin; on m'annonça avec toutes les cérémonies requiſes, que mon Mariage avoit été rompu, caſſé, déclaré nul à Rome par le Pape, & à Veniſe per le Sénat, qui m'avoit remis dans tous mes droits de Noble. Il étoit accordé huit jours à *Valerie*, ou pour choiſir un Epoux, qu'on lui avoit déja trouvé & même préſenté, ou pour ſe faire Religieuſe; & en cas qu'elle prit cet état, une diſpenſe lui étoit accordée pour prendre l'habit & faire tous les vœux dans le même jour.

Ce fut un Prêtre qui me fit lecture de cette cruelle ſentence (j'appelle de ce nom un arrêt , qui en me rendant mes droits, m'arrachoit le cœur) & le même qui l'avoit

l'avoit lue à *Valerie*. La douleur qui me saisit dans cet instant, fut d'une espèce nouvelle & différente de toutes celles que j'avois éprouvées. Je n'éclatai par aucun transport, ni ne versai une seule larme. Elle s'attacha entiérement au cœur. *Salviati* qui se trouva avec moi, me regardoit, & ne savoit que penser. Il m'interrogeoit; je lui répondois tranquillement. Nous allâmes au Logis. Lorsque nous fûmes dans mon appartement où il m'accompagna, *Salviati*, lui dis-je, vous le voyez; ma douleur n'est pas un transport qu'on puisse espérer de voir calmé après son premier feu. C'est une douleur profonde qui a pénétré toute mon ame. Rendez-moi donc *Valerie*, poursuivis-je en tirant de ma poche un pistolet, ou ma mort est résolue. Ce qu'on m'empêchera d'exécuter aujourd'hui, je le ferai demain, après demain, ou dans un an, & dans le moment qu'on me croira le plus tranquille. *Salviati* frémit à ces mots; & après avoir essayé la voie des conseils, sans aucun fruit, il me promit de me faire entrer dans le Couvent où étoit *Valerie*.

L'or, & ce que l'on ne croira peut-être pas, l'amour, l'aidérent dans son projet.

Le premier gagna une vieille Religieuse, gardienne impitoyable des clefs des portes du Monastère. L'autre lui soumit le cœur de la jeune Abbesse, qui promit de dormir d'un profond sommeil, quand tout le bruit du monde seroit dans le Couvent. Pour plus de décence on devoit attacher des échelles de cordes aux murs du jardin, pour faire penser que *Valerie* avoit été d'accord avec nous. Tout ne put être concerté que la nuit précédente du jour que *Valerie* devoit faire ses vœux. Mais je ne me suis point apperçu que j'avois oublié de dire, que lorsqu'on avoit présenté l'Epoux à *Valerie*, & qu'on lui avoit donné le choix des deux états, elle n'avoit pas hésité un instant de choisir celui de Religieuse. Elle s'étoit même offensée de ce qu'on avoit pû douter qu'elle en prit un autre.

Cette nuit étant arrivée, on attacha les cordes, & j'entrai seul par la porte du jardin. La vieille Gardienne, en tremblant, me mena à la Cellule de *Valerie*, & me donna un passe-par-tout pour en ouvrir la porte. Je l'ouvris, & si doucement, que j'entrai sans que *Valerie*, qui étoit à genoux & en prières, s'en apper-

apperçût. Elle tenoit, en ſuppliante, les bras tendus au Ciel. Ses beaux yeux verſoient des larmes, mais de ces larmes que la ferveur inſpire. A un ſpectacle ſi attendriſſant, je me ſentis ſaiſi d'une certaine émotion que je n'avois jamais éprouvée ; émotion qui ne ſe répandit que dans mon ame, & qui ne mit aucun trouble dans mes ſens. Cependant j'avance ; je me fais entendre, je m'approche de *Valerie*, qui, ſurpriſe de me voir, treſſaillit, ſe léve, ſe recule, & me regarde avec des yeux, qui, ſans s'armer ni de ſévérité ni d'empire, ſe font reſpecter. Etonné, confus, de me ſentir ſi peu de hardieſſe au moment que je m'en étois tant propoſé, je n'oſe preſque lever la vue ſur elle. Eh quoi ? lui dis-je, chére Epouſe.... Arrêtez, Monſieur, m'interrompit-elle, je ne le ſuis plus ; & puiſqu'on a rompu nos liens, je ne l'ai jamais été. Rappellez-vous, que ce n'avoit été que votre fureur, qui avoit formé notre union. Ce n'eſt donc, ajouta-t-elle en ſoupirant, que de crime en crime que nous avons paſſé pluſieurs années. Dieu enfin a appéſanti ſa main ſur nous. Nous avons

vû notre fils massacré à nos yeux ; juste punition d'un amour illégitime. Que venez-vous donc faire ici, Monsieur ? Que prétendez-vous ? Voudriez-vous me ravir au véritable Epoux à qui je vai demain me consacrer ? Mais il sauroit bien me défendre ; & tremblez si vous en avez eu l'idée. Que si vous avez désiré de me faire vos derniers adieux, pourquoi rendez-vous criminel un sentiment innocent ? J'aurois été charmée de vous voir dans l'endroit où il nous l'auroit été permis à tous les deux ; mais le trouble accompagne toujours vos actions, & vous voici dans un séjour où il vous est défendu de pénétrer. Ce n'est cependant, lui dis-je, qu'une de vos compagnes... Je ne m'informe pas, interrompit-elle, qui vous a prêté la main pour y venir. Vous êtes toujours le premier coupable, & encore plus d'en avoir rendu d'autres. Mais puisque je vous vois, & que je ne vous verrai plus, recevez donc mes adieux, poursuivit-elle, en me tendant la main, que j'osai à peine baiser. Oui, je l'avoue ; & Dieu est trop bon pour condamner ce sentiment ; ce qui me charme encore en me consacrant à lui, c'est

le

le calme que je rétablis dans vôtre famille ; c'eſt le bonheur que je vous procure à vous-même. Vous joüirez de la grandeur pour laquelle vous ètes né. Bientôt uni à l'Epouſe que vos Parens vous deſtineront, vous m'oublierez. Moi vous oublier ? m'écriai-je. Oui, je le veux, reprit-elle, je vous l'ordonne ; comme je vai vous oublier auſſi, en me donnant à l'Epoux que mon cœur a choiſi. Ah ! pourquoi n'ai-je fait bien plutôt ce choix ? Que je vous aurois épargné de malheurs ! que je me ſerois épargné de honte ! Mais retirez-vous, *Barbarigo*, adieu. Penſez-vous, *Valerie*, à ce que je vous laiſſe, lui dis-je, m'arrachant d'auprès de vous ? Non, je ne veux penſer à rien, & je veux que vous partiez, reprit-elle. Prenez garde de ne point irriter le Dieu que vous avez déja tant offenſé. Ma vocation eſt ſon ouvrage, reſpectez-la, & partez. Elle prononça ces mots d'un ton ſi ferme, je vis briller dans toute ſa perſonne une majeſté ſi au-deſſus du naturel, que je n'oſai lui réſiſter. Je la priai de me donner encore un ſeul regard. Elle me l'accorda. Elle vit mes yeux remplis de larmes ;

 c'eſt

c'eſt ce que je voulois qu'elle remarquât; & je ſortis.

La Gardienne m'attendoit. Quoi! me dit-elle, elle ne vous ſuit pas? Non, ma pieuſe Mére, lui répondis-je. Ah! que vous êtes un imbécille! reprit-elle; Et vous une horrible *Megère*, lui repliquai-je. En nous complimentant ainſi, je ſortis du Couvent. *Salviati* m'attendoit. Je lui dis en peu de mots le raviſſement où j'étois de la vertu & de la piété de *Valerie*. Il m'embraſſoit de joie, en voyant que je n'étois pas tombé dans de nouveaux égaremens. En retournant au Logis, il me dit qu'il avoit eu ſoin de *Roſetta*, & qu'il l'avoit placée auprès d'une Dame de ſes parentes.

Le jour parut bientôt, & l'heure étant arrivée que *Valerie* devoit prendre l'habit & faire ſes vœux; nous allâmes à l'Egliſe du Couvent, *Salviati* & moi, où nous trouvâmes une grande foule de monde. On avoit déja commencé la cérémonie. *Valerie* étoit entourée de Religieuſes, je la vis parfaitement. Remplie toujours de graces, toujours belle, toujours éclatante, elle faiſoit l'étonnement de tout ce monde qui la regardoit avec admiration.

Mais

Mais lorſque je vis les ciſeaux couper ces beaux cheveux bouclés, ces cheveux d'un noir qui n'avoit rien de rude, ces cheveux qui donnoient tant d'agrément à ſon teint & à ſes charmes; pénétré juſqu'au fond du cœur de tant de barbarie, je ne pus y réſiſter. Nous ſortimes *Salviati* & moi, & entrâmes dans une Chaiſe de Poſte qui nous attendoit tous les deux à la porte de l'Egliſe.

FIN.



PIECE

PIECE

contenue dans ce premier Volume du Supplément.

Histoire des Amours de Valerie, & du Noble Venitien Barbarigo.



